This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TABLEAU

DE PÉTERSBOURG,

OU

LETTRES SUR LA RUSSIE.

TABLEAU
DE PÉTERSBOURG,

3768

OU

LETTRES SUR LA RUSSIE,

ÉCRITES EN 1810, 1811 ET 1812

PAR

D. CHRÉTIEN MULLER,

ET TRADUITES DE L'ALLEMAND

PAR C. LÉGER,

Professeur de Rhétorique au Lycée de Mayence.

ASTOR LIBRARY NEW

AVEC UN PLAN DE PÉTERSBOURG.

A PARIS,
chez TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille N.° 17.
A MAYENCE,
chez FLORIEN KUPFERBERG.
1814.

— — Pétersbourg est un petit Monde en miniature. Heureux le jeune homme qui voyageant pour s'instruire, commence par là son apprentissage! Je suis venu, j'ai vu, et j'ai été frappé d'admiration. Je ne sortais pourtant point d'un village. Si le destin m'eût entraîné, selon mes vœux, à Constantinople, Alep ou Pekin, j'y aurais trouvé plus de merveilles qui m'eussent étonné au premier coup-d'œil, mais non tout ce qui peut instruire, tout ce qui peut développer l'esprit, comme à Pétersbourg. Beaucoup de choses belles ailleurs, mais petites, sont ici colossales, gigantesques; le luxe asiatique jusqu'à la prodigalité, uni au goût européen le plus délicat. Le stoïcien ne peut y rester fidèle à la maxime: *nil admirari*. Mais s'il n'a cessé d'admirer ici, il admirera d'autant moins ailleurs.

Vie publique et privée d'A. L. SCHLOEZER. p. 172. *Gottingue* 1809.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Ἁπλοῦς ὁ μῦθος τῆς ἀληθείας ἔφυ,
Κοὐ ποικίλων δεῖ τα ἔνδιχ' ἐρμηνευμάτων·
Ἔχει γὰρ αὐτὰ καιρόν. ὁ δ' ἄδικος λόγος
Νοσῶν ἐν αὐτῷ, φαρμάκων δεῖται σοφῶν.

EURIPIDE. (Les Phéniciennes.)

La simple vérité nous charme sans bassesse,
S'appuyant sur des faits, son langage est sans fard;
Mais toujours inquiet, et sentant sa faiblesse,
Le mensonge a besoin des ressources de l'art.

Ces feuilles ont reçu du hasard la forme et la destination qu'elles ont maintenant.

Je suis parti en 1810 pour la Russie, où m'appellaient les affections de mon cœur, et le désir de connaître ce pays dans ses vrais et intimes rapports, que j'avais déjà bien étudiés d'avance; il me paraissait très-vraisemblable que nous ne savions en Allemagne que d'une manière très-incohérente ce qui s'y passe en effet. Cependant M.r REINBECK seul, mais avec une animosité un peu trop visible, nous avait fait soupçonner, que tout n'y était pas à beaucoup près, tel que veulent nous le persuader les panégyristes de la Russie.

J'ai profité pendant un an du loisir que me laissaient des fonctions obtenues de bonne heure et bientôt déposées, pour

me préparer par l'étude de la statistique et de l'histoire au séjour que je voulais faire en Russie; j'ai lu, j'ai extrait tout ce que j'ai pu me procurer; l'excellente esquisse de Hassel, quoique puisée presque toute entière dans des sources russes, a sur-tout été mon guide constant et fidèle.

Je suis parti, avec l'intention de rester en Russie un an ou dix-huit mois, puis de repasser par l'Allemagne pour me rendre en France et en Italie.

Je m'étais proposé d'être très-studieux et très-attentif, de mettre à profit mes excellentes recommandations, sur-tout pour connaître le pays et son gouvernement, d'écouter, d'observer, de comparer et d'examiner sans cesse, pour pouvoir enfin juger la Russie.

Mon plan était d'abord de tracer, d'après l'esquisse de Hassel, un nouvel apperçu statistique de la Russie, et d'y consigner le résultat de mes études, de mes observations, et de mes rapports avantageux avec des fonctionnaires éclairés. J'ai même appris le Russe pour observer à l'aide de cette langue plusieurs travaux faits par les indigènes, et relatifs à des objets statistiques, pour étudier sur-tout le peuple lui-même, tel qu'il est de nos jours, et l'étudier plus exactement que n'ont coutume de le faire les étrangers qui viennent en Russie.

Les premiers trois mois de mon séjour à Pétersbourg furent employés uniquement à bien saisir les nouveaux objets qui me frappaient; j'examinai, j'écoutai tout, et m'attachai à étendre mes relations utiles avec les gens en place. Après avoir épuré et mis en ordre le résultat de mes observations,

je méditai convenablement, sur la statistique russe, et sur les différentes branches administratives, les principaux ouvrages anciens et modernes, que je n'avais pu me procurer en Allemagne; je fis beaucoup d'extraits, enfin je mis à profit les renseignemens non imprimés, en les soumettant à un mûr examen.

Par là je me convainquis peu à peu, mais toujours avec plus d'évidence, que ce n'est qu'en Russie qu'on peut étudier la Russie, sa puissance fondamentale, la vraie forme de ses rapports nationaux et administratifs; je me convainquis que nos écrivains allemands, supposant dans les étrangers leur franchise et leur sincérité nationale, quand ils traitent des sujets statistiques de ce genre, ont pris des Economistes de Russie, sous le rapport de l'administration, une idée, qui comparée sur les lieux avec les faits réels, provoque souvent un sourire de pitié.

Un homme à qui sans contredit la statistique de la Russie doit beaucoup sous le rapport de sa puissance fondamentale, M.r de Storch à récemment, sur-tout dans sa *Russie sous Alexandre I.*, présenté de cet empire un tableau administratif, qui doit paraître suspect au connaisseur étranger lui-même, parce qu'il n'offre, comme ses écrits précédens sur la Russie, que de la lumière et point d'ombre. Il fut en Allemagne une époque, (je m'en souviens à peine parce que c'était dans ma première jeunesse,) une époque où tous les regards avec un désir brûlant, se tournaient vers le nord; on croyait que là seulement regnaient sur un trône radieux, la liberté, la justice, et l'humanité; mécontent de sa patrie,

on s'arrachait à elle, pour courir vers cet *Eldorado*, où Alexandre I. répandait, disait-on, à pleines mains, sur ses sujets le bonheur et la bénédiction. Combien de braves Allemands j'ai rencontrés en Russie et sur-tout dans la Capitale, qui se sont repentis dès la première année de leur séjour, et qui se repentent aujourd'hui bien davantage de s'être laissé entraîner par un éclat trompeur, par ces voix de Syrènes, en un mot d'avoir consacré à leur nouvelle patrie le tribut de leurs forces et de leurs lumières, pour que l'on sache si peu les apprécier, les mettre à leur vraie place, les laisser agir avec une noble liberté, et sur-tout les récompenser dignement! Combien j'en ai trouvés même décorés d'ordres et de titres, qui dès ce moment abandonneraient avec joie la Russie, et se contenteraient partout ailleurs d'un poste moins brillant, moins élevé, s'ils pouvaient seulement se procurer les frais de leur voyage! Combien j'en ai trouvés qui jettaient sur leurs épouses et leurs enfans des regards douloureux, et ne voyaient de ressources que dans un autre ordre de choses!

Voilà ce qui arrive, quand des courtisans et des panégyristes composent l'histoire administrative d'un pays. En écrivant ce qu'il a écrit, M.r de Storch a raison, comme Courtisan, et non comme Académicien; il mérite de son Empereur des éloges et des récompenses; mais pour un étranger, qui n'attend rien de la Russie, pour moi qui n'y cherchais ni moyens de subsistance, ni rangs, ni distinctions, qui même ai refusé des offres de service, pour moi *a qui Galba, Othon, Vitellius n'ont fait ni bien, ni mal*, il m'est

permis de déclarer que ces *tableaux* examinés avec soin et comparés avec ce qu'on voit sur les lieux, ne sont qu'un moyen très-équivoque de juger l'état administratif de la Russie. Il n'est pas de pays au monde, où l'on puisse moins apprécier cet état d'après ce que fait et institue le Monarque, parce que la corruption la plus générale de l'esprit et du cœur donne à ses institutions dès leur origine, et plus encore dans leur durée et leurs progrès, une forme sous laquelle on ne reconnaît plus leur première création. On ne pourrait nier sans une souveraine injustice, qu'Alexandre I. n'ait crée, n'ait établi bien des choses excellentes, et que sous ce rapport, il n'ait mérité le titre de bon Monarque. C'est-ce que le panégyriste M.r Storch n'a cessé d'apprendre à l'étranger dans ses annales. Mais ces établissemens a peine créés, que sont ils devenus? que sont ils devenus au bout de 5 ou 10 ans? y reconnait-on encore l'intention du Monarque? Voilà ce qu'on n'a jamais dit à l'étranger, et ce que naturellement on ne pouvait lui dire, sans éclater sans cesse en reproches et en plaintes amères.

Excepté M.r Reinbeck, je ne connais aucun étranger qui ait séjourné en Russie, pour étudier ce pays, sans s'être fait enfin placer à tout prix; je n'en connais point qui, après avoir bien observé, soit revenu en Allemagne, et y ait franchement publié le résultat de son voyage; car s'il a une fois accepté une place, son suffrage a été naturellement corrompu. Cependant parmi plusieurs vérités énoncées par M.r Reinbeck, on ne peut méconnaître beaucoup d'animosité dans ses tableaux, et cette disposition dépare tout son ouvrage.

Alexandre a réellement établi beaucoup de choses utiles à son empire; mais, (ce qui est toujours arrivé en Russie, souvent même sous Catherine II), il n'a pas su donner une base solide à ses institutions; l'ordre une fois intimé, les détails de l'exécution intérieure, et le soin de veiller à l'entretien de l'édifice lui paraissent indifférens. Satisfait de l'adage de Panglose: *tout est au mieux*, adage que ses ministres lui répétent de toutes parts, il se laisse séduire par une fausse apparence qu'on a soin d'offrir à ses yeux; les hommes employés comme ouvriers, et comme inspecteurs, n'ont la plupart ni énergie, ni zèle ardent pour la chose; ils manquent même en général des connaissances nécessaires; et par conséquent, mal surveillés, sans émulation, ils laissent aller presque tout, comme il peut.

Tel est le sort de la plupart des institutions administratives modernes, tel est le sort des institutions anciennes sous le gouvernement d'Alexandre en Russie; *la corruption s'y est introduite*, comme dit Montesquieu dans un passage très-applicable à l'état actuel de cet empire: *Esprit des loix, liv.* 10, *chap.* 4. Si l'on compare maintenant sur les lieux les vues bienfaisantes d'Alexandre avec ce qui se fait réellement, on donne dans deux extrêmes vraiment inconciliables. M.r de Storch parait enfin l'avoir senti très-vivement lui-même, et quoique courtisan, être revenu de son opinion dans son avertissement pour le 1.er volume de sa *Russie sous Alexandre I.* p. 6 et s. Car dans sa 27.e livraison ou dans le 9.e volume de cet ouvrage, il cesse d'être le panégyriste de ce Prince, en nous donnant à sa manière, comme pour fermer

la voûte de l'édifice, un grand tableau de la littérature en Russie; et c'est là que se terminent ses annales. Ainsi une nouvelle ére commence!

Il fut bientôt évident pour moi, qu'un tel ordre de choses ne pouvait durer, et que la Russie, pour que son administration ne s'écroulât pas sur elle-même, avait besoin d'une grande réforme intérieure. Les pronostics du tems et l'état de la nation ne m'étaient pas assez étrangers, pour que je regardasse même l'époque de cette réforme comme très éloignée. Je l'ai crue au contraire fort prochaine; c'est pour cela que je n'ai pas voulu faire sur la Russie, et principalement sur son administration, un ouvrage de statistique, qui dans un an ou 18 mois eût pu paraître entièrement suranné.

Quoique très-sûr de la justesse de mes observations et de mes profondes études, j'étais bien décidé à ne point écrire, sur-tout parce que je révoquais en doute mes talens, comme écrivain. Mais des amis d'Allemagne, très versés eux-mêmes dans la statistique, et dont la bienveillance ne peut que m'énorgueillir, mais des fonctionnaires allemands très-distingués à Pétersbourg m'ont engagé à publier au moins quelques unes de mes vues sur la nation, à retracer les mœurs, la vie sociale de Pétersbourg, et principalement tout ce qui, en matière d'administration, peut intéresser, à une époque où tous les regards sont tournés vers la Russie; ils me pressaient sur-tout, parce que nous n'avons encore rien de complet et de régulier en ce genre, parce que le tableau de Pétersbourg par M.r de Storch, quoique plein d'intérêt et de mérite, est déjà suranné pour 1812, parce que celui de 1804 par M.r de

Reimer, très-important pour l'histoire et pour la Russie elle-même, contient cependant peu de traits sur les mœurs, sur le peuple et le gouvernement, enfin parce qu'aucun habitant du pays ne peut peindre les choses, telles qu'elles sont en effet.

Cette dernière maxime fondée sur l'expérience a encore été confirmée l'année dernière par les *Bagatelles* ou *Promenades d'un désœuvré dans la ville de S.t Pétersbourg*, 1811. L'auteur de ce petit ouvrage élégament écrit en français, M.r Fabre, employé au service de Russie, l'a composé sur l'invitation du Prince. Son pinceau complaisant annonce aussitôt à l'étranger lui-même, que tout en évitant les matières politiques, il n'a esquissé ses portraits qu'avec les couleurs du Cabinet. Aussi son ouvrage, froidement accueilli à Pétersbourg, n'a été lu qu'en souriant. Quoique je n'aye point la prétention d'avoir écrit quelque chose de parfait sur cette matière aujourd'hui intéressante, je n'ai pu résister aux sollicitations, et je publie ces lettres adressées à un ami fidèle et à sa jeune épouse. Leur unique mérite est la vérité rigoureuse, éprouvée et impartiale.

En citant une foule d'ouvrages que j'ai étudiés, en m'environnant d'autorités respectables, il m'eût été facile de me donner un air, qui peut-être en eût imposé à plusieurs; mais je n'aurais été que ridicule aux yeux du connaisseur et de l'homme éclairé. Naturellement ennemi de l'ostentation, je ne l'ai pas fait; et dans mon style sérieux, suivant une route peu brillante, j'ai écrit *sans faveur et sans haine* mes observations maintefois répetées et le résultat de mes recherches. Cet écrit était encore aisément susceptible d'un

style plus étudié et de tournures plus adroites, si j'avais voulu en imposer; mais j'ai évité ce ton avec soin, pour être entendu généralement et plaire autant que possible, à l'homme simple et sans prétention, pour qui ces lettres sont également écrites. Je crois néanmoins que le fonctionnaire éclairé y pourra trouver aussi de tems en tems des choses neuves et assez intéressantes, même sous le rapport des sciences.

Porté par la nature comme par la jeunesse à chérir un sexe, à qui je dois une grande partie de mon éducation, et les heures les plus fortunées de ma vie, j'ai désiré qu'il trouvât aussi dans la lecture de ces lettres un délassement agréable. Je serai trop heureux, si un cœur tendre y découvre de la sensibilité, un goût passionné pour le beau, et si elles lui procurent quelques momens de plaisir.

Allez donc, jeunes prémices de mon studieux loisir, allez modestement, mais avec confiance et franchise, obtenez moi l'estime, l'indulgente amitié des hommes éclairés et honnêtes; le suffrage de la raison est d'un si grand prix! mais bravez l'injuste critique des Aristarques malins ou dénués de lumière.

Si des amis sincères vous rencontrent un jour sur les bords de la Néwa, rappellez à leur cœur les doux souvenirs d'un commerce qui n'est plus, souvenirs qui ne s'effaceront jamais du mien; remerciez les de toute leur tendresse, de la confiance dont ils ont bien voulu prévenir un étranger, et qu'il n'oubliera ni au milieu du faste de Paris, ni dans les plaines de la Campanie.

A Leipzig Mai 1812.

L'AUTEUR.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

La rencontre de quelques circonstances défavorables, et un voyage que j'ai fait dans le Sud de l'Allemagne ont empêché jusqu'ici l'impression de cet ouvrage; voilà pourquoi il parait plus tard que la date de ma préface ne l'annonce.

Les événemens de 1812 et de l'époque actuelle ne m'ont absolument rien fait changer à mes premiers tableaux; je les livre donc au public comme un recueil d'observations constantes, impartiales, et non comme le vil produit des circonstances ou de l'esprit de parti.

Paris 1813.

PREMIÈRE LETTRE.

PANORAMA DE PÉTERSBOURG
ET DE SES ENVIRONS.

A ÉDOUARD.

Arrivée à Pétersbourg. — Arrangemens. — Coup d'œil général. — Plan de Pierre I.er sur l'emplacement de la ville. — Son accroissement rapide et ses embellissemens. — Ouvrage de M.r Reimers. — Tableau général de la ville. — Grandes places. — Place Isaac. — Place du palais d'hiver. — Place de Pierre le grand. — Champ de Mars. — Place du théâtre de pierres. — Marché au foin. — Caractère de l'architecture. — Jardins dans l'intérieur de la ville. — Édifices remarquables. — Temples. — Eglise de Casan. — Église catholique et autres. — La Néwa. — Doux souvenir. — Contours de cette rivière. — Ses ponts et ceux des canaux — établissemens champêtres dans l'enceinte de la ville. — Ile des apothicaires. — Jardin de Strogonof. — Kamenoi-Ostrow. — Krestowski-Ostrow. — Vue magnifique. — Route de Strelna et ses maisons de campagne. — Palais d'Anne et de Catherine. — Couvent de S.t-Alexandre Newsky. — Fabrique de verres, de porcelaines et de glaces. — Petit et grand Ochta. — Monastère de Smolnaya. — Palais Tauride et son jardin. — Grand jardin d'été et sa balustrade.

PANORAMA DE PÉTERSBOURG

ET DE SES ENVIRONS.

A ÉDOUARD.

— Anch'io son pittore. — *Et moi aussi je suis peintre.* —

La barrière s'ouvrit, et un officier du poste, à la taille svelte, vint me demander d'abord en russe, puis en français ma podoroschna (mon passe-port), il le prit, me salua avec grâce, et je passai par l'élégante porte Riga, qui construite de granit massif, s'élève en arc de triomphe, mais est encore bien loin d'égaler la belle porte de Brandebourg à Berlin. Je ne sais, Édouard, quelles sensations étonnantes j'éprouvai alors, tant d'inquiétude, et de satisfaction à la fois! Cette ville de géants, dont les dômes et les créneaux dorés brillaient de loin à mes yeux comme des éclairs, et me paraissaient des signes de grandeur et d'éclat, cette ville et ses habitans, comment satisferont ils les goûts de mon esprit, et les besoins modestes d'une ame qui appelle le bonheur? Après dix-huit mois repasserai-je volontiers par cette porte? Ou sera-t-il pénible et déchirant pour mon coeur, de s'arracher à des

objets qui l'auront su captiver? flottant ainsi entre de timides espérances et des désirs à demi éclos, bercé par ma voiture, je passai devant des maisons petites, mais élégantes jusqu'au pont de Kafinka, bati tout en granit ~~dans le style asiatique~~. Delà je remontai le long du large canal de Fontanka, où une suite immense de palais vint frapper mes regards. Je te décrirai une autrefois plus en détail la magnificence du canal et ses superbes rives.

La voiture s'arrêta devant le logement qui m'était préparé. Quelques jours s'écoulèrent dans des arrangemens domestiques, et je ne sortis qu'après avoir pris ma chambre en affection, la disposant et l'embellissant à mon gré, ce qui est toujours pour moi l'occupation la plus chère, et une source infinie de douces jouissances. Quel sentiment plus delicieux que de rentrer dans son azile, que de se rapprocher de soi-même, en se livrant à l'étude, au calme d'une méditation profonde, et de reprendre du goût pour ce que la foule et le tumulte nous avaient rendu étranger.

Ma première acquisition fut une excellente carte particulière de Pétersbourg, que j'étudiai soigneusement, et avec laquelle j'allai selon ma coutume chercher une éminence, je m'établis sur la plate-forme de l'hôtel de ville, dans la rue de Newski, et delà je comparai le dessein avec l'original.

Quelle immense, quelle gigantesque enceinte que cette ville impériale! A peine l'oeil peut il en embrasser les bornes.

La voilà sous mes yeux cette fiere capitale, créée comme par une puissance magique, et que dans l'espace d'un siècle des génies heureux ont su élever à une grandeur qui éblouit et fatigue l'oeil de l'étranger, quelque familiarisé qu'il soit avec le beau et le grand.

Eh! bien donc! attacherai-je mes regards enchantés sur ces brillantes colonnes de feu qui scintillent à travers l'azur des nues? Ou les laisserai-je s'abaisser doucement sur les eaux bleuâtres de l'aimable Néwa, et sur cette foule variée de gondoles, qui la sillonnent parées de mille couleurs? Non, ils suivront la file de ces colonnes magnifiques; ils se promeneront dans ces rues larges et riantes, où un palais s'élève à côté d'un palais; ils se perdront dans l'immensité de cette perspective unique, jusqu'à ce que l'agréable verdure des îles et leurs jolies maisons de campagne les attirent doucement au nord-ouest, et que les bras du fleuve se courbant avec grâce les fixent par leurs charmes. De l'ouest où une *mer de cristal* est couverte d'une forêt de mâts, ils volent à l'orient sous les tilleuls gigantesques des jardins d'été, et vont se perdre au sud-est entre des églises paisibles et des tombes!

Pétersbourg est un amas d'îles que divisent un système de canaux, le golfe de Finlande, la Néwa et ses bras. Ces derniers baignent au nord-ouest la moitié de la ville, les fossés et trois canaux avec la Néwa divisent l'autre moitié au sud en cinq parties mi-circulaires, et se réunissent par de petits

canaux obliques; ce qui fait que les cinq parties du sud forment autant d'îles en deça de la Néwa, comme les trois du nord en forment au-delà de ce fleuve. Le projet de Pierre I.er était de n'asseoir sa cité que sur les îles au-delà de la Néwa; il devait par de nombreux canaux en faire une seconde Amsterdam; selon toutes les apparences, il y trouvait le *beau idéal* d'une ville, et voulait que de toutes parts les vaisseaux pussent arriver devant la porte de chaque négociant, mais pendant son second voyage hors de sa patrie son plan fut altéré, et à son retour il trouva nombre d'étrangers et de Russes déjà établis en deça de la Néwa. Ce qui prouve surtout ses vues, c'est le grand bâtiment verd qu'il fit construire dans le goût hollandais pour ses douze colléges au-delà de la Néwa, sur le Wasili-Ostrof; d'ailleurs le puissant Mentschikof, y fit bâtir son palais colossal, occupé aujourd'hui par l'école militaire. Les établissemens continuèrent à s'étendre vers le sud, et ainsi la partie en deça de la Néwa fut de beaucoup plus grande et plus magnifique. M.r Reimer s'est acquis de grands droits à notre reconnaissance pour avoir représenté exactement dans son excellente description de Pétersbourg, les accroissemens successifs de cette ville sous les différens régnes de Pierre I.er, d'Anne, d'Elisabeth, de Catherine II. et d'Alexandre I.er. Il est du plus haut intérêt de comparer le plan de 1721 avec celui de 1812. Jamais on n'avait vu dans l'espace d'un siècle une ville s'élever et s'acroître avec une rapidité si

prodigieuse, et surpasser toutes ses rivales par la magnificence, la pureté et la noblesse de son architecture. J'ai vu beaucoup d'hommes qui ont parcouru toute l'Europe et l'Amérique septentrionale; ils m'ont tous assuré que Pétersbourg par sa position sur le plus beau fleuve du monde, par son étendue, et la magnificence particulière de son architecture est absolument unique en son genre. C'est ce que disait déjà Schloezer en 1763; et alors les principaux *décorateurs* de cette ville, Catherine II, Paul et Alexandre, ainsi que leurs sujets contemporains n'avaient pas encore produit tant de beautés incomparables; que dirait Schloezer aujourd'hui en 1812, si ses yeux éteints pouvaient la revoir encore? L'aggrandissement politique de la Russie et celui de la Palmyre du nord, comme le nomme très-bien M.r de Storch, ont marché de pair. En effet l'histoire ne nous montre nulle part un état, qui en moins d'un siècle se soit élevé, mais d'une manière trop précoce, de la faiblesse de l'enfance à une force gigantesque, que jusqu'à la mort de la grande Impératrice n'a pu ni osé lui contester aucune puissance de l'Europe. Pétersbourg subsistera, à moins qu'une nouvelle migration de Huns ou quelque révolution de la nature ne vienne l'anéantir; mais la Russie!..... acquerra-t-elle de nouvelles forces et une nouvelle grandeur, sans être secondée au physique et au moral par cette puissante énergie de la nature que détruit ordinairement l'art de nos serres chaudes? Pourra-t-elle se soutenir

dans sa vigueur artificielle ? C'est ce qu'il est permis de révoquer en doute.

Revenons à la capitale. — Pétersbourg se distingue par une belle irrégularité, au plutôt par une régularité variée qui lui donne un grand charme, et non le froid, glaçant de la monotonie. C'est n'est pas cette fatigante, cette éternelle ligne droite de la Friedrichstadt à Berlin, où l'oeil se perd sans cesse dans la perspective. Chaque rue en elle-même est un tout alligné, régulier; mais son incidence sur les autres est variée et forme toutes sortes d'angles. Cependant vous y trouvez aussi plusieurs rues droites qui s'étendent à perte de vue. Elles partent toutes en rayons de l'Amirauté, dont la tour superbe et dorée paraît à la distance de sept werstes ou d'un mille d'Allemagne, tantôt comme un foyer de lumière, tantôt comme des éclairs scintillans dans les nues; ce qui forme, surtout quand les brouillards sont à demi éclairés par le soleil, un magnifique effet.

En comparaison de Paris et de Berlin, Pétersbourg a peu de grandes places; la principale est la place Isaac, où les palais se touchent; mais l'église de même nom, construite moitié de marbre, moitié de briques, la défigure entièrement. La place du palais d'hiver est singulièrement belle; entourée en demi-cercle par un seul édifice colossal de la plus noble et de la belle architecture, elle forme un tout imposant et magnifique. La place de Pierre le grand n'est qu'une prolongation de la place Isaac; ce qui la relève extraordinairement, c'est le palais

du sénat, qui vous frappe, la nouvelle amirauté qui vous ravit d'admiration, la superbe statue du Czar Pierre premier exécutée dans le plus beau goût antique par Falconet, avec cette modeste inscription: *Petro primo, Catharina secunda;* enfin le voisinage de la Néwa, et la vue sur les brillans édifices situés au-delà du fleuve. Le champ de Mars entre deux jardins d'été, est très-grand, très-vaste; mais hélas! il n'est ni pavé, ni entouré de maisons supportables. La belle statue en bronze de Suwarof, le majestueux obélisque de Romanzof, vainqueur des Turcs, et les jardins d'été sont ses ornemens. Si cette grande place si régulière était bien pavée, si elle était bornée par de jolies maisons, comme le reste de Pétersbourg, elle pourrait être unique en son genre. La place du théâtre de pierres a perdu ses plus beaux ornemens par l'incendie de ce dernier, chef-d'oeuvre d'architecture, bien différent du théâtre de Berlin, qui n'offre dans sa forme repoussante qu'une cuve de blanchisseur; cependant nombre de beaux édifices la distinguent encore, surtout la belle façade du grand collége de la guerre et d'autres palais. Après ces places, je ne vois que le marché au foin qui mérite dans cette grande ville une attention particulière.

Toutes les rues sont larges, éclairées, et, comme je l'ai dit, alignées en elles-mêmes; la manière dont elles se croisent varie seule.

L'architecture des maisons est en général d'une simplicité imposante. Des toits à l'Italienne en fer

vernissé de rouge sont une des principales beautés de la ville. Nombre de maisons sont parées de bas-reliefs pleins de goût et d'agrément; presque toutes ont un élégant balcon en fer fondu dont la dorure offre souvent un superbe coup-d'oeil; si quelque chose pouvait déplaire dans l'architecture de Pétersbourg, ce serait cette profusion de colonnes qui partout frappent l'oeil, et paraissent souvent déplacées, quelque bel effet qu'elles produisent d'ailleurs dans les grands édifices et surtout dans les édifices publics. Le goût particulier de l'Empereur, qui veut partout des colonnes, est, dit-on, la cause de cette profusion. Les maisons n'ont que trois ou quatre étages tout au plus; ce qui donne aux rues un air bien découvert et leur laisse tout l'éclat du jour. La couleur des maisons est en général le blanc ou le brun, le jaune et l'olivâtre différemment mélangés Nulle part ces couleurs ne tranchent.

La ville renferme plusieurs jardins magnifiques. Le célèbre Tauride, les deux jardins d'été, ceux de l'école militaire, des enfans trouvés, et de l'école d'*hydrostatique* (jadis Isubow) sont les seuls que je t'indiquerai comme les plus remarquables par leur grandeur et la beauté de leurs sites. On pourrait faire un livre des beautés naturelles de ce superbe jardin Tauride, et des ornemens dont l'a décoré l'art.

On ferait un livre bien plus gros encore, si l'on voulait énumérer les principaux édifices tant privés que publics, et décrire même superficiellement

les beautés de leur architecture et les embellissemens qui les caractérisent. Tu sais, cher Édouard, que je n'ai pour cela ni goût ni talent, et que ce serait d'ailleurs manquer le but de mes lettres que de m'arrêter à de pareilles descriptions. Tu trouveras là-dessus beaucoup de choses intéressantes, principalement sous le rapport historique, dans le tableau de Pétersbourg de Reimer. L'auteur, que je puis compter au nombre de mes amis, n'a absolument rien négligé pour rassembler tous les renseignemens utiles sur la création et les métamorphoses des édifices les plus intéressants de Pétersbourg; il a rendu par là des services immortels à l'histoire de cette ville, et Schloezer, juge compétent de cet ouvrage a su dignement l'apprécier dans les annonces littéraires de Göttingue. Je pourrais te donner ici le catalogue des édifices publics les plus frappans par leur magnificence; mais de simples noms sans raisonnemens t'intéresseraient-ils? — D'ailleurs je n'ai voulu t'offrir que le panorama de Pétersbourg, et je dois par conséquent m'abstenir de tout détail.

Un des principaux ornemens de cette Palmyre du Nord, ce sont encore les *églises*, dont le nombre ici est très considérable. Les églises grecques, vues surtout d'une éminence, imposent à la fois et de près et de loin par leur forme toute asiatique, également éloignée de l'architecture de nos gothiques chefs-d'oeuvre, et de nos temples modernes. Cinq dômes déliés, en général dorés magnifiquement, le plus haut et le plus grand au milieu, avec

la croix gréque sur sa pointe, rappellent les mosquées de Constantinople qui ont presque la même forme. Ils s'élèvent majestueusement sur une belle file de maisons, et répandent, aux rayons du soleil comme dans une belle nuit, un charme inexprimable sur la ville entière. Pétersbourg a aussi dans le goût moderne des églises magnifiques. Mais la nouvelle église de Casan dans la rue de Newski les éclipse toutes. Elle a été construite sur le modèle de S.t Pierre à Rome d'après une échelle de réduction, et avec les changemens indispensables qu'exige le culte grec. Il en résulte nécessairement une grande irrégularité dans son architecture; mais une colonnade superbe et demi-circulaire dans le goût Corinthien, qui environne la nef de l'église, dérobe ce défaut au premier coup d'oeil. Il en résulte aussi que le dôme, l'un des plus beaux ornemens de l'église S.t Pierre, est ici trop effilé. La plastique, l'architecture et la peinture se sont réunies pour faire de cette magnifique église le plus grand ornement de la ville des Czars, et les riches décorations de l'intérieur enflé d'or, d'argent et de bronze ont peut-être peu d'égales. Des portes et des balustrades d'argent bosselé sont toujours quelque chose de rare; mais ce qui est plus rare et plus merveilleux encore, ce sont quatre-vingt-quinze colonnes en granit, de grandeur colossale, et chacune d'un bloc, qui soutiennent le vaisseau de l'église, avec le pavé en mosaïque, travail d'une beauté incomparable. La sculpture a créé ici par des mains

russes aux statues colossales en bronze, qui ne sont pas moins remarquables par l'idée que par l'exécution mécanique; elles décorent le parvis de l'église et les niches extérieures de la nef; elle a créé deux portes immenses de bronze, sur lesquelles sont gravés en superbes haut-reliefs des faits de l'ancien et du nouveau testament; elle a réservé pour l'intérieur des faits de l'évangile gravés sur la pierre en magnifiques bas-reliefs, et les autres ornemens qui accompagnent d'ordinaire une telle magnificence, ainsi que quatre apôtres placés aux quatre coins de la coupole. L'intérieur offre encore deux beaux tableaux; l'un, au haut du dôme et au milieu de la voûte, représente Dieu le père assis sur le trône du monde, et autour de lui les saints et les apôtres rassemblés; l'autre représente Jésus célébrant la sainte cène au milieu de ses disciples. Ces deux tableaux ont été copiés sur des originaux italiens, par des artistes russes.

L'église catholique voisine avec le superbe collége des Jésuites attenant est un chef-d'œuvre d'architecture, ainsi que le temple luthérien d'Anne et le finlandais. — Si l'extérieur répondait au dedans, l'église Isaac, qui défigure tant la belle place de ce nom, devrait être aussi comptée à Pétersbourg, parmi les plus beaux ouvrages de l'art et du goût.

Une nymphe tendre et céleste qui sait donner à la magnificence de Pétersbourg un charme décevant, c'est la Néva. Combien de fois je caresse de l'œil ses belles eaux d'azur! combien d'heures je

passe dans les délices, lorsque portant avec un doux murmure et ses écumes d'argent la légère gondole, elle laisse mon regard pénétrer au fond de son beau sein! o Néwa, combien de fois tu fus témoin de mes transports, lorsque je volais sur les ponts ou sur une nacelle vers des lieux, où mon coeur trouvait un ciel de joie et d'amour, ou quand la lune argentée se plongeait le soir dans tes ondes, et que la gondole se balançant me portait, ivre de plaisir, à travers des colonnes de lumière; combien de fois tes ondes silencieuses ont entendu le doux nom d'un objet adoré! combien de fois, au comble du bonheur, je cotoyai avec elle d'agréables îles et leurs superbes rives! tes ondes battaient mollement notre gondole, pendant qu'elle chantait, et que ses doigts tiraient de sa lire fidèle de célestes accords. Aimable fleuve, ne m'oublie jamais, moi qui t'ai tant aimé; jamais je ne t'oublierai moi-même! le superbe encaissement de la Néwa dans un vaste bassin de granit est dû au talent sublime et au génie créateur de Catherine II. Il relève infiniment la beauté du fleuve, et augmente beaucoup l'agrément de la perspective qu'offrent les promenades sur les larges et élégans trottoirs de granit, le long du pompeux quai à l'anglaise. Les canaux encaissés de même sont aussi bordés de granit, et de jolies balustrades en fer fondu rassurent les pietons contre les accidens. Ces beaux ponts de granit et de fer sont un des grands ornemens de la ville. Les premiers sur la Fontanka réunissent à l'élégance asiatique une

force inébranlable, et sont aussi de magnifiques monumens de l'illustre héroïne. Quel dommage que la Néwa et ses bras ne souffrent aucun pont solide! quel éclat recevrait encore Pétersbourg de ces grands ponts en granit ou en fer!

Au reste, les deux ponts de la Néwa, les ponts d'Isaac et de Pétersbourg forment un coup d'œil unique par l'aspect enchanteur de ce beau fleuve bordé des deux côtés d'une longue file de palais. Comment décrire l'effet de ces chefs-d'œuvre d'architecture qui semblent au loin s'exhaler en vapeurs.

Je dois, mon cher Édouard, pour conclure cette lettre, te dire encore quelque chose des établissemens champêtres qui n'appartiennent pas aux environs de la ville, mais qui en font partie intégrante et sont encore les lieux de plaisance les plus chers aux citoyens, dans le peu de beaux jours que leur dispense la nature marâtre.

Nous voguons d'abord vers de groupe d'îles situées au nord-ouest, dont la douce verdure et les jolies maisons de campagne nous sourient déjà de loin sur l'azur des flots. Montons dans cette élégante gondole, où d'un air joyeux nous appellent amicalement deux Russes. Nous ramons déjà sur la petite Néwa, et nous apperceuons en ligne directe du côté de Vibourg les superbes édifices de la pépinière médicale, dont la majestueuse colonnade fait un bel effet. Nous avons bientôt doublé l'île des apothicaires et ses riches jardins, où on cultivent la flore officinale de Pétersbourg et même les plantes

exotiques. Nous passons sous le dernier pont de bateaux, et nous abordons tout-auprès dans le jardin d'un homme respectable, ravi trop-tôt à la Russie et à l'humanité, du comte de Strogonof, dont le nom même en Allemagne, en Italie et en France, ne peut être inconnu à aucun ami des arts. Sans être très-grand et très-magnifique, le jardin avec sa maison est noble, arrangé avec le plus grand goût et paré des plus beaux chefs-d'oeuvre de l'art. Le tombeau d'Homère devenu célèbre par une dissertation de notre vénérable Heyné, est placé dans un coin vraiment beau, très-bien choisi, et produit par sa forme et ses ornemens de sculpture une impression magique. Deux belles statues colossales, la Flore, et l'Hercule de Farnèse parent le devant de la maison. Le comte ouvrait son beau jardin aux amateurs pendant tout l'été, et on espère de son digne fils que méritant aussi la reconnaissance et l'amour des hommes, (sentimens vrais qui changés en un deuil profond se sont exprimés d'une manière si touchante à l'occasion du Catafalque de ce respectable vieillard), il ne leur refusera pas la jouissance accoutumée.

Ce n'est qu'ici qu'on trouvait en été la meilleure partie du public éclairé, sans ce mélange impur qu'on rencontre partout ailleurs dans les jardins publics; on y trouvait le corps diplomatique, les premiers de la cour et de l'état se promenant en paix et sans arrogance avec le simple particulier; singularité digne du lieu et de son propriétaire si humain, mais

qu'on ne trouve nulle part aussi bien qu'ici. La musique la plus délicieuse repondant d'un joli balcon à un excellent cor de chasse enivrait le coeur déjà doucement ému par le site et les environs. Gloire, reconnaissance immortelle à ce vieillard auguste et toujours le même, pour les nobles jouissances que l'on goutait dans ces allées enchanteresses, comme pour l'accueil gracieux et amical que l'on recevait dans son palais de Pétersbourg, où l'ami des arts trouve avec une si rare profusion tout ce qu'il y a de mieux choisi et de meilleur.

Nous ne nous arrachons qu'avec peine, cher Édouard, à cet intéressant coin de terre, pour voguer vers Kamennoi-Ostrow. Cette île de pierres pourrait se nommer dans les beaux jours d'été, île enchantée, tant les sites du parc et des jardins en sont beaux et agréables, ainsi que les domaines du prince et des particuliers. C'est là qu'Alexandre a un simple château de plaisance, son séjour ordinaire et favori en été; le parc attenant offre des beautés peu communes, et reçoit des charmes variés de l'abondance des eaux, de la grande et de la petite Néwa qui coulent au devant, de la vue sur la belle rive, au delà, dans la ligne de Vibourg, et des jolies maisons qui la bordent. Là se trouve aussi la simple maison de campagne de l'ambassadeur français, qui oubliant de même l'éclat de son rang à Pétersbourg, se repose ici et respire librement! — Plusieurs autres citoyens de la ville s'y sont aussi preparé de charmantes retraites.

Notre gondole attend, pour nous conduire sur la petite Néwa, vers une île agréable, nommée Krestowski-Ostrow, où une multitude d'hommes joyeux de toute condition; des escarpolettes, *et des monts glissans* nous invitent à descendre. Cependant avant d'aborder vis-à-vis la belle maison Nariskin, porte encore une fois tes regards en arrière, et admire le magnifique spectacle du brillant et large fleuve, ces maisons de campagne et ces jardins, qui te sourient sur ses rives pittoresques aux rayons du soleil couchant. Quelle avant-scène! quelle perspective! quelle serenité enchanteresse! — J'ai vu cent fois ce spectacle differament éclairé, et chaque fois il me ravit, tant il est beau et pittoresque! — Là dans le fond, à gauche, tu revois encore le jardin de Strogonof, d'où nous sommes descendus; il borne cette scène ravissante. Enfin nous mettons pied à terre et nous allons sous de beaux hêtres et des tilleuls nous meler à la foule joyeuse, qui parle ici, badine, rit, boit, mange, se balance, danse, et aime. — De la pointe orientale de l'île, nous jouissons encore une fois de la belle scène précédente, puis nous descendons cette longue allée de sapins, qui conduit vers de petites maisons ou bien au soidisant village, d'où tu découvres à l'ouest et le golfe, et tout droit sur un bras de la grande Néwa, l'île un peu sauvage de Jelagin. — Je te fais passer au retour par une autre allée de sapins, devant une partie des maisons simples, mais agréables, que les habitans de Péters-

bourg, aisés ou non aisés possedent ici en grand nombre.

En voilà assez sur ce que les îsles offrent de plus intéressant sous le rapport de la nature et de l'art. Maintenant, par un coup de baguette de la fée Morgane, je te transporte en un clin d'oeil, du nord au midi, près de la porte, par où je suis entré. Nous suivons la grande route: nous remarquons de nouveau à gauche et à droite une foule de maisons de campagne et de jardins pleins de goût, qui, plus ou moins superbes, se perpetuent sans interruption, jusqu'à Strelna. Mais mon panorama doit me renfermer dans l'enceinte de la ville, et je ne puis cette fois franchir ses limites pour satisfaire tes désirs. Tournant donc à droite, nous visitons les palais agréables quoique poudreux de Catherine et d'Anne, tout près de la mer, où tu apperçois, outre un petit château impérial plusieurs maisons simples de particuliers, trop peu fortunés pour avoir dans la grande rue des possessions plus brillantes. La vue sur le golfe et de là sur l'île nommée, Dolgoi-Ostrow, ainsi que la promenade sur la rive à l'ombre des pins qui la bordent, est très agréable le soir au coucher du soleil, et j'y ai passé maintes heures délicieuses! — Si je ne craignais de t'ennuyer, je pourrais t'en dire encore davantage, pendant que nous avons à parcourir près d'une lieue d'Allemagne, pour arriver au superbe couvent du saint et noble Alexandre-Newsky. Nous traversons donc à l'orient une vaste plaine, nous passons la

belle rue Moskou, et nous arrivons enfin après plusieurs détours. Il y aurait encore un nouveau livre à faire sur ce cloître, pour qui aime les recits et les descriptions. Je pourrais d'abord te dire beaucoup de choses sur le cimetière qui se présente à gauche en entrant, et sur les monumens pompeux qui couvrent ici les tombes des premiers grands de Russie, par conséquent des hommes les plus célèbres dans l'histoire moderne de ce prodigieux empire. Je pourrais te conduire dans la première chapelle de cette église, parmi nos chefs-d'oeuvre, parmi les monumens des hommes qui ont le plus influé sur la Russie, emouvoir ton coeur, et l'occuper d'une foule de souvenirs intéressans; je pourrais te retenir là une demi-journée, près de la tombe colossale et tout en argent massif, du grand saint, à contempler le luxe de l'architecture, les ornemens, les ouvrages des sculpteurs et des peintres; je pourrais t'introduire dans l'importante bibliotheque du couvent, t'y dire beaucoup de choses de son excellente pension, des différens hommes qu'elle a produits, et recommander à ton estime le vénérable Metropolitain grec, Ambrosius qui a là sa résidence; je pourrais t'entretenir encore des richesses du cloître, du bon esprit des religieux: — mais supprimons tous ces objets, parceque ma lettre alors deviendrait un livre. Traversons donc ce grand et vaste cloître, enfermé des quatre côtés par des édifices grands et massifs, mais enduits uniquement d'un rouge insupportable; nous arri-

vons sans délai à une excellente fabrique de verres, à l'attelier où on les polit, ainsi qu'à la manufacture de glaces si distinguée par la grandeur et la beauté de ses productions. On pourrait encore passer là quelques jours avec interêt, pour y observer l'économie et les fonctions des pompes à feu qu'on y employe. La fabrique de porcelaine voisine, dont les produits au reste ne sont nullement comparables à ceux de Sèves, de Berlin et de Misnie, pourrait aussi t'amuser quelques heures. Mais revenons promptement aux bords de ma Néwa. Tu vois là, de l'autre côté, le grand et le petit Ochta, villages industrieux, où se font les ouvrages de menuiserie les plus séduisans. Nous arrivons enfin au monastère de Smolnaya, à cet ancien couvent de Vierges, ainsi nommé de sa première destination, et aujourd'hui l'une des premières pensions impériales pour les demoiselles. On voit briller d'une lieue les quatre créneaux dorés de ses tours; et ce qu'offrent d'intéressant sa prodigieuse enceinte, ses quatre cours avec les pavillons pour les officiers qu'elle occupe, frappe maintenant nos regards.

Retournons maintenant par la terre de City qui t'amusera, même pendant trois ou quatre Werstes. — les superbes casernes de la garde *Preobasensky* et de l'Artillerie font déja impression sur toi; mais que dis-tu de ce long batiment à un étage avec sa magnifique colonnade au milieu, de cette cour et de cette ballustrade superbes? — Vois-tu ce toit de verre dominant l'avenue des colonnes, à travers

lequel la lumière tombe sur des appartemens incomparables pour le gout et la magnificence? ne te sens-tu pas saisi d'une impression douce et harmonique à la vue de l'ensemble, et ne devines-tu pas ce que tu vois? — Sache donc que c'est ici que travailla, que vecut, que triompha Potemkin, *le Taurien*! — Te voilà devant ce palais *Tauride*, si justement célebre, que Catherine hérita de son favori, aprés avoir celebré là, quelque tems avant la mort de ce favori, (dans un petit coin de terre, sous la voute des cieux) la plus brillante fête qu'aient jamais preparée le luxe asiatique, le gout Européen et la vanité Russe! — Les palais du prince se sont embellis sous Paul des merveilles qui décoraient la maison d'un sujet, et ses superbes appartemens sont privés d'une parure qui ne convenait qu'à elle. La cour, pendant toute l'année ne passe ici qu'en volant une semaine d'été; aussi l'on n'y trouve aucun ornement d'architecture et de sculpture, aucun ameublement convenable; ce qui produit une impression pénible. Vois cette file immense de pavillons à un étage; ils étaient destinés pour la maison royale de Potemkin. Le jardin contigu est d'une beauté unique; par sa rare grandeur, par ses sites disposés dans le meilleur gôut et avec un sentiment fin pour les beautés de la nature, par ses chefs d'oeuvre de l'art, il est aussi enchanteur dans son espèce, que le Palais du Sardanapale lui même; on est heureux qu'il ne soit pas fermé à la jouissance des citoyens hon-

nètes. En passant devant l'édifice gigantesque de l'arsenal, chef d'oeuvre de la plus belle architecture, nous finissons par revenir au point d'où nous sommes partis; mais je ne puis me refuser de te conduire encore quelques instans dans ma retraite favorite, les grands jardins d'été; je veux te faire jouir de ces hauts, de ces superbes tilleuls qui forment ici et audessus de larges et magnifiques allées, à travers lesquelles dans les chaleurs les plus brulantes de l'été un rayon du soleil ne perce jamais; c'est là que dans la lecture d'un livre intéressant, ou dans la jouissance d'un piquant déjeuné servi par un café voisin l'on peut vraiment savourer tous les charmes de la vie. Ce jardin est en été ma promenade ordinaire du matin; la vue des jolis et tendres enfans des bonnes familles, courant, jouant sur le gazon avec leurs gouvernantes, et formant les plus beaux groupes qui puissent flatter l'oeil d'un être sensible, me la rend extremement chere; je partage ce plaisir avec M.r Fabre, qui a écrit la dessus quelques lignes très jolies dans ses Bagatelles. Tu ne contesteras pas le merite des statues et des bustes, tous en marbre blanc, et de maitres italiens; mais ils t'attireront moins sans doute que les magnifiques groupes d'arbres et les nappes de gazon. Tu vois ici à gauche la petite maison d'été en style hollandais, ou Pierre le grand aimait à s'arrêter, et prouvait son bon goût; il était si modeste dans ses besoins! — Je te ramène du côté de la Néva près du jardin, où je t'ai fait remar-

quer ce palais rouge et repoussant. Tu le vois ici de son plus beau coté, mais je lis toujours dans ses avenues : un genie ténébreux plane sur cet édifice! C'est ici que finit Paul. C'est le Palais de Michailow, devenu fameux par la description de Kotzeboue, mais aujourd'hui se précipitant vers sa ruine, et dépouillé de toutes ses décorations. — Oublie cette impression lugubre, et livre toi aux transports de l'admiration pour l'un des plus grands et des plus beaux chefs-d'oeuvre de Pétersbourg. C'est la balustrade de ce jardin près de la Néwa. Quel sublime et brillant dessin dans le genre Arabesque! Quelle éxécution parfaite dans ce fer fondu! — Quelle étude dans les parties superieures du portail; et avant tout, quelle belle, quelle éclatante et inexprimable dorure, toujours la même depuis les dernières années de l'immortelle Catherine! — Ce chef-d'oeuvre semble encore sortir de la main des artistes. Quel goût enfin dans ces colonnes et ces vases de granit si heureusement variés! Je ne puis finir ma première lettre par rien de plus beau, mon cher Eduard. Compte sur mon amitié; à toi pour jamais.

SECONDE LETTRE.

LES RUSSES.

A ÉDOUARD.

Introduction. — Arrogance des écrivains russes. — Dessein de l'auteur. — Préparation à son jugement. — Le Russe dans les pays étrangers. — Jugement de Frédéric II sur les Russes. — Jugement d'Arndt. — Traits caracteristiques. — Bonté naturelle. — Gaité. — Hospitalité. — Politesse. — Bravoure. — Tolérance religieuse. — Sentimens de religion. — Attachement à la patrie. — Conception prompte. — Adresse et habileté dans l'imitation. — Dispositions pour les arts et talens naturels. — (Musique du cor.) — Facilité pour apprendre les langues étrangères. — Finesse et éloquence. — Inclination à tromper. — Encore quelque chose sur le charlatanisme de quelques écrivains russes. — Penchant à voler. — Manie du mensonge et manque de parole. — Le point d'honneur peu connu. — Nul orgueil national. — Ingratitude. — Paresse et disposition léthargique. — Perfidie. — Qualités phisiques des Russes. — Taille. — Souplesse et agilité. — Endurcissement. — Propreté. — Mimique. — Les Russes Français du nord. — Contradiction. — Parallele entre les deux peuples. — Que seraient devenus les Russes dans d'autres circonstances? — Point de génie! — Méprise de Pierre I. — Haine des Russes contre les Allemands.

701

LES RUSSES.

A ÉDOUARD.

— Fluctuque magis mobile vulgus. —
(HORACE.)

JAMAIS, à mon avis, on n'a jugé d'une manière si étrange et souvent si contradictoire aucune nation moderne, que le peuple fixé presqu'entièrement par la nature entre l'Ural, le Dnieper, le Wolchow, la mer glaciale, et qu'on appelle Russe.

Tandis que Schloezer donne aux Russes le titre de grande nation, et que l'auteur d'un mémoire imprimé dans le Calendrier académique de Pétersbourg en 1812 avance qu'ils peuvent se regarder comme la première nation du monde (éloge qu'on prendrait pour uue satire amère), Frédéric II leur refuse presque tout ce qui rend une nation estimable. Tandisque plusieurs étrangers, au service de Russie, recevant l'impulsion d'en haut, et suivant le principe: „*je chante les louanges de quiconque me nourrit*," voudraient nous persuader à nous autres Allemands que ce n'est que chez cette nation qu'on trouve encore dans leur pureté primitive tous les sentimens de grandeur et de noblesse, que la

Russie maintenant est le seul et véritable Paradis où croit et se développe avec force tout ce qu'il y a de bon, d'honnète et de beau; plusieurs prennent à tache de décrier tout ce qui est Russe, par conséquent la nation même, et de refuser toute justice à ce qu'ils n'ont vu peut-être qu'en courant.

C'est toujours entre les extrêmes que se trouve la vérité!

J'habite la Russie depuis 18 mois; je me suis attaché surtout à étudier le peuple; je n'ai négligé aucune occasion de me familiariser avec sa langue; j'ai suivi le Russe dans ses comptoirs et dans les églises, au marché et dans les guinguettes; je l'ai observé dans le travail et le jeu, dans la joie et la colère, seul et parmi ses égaux, ou parmi ceux d'un rang supérieur; je l'ai vu dans l'esclavage et la liberté; je suis entré dans ses foyers, loin de la capitale; j'ai bu, j'ai plaisanté avec lui; et je crois que tout cela me donne le droit de prononcer mon jugement. — Permets moi donc, cher Édouard, de te communiquer mon opinion à ce sujet, franchement, sans interêt et sans haine.

Vouloir juger le Russe, je parle de la masse du peuple, (car les hommes d'un rang distingué, sous la lime, sous le vernis des convenances et de la contrainte sociale, ressemblent parfaitement à tous les autres Européens de leur condition, dans les traits apparens de la vie extérieure,) vouloir juger le Russe, d'après l'extérieur qu'il prend hors de la Russie, croire qu'il se montre chez lui, comme

dans les pays, où il est étranger, et soumis à des loix étrangères, c'est se tromper fortement, et se faire une très fausse idée du caractère russe. Naturellement circonspect et d'une finesse extrême, le Russe sait parfaitement que pour être souffert ou bien accueilli, il doit paroître chez l'étranger tout autre que chez lui; il conserve habilement toute l'amabilité de son caractère, et n'en cache que les défauts, que les qualités repoussantes dont il prévoit sans peine les mauvais effets. C'est par là que les prisonniers russes ont généralement plu en France et en Allemagne.

Mais point de saut, et au fait!

L'immortel Fréderic qui du reste rend parfaitement justice aux Russes sous le rapport du courage, Frédéric II. dit dans ses oeuvres posthumes:

„Le caractère de la nation russe est un mélange de méfiance et de finesse; paresseux mais interessés, les Russes ont le talent qui copie, mais non le genie qui crée."

Ce jugement est aussi profondément pensé que sevère. Autrefois en Allemagne il me paraissait dur, injuste, et même suspect dans la bouche de Frédéric; dans mes observations en Russie même je l'ai toujours eu devant les yeux et j'ai taché d'y trouver de l'injustice; mais je dois avouer franchement que dix-huit mois de séjour dans ce pays et de commerce avec les Russes ont confirmé presqu'entièrement pour moi cette sentence sevère, qui ne parait

si dure que parcequ'elle omet entièrement le beau côté du caractère russe.

L'un de nos historiens sans contredit les plus philosophes, un homme d'un coup-d'oeil rare, étendu et pénétrant dans l'histoire du monde et des peuples, mais passioné et injuste quelquefois par systême, M.r Arndt dit sur les Russes beaucoup de choses frappantes et vraies. Je ne puis m'empecher de t'en citer quelques passages, presumant surtout que tu n'as aujourd'hui aucune occasion de les lire; il dit:

„On n'est que juste envers les Russes, en ne leur accordant pas une des premières places parmi les peuples de l'Europe. Leur origine explique déjà la justesse de cette opinion. Il peut bien se faire que deux ou trois peuples s'amalgament quelquefois; mais que dix ou vingt peuples différents forment enfin une grande et noble nation, c'est ce qu'aucune histoire ne démontre; elle sait au contraire que c'est ainsi que dégénerent les peuples nobles. D'abord les premiers Skandinaves, fondateurs et conquérans de la nation, réunirent par la force cinq ou six peuplades, qui nommées d'après eux peut-être, porterent dans la suite le nom de Russes; plus tard les inondations violentes et orageuses des Mongols! — Quel odieux, quel vil ramas inonda alors la nation, ou plutôt quel déluge de peuples ils entrainerent avec eux des bords les plus reculés de l'Orient! Croire qu'il n'est pas resté beaucoup de leur sang en Russie et qu'il ne

coule plus dans ses familles modernes, c'est ne connaitre ni les visages ni l'histoire. Les Russes s'appellent encore Slaves et leur vieux langage s'est conservé; mais d'après toutes les descriptions des voyageurs, et d'après mes propres yeux, les Polonais, les Esclavons, les Croates, les Bohémiens, les Kassuves et les Vendes qui ne se sont pas confondus avec tant d'étrangers, sont une race d'hommes bien plus nerveuse et plus belle. J'ai vu beaucoup de Russes de la classe commune. Le visage de la plupart offre des traits de faiblesse, quelque chose de mort, qui n'annonce pas seulement la servitude, mais le manque de vigueur naturelle. Leur long esclavage perpetué jusqu'à nos jours a bien pu effacer de leurs traits l'expression de la fierté; mais ils y sont endurcis par l'usage, et ce qui leur manque généralement, c'est l'énergie physique. Ils dansent, ils sautent, ils se battent, ils font l'exercice supérieurement, c'est l'opinion générale; mais leur maintien ne commande jamais ni la crainte ni la soumission. Le peuple est doué de talents dans un degré suprême; pour l'imitation et la facilité d'apprendre il surpasse de beaucoup tous les autres Européens. Mais qui copie si facilement les autres, prouve qu'il n'a pas de caractère à lui. Il est étonnant, avec quelle facilité le Russe saisit la langue la plus étrangère, jusque dans ses plus petites différences, jusque dans les nuances du sens et des tons. Dans les affaires on ne peut rien voir de plus gai et de plus délié que les Russes

pour peu qu'ils aient reçu déducation. C'est une vivacité mobile qui passe jusque dans les traits du visage et les mouvemens de tout le corps; c'est une pantomime étonnante dans le Russe le plus commun et qu'un paysan d'Allemagne ne vous offrira jamais. Mais c'est surtout dans l'oeil que se manifeste d'une manière frappante son caractère de finesse et de ruse; il offre un éclat mobile et glissant qui peut-être est oriental. La politique et la finesse du cabinet russe, des ministres, des ambassadeurs, et des généraux a été decriée depuis Pierre I.er mais particulièrement sous l'illustre heroïne."

La bienfaisante nature à doué ses enfans chéris, les hommes sanguins, des qualités les plus belles, la bonhommie et la gaité! Quel fondement solide de jouissances et de bonheur! La bonhommie et la commisération percent encore dans le Russe sanguin, d'une manière frappante et visible, tant qu'elles ne sont pas étouffées, ou anéanties, par quelqu'autre passion prédominante. On en pourroit citer plusieurs exemples, si des traits particuliers prouvoient quelque chose: Cette bonhommie se manifeste, il est vrai, dans la capitale et sur les grandes routes beaucoup moins que partout ailleurs, parceque les hommes contractent là un mélange impur d'égoisme, qui étouffe partout tant de sentimens nobles et généreux. Mais dans la capitale même la bonhommie éclate par la disposition à se rendre mutuellement toute sorte de petits services, par un attachement tendre pour ses

enfans et les animaux, par la bienfaisance envers les pauvres, secondée puissament, il est vrai, par le ressort de la religion. La bonhommie russe brille surtout, comme trait caractéristique, dans l'ivresse, où l'homme se montre tout entier, dépouillé de tout fard, sans étude et sans feinte. Loin d'être méchant, loin de chercher querelle, et de vouloir férailler, le Russe ivre est la douceur, la bienveillance même, à moins qu'il ne soit violemment échauffé; il plaisante avec lui-même et avec tous ceux qu'il rencontre; il vous salue amicalement, vous demande pardon pour la moindre faute; ses jambes à la fin ne peuvent-elles plus le soutenir? les Russes sobres montrent encore ici la bonté de leur caractère; s'interessant aussitot pour lui, ils le reconduisent et le portent dans sa demeure, ou dans quelqu'autre lieu, pour qu'il puisse en sureté exhaler son ivresse.

La fraiche et brillante soeur de la bonhomie, la gaîté est le meilleur présent que la nature ait pu faire au Russe! sans elle quelles ressources, quelles jouissances trouverait-il dans son triste climat, dans la stérilité presque générale de son sol, et dans son état politique! la gaîté du Russe brille dans ses yeux et dans tous les mouvemens de son corps; elle éclate dans la plaisanterie et dans le jeu; elle ne l'abandonne jamais dans les travaux les plus rudes et les plus pénibles; elle assaisone toutes ses jouissances, adoucit tous ses besoins; par elle il embellit le sombre avenir des charmes du présent; et

jette un regard sérein sur tous ses maux passés. C'est de ce sentiment heureux que lui vient cette légère insouciance, si frappante dans son caractère, qui l'aide à franchir tant de pas critiques dans la vie, lui fait supporter facilement les besoins et les privations, braver tous les dangers, risquer des folies par des motifs frivoles; mais qui le rend en même tems incapable de toute affaire sérieuse, de tout effort exigeant de la constance. Cette humeur gaîe est la source de la plupart des qualités qui rendent le Russe amusant dans le commerce de la vie, et quelquefois même aimable. C'est elle qui lui donne ce penchant presqu'irrésistible pour la société, ce goût pour les conversations légères et les jeux innocens, c'est elle qui lui donne de l'aversion pour le sérieux et sombre jeu de cartes, qui lui fait aimer passionnément la musique et la danse; c'est elle qui lui procure ce vif plaisir qu'il trouve dans le chant, et qui sait si bien adoucir pour lui les momens pénibles d'une tâche fatigante; c'est elle enfin qui l'anime dans l'exercice d'une autre vertu propre au Russe, l'exercice de l'hospitalité. On dit que cette vertu regnait jadis en Russie, beaucoup plus que de nos jours; et cela peut être, parcequ'en général depuis le commencement de sa civilisation le Russe n'a fait que se détériorer au depens des vertus qui lui sont propres. De ses Asiatiques fameux par leur barbarie et souvent par leur grandeur d'ame, Pierre voulait former des Européens sachant jouir de la vie; les Asiatiques

sont demeurés, ils sont encore barbares, mais ils ont pris de nous avec nos formes brillantes beaucoup de duplicité, et ils en sont venus au point où nous les voyons de nos jours, à un état de barbarie intellectuelle sous les dehors d'une demi-civilisation morale. Ainsi s'est affoiblie chez eux-mêmes l'hospitalité, vertu asiatique et non européenne. Cependant on la voit regner encore dans l'intérieur du pays et même dans les capitales, surtout à Moscou. Je te dirai une autrefois comment elle s'exerce à Pétersbourg. C'est toujours un plaisir d'entrer chez un bon paysan russe! avec quelle amitié il vous accueille, quand vous saluez son Dieu dans le coin de sa chambre; comme il s'incline profondément et vous remercie de l'honneur que vous faites à sa maison; comme tout s'empresse chez lui pour vous régaler de son mieux de ce que lui offre son ménage; comme on ne se lasse pas, comme on vous force presque de rester plus longtems.

Je dois te parler ici de la politesse des Russes entreux, politesse si extraordinaire pour un étranger. Il n'est pas rare de voir deux Russes de la classe la plus commune debout vis-à-vis l'un de l'autre pendant quelques minutes, se faire des révérences jusqu'à terre et se forcer mutuellement de remettre le premier son chapeau ou son bonnet sur la tête. Paraissent-ils devant des hommes d'un rang supérieur? faut-il surtout le remercier? ils lui baisent servilement l'habit ou la main, et cet usage si repoussant à mes yeux est chose ordinaire!

Je ne conçois pas qu'un Allemand puisse s'y prêter!

Parlons de la bravoure et du courage des Russes. Frédéric II qui se connaissait en soldats et en hommes, en a fait la remarque et l'éloge. Les braves Français ont solemnellement reconnu ces qualités, ils les ont appréciées; qui les nierait encore?

Je te citerai, à cette occasion, non comme preuve, car il n'est point ici question d'un Russe, mais comme fait intéressant, une anecdote probablement peu connue encore, la rencontre d'un Cosaque et d'un tigre qui a fourni à un excellent peintre d'animaux à Pétersbourg, M.r Orlofsky le sujet d'un tableau supérieurement dessiné. Sur les frontières de la Sibérie occidentale, un Cosaque à cheval allait couper du bois dans une forêt, sans autre arme qu'une hache passée dans sa ceinture. Il rencontre un tigre, le premier qui de mémoire d'homme se soit égaré dans ces sauvages climats. Cet animal épiant sa proie, fond avec fureur sur le Cosaque, qui ne s'attendait pas à ce salut, et qui peut être n'avait jamais vu de tigre, avant qu'il puisse penser à fuir. Le tigre s'élance sur le cheval; mais tandis que d'un coup de dent il fracasse la main gauche et l'avant bras du pauvre Cosaque, le Cosaque de la droite saisissant sa hache lui fend la tête d'un coup, l'étend mort à ses pieds et se sauve avec son cheval.

Cette insouciance des Russes, cette ignorance des périls, fruit de leur légereté, sert beaucoup à relever, à accroître le courage de ce peuple, et en

favorise les effets. Si le Russe connoissait les dangers réels, auxquels il s'expose souvent par imprévoyance et par témérité, il montrerait sans doute moins de valeur! Cependant on ne peut nier que la valeur et le courage ne soit un des traits dominans dans le caractère des Asiatiques.

Je ne dois pas omettre une qualité bien précieuse, qui dans les Russes nous étonne surtout, nous autres Allemands; c'est cette tolérance religieuse, que l'on trouve si solennellement prononcée dans toutes les parties de cet empire. Les bons Russes! Ils ne conçoivent pas, comment des chrétiens, leurs frères, ont pu faire pendant plusieurs siècles de la moitié de l'Europe un bucher, une chambre de torture et de meurtre, un vaste champ de bataille; comment ils ont pu réduire maints paradis en deserts, se hair, se persecuter, se massacrer les uns les autres. La douce religion des Russes, avec le dogme d'un seul et unique Dieu, leur prêche l'humanité et la tolérance, comme l'un des principes fondamentaux du christianisme, elle condamne avec force l'esprit persecuteur et l'égoisme religieux. De tout tems et même encore de nos jours, sous Alexandre l'humain, le gouvernement a prêché avec éclat ces dogmes religieux par ses discours comme par son exemple, et il s'est acquis par là des droits immortels à la reconnoissance du genre humain. Pierre le Grand accueillit toutes les religions dans son empire et dans sa capitale, il leur laissa tous leurs

droits, toutes leurs formes, et l'exercice libre du culte. L'illustre Catherine favorisa maternellement par ses édits de 1772, 1782 et 1785 la religion de ses nouveaux sujets en Pologne. Elle ouvrit un asile aux Jésuites proscrits du reste de l'Europe, sut les soustraire à la vengeance de Clement XIV, leur permit même de faire des novices. Elle fonda à Pétersbourg le collége des Jésuites, auquel Paul premier à cédé la belle église catholique avec les édifices qui en dépendent, en leur permettant de se livrer à l'instruction publique. Depuis cette époque, plusiers enfans Russes sont formés par les Jésuites! On n'en a éprouvé encore que des effets heureux sans aucun inconvenient; et cela justifie l'avis que je donnai jadis d'introduire, mais de surveiller soigneusement les Jésuites dans tous les états non catholiques, où ils seroient seulement tolerés, bien traités, et où faute d'influence religieuse ils ne pourraient regner par la confession. Les sciences et les lettres ne peuvent qu'y gagner!

Monsieur Fabre a très-bien nommé la rue de Newsky à Pétersbourg, rue de la tolérance. On y voit les plus belles églises appartenant aux sectaires les plus opposés, Grecs, Catholiques, Luthériens, Protestans et Arméniens! — Que de flots de sang auraient coulé en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie, et dans l'Angleterre encore aujourd'hui intolérante, pour décider (Jésus était-il donc un monarque jaloux!) pour décider si ce n'est pas un outrage à la religion domi-

nante, que de souffrir paisiblement à côté l'un de l'autre ces temples magnifiques. Il n'est pas rare de voir des prêtres grecs être parrains chez des catholiques, s'arrêter avec attention et piété dans des églises étrangères, et assister aux funérailles d'un autre culte. Cela me conduit naturellement à l'espèce de sentiment religieux qui regne chez les Russes. Apprécier une religion et son excellence est une grande affaire. Il est plus facile de prouver que l'histoire politique, et morale de la Russie eût pris une toute autre marche, et présenterait aujourd'hui des résultats bien différens, si l'hiérarchie du nord y eût regné avec le catholicisme, et que la réformation eût pu s'y introduire. Mais tout cela sort du cercle des observations, que je voulois te communiquer ici, cher Édouard. En dessinant le caractère russe, une seule chose peut m'intéresser, la manière dont la religion opère sur le peuple, si son impression sur l'ame, est profonde ou legère, si son influence est intime, ou si elle se réduit à des formes et à la superficie. Je ne veux pas même ici trancher la question, parceque je ne connais pas encore assez les Russes pour cela; mais il me semble, que la religion n'est plus pour eux, qu'une affaire de formules, sans piété sincère et sans inspiration du coeur. Allez, observez les Russes dans leur culte; remarquerez-vous sur un seul visage autre chose qu'une muette et froide indifférence? Verrez vous autre chose que des reverences, des signes de croix, des génuflexions, des

baisers donnés au sol de l'église ou aux images des Saints. Etre dans une église dépouillé par les Russes de sa montre, de son portefeuille ou de son mouchoir, par ces mêmes Russes, qui venaient de se signer avec tant de devotion, tenant encore à la main le saint cierge qu'ils ont acheté, c'est un phénomene ordinaire, comme de voir les images des saints bien éclairées par des cierges, ou par une lampe qui ne s'éteint jamais, (peut-être à l'imitation des vestales,) dans la chambre des femmes les plus complaisantes, et dans la boutique des marchands, où néanmoins l'on vous trompe tous les jours. Seraient-ce des expiations? Serait-ce une corruption anticipée de la justice divine? Cependant le jour de son ange, ou de sa fête, cela ne parait pas suffire au Russe crédule; alors il ne vous trompera guere, la jeune fille saura resister au doux peché. Quelle belle, quelle poëtique religion avec un mélange de barbarie! Eh! où le Russe puiserait-il les vrais sentimens religieux? Ce n'est pas certes dans la triste et pitoyable éducation de sa jeunesse; c'est encore moins dans les églises, où il ne voit rien qui puisse enflammer son ame et la porter au bien. Que peut lui inspirer cette liturgie si dépourvue de sens, qui ne consiste que dans un bêlement sans fin et sans harmonie, dans des allées et des venues, des inclinations, des signes de croix, des encensemens de prêtre, dans un éternel refrain de *Gospodi pomiluï*, interrompu seulement par quelques excellens morceaux de musique, tandis que l'oeil ne

tombe que sur des images de saints, enchassées singulièrement dans un métal, et brillament éclairées? Comment le Russe pourrait-il concevoir un profond respect pour sa religion et son Dieu, lorsqu'il voit leur culte abandonné à des hommes aussi communs, et souvent aussi immoraux, qu'un grand nombre de ses prêtres? faut-il qu'une religion, qui contient de si beaux, de si précieux dogmes d'humanité et d'amour fraternel, soit défigurée par une telle liturgie!

On ne saurait trop louer le tendre et fidèle attachement des Russes à leur patrie, attachement prouvé par des signes aussi nombreux que touchans. Les sacrifices prodigieux et les offres faites en 1807 pour sauver leur patrie menacée par l'ennemi prouveraient seuls, combien cette belle vertu du patriotisme est naturelle aux Russes même du plus haut rang, si quelqu'un voulait en douter. Le Russe se prive de tout, il renonce à tout, quand la religion ou sa patrie le lui commande, et les sacrifices les plus penibles lui deviennent alors faciles.

Jusqu'ici je ne t'ai peint les Russes que du côté brillant, je continue et vais te les montrer sous le rapport de l'esprit; puis viendra le côté ténébreux.

Si les Russes ne sont pas une des Nations les plus nobles, c'est au moins une des plus spirituelles. La nature leur a donné une conception prompte, une adresse, et une habileté rare pour l'imitation des beaux modèles. C'est un plaisir de voir, comme ils utilisent et perfectionnent les excellentes décou-

vertes, pour se procurer le nécessaire et le bien être de la vie. Le simple Russe qui sans culture, dans son grossier *Kaftan*, et avec ses souliers d'écorce, arrive de l'intérieur de l'empire; qui portant à la ceinture sa hache, (le seul outil qu'il connoisse, et qui lui sert de marteau, de tenailles et de scie) attend sur le pont de Casan, que quelqu'un le loue pour le travail; ce même Russe devient en quinze jours un charpentier passable, un aide utile aux statuaires, aux menuisiers, aux plafonneurs, aux maçons etc. Au bout de quelques années il retourne prés des siens, dans une partie souvent très reculée de l'empire; il paye ses contributions au Seigneur, et abandonne à sa famille le reste de son gain, pour recommencer l'année suivante un voyage utile dans la capitale, et y apprendre en peu de tems un nouveau métier ou un nouvel art. Plusieurs font ce voyage cinq ou six fois dans leur vie; ils apprennent d'ordinaire et exercent chaque fois une nouvelle profession, parcequ'ils l'apprennent sans peine. Que cette existence originale diffère de la notre! Combien l'homme parait ici ne dépendre que de sa volonté, ne tirer rien que de lui-même!

Monsieur Fabre nomme ces hommes les *indépendans;* et si l'on considere combien les idées d'espace, de tems et de peines les effrayent peu, comme ils s'élevent libres audessus de mille choses qui nous enchainent et nous captivent, cette expression paraitra très convenable. Lorsque l'on con-

struisait l'église Casane, ce chef-d'oeuvre d'architecture achevé et consacré de nos jours, je la visitai très souvent, et j'observai le progrès des travaux. Là je restai souvent muet d'admiration, en voyant des Russes de la classe la plus commune, en habits déchirés, exécuter de très jolis ouvrages de sculpture, d'après les modèles exposés sous leurs yeux, en les voyant l'hiver dernier, (parcequ'on pressait l'achevement du temple) travailler la nuit même, à treize ou quinze dégrès de froid, la lampe à la bouche, et en les entendant, l'ame satisfaite, frédonner leurs chansons. J'ai vu naitre sous leurs mains de hauts et bas reliefs, qui réellement étaient très-estimables. C'est surtout dans cette belle église que l'on peut se faire une juste idée de l'aptitude éminente des Russes pour l'art de la peinture, de leur extrême adresse, et admirer dans ces facultés de tels hommes, puisque la plupart des travaux, en peinture et en sculpture, y ont été faits par des Russes. Le statuaire *Koslowsky* et l'architecte *Volkow* sont connus de tout le monde.

Le Russe est également propre au métier des armes. On le voit en peu de tems, soit avec ses souliers d'écorce, et son grossier Kaftan, soit en bel uniforme serré, en bonne tenue sous le Tschako et le reste du costume militaire, marcher comme recrue, et faire joliment l'exercice. Ces dons de la nature se montrent de la manière la plus frappante dans les serfs, que leurs maîtres destinent à quelqu'art, où les talens paraissent absolument néces-

saires. Plusieurs grands Russes ont d'excellentes chapelles, composées de leurs seuls esclaves. Ainsi un jeune paysan, dont le Seigneur connait à peine le nom, est destiné pour la clarinette, le violon, ou quelqu'autre instrument; ou il apprendra à faire sa partie dans la musique du cor, si on ne le fait pas cordonnier, tailleur, décorateur de la maison. On ne lui demande pas s'il sent en lui-même les talens nécessaires, il faut qu'il les trouve; pour cela on le livre à un maître, et avec les dispositions si rarement refusées aux Russes, secondées d'ailleurs par force coups de baton, il parvient dans l'espace d'un an à manier son violon, sa clarinette, ou son cor avec une facilité, qui par un exercice assidu lui rend possibles des progrès rapides dans son art. De cette manière il peut apprendre en six années à jouer très-bien de trois ou quatre instrumens. J'ai vu de tels hommes exécuter chez le comte A..., et chez d'autres Seigneurs, des concerts et des quatuors de Mozart, d'Haydn, Kreuzer, Rode, Steibelt etc., ils laissaient peu à desirer même aux connaisseurs. La musique du cor appartenant à ce comte, et celle du premier grand veneur N... sont sans contre dit les plus complettes en leur genre, c'est surtout la musique la plus enchanteresse, la seule que l'on puisse toujours entendre, sans en rien excepter dans le monde; mais elle ne peut exister qu'en Russie, parmi des esclaves, dans une race de barbares soumis aux coups, et doués de dispositions extraordinaires pour les arts. Quelques mots sur cet art

absolument national ne seront pas sans doute ici déplacés. Plusieurs écrivains en ont parlé amplement et d'une manière savante. Figure toi, cher Édouard, un clavecin, où chaque touche au lieu de corde iroit frapper un homme, qui touché de la sorte rendrait un seul et même ton, comme la corde elle-même; ce qui produirait, mais sans comparaison, un plaisant charivari. Le claveciniste, ame de la musique, est ici la mesure; les cordes sont les joueurs de cor, dont le nombre varie depuis quinze jusqu'à cinquante et au-delà, selon que la chapelle est vaste, et que l'échelle des tons le demande dans la pièce à jouer. L'art du jeu de cor consiste donc à faire entendre son ton unique, parfaitement pur et dans l'instant précis; il n'y a point là de mérite musical, au contraire le plus habile joueur de cor est celui, qui, n'entendant rien à la musique, sait seulement calculer la mesure avec justesse, et quand sa note arrive, rendre un son bien pur. Tout joueur de cor a sa feuille de notes, qu'il ne doit jamais perdre de vue, tout choeur a son maître qui, une petite baguette à la main, annonce par un signal l'ouverture de la pièce, et bat encore la mesure. Cette mesure est d'une précision inouie, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Quand on ne voit point les joueurs de cor, il parait incroyable que des sons si beaux, si bien fondus et si harmoniques émanent, non d'un seul instrument et d'un seul musicien, mais de tant d'instrumens et de joueurs divers. Les cors sont des tuyaux de laiton arrondis en cone un peu

courbés en avant par la pointe, avec un petit rebord qui sert à l'embouchure; leur grandeur diffère comme leur ton, depuis une demi-palme jusqu'à dix pieds! La musique du cor ne peut se comparer qu'à celle de l'orgue dont les tons sont modulés; dans les hauts tons elle ressemble à celle de l'orgue portatif, mais dansles tons bas, elle est bien plus sonore, plus imposante, et moins enfantine, que celle de l'orgue portatif. Les connaisseurs n'y trouvent qu'un défaut, c'est que les tons n'en sont pas encore assez modulés, assez expressifs, et qu'ils se fondent trop ensemble. Je n'aï point remarqué cela, et j'ai toujours été plongé dans une extase inexprimable, par cette musique enchanteresse, surtout en plein air et sur l'eau. Je puis dire que la musique du cor est la seule chose que je regretterai vivement à mon départ de Russie.

Revenons à nos ingenieux Russes. Je dois encore ici faire mention de la rare facilité, avec laquelle ils apprenent les langues étrangeres. Je t'ai déja dit, je crois, quelque part, qu'il est assez ordinaire de rencontrer des enfans de huit ans qui parlent trés bien russe, allemand et français; dans le fait, avec l'espece d'éducation qu'ils reçoivent, uniquement occupés de langues et s'y exerçant sans cesse, cela ne m'étonne pas infiniment; et je suis presque persuadé, que nos enfans en Allemagne, si on pouvait prendre la résolution de les élever à la Russe, auroient à peu prés les mêmes succès. Je ne veux point ici parler des enfans, quoiqu'on ne puisse pas

leur refuser à eux mêmes de plus grandes dispositions naturelles; je parle des adultes. Prenez un homme de trente à quarante ans, donnez lui des leçons, éxercez le dans la langue la plus étrangére à son organe; je vous reponds qu'en moins d'un an il prononcera parfaitement juste et parlera trés bien. Ces succés s'attribuent principalement à la langue Russe, qui habituant les organes aux tons les plus doux et les plus fermes, leur fait apprendre trés aisément toute autre langue avec ses nuances de dureté et de molesse. Mais je ne suis pas de cet avis. La langue russe avec tous les dialectes slaves a dans sa grammaire et sa prononciation quelque chose qui diffère entièrement de toutes les autres langues de l'Europe, de l'allemande et de l'italienne. Ses sons caracteristiques sont tout à fait et très fortement gutturals; cela devrait nécessairement leur rendre très difficile l'étude de l'allemand, du français, de l'anglais etc., qui loin d'offrir de pareils sons en offrent de tout opposés, par le nez, la bouche ouverte etc.; oui, cela devrait leur rendre presqu'impossible la prononciation parfaitement pure de ces langues, si le talent de saisir avec rapidité ce qui caracterise une langue jusque dans ses plus légères nuançes, et le talent supérieur encore de l'imitation ne leur était éminement propre. Pourquoi les langues même soeurs de la notre, l'Anglais, le Danois et le Suedois, pourquoi, nous Allemands, ne les prononçons nous jamais aussi bien, aussi purement que le Russe prononce le français absolument étranger

à son organe? pourquoi le prononce-t-il toujours beaucoup mieux que les Allemands les plus exercés, et de manière que les Français les plus sevères n'y trouvent eux-même rien à reprendre? Je n'en vois la cause que dans le talent de la conception et de l'imitation qui nous manque, mais à la place duquel la nature nous a accordé un talent supérieur et plus divin, entièrement refusé aux Russes, le génie de l'invention? J'ai fait ici connaissance avec plusieurs Allemands établis en Russie depuis vingt à quarante années, et qui parlent le russe aussi correctement que leur langue maternelle; mais j'ai reconnu sans peine et distingué clairement dès les dix premiers mots l'habitant de Thuringe, de Misnie, d'Autriche et de Prusse.

Remarquons en passant que nulle part au monde je n'ai entendu mieux prononcer et plus mal parler l'allemand qu'à Pétersbourg et dans les provinces allemandes de Russie. Le mélange d'une foule de mots russes donnés pour bon allemand, la confusion éternelle des pronoms, les idiotismes les plus ridicules, la fausse déclinaison et l'emploi irrégulier des articles et des auxiliaires font de notre langue allemande un demi-slavon.

Enfin je ne puis omettre un trait qui caractérise parfaitement les Russes, et très analogue à ceux dont j'ai parlé, la finesse, l'éloquence, l'esprit dominant du commerce, que tous les Russes possedent dans un haut degré, mais qu'ils n'emploient généralement, comme je le dirai plus tard, qu'au préjudice

des autres. Pour bien observer ces deux traits, suis moi dans les boutiques, la grande cour de commerce, le *Gostinnoi-dwor*. Nous voici sous ces belles et hautes arcades; fais maintenant un essai, lorgne seulement du coin de l'oeil ces boutiques, de manière qu'on soupçone même de loin que tu as envie de quelque chose! Vois comme ils accourent déjà tous; comme ils exaltent avec l'éloquence la plus pressante la bonté, l'excellence de leurs marchandises; tourne toi vers leur voisins, tu entendras comme ils deprécient les siennes, pour t'empêcher de faire marché avec lui. *Que desirez vous, Monsieur? prenez la peine d'entrer; voyez, admirez ces jolis et solides ouvrages; des marchandises allemandes, françaises, anglaises, au plus bas prix.* Dans une demi-heure tu entendras cent fois répéter la même chose avec emphase, à tout Monsieur, à toute dame bien mise, qui jette seulement à la dérobée un regard sur ces boutiques. Entrons maintenant, et demandons quelques marchandises; on en apporte; alors le panegyrique le plus éloquent et le plus extraordinaire recommence; prends garde qu'un trait de ton visage ne fasse deviner que la marchandise te plait; ne va pas en dire le moindre mot dans la langue même la plus inintelligible aux Russes; il faut affecter un air dédaigneux, ironique et dire; que la marchandise ne nous plait pas, qu'elle est trop mauvaise pour nous; on en va chercher d'autres que tu n'aurais pas vues sans cela; elles ne te plaisent pas encore; on t'en apporte

matique, qui exige pour première qualité la finesse, l'éloquence, et la discrétion, quels hommes la Russie nous montre, surtout sous Catherine! Je viens d'achever le panégirique des Russes. Je n'ai rien omis de ce qui pouvait être exalté comme digne d'éloge; il doit maintenant m'être permis de les montrer sous un jour moins brillant et de les juger en homme. Tu ne diras pas à la fin que je n'ai vu les Russes que d'un côté et de travers. La première remarque que présente le caractère russe, c'est que les talens de l'esprit prédominent aux dépens des qualités plus belles et plus nobles de l'ame, comme tu le verras à la fin de cette lettre. Je n'ai remarqué jusqu'ici que peu de beaux traits dans le caractère russe. Je mets au premier rang l'amour de la patrie et l'hospitalité. Car cette bonhommie, cette commisération facile à éveiller, ne sont guere que des vertus de tempérament, que des passions plus fortes et dominantes dans leur caractère étouffent trop souvent. Tout ce qui fait les grands et nobles caractères historiques, tels qu'en montrent l'antiquité, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, et la Scandinavie, tout cela manque ici; la Russie même n'eut dans son Pierre premier qu'un homme éminent, mais d'un génie barbare; ce n'est pas même un héros, si l'on en jugeait d'après une phrase échappée à Voltaire sur ce grand homme. Mais venons à des traits particuliers.

Pierre premier disait en régénérant son empire; Je ne me sers pas ici des juifs, je connais mes Russes!

mot expressif et vrai, dans la bouche du Czar qui a du le mieux connaître son peuple. Cela justifie les vifs reproches que l'on peut faire aux Russes sous le rapport de l'intérêt, de leur inclination à tromper, à faire des dupes, et dans la classe commune, à voler. Il est impossible de concevoir hors de la Russie, comment dans le commerce des Russes tout a cette tendance, comment en général ils n'emploient toute leur prudence, leur finesse et leur prompt jugement qu'à tirer le parti le plus avantageux du défaut de lumière ou de la facile confiance des autres, surtout des étrangers. Ce mot est dur, mais jusqu'ici je n'ai vu qu'un Russe qui dans des conjonctures, ou il pouvait faire avec finesse un profit injuste, l'ait noblement refusé; on me pardonnera donc de ne leur accorder en général que peu de sentimens nobles et honnêtes. Il peut bien y avoir quelques exceptions, mais elles sont très rares. Le journal de Pétersbourg, ou plutôt ses directeurs, ont très grand soin d'instruire à son de trompe le public crédule de tous les faits que l'on peut louer, mais si rares chez les Russes. Si d'un côté, j'approuve cet usage, comme un moyen d'émulation et comme une récompense pour les actions nobles dans un pays, où la vertu a si peu d'attraits par elle même, je ferai en même tems remarquer combien il est faux, arrogant et ridicule de citer quelques traits particuliers pour preuve de la prééminence et du mérite de la nation russe, et de publier en style précieux le voeu sentimental, d'apprendre de tels traits des autres

pays. Ils sont surs de ne pas voir remplir ce voeu pieusement hypocrite, parceque nulle part qu'en Russie on n'a besoin d'exciter le peuple aux actions bonnes et honnêtes par des louanges distribuées dans les gazettes à des anecdotes particulieres, parceque nulle part qu'ici ce n'est la mode d'emboucher la trompette pour toute action qui n'est pas injuste et dè crier au monde: voyez comme nous sommes la première nation; comme nous somme grands, nobles, désintéressés, généreux, etc. voyez donc et devenez jaloux de ce que nous sommes Russes, ou plutôt de ce que nous mangeons du pain russe. Qu'elle gloire! quel bonheur! les Allemands, les Français, les Espagnols, les Brétons, n'ont pas besoin de crier à l'univers dans les journaux, quand ils se conduisent d'un manière digne d'eux; ils sont reconnus comme les peuples les plus nobles, et suffisament appréciés; leur histoire, celle du monde en renferme les preuves. Dans un empire de quarante millions d'ames on recueille tous les ans, cinq ou six traits semblables de désintéressement et de loyauté; j'espère au nom de Dieu, qu'un aussi grand nombre et plus encore restent sous le silence. Ils sont alors publiés dans les journaux de Pétersbourg; et pour qu'on ne les oublie point au milieu des exemples contraires, qui tous les jours frappent et blessent les regards, ils sont encore à la fin de l'année inserés de nouveau dans le calendrier de la capitale, et alors un académicien seme sur eux le piquant du panégyrique. Le Russe de la dernière classe ne se borne

pas à saisir l'occasion favorable de tromper; non, il en cherche par goût tous les moyens; aussi nulle part ni chez soi ni dans la rue, ni dans les églises on n'est sûr de n'être poins volé. Le plus ou le moins importe peu au Russe; il se contente d'un mouchoir et de moins encore, pourvu qu'une acquisition quelconque satisfasse son instinct pour le vol. Je maintiens en conséquence que dans ses tours d'adresse et ses vols, le plaisir de gagner le touche moins que celui d'avoir dupé ou volé avec finesse. C'est pour cela et pour une autre cause dont je parlerai dans la suite, que le très grand nombre des domestiques russes est un vrai fléau qui empoisonne presque tous les plaisirs semés ici d'une main trop économe. Mais pourquoi m'étendre sur des qualités suffisament connues chez nous? Les nations étrangères, la Prusse, la Bohême et la Moravie alliées aux Russes n'ont-elles pas ressenti evidament ses inclinations favorites, sans les autres preuves de leur humanité; ne s'en sont-elles pas convaincues au point qu'on y aimerait enfin beaucoup mieux voir et nourrir chez soi le Français comme ennemi que le Russe comme ami?

Voici le vrai lieu de reprocher aux Russes un défaut, frère du précédent, le mensonge et le manque de parole. J'ai eu mille occasions de les remarquer ici. On ne sait sous ce rapport ce qu'on doit le plus admirer, de leur impudence ou de leur finesse; souvent par leur étonnante éloquence, ils parviennent à rendre croyable l'invraisemblance la plus grande; naturellement aussi les serments ne

sont pas épargnés. Malheur à quiconque a quelque chose à réclamer d'un Russe, quelque chose à recevoir dans une chancellerie, je lui souhaite la patience d'un ange, et le fiel d'un colombe. Qu'il revienne dix, vingt fois, toujours on lui protestera au nom du ciel : *demain sans manquer*, *pour demain très-sûr;* et ainsi, malgré le droit le plus évident, on le retient des semaines entières, en le remettant toujours au lendemain.

Ces abus viennent en partie d'un autre trait qui caracterise le peuple russe, de ce qu'il connaît peu le point d'honneur. Tu m'objecteras que le point d'honneur ne peut guere se trouver que chez des peuples, déjà élevés à un haut dégré de civilisation politique et morale; que le point d'honneur lui même est fondé sur les notions d'une morale épurée; qu'ainsi l'on ne peut trouver une telle idée dans la masse du peuple russe, mais seulement dans les conditions plus élévées, dans le grand nombre des fonctionnaires, dans les militaires titrés, et les autres personnages de l'état. Ici, cher Édouard, mon embarras redouble, et je desirerais que tu m'épargnasses la réponse; au reste mes deux lettres sur l'armée et l'administration te la donneront suffisament; je t'y renvoie. Je reporte plus volontiers mes regards sur le vulgaire des Russes. Quoi qu'a demi-barbares encore, quoique le baton et le knout soient encore les plus puissans ressorts de leur morale, et que ces instrumens ne puissent jamais se reposer, parceque le coeur les repousse sans cesse,

quoiqu'en général un doux traitement, les moyens d'éveiller le point d'honneur et les punitions *honorables* ne réussissent pas avec eux, qu'ils s'en moquent même en secret; cependant une culture, une éducation vicieuse les a moins défigurés encore que les premiers; elle n'en a point fait des petits-maîtres poliment barbares.

Un génie sublime, aussi grand lorsqu'il détruit que lorsqu'il crée, qui connaît son peuple et qui en est connu, voulant fortement le maintien de la justice, et environné d'hommes d'une volonté aussi sûre qu'ardente, peuvent faire beaucoup ici dans une génération, et commencer à donner au peuple ce qui lui manque encore. Quand on ne pourrait naturaliser chez ce peuple le point d'honneur délicat et sensible des nations du midi, parcequ'il n'a pour cela ni le brulant enthousiasme qu'inspirent le grand et le beau, ni le souvenir des exploits de ses ayeux, ni la confiance en son propre mérite, cependant on peut y opérer bien des réformes salutaires. On a attribué aux Russes l'orgueil national; je n'en ai rien remarqué; je voudrais même bien savoir comment un peuple qui dans les sciences, et la politique n'a encore rien fait ni pour lui ni pour les autres, à qui le noble souvenir des actions de ses ayeux et de ses frères peuvent si peu enfler le coeur; comment un peuple qui n'a que des idées confuses sur le mérite historique et moral d'une nation, ou plutôt qui n'en a aucune; comment un tel peuple, le ramas de vingt peuples différens pour-

rait avoir un orgueil national. Non, les Russes n'ont point d'orgueil national, et ils n'en auront point, tant que le génie et la politique ne leur auront pas mérité une place parmi les premières nations de l'Europe, que le sentiment de leur mérite et leur noblesse ont excitées à des actions héroïques.

Je passe à un autre trait odieux du caractère russe, l'ingratitude. Il se prononce avec la même force dans les conditions les plus hautes et les plus basses. Attache toi un Russe par le désintéressement le plus signalé, par des sacrifices, par des actes de bienfaisance, et sois sûr qu'il cherchera à s'éloigner de toi le plutôt possible, pour échapper au désagrement de te témoigner tôt ou tard sa reconnaissance dans des cas semblables; il cherchera même des motifs de querelle ou de désunion, pour justifier son éloignement sous de spécieux prétextes. Insensible à cette séparation forcée, vas-tu lui demander un jour un service ou un bienfait, il t'accueillera froidement et en étranger, (si c'est un grand, un homme du bon ton), ou il se dégagera par l'impossibilité de te servir maintenant, (c'est-à-dire jamais), ou il te promettra tout en bon russe, et malgré tes instances, il ne tiendra rien. Le Russe du commun sera encore le plus reconnaissant, et toutes les exceptions à cette triste règle, c'est dans la dernière classe que je les ai trouvées. Elle conserve aussi plus de sentiment de noblesse que les conditions supérieures. — C'est absolument ce qui se passe chez nous! Des hommes qui ont vecu plu-

sieurs années parmi les Russes, et qui par conséquent ont pu les connaître, ont soutenu devant moi, que cette ingratitude des Russes s'étend jusque sur leurs parens. Mais quoique l'ingratitude soit ce qui dépraye le plus un caractère, ce crime est trop odieux, pour que je puisse le croire, sans m'en être convaincu par moi-même. Or je n'ai pas cette conviction; croyons donc toujours que les Russes ne méconnaissent pas jusque là la voix sacrée de la nature... Disons maintenant un mot de leur insatiable avidité. Il est impossible de satisfaire un Russe par des offres généreuses, de quelques sentimens qu'il se pique; souvent il se plaindra de n'avoir pas assez reçu, toujours il vous importunera par ses demandes, quelque richement que vous ayez payé son travail ou sa peine. Je ne nie pas que j'ai fait cette remarque principalement sur les routes, et dans le sein de la capitale; ce défaut est peut-être moins commun dans l'intérieur de l'empire; mais tout le monde s'en plaint.

Frédéric le Grand traite les Russes de paresseux; on ne peut nier que la paresse et l'envie de dormir ne caractérise un grand nombre de Russes, surtout de la dernière classe. Mais leurs travaux souvent extraordinaires pour se procurer la subsistance, les fatigues et l'influence du climat expliquent ces défauts, et les excusent jusqu'à un certain point. Un domestique, privé du repos ordinaire et la nuit et le jour, obligé de suivre partout son maître, sans cesse exposé à toutes les rigueurs de la saison, n'a

pas le droit de se livrer une demi-journée à un sommeil réparateur! Comment le pourra-t-il? On ne doit exiger de l'homme que ce qui est possible à l'homme. La paresse dans son sens rigoureux, me paraît même en opposition avec les autres traite caractéristiques du Russe, et avec ses goûts favoris. J'ai vu souvent des Russes, fatigués du travail d'une journée pénible, danser encore lestement, chanter, s'amuser dans de gais entretiens, et leurs yeux, loin de respirer le sommeil, pétillaient plutôt de joie et de plaisir. Cette paresse, ce besoin de dormir peuvent bien être en grande partie l'effet d'une passion plus forte chez les Russes que chez aucune nation de l'Europe, la passion maligne et invétérée de l'ivresse. C'est vouloir blanchir la tête a un More, que de nous dire avec une confiance ridicule: *Le Russe n'aime pas plus les boissons fortes, que le commun peuple dans tout pays.* Un étranger qui reste seulement deux heures dans les rues de Pétersbourg, fixant les yeux sur le peuple qu'il rencontre, est bientôt convaincu de l'invraisemblance de cette assertion. Nulle part au monde l'on ne voit chanceler, et tomber d'ivresse tant d'hommes qu'en Russie, dans et hors la capitale. M.r l'académicien n'est jamais sans doute sorti de sa province; il n'a point comparé la consommation de l'eau-de-vie dans le seul gouvernement russe avec le nombre de ses habitans, ni ce résultat avec celui des pays étrangers; autrement il n'aurait point amusé le public d'une assertion aussi étrange, d'une assertion

dont mes compatriotes eux-mêmes, très honorés d'ailleurs du parallele avec les Russes, ont suffisament remarqué l'invraisemblance, dans les excursions de ces derniers à travers l'Allemagne. Non, le Russe boit fort et souvent, il dépense si non tout, au moins une grande partie de ce qu'il a péniblement amassé, pour satisfaire son penchant à boire; qui pourrait le nier? dans le bonheur de son ivresse, il oublie son esclavage, ses tristes destins, son ciel nébuleux, et la neige qui pendant huit mois couvre son pays; qui pourrait envier au malheureux sa gaîté, et les rêves dont il se berce, quand la nature elle-même a si peu fait pour lui? Le Russe existant, et vivant comme il fait de nos jours, je ne condamne point en lui son penchant à l'ivresse, et je ne voudrais pas le lui oter, jusqu'à ce que devenant sobre, il puisse aussi jouir de son existence. C'est un bonheur, que le Russe, dans son ivresse soit d'une douceur et d'une bonté si étonnante, qu'il n'offense personne, sans y être fortement excité, qu'il se réconcilie sur le champ, et vous demande excuse du fond de son coeur; si cela n'était pas, si le Russe ivre était, comme l'Allemand, emporté, colère, et querelleur, que de maux sans nombre il en résulterait! J'ai quelquefois pris plaisir à m'arrêter un instant dans les Kabacks (cabarets), pour y observer le visage des Russes, et les effets sensibles qu'opère successivement, l'eau-de-vie dans leur humeur et leur caractère. C'est tout l'opposé de ce que lon voit chez nos Allemands, et chez les buveurs

anglais, nos frères. Je le répéte, ce n'est que là qu'on trouve un bien être toujours croissant, une humeur gracieuse, un abandon sans réserve aux jouissances du moment, des hommes satisfaits de tout l'univers, plaisantant, causant avec amitié, s'embrassant avec tendresse, chantant, d'une voix aigue, mais du fond de leur coeur, des chansons joyeuses, témoignant d'une manière expressive des sentimens profonds de bienveillance, et à mesure que l'ivresse s'accroit, se livrant encore plus au chant et a des démonstrations de cordialité, aux quelles succédent enfin la fatigue et le sommeil. Le Russe ne s'engage jamais dans des entretiens politiques, d'ailleurs trop au-dessus de sa portée; jamais il ne conteste et ne soutient une opinion avec acharnement, jamais il n'injurie, ne s'échauffe, ne se met en colère. Oui, il est extremement rare de le voir entrer dans une fureur farouche et se battre, tandis que chez nous et chez les Anglais, c'est la fin ordinaire de toute partie de plaisir. Je n'aime jamais tant à voir le Russe que dans l'ivresse; c'est alors pour moi l'homme le plus aimable, dépouillé de tout ce qui défigure son caractère; alors il ne connaît plus la ruse, la duplicité, et le vol; alors plein de sentiment, et de gratitude, il a vraiment toute la candeur de l'enfance! L'ivresse dissipe le nuage qui enveloppait son caractère, et il parait encore sous sa première forme!

Consideré du côté phisique, le Russe est un des hommes les plus favorisés de la nature, et sous ce

rapport il peut bien avoir un grand avantage sur tous les autres peuples de l'Europe. Sans posséder la belle et robuste taille du Scandinave, son voisin, il offre un corps nerveux, des traits délicats, et agréables où se peignent également la gaîté et la finesse.

Le Français seul, sous le rapport de la souplesse et de l'agilité, peut se mesurer avec lui, mais il doit, je pense, lui céder la palme. Lorsqu'il batit ou démolit une maison, lorsqu'il creuse un canal, lorsqu'il travaille dans des vaisseaux ou dans un incendie, il faut voir de ses yeux, (une description ne peut en donner l'idée,) il faut voir à quelles entreprises périlleuses il se livre avec succès, comme il saute, comme il grimpe, comme il s'élance d'un air insouciant, sans soupçonner le moins du monde les affreux dangers auxquels il s'expose. Plusieurs de nos lourds ouvriers allemands frémiraient d'épouvante, s'ils les voyaient par exemple tirer des briques d'une barque plongée dans un profond canal, les passer sur un échafaud tremblant construit de faibles planches, et les transporter avec le même danger à un cinquième étage, sur la pointe la plus élevée d'un haut édifice. L'agilité des Russes se montre d'une manière aussi frappante sur leurs montagnes de glace qu'ils descendent en glissant, dans leurs périlleuses escarpolettes, dans leurs courses à cheval et en voiture, où ils sont reconnus pour maîtres et savent eviter avec une adresse incroyable les plus grands dangers; elle se montre dans leurs jeux, dans leurs luttes amicales au mi-

lieu des rues, dans les danses. Centfois j'ai vu des Russes sur une planche à peine large d'un pied suspendue audessus de l'eau, et de petits postillons russes dormant sur le cou de leur cheval; un seul mouvement pouvait les faire tomber. M.r Fabre a eu raison de consacrer un chapitre dans ses bagatelles à l'aplomb des Russes.

L'endurcissement des Russes contre l'inclémence des saisons, contre les excès du froid et du chaud est peut-être plus admirable encore. C'est aussi sur les lieux qu'il faut en voir les preuves les plus étonnantes. C'est un spectacle ordinaire, de voir les Russes, immédiatement au sortir d'un bain chaud, où leur corps a été exposé par des vapeurs étouffantes à la transpiration la plus forte, s'élancer et se rouler presque nus dans la neige, par un froid de 18 à 19 dégrés, sans que cet exercice ait pour eux d'autres effets que des sensations agréables et nullement nuisibles. Le six Janvier, jour de l'Epiphanie, nommé aussi Jordan, où le froid ordinaire est de 28 à 29 dégrés, les Prêtres consacrent l'eau avec beaucoup de cérémonie; et pour cela l'on fait une ouverture dans la glace épaisse d'environ six pieds. Dans l'intérieur de l'empire, c'est l'usage qu'aussitôt après cette cérémonie, les hommes se plongent dans l'eau, pour recevoir sa consécration toute fraiche et de la première main; les mères elles-mêmes en lavent leurs enfans.

On est touché de pitié, quand on voit de pauvres cochers et des postillons, obligés de passer avec

leur équipage une nuit entière, en plein air, par un froid de vingt sept à vingt neuf degrès, et l'on est surpris qu'ils ne gélent point, qu'il ne se pétrifient point dès la première heure. Le cocher s'étend alors de travers sur son siège, et le petit postillon, ordinairement âgé de onze à treize ans, sur le cou du premier cheval à droite, ou sous la voiture, pour se garantir des flots de neige qui tombent avec violence. Lorsqu'il y a plusieurs équipages ensemble, les cochers allument du feu sur la route, et bivaquent çà-et-là; rien ne surpasse leur gaîté et leur enjoument; quels hommes! Les lavandières creusent en hiver des ouvertures dans la glace de la Néwa ou des canaux, épaisse de plusieurs pieds; je les ai vues moi-même très-souvent, par un froid de dix huit, à vingt trois degrès, laver leur linge dans cette eau, vêtues aussi lestement que de coutume, les pieds sur la glace et dans l'humidité, pendant plusieurs heures; elles croient cet exercice très-salutaire pour elles!

Parmi les erreurs pitoyables, que Voltaire, dans sa légéreté française, et sa superficielle universalité, nous débite sur les Russes et sur la Russie, faute de connaître l'histoire, et de porter partout un coup-d'oeil philosophique et observateur, on peut compter cette phrase:

„ Les Russes sont pourris avant que d'être mûrs. "

Voyez, observez les *nerveux* Russes seulement une semaine, et copiez cette absurde phrase.

On ne peut trop louer la propreté, que les Russes entretiennent sur leur corps, quoique cette belle qualité brille peu dans leurs habits et dans leurs maisons. Quelque sales que soient les guenilles et les peaux de brebis qu'il traine suspendues au tour de lui, quelque nombreux que soit le peuple qui couvre sa tête, quelque résultat statistique qu'il présente, la peau d'un Russe est toujours propre, sans aucune ordure, et il le doit à ses fréquens bains d'étuve.

J'aurais beaucoup de choses à te dire sur la *Mimique* expressive des Russes, si je ne m'étais pas déjà si étendu dans cette lettre. Le Russe la porte partout avec lui, dans ses pensées, ses peines, ses actions, ses paroles; jamais il ne dira rien que tous les traits de son visage ne l'expriment en même tems. Cette mimique si vive, cette habileté à copier les autres, cette action animée, et cette agilité de son corps prouvent que le Russe est né comédien; je te parlerai encore de ce talent dans ma lettre sur le théatre.

J'ai souvent oui dire que les Russes étaient les Français du nord; je ne sais qui a fait le premier ce parallèle; mais à coup sur il ne connaissait bien ni les uns ni les autres; il ne s'était pas donné la peine d'approfondir le caractère d'un peuple, et ce qui le forme. Pour comparer ainsi deux nations

entr'elles, elles doivent au moins offrir quelque ressemblance dans l'histoire de leur formation, dans leur état litteraire, dans les bases de leur morale, et c'est ce que je ne trouve nullement ici. Il ne suffit pas que deux nations aiment le chant et la danse, qu'elles soient toutes deux pleines d'enjouement et de vivacité, pour autoriser cet échange de nom, et les distinguer seulement par le nord et le sud. Ce serait faire tort aux Français, ce serait les blesser même, que de les appeller, *les Russes du midi*, et surement, malgré toute la justice qu'ils rendent eux-mêmes aux Russes, ils se defendraient beaucoup de cet honneur. Je vais cependant essayer le parallèle des deux nations, parcequ'en effet on ne peut méconnaître entr'elles plusieurs points de ressemblance.

Il ne s'agit ici que du peuple russe et du peuple français, non des Russes de la seconde et de la première classe, qui avec la langue des Français, ont évidemment transporté beaucoup de leur vernis dans la vie sociale.

Les Français et les Russes se ressemblent dans plusieurs qualités du corps et de l'esprit, dans quelques traits de la vie sociale, enfin dans presque tous les traits qui distinguent avantageusement le Russe, et forment le beau côté de son caractère.

Tous deux sont légers de corps, souples, agiles, endurcis, ils ont tous deux de la vivacité dans l'action, dans la *mimique* et le langage.

Tous deux ont beaucoup de bon sens, d'esprit et de dispositions naturelles, de finesse et d'éloquence.

Tous deux sont également très-propres aux arts libéraux et mécaniques.

Tous deux aiment la société, une conversation gaie, les jeux innocens, et les plaisirs faciles.

Tous deux sont passionnés pour la musique et la danse; ils semblent nés pour ces arts!

Tous deux sont pleins d'urbanité.

Voici maintenant en quoi ils diffèrent sous le triple rapport du physique, de l'esprit, et de la vie sociale:

Le Français est nerveux, en général plus maigre que gras, les traits de son visage, souvent un peu gros, annoncent les passions de son ame et le feu du midi; il ne marche pas, il danse; le Russe au contraire est compact et charnu, mais entièrement rond, effilé; ses traits sont délicats, mais tout y est mort, son oeil à demi éteint annonce pourtant la finesse; sa démarche est ferme et tranquille.

Le Français est supportable, propre et décent dans sa mise; l'oeil en est rarement blessé, mais il n'est pas toujours aussi satisfait de sa personne; dans le Russe, c'est tout le contraire.

Le Français possède le génie de l'invention; à la place de ce don qui lui manque, le Russe possède dans un plus haut dégré le talent de concevoir, et d'imiter.

Le Français est spirituel, cultivé, ami des lectures intéressantes; le Russe en cela est encore absolument barbare.

Le Français en général n'abusera pas de sa finesse pour tromper, comme fait le Russe.

Le Français parle beaucoup, pour le plaisir de s'écouter lui-même, et d'amuser les autres; le but du Russe en cela est généralement désintéressé.

L'ame de la société française consiste dans le beau sexe et la galanterie; celle du Russe, dans.... l'ivresse.

Le Français ne connait de débauche que dans les excès de l'amour, le Russe que dans le boire et le manger.

Le Français boit pour jouir, le Russe pour s'enivrer.

Le Français, naturellement fin, évite soigneusement en société tout ce qui blesse la décence et les moeurs; le Russe encore à demi barbare montre toute la rudesse de son caractère farouche.

Delà le Français est extrêmement sobre et frugal, tandis que le Russe n'aime jamais que les plats et les verres.

Delà le Français aime l'esprit, les saillies, la pénétration, tous les jeux qui peuvent rendre la société piquante; cette recherche est étrangère au Russe.

Le Russe est en revanche extrêmement hospitalier, le Français ne l'est pas tant. Le Russe est

très-sensible aux peines d'autrui, le Français beaucoup moins.

Ce qui les différencie le plus, ce sont les qualités de leur caractère; cependant ils offrent encore ici quelques légères ressemblances dont je parlerai d'abord.

Tous deux sont insoucians, amis de l'indépendance, d'une légèreté extrême.

Tous deux se distinguent par leur courage et leur bravoure.

Extrêmement gais et enjoués, tous deux ont naturellement de la bonhommie; mais le Français moins que le Russe.

Tous deux sont extrêmement attachés à leur patrie, mais ces qualités semblables emanent de différens motifs.

Le Français est moins insouciant par caractère, que par le sentiment qu'il pourra partout s'aider de son adresse; le Russe est presque toujours insouciant par légereté et par ignorance.

Ce qui rend le Français brave et vaillant, c'est l'orgueil national et le point d'honneur; ce qui anime le Russe, c'est l'instinct, la contrainte, l'esprit de religion, et surtout l'ignorance du danger.

Rarement bon par tempérament, le Français l'est quelquefois par principes, par sentiment d'honneur ou par vanité; le Russe est vraiment bon, mais il ne l'est que par tempérament; aussi toute passion forte, surtout l'interêt particulier et la haine na-

tionale étouffent aisément sa bonté et souvent en empêchent les effets.

Outre cela, ils diffèrent tout à fait par les traits suivans :

Le Français est au plus haut point de civilisation qu'un peuple puisse atteindre; le Russe est au plus bas, parmi tous les peuples de l'Europe, excepté les Turcs. Bravo

Delà le Français a un sentiment vif pour ce que l'humanité offre de noble, de beau et de tendre, toutes choses encore assez étrangères au Russe.

Le point d'honneur chez le Français est très-subtil, très-délicat; il est nul chez le Russe.

Le Français a beaucoup d'orgueil national, le Russe en manque entièrement.

Le Français n'a point un penchant marqué pour la duplicité, le mensonge et le vol; le Russe a ce penchant dans un haut dégré.

Le Français se montre généreux, même pendant la guerre, envers son ennemi; le Russe ne connait alors que le plaisir d'une pleine et barbare licence.

Veut-on maintenant les peser sous le rapport littéraire? veut-on comparer ce que l'un et l'autre ont fait dans les sciences et les arts pour leur nation et pour l'humanité? ici d'un côté chaque point offre un grand vuide; tous les cinq ans l'histoire de la littérature et des arts montre en France depuis Louis XIV des richesses bien supérieures à tout ce qu'a

enfanté la Russie depuis un siècle qu'elle s'est élevée au rang des peuples de l'Europe.

Ici, ne va pas mal saisir ma pensée, Édouard; je ne prétends pas, que les Russes dans des circonstances aussi favorables que la France et l'Allemagne civilisées depuis plusieurs siècles, n'eût pu parvenir à un aussi haut dégré de perfection, surtout dans les arts mécaniques, (car je crois qu'ils n'auront jamais un génie créateur), non; ce serait méconnaître leur dispositions éminentes pour les arts et leurs talens naturels; j'ai voulu seulement te dire par là, combien les Russes seraient injustes et arrogans, de se placer eux-mêmes à coté de leurs rivaux, et de se nommer *les Français du nord.*

Il m'aparu intéressant d'examiner et d'approfondir, ce qu'eussent été les Russes, et ce qu'ils seraient de nos jours, si, peu avant de secouer le joug des Mongols, au lieu de se fixer entre l'Ural, le Dnieper, le Wolchow, et la mer glaciale, ils eussent passé outre, et qu'il leur eût plu de se concentrer entre l'Eyder, l'Adriatique, le Rhin, et l'Oder; je suppose que l'Italie, la France, les Provinces unies, et l'Espagne fussent restées respectivement, et en elles-mêmes, telles que l'histoire nous les montre, que la marche de leur civilisation n'en eût point été arrêtée, que leur politique n'eût été nullement altérée par ce voisinage: quelle forme d'état et de gouvernement eussent-ils adoptée? qu'eût produit, qu'eût operé sur eux l'hiérarchie de Rome? com-

ment et quand ces étrangers se seroient ils réunis à l'église romaine ? comment et combien de tems eussent-ils souffert l'oppression sacerdotale ? y eussent-ils résisté, et comment? Quand le flambeau des arts et des sciences s'est rallumé en Italie, comment l'eussent-ils accueilli? à quelle branche d'arts et de sciences se seraient d'abord livrés ces étrangers? qu'eût opéré sur eux la découverte de l'Amérique? sont-ce les Russes ou les Français, qui sous le despotisme croissant de l'hiérarchie, eussent eu le premier réformateur? Le renversement de la religion n'eût-il encore été qu'un jeu de la politique, et quelle forme de gouvernement serait restée enfin? Qu'eussent produit sur cet état les guerres civiles de la France, les révolutions des Pays-bas, leur brillant commerce et celui de la Hollande? Que seraient devenus pendant ce tems les sciences et les arts? eût-on créé des universités, et sous quelle forme? Qu'eût été le sistême politique du gouvernement envers la France, la Pologne et les états scandinaves? eût-il eu de bonne heure des vaisseaux et des possessions coloniales? Quelle influence eussent eu sur lui les arts, la poësie brillante de l'Italie, et le siècle de Louis XIV? eût-on plus cultivé le dessin ou la sculpture? eût-on eu de plus grands poëtes, de plus grands écrivains, et dans quel genre? eût-on pris part à la guerre pour la succession d'Espagne? qu'eussent produit les rivalités de l'Angleterre et de la France? La Prusse eût-elle été érigée

en royaume? et dans ce cas, quel sistême politique eût-on adopté envers elle? quels eussent été les effets de la révolution française, et ses résultats pour ce peuple? Que serait aujourd'hui la France? Enfin quel serait l'état politique, commercial et littéraire de ces étrangers? Cent questions semblables m'ont occupé souvent et ont toujours eu pour résultat, que les Russes dans de telles circonstances auraient été l'une des nations de l'Europe les plus civilisées, les plus spirituelles et les plus politiques. Ils n'eussent jamais eu, à la vérité, un Luther, un Hutt, un Leibnitz, un Frédéric II, ni aucun de ces esprits divins armés de force et de lumière; jamais ils n'eussent vu s'eléver parmi eux des génies, tels que Klopstock, et Mozart, Goethe, et Hollbein, Schiller, et Heydn, Lessing, et Herder, Jean Muller, et Winkelmann; mais ils pourraient avoir de grands naturalistes, des mathématiciens, des chimistes, des politiques et des astronomes; ils pourraient avoir fait des progrès dans tous les genres d'arts et de sciences, qui pouvant s'acquérir par le travail, l'observation et la sagacité, n'exigent ni l'étincelle d'un génie divin, ni le sentiment d'une philosophie profonde. Ils auraient une foule de versificateurs aimables et spirituels, mais pas un seul poëte doué de cette ame brulante, et de ce coup-d'oeil sublime qui fait planer audessus du vulgaire. On manierait beaucoup le pinceau et le burin, quand même la forme ne parviendrait pas à vaincre la matière. On

aurait les hommes les plus distingués dans la politique, la diplomatie et le commerce; car c'est dans les arts qu'est la force du peuple. J'ai fait sentir ici ce que pouvaient devenir la Russie et les Russes, dans les circonstances les plus favorables.

Mais tant que les Russes habiteront leur pays, tant qu'ils fouleront ce sol ingrat, si peu propre à la culture et au commerce étranger, où des chemins à travers la neige rendent seuls possible en hiver la communication intérieure, parceque la mer blanche peut toujours être fermée par les possesseurs des Dardanelles, et que l'océan oriental reste soumis lui-même aux puissances occidentales; la civilisation, le perfectionnement de l'humanité ne doivent attendre en Russie que des progrès très faibles, et cet état d'inertie subsistera, tant que la nature restera la même, tant que la population sera loin de croître comme dans les autres pays de l'ouest, froids aussi, il est vrai, mais susceptibles d'une plus grande culture et mieux partagés en côtes maritimes. Je suppose en outre une suite de chefs éminemment doués de raison, d'esprit et de force, qui sachent apprécier leurs peuples mieux qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, et par conséquent mieux payés de retour par leurs peuples eux-mêmes.

Rousseau dit que Pierre le Grand lui-même a mal connu son peuple, qu'il aurait dû d'abord en faire des Russes, puis des Européens, mais que ne voyant pas dans ses Asiatiques des hommes inca-

pables de recevoir la brillante éducation d'Europe, il avait voulu les parer sur le champ de ce qui lui avait semblé aimable dans nos moeurs, en faire des poupées européennes, et qu'il n'en avait fait réellement que des caricatures et des masques. Cette opinion est absolument la mienne; elle est celle de quiconque, observant bien les Russes, n'a pas négligé d'examiner la forme asiatique, qui les distingue encore.

Il me semble qu'un demi dégré de civilisation eût produit pour le présent et pour l'avenir des résultats différens, et bien plus avantageux à la culture de leur esprit; on pourrait, il est vrai, commencer seulement aujourd'hui à européaniser les Russes, mais secondés par de puissans génies, les Russes déjà préparés pourraient parvenir dans une génération, pour l'esprit et les manières, à un plus haut dégré de civilisation européenne, qu'ils n'y parviendront aujourd'hui avec peine pendant quelques siècles, défigurés par leur éducation. Les Russes ont senti, et sentent encore eux-mêmes, combien cette métamorphose précipitée les a défigurés et travestis; delà leur haine contre les étrangers, qui l'ont entreprise et continuée assez misérablement.

Les Russes haïssent les étrangers et ils les honorent du surnom de *muets*, parceque les étrangers ne babillent pas comme eux. Mais en convenant volontiers, que les Allemands sont entrés trop tôt

en Russie, supposez qu'il fallût enfin adopter les moeurs européennes dès le commencement du dix-huitième siècle, je voudrais bien savoir ce que seraient devenus les Asiatiques, sans les étrangers, sans leur raison, leur expérience, et leurs lumières, puisque dans leurs relations intérieures, les Russes n'ont jamais pu se passer d'eux? Je voudrais savoir ce que serait encore maintenant la Russie, si les étrangers abandonnaient les affaires? Je suis persuadé que si les Russes ne tombaient point sous une domination étrangère, en moins de vingt cinq ans le knout gouvernerait au lieu du sceptre. La haine des Russes contre les étrangers est donc évidemment injuste!

„Pour que le slave prosperât dans son organisation sociale, c'est une main étrangère qui devait lui imprimer le mouvement, et le lancer avec force dans sa carrière nouvelle. Le long du Dnieper, et de la Moskwa, le peuple slave a presque succombé sous le poids de ses relations extérieures. Là, nulle découverte, nulle institution antique que l'art ait su developper et ennoblir.“ *Histoire de Splitter. II. p.* 453.

Après tout cela, cher Édouard, il t'est facile de concevoir, jusqu'où peut s'élever la civilisation future des Russes, et ce que l'Europe doit attendre des forces de leur esprit. Le siècle d'une illustre héroine prouve quel foible role la Russie pouvait jouer en Europe, même en déployant toutes ses

forces au dedans et au dehors; c'en est fait! Il faut une nouvelle inondation des Huns pour que les Russes deviennent désormais, dans des siècles éloignés, la terreur de l'Europe!

Salut amical. Tout à toi.

TROISIÈME LETTRE.

CLIMAT DE PÉTERSBOURG
ET SES EFFETS.

A ÉDOUARD.

Position de Pétersbourg. — Son influence sur la santé en général. — Suites ordinaires d'un séjour prolongé. — Bonheur de l'auteur. — Le Typhe et la fièvre scarlatine. — Les saisons. — L'hiver. — Le printems. — L'été. — L'automne. — Belles nuits d'été. — Hiver salubre. — Art de se garantir du froid, par l'habillement, par la manière de construire les maisons, par des préservatifs, par les poëles, et la manière de se chauffer. — Description des poëles russes. — Leur recommandation en Allemagne. — Coup-d'oeil météorologique du climat de Pétersbourg.

LE CLIMAT ET SES EFFETS.

A ÉDOUARD.

PÉTERSBOURG, comme on le sait, enfoncé avec peine par Pierre le Grand dans les marais de l'Ingrie, est situé sous le 59° 56′ 23″ de latitude septentrionale et sous le 47° 59′ 30″ de longitude orientale, à-peu-près entre le sud et le nord de la Russie, et à la pointe orientale du Golfe de Finlande.

Je ne sais quel écrivain a prétendu, que Pétersbourg était, après Naples et Constantinople, la plus salubre des grandes villes de l'Europe. Si l'on ne considère ici que la santé des indigènes, des Ingriens, des Finlandais, des Careliens, et des Russes, cela peut être vrai. Mais si l'on considère en même tems les étrangers, les observations que j'ai faites dans les deux années de mon séjour en ce pays, m'autorisent, je crois, suffisamment à contredire cet éloge.

Les meilleurs médecins russes prétendent, comme tout le monde, que les étrangers en général éprouvent bientôt ici les funestes effets d'un climat inhospitalier; ce sera, ou une maladie caractérisée, ou un changement désavantageux dans tout le système de

leur organisation et de leur tempérament; des maux de nerfs, des oppressions de poitrine, des foiblesses d'estomac, l'épaississement du sang, les hémorroïdes, et plusieurs autres accidens. Mais c'est une idée généralement reçue, que tout étranger, dans la première ou la seconde année de son séjour, doit éprouver une maladie sérieuse; cette maladie est d'ordinaire un *Typhus* très-dangereux, très-naturalisé ici depuis huit années, et qui immole annuellement une foule de victimes.

On a été surpris, que comme étranger, j'aye pu rester dans une maison, où il y avait cinq personnes attaquées du *Typhus*, que j'aye pu passer près de leur lit des demi-journées entières, et m'exposer à leur contact immédiat, sans en être attaqué moi-même; on a trouvé inoui, que j'aye pu demeurer deux ans à Pétersbourg, sans ressentir d'autre mal, que les suites inévitables des eaux de la Néwa. Oui, pendant que le *Typhus* était chez moi, et depuis encore, deux de mes jeunes compatriotes, moins heureux, eurent la bonté de m'assurer, que je tomberais infailliblement malade. Chacun déclare, que la conservation de ma santé est un phénomène extraordinaire, et la preuve d'une constitution extrêmement robuste; témoignage que j'ai reçu avec beaucoup de plaisir.

Outre le terrible *Typhus*, une maladie épidémique très-maligne, la fièvre scarlatine vient presque tous les ans porter ici le ravage et enleve une foule d'hommes, avec une rapidité étonnante. Cette

année, au mois de novembre 1811, elle a été si redoutable, que la police s'est vue contrainte, à recommander dans les maisons des préservatifs contre ses ravages. Des familles presqu'entières ont disparu en peu de jours, et dans la plupart des rues il n'était aucune maison qui n'en fût frappée. Le ciel a daigné encore me préserver de ses coups.

Dis moi, je te prie, Édouard, comment sous ce climat hyperboréen, sous ce voile blanc et lugubre qui couvre et engourdit pendant plus de huit mois la nature organique, comment des corps, nés sous un climat, nés pour un ciel plus doux et plus beau, peuvent conserver leur santé et leur force? Comment nos poumons et le tissu de notre peau, comment nos nerfs peuvent-ils rester longtems ici, ce qu'ils étaient, et ce qu'ils pourraient être encore longtems ailleurs?

L'année s'ouvre ici, comme chez nous, couverte de glace et de neige; le froid le plus rigoureux commence en janvier, et il n'est pas rare de voir des loups affamés visiter les quartiers de Pétersbourg et de Wybourg. Tandis que dès les premiers jours de mars la neige est déjà à demi fondue, même sur nos sauvages montagnes, tandisque la joyeuse alouette salue les pointes verdoyantes et timides qui brillent dans nos prairies et nos champs, ici une écorce de glace, épaisse de deux pieds, couvre encore la Néwa; d'épaisses fourrures enveloppent encore les riches trop délicats, jusqu'aux lèvres tremblantes, enfin vers le commencement

d'avril, quelquefois même seulement au milieu, viennent les vents chauds, mais humides, du sud-ouest, et des pluies fréquentes; la neige se fond insensiblement, et au lieu d'un pur et beau tapis, Pétersbourg noffre plus au piéton malheureux qu'un cloaque horrible et quelque fois sans fond. La Néwa fait sa débacle. Du fond marécageux de Pétersbourg, des vapeurs s'élévent en foule, et produisent sur tous les poumons qui ne sont pas très sains l'effet le plus nuisible. Cependant quelques beaux jours brillent encore en avril, et viennent d'ordinaire, comme des émanations d'un meilleur monde, ranimer les ames et les corps. Mais tandisque parmi les bois de nos montagnes delivrées de leur manteau de neige, le printems s'avance, avec ses fleurs, ses boutons et ses rossignols, tandisque nous trouvons mille jouissances à contempler la végétation renaissante, tandisque chaque matin le monde des plantes multipliées et plus vigoureuses, les fleurs épanouies, et les feuilles plus developpées nous offrent des plaisirs nouveaux, jusqu'à ce qu'enfin la nature se montre dans tout son éclat et dans toute sa pompe; c'est ici une jouissance, accordée comme par grâce, et d'un main beaucoup plus économe.

Il est impossible d'observer ici l'arrivée du printems et l'établissement de son regne sur un fond péniblement arraché à l'hiver. Voir dans l'espace de trois semaines la neige, la glace, des arbres parfaitement verds et des fleurs, est un spectacle ordinaire, mais à coup sur très-surprenant pour un

étranger. Ici deux jours de chaleur font plus que huit chez nous. Il est des gens, qui aiment cette précipitation de la nature dans la plus belle de ses métamorphoses, comme ils aiment à courir la poste; je ne suis pas du nombre, car j'aime à savourer tous les plaisirs; (et n'est-ce pas le plus grand, le plus inexprimable des plaisirs, de voir la jeunesse refleurir sur la terre?) j'aime à les savourer en détail, goutte à goutte, et je me felicite infiniment, de célèbrer le printems prochain dans les belles plaines de la *Saxe*, dans tes magnifiques environs, incomparable *Dresde*.

Le passage du printems aux chaleurs étouffantes de l'été n'est guere moins brusque; mais l'été produit réellement des jours d'une beauté ravissante. On croirait souvent, que la nature s'est trompée et que par méprise elle a laissé s'égarer sous le 59° de latitude ces beaux jours, reservés à l'Italie et à la Provence. Alors la violette et la pensée réjouissent, même ici, l'oeil ami de la joie, et rattachent à elles par un fil d'or tous les brillans souvenirs du passé et de la patrie.

Un autre phénomène étonnant pour l'étranger du sud, dans l'été de la Russie septentrionale, ce sont ces belles nuits presqu'aussi claires que le jour, en juin et en juillet; aussi les consacre-t-on au même usage que les jours mêmes, parceque la chaleur souvent insupportable de ces derniers ne permet point d'en jouir en plein air. A une heure ou deux de la nuit, dans les deux jardins d'été, sur les boule-

vards, dans la rue de Newsky, tout est plein de promeneurs des deux sexes, et du premier rang; les équipages roulent, et se croisent; tout ce qui jouit est en activité. Tout le monde se reconnait même de loin; souvent on s'assied sur un banc, et on lit sans peine les journaux, même celui d'Hambourg, malgré la finesse de ses caractères. Vers quatre ou cinq heures du matin tout est vide, et l'on se souhaite la bonne nuit, qui au reste ne commence jamais plutôt pour les gens du bon ton.

Le mois d'août est encore généralement chaud, mais orageux et très-variable; dans les premiers jours de septembre, tout commence à s'engourdir; déja le froid du soir et du matin est très-piquant, et les feuilles jaunies s'échappent des arbres. Dans ce mois et le suivant, il tombe un déluge de pluies froides et insupportables; l'eau perce avec abondance d'un terrain marécageux, et un brouillard impénétrable pese sur la ville; le jour n'est plus qu'un hideux crépuscule, et la nature parait avoir perdu toute son influence bienfaisante sur l'homme. Alors une foule de maladies se montrent sous des formes plus ou moins sérieuses; les maux de poitrine, les réfroidissemens, les humeurs *hypocondriaques*, le *Typhus* etc. sont presqu'inévitables; personne ne se sent parfaitement à son aise; un nuage sulfureux étouffe, accable la terre, parait gêner les ressorts du coeur, et lui donner des mouvemens convulsifs.

Chacun soupire après la neige brillante, et le

froid rigoureux. Ces voeux sont ordinairement accomplis vers le milieu d'octobre. Le moment où la Néwa géle, et où l'on peut librement glisser sur la glace, excite parmi tous les habitans de Pétersbourg la joie la plus vive. L'air pur et clair soulage alors le malade; l'homme bien portant se croit rajeuni; il contemple avec transport les vibrations dorées de cet air brillant et serein. Tous les maux se dissipent, et avec un froid de huit à seize degrès ordinairement, commence pour Pétersbourg, la saison la plus belle, la plus intéressante, la plus brillante et la plus salubre, qui ne finit qu'au printems, à la fonte des neiges. Chacun se promène avec activité, et les exercices, à l'air pur, font du bien a tous.

Une remarque singulière, que tout étranger fera ici sur lui-même dans l'hiver le plus rude, et qui parait si étonnante aux Russes, c'est que le froid nous y affecte peu, et que quelque fois même nous ne le trouvons pas aussi grand que dans notre patrie. L'habillement d'hiver, parfaitemont analogue à la saison, en est sans doute la cause. Dès le mois d'octobre, où une température humide s'unit au froid le plus dangereux, on porte sur son habit un surtout très-bien ouaté, qui ne laisse aucun passage à l'air. Plusieurs outre cela se couvrent de flanelle, des pieds à la tête. Les jeunes gens au contraire, dans l'hiver le plus rude, par un froid de 25 a 30°, ajoutent à cet habillement tout au plus un collet de Zibeline pour se garantir les oreilles. Les hommes

d'un certain âge, les jeunes vieillards, ou les malades portent seuls de grandes pelisses. Dans les hivers de 1810, 1811, et 1812, je suis très-bien sorti avec mon surtout, mon habit et mon chapeau rond, sans être aucunement incommodé du froid.

Le froid le plus violent et le plus soutenu se fait beaucoup moins sentir dans les chambres, qu'un seul jour de froid en Allemagne, près d'un poële ardent. Les chambres sont aussi bien plus également chaudes que chez nous, et leur chaleur s'y maintient d'ordinaire, sans être renouvellée jusqu'à 24 à 48 heures.

Le froid de nos appartemens vient en partie de la charpente de nos maisons, à travers lesquelles l'air et le froid percent très-aisément, tandis qu'ici les murs, trois fois aussi épais que chez nous, sont construits ou de briques bien cuites, ou de simples poutres, placées l'une sur l'autre, bien cimentées, calfeutrées avec soin, et flanquées encore de planches en dehors et en dedans; il vient de ce qu'en Allemagne nous ne nous garantissons pas de l'irruption de l'hiver par nos portes et nos fenêtres, tandis qu'ici pour repousser le froid, les fenêtres, fermant avec justesse, sont scrupuleusement calfeutrées d'étoupes, que les jointures en sont collées avec soin, que toutes les fenêtres d'une chambre se ferment pour tout l'hiver, qu'une seule petite fenêtre s'ouvre quelque fois, mais très-rarement pour rafraichir l'air, qu'ordinairement on n'ouvre aussi qu'une seule porte, quoiqu'il y en ait deux bien

garnies de *Woilock*, (étoffe grossière faite de poils de vache), pour s'opposer à l'irruption du froid; il vient surtout et principalement de la mauvaise construction de nos poëles, que nous échauffons seulement par la flamme et le charbon, non par des vapeurs, et où nous consumons inutilement une grande quantité de bois qu'on a ici le secret d'épargner.

Les poëles que l'on trouve ici s'appellent, je crois, en Allemagne *poëles circulatoires*, du moins ce nom leur convient; cependant je ne sache pas qu'on s'en serve quelque part; je n'en ai encore vu que dans la Prusse orientale et dans la Russie. Il n'en est aucun de métal; ils sont tous de grès blanc ou de fayence, d'ordinaire leur forme aussi simple qu'élégante et leur hauteur en font la véritable parure des appartemens.

L'intérieur est un système de tuyaux et de conduits *circulatoires* pour la vapeur du charbon sortant du foyer. Chaque fois qu'on renouvelle la chaleur, on place sur ce foyer à-peu-près une brassée et demie de bois de bouleau, (le seul que l'on brule ici) on le réduit bien en charbon, et quand le charbon ne jette plus de petites flammes bleues, même au souffle le plus fort, alors seulement les tuyaux entièrement remplis de vapeurs se ferment avec un double couvercle de fer et une petite porte. Le poële resté froid jusque là commence alors à s'échauffer et à remplir sa destination. Plusieurs chambres jouissent ainsi d'une chaleur égale et très-

agréable, les unes quarante huit heures, les autres seulement vingt quatre.

Combien cette manière de se chauffer n'a-t-elle pas d'avantage sur la notre! D'abord et avant tout l'étonnante économie du bois; en effet, quelqu'insignifiant que soit notre hiver en comparaison, où en serait-on en Saxe, s'il falloit échauffer une chambre, vingt quatre ou quarante huit heures, avec une brassée et demie de petit bois fendu! pour entretenir le feu par un froid de sept dégrès, nous en employons au moins cinq ou six fois autant. De plus l'avantage pour les domestiques, lorsqu'une fois le poële est fermé, de ne plus s'en occuper pendant vingt quatre ou quarante huit heures, le danger du feu très-diminué par là, la durée impérissable et l'élégance de ces poëles!

Tous ces avantages, et surtout la grande économie du bois rendent les poëles russes extrêmement recommandables, même pour notre climat plus modéré, en Allemagne. On dit qu'ils seraient très-difficiles à construire, à cause de la forme exacte des canaux *circulatoires;* si cela est vrai, comme je le crois, c'est une nouvelle preuve des dispositions extrêmement heureuses des Russes pour tous les arts et pour les travaux mécaniques. Car combien de fois n'ai-je pas vu en peu de tems construire de tels poëles par deux *Mouschicks* tout à fait communs!

Je remarque que la construction de ces poëles m'a jetté assez loin de l'objet de cette lettre. Mais

j'ai voulu m'y arrêter un instant, parceque tu pourras peut-être, cher Édouard, en tirer avantage, quoique sans doute je n'aie rien dit de neuf pour toi. C'est encore un mérite de recommander de nouveau, d'après son expérience, et sa conviction, des méthodes connues, mais négligées par caprice ou par attachement à d'anciens usages. D'ailleurs un bon poële bien chaud est réellement une si belle chose, et le mien me sourit là, dans ce moment, avec tant de charme, qu'il m'a été impossible de supprimer cet écart.

Revenons encore une fois au climat de Pétersbourg considéré en général. Pour te mettre a même d'en juger sainement, je vais te communiquer le tableau de la température du pays, d'après une suite d'observations faites trois fois par jour pendant vingt ans, à l'académie des sciences de cette ville. Les savans disent qu'on peut fonder un jugement général sur une telle suite d'observations, parcequ'elle renferme un cycle lunaire complet de dix-neuf ans et qu'on peut le regarder en quelque sorte comme une période pour les variations de l'atmosphère. Les données dont on s'est servi dans ce tableau sont d'après l'ancien style, mais les mois et les années sont d'après le nouveau.

Pour voir plus clairement les résultats, on les a dréssées sous la forme suivante.

I. Barometre.

Maximum de hauteur = 29, 21 pouces de Paris, le 27 novembre 1774.

Minimum de hauteur = 26, 78 pouces de Paris, le 23 novembre 1784.

Différence = 2, 43.

Moyenne des plus grandes hauteurs annuelles = 28, 921.

Moyenne des plus petites hauteurs = 27, 019.

Différence . . . . . = 1, 902.

Moyenne . . . . . = 28, 052.

Le barometre est généralement le plus haut et le plus bas, et par conséquent éprouve les plus grandes variations en décembre; mais la hauteur moyenne est la plus grande en mars et la plus petite en juillet.

II. Thermometre.

Maximum de froid = 208° Delisle, ou 30° $\frac{2}{10}$ Réaumur, le 4 fevrier 1772.

Maximum de chaleur = 100° Delisle, ou 26° $\frac{2}{3}$ Réaumur, le 7 juillet 1788.

Différence = 108° Delisle, ou 57° $\frac{1}{2}$ Réaumur.

Moyenne des plus grands froids de chaque année = 195°, 6 Delisle, ou 24 $\frac{1}{3}$° Réaumur.

Moyenne des plus grandes chaleurs de chaque année = 106°, 6 Delisle, ou 23° Réaumur.

Moyenne des différences annuelles = 89° Delisle, ou 47° $\frac{1}{2}$ Réaumur.

Température moyenne du matin et du soir, pendant toute l'année = 149° Delisle, à-peu-près au terme de congélation.

Pendant les six mois d'été, de mai à octobre = 136°, 2 Delisle, ou 7° $\frac{1}{2}$ Réaumur.

Pendant les six mois d'hiver = 162°, 9 Delisle, ou 12° $\frac{1}{3}$ Réaumur.

Température moyenne à deux heures après-midi, pendant toute l'année = 141° Delisle, ou 4 $\frac{4}{7}$ Réaumur.

Pendant les 6 mois d'été = 126°, 9 Delisle, ou 12° $\frac{1}{3}$ Réaumur.

Pendant les 6 mois d'hiver = 154°, 3 Delisle, ou 2° $\frac{2}{7}$ Réaumur.

Généralement janvier est le plus froid, et juillet le plus chaud des mois.

Les derniers froids se sont constament fait sentir entre le 1.er avril et le 12 mai: moyenne des derniers froids, le 25 avril.

Le premier froid s'est toujours fait sentir entre le 8 septembre et le 19 octobre; moyenne, 27 septembre.

Chaque année l'une portant l'autre a

112 jours pleins d'hiver, ou il géle constament,

194 jours d'été, ou il ne géle point du tout, et

59 jours d'automne ou de printems, où il ne géle que le matin et le soir.

Enfin l'époque moyenne ou vraisemblable, où la Néwa géle est le 14 novembre; celle de sa débacle, le 10 avril.

La Néwa n'a jamais gelé avant le 16 octobre (1805 et 1811), et jamais après le 12 décembre (1772).

Elle n'a jamais été délivrée de ses glaçons

avant le 22 mars (1723) et jamais après le 30 avril (1810).

Chaque année l'une portant l'autre, la Néwa est navigable 218 jours, et couverte de glaces 147 jours. On peut regarder le premier de ces espaces comme la durée de l'été, le second, comme la durée de l'hiver. Celui-là fait un tiers, et celui-ci les deux-cinquièmes de toute l'année.

III. Vents.

Chaque année, l'une portant l'autre, a 69 jours de tems calme, 166 de tems doux, 103 venteux, et 27 orageux. Le vent dominant est l'ouest, le plus rare, celui du sud. Les mois de juillet et d'août ont le plus de jours calmes, (8), et le mois de janvier le moins (3). Janvier a aussi le plus d'ouragans; en général c'est le mois le plus venteux, comme juillet est le plus calme. Le vent du nord regne le plus en avril, celui d'est en juillet, celui du sud, en novembre et celui d'ouest au mois d'août.

IV. Atmosphère.

Chaque année, l'une portant l'autre, a 91 jours parfaitement séreins, 118 entièrement couverts, et 156 en partie nébuleux; 106 ou 107, où il pleut, 73 où il neige; 43 où il fait des brouillards; 4 où il grèle; 13 ou 14 orages, et 21 aurores boréales. En 1786, il y a eu 18 orages; en 1790, 6 seulement, ce qui est le plus grand et le plus petit nombre, dans ces vingt années. L'année 1774 fut l'une

des plus fécondes en tempêtes et en aurores boréales ; les premières furent au nombre de 17, les dernières, de 48. Depuis 1782, mais surtout dans les 5 dernières années, le nombre des aurores boréales est prodigieusement diminué ; de 1782 à 1786 il y a eu 110 aurores boréales ; de 1787 à 1791 il n'y en a eu que 59, et depuis cette époque elles vont toujours diminuant.

Au reste les mois les plus sereins sont avril et juin, puis mars, mai, et juillet ; novembre, puis décembre, et janvier, sont les plus brumeux.

C'est le mois d'août qui a le plus de jours à demi nébuleux ; on peut le regarder comme le mois le plus variable, avec juillet, mai, et septembre.

C'est fevrier et octobre qui ont le plus de brouillards.

C'est en juillet, août et septembre qu'il tombe le plus de pluies.

C'est en décembre qu'il tombe le plus de neiges.

Les mois où il grèle le plus souvent, sont mai et septembre ; il ne grèle jamais en janvier et fevrier ; pendant ces vingt années, il a grélé un fois seulement en décembre, quatre fois en mars et novembre, cinq fois en juin.

Septembre et mars sont les plus féconds en aurores boréales, juillet est le plus fécond en orages.

Les premiers, l'un portant l'autre, ont quatre aurores boréales, juillet a quatre ou cinq orages, juin et août, trois.

Il n'y a point d'aurore boréale dans juin et juillet,

comme en décembre, janvier et fevrier, il n'y a point d'orage.

Pendant ces vingt années, il y a eu un orage en mars, 5 en avril, 3 en octobre et 2 en novembre.

L'académicien Euler, fondé sur des observations de plusieurs années, a consigné quelque part dans ses oeuvres la remarque, qu'à Pétersbourg il n'y a l'un portant l'autre, que deux mois absolument sans glace et sans neige.

Cette dernière assertion me fait craindre que ma lettre ne soit gélée, et je ne puis la terminer absolument sans te dire adieu de tout mon coeur, mon cher Édouard. Ton ami.

QUATRIÈME LETTRE.

HOSPITALITÉ ET VIE SOCIALE

A PÉTERSBOURG.

A EMMA.

Hospitalité. — Ressources qu'offre Pétersbourg aux étrangers. — Jours fixes de réunion. — Parallèle avec les mœurs allemandes. — Fêtes de famille. — Cercles des grands. — Cercles de la seconde classe. — Cercles de la troisième. — Ouvriers allemands. — Ton de la société à Pétersbourg. — Liberté, caractère général. — Manque d'une éducation solide dans les personnes de l'un et de l'autre sexe. — Plaisirs de l'hiver. — Théâtre. — Concerts, Mascarades, Bals. — Fêtes des Grands. — Promenades à *Krasnoï-Kaback*. — Plaisirs d'été. — Séjour à la campagne. — Jardin de Stroganof. — Krestowski-Ostrow. — Promenades sur la Néwa, jouissance unique. — Jardin d'été. — Conclusion.

HOSPITALITÉ ET VIE SOCIALE.

A EMMA.

Parmi toutes les vues de Pétersbourg que je vous ai décrites et que je vous communiquerai par la suite, à vous, chère Emma, et à notre Édouard, je ne connois aucun objet, qui m'intéresse plus, et auquel je revienne plus volontiers, que la douce hospitalité dont on jouit dans cette capitale du nord. Vous savez que j'aime toujours plus à louer qu'à critiquer, et ici je puis satisfaire mon goût sans reserve, en vous présentant la vérité toute nue.

L'hospitalité est une vertu aimable, plus comme des peuples demi-sauvages que des peuples policés, dans le nord de l'Europe que dans le sud, mais qui caractérise parfaitement l'Asiatique, dont le Russe a adopté tant de choses, depuis l'inondation des Mongols. Elle est générale; elle est noblement exercée par toutes les familles russes, et accompagnée des témoignages les plus touchans d'humanité, quand on la considère dans l'intérieur de l'empire, où le Russe demeuré plus fidèle à ses anciennes moeurs, que dans le voisinage contagieux de la cour, vit d'une manière vraiment patriarchale.

Cette vertu propre à la nation caractérise aussi l'habitant de Pétersbourg. Les étrangers devraient également l'adopter, pour ne pas offrir un contraste choquant et désagréable. Les Allemands, les Anglais et les Scandinaves y sont portés par leur coeur généreux et honnête, qui leur facilite l'exercice de cette belle vertu, plus naturelle chez eux que chez les nations du sud.

On m'a souvent assuré, et M.r Storch le disait dès 1795, que cette vertu est bien tombée en décadence. C'était dans les années d'or, à la plus brillante époque de Pétersbourg; sans doute il est naturel que dans une suite d'années si funestes au commerce, depuis 1805 jusqu'en 1812, les moyens, le courage et la volonté de l'exercer se soient fort affoiblis; cependant je fus très étonné, lorsqu'arrivant de ma patrie à Pétersbourg en 1810, je reçus un accueil dont jamais l'Allemagne ne m'avait offert d'exemple.

Ce qui est incontestable encore aujourd'hui, c'est qu'un étranger, arrivant à Pétersbourg, bien recommandé à une seule maison répandue, et sachant se recommander lui-même, peut en un mois être admis dans tant de maisons qu'il ne soit plus obligé de s'occuper ni à midi ni le soir de son entretien et de sa dépense. S'il possède outre cela des talens très-recommandables à Pétersbourg, ceux de la musique et de la danse, ou ce qui vaut mieux encore, celui du jeu de cartes, il n'a bientôt plus que l'embarras de concilier les différentes invitations

qu'il reçoit. J'ai apporté ici une foule de recommandations, et dans le fait, j'y suis venu, non pour mon amusement, mais pour m'instruire et observer, j'ai été bientôt las de la société, ou plutôt de la perte de tems qu'elle occasionne; je me suis retiré de plusieurs maisons, qui m'intéressaient moins, pour me borner à cinq ou six, dont mes études et mon cœur s'accommodaient mieux. Cependant, vous le savez, chère Emma, je ne possède aucun de ces talens qui recommandent un homme; quelque goût que m'inspire la musique, je ne l'exerce point; je danse peu, moins bien qu'on ne fait à Pétersbourg, et pas assez élegamment pour être remarqué; quant au jeu de cartes, il a toujours été pour moi quelque chose d'étranger et de rebutant, surtout n'ayant pas assez de fortune, pour jouer dans ce pays. Un autre à ma place, qui aurait plus de loisir et de talent pour la société, eût pu cultiver ces premières connaissances, et au moyen de celles-ci, s'en faire chaque jour de nouvelles.

Une coutume autrefois générale et indispensable sans être onéreuse, mais aujourd'hui conservée seulement, dans les bonnes et riches maisons, c'est qu'il y a un jour dans la semaine, fixé pour recevoir et pour traiter, depuis midi jusqu'au soir, les étrangers ou les Russes récommandés et sans famille. Si l'étranger plait en remettant sa recommandation, ou en faisant connaissance dans une maison tierce, on lui fixe ordinairement ce jour, et on l'invite une fois pour toutes; il ne tient qu'a lui de répondre à

l'invitation; elle n'est pas renouvellée, on n'est donc point choqué qu'il ne vienne jamais, ou qu'il vienne rarement; on n'en jase point comme dans les petites villes, et dans ces visites plus ou moins fréquentes, l'accueil est toujours le même.

Dans les familles, où un étranger a le rare bonheur d'être reçu, non comme hôte, mais comme ami intime, il peut venir aussi souvent, il peut rester aussi longtems qu'il veut, jamais il n'est regardé ni comme indiscret ni comme importun; dans de telles visites, c'est avec plaisir qu'on le voit se mettre à table; quand il arrive avant dîner, il est entendu qu'il ne sortira pas avant d'avoir dîné, en conséquence on ne l'invite point, il s'assied et mange. En revanche on ne fait point avec lui les moindres façons; on ne sert ni un plat de plus, ni un mêts plus rare; on le traite absolument comme un membre de la famille, et l'on suppose avec beaucoup de raison que c'est la société, non la table qui l'attire. Voilà les liaisons que je préfère, et il y a ici quatre maisons distinguées où je suis assez heureux pour vivre sur ce pied.

Combien ces beaux procedés tranchent avec nos manières de petites villes, avec le ton cérémonieux usité en Allemagne, où la dame de la maison est sur les épines, lorsqu'une visite du matin se prolonge, et lui fait craindre que la soupe ne refroidisse; où un étranger étant venu pour des affaires, qui ne peuvent se terminer dans une visite du matin, on ose bien lui dire, en face de la table servie; *faites*

nous le plaisir de revenir après-dîner. Je sais que souvent ce n'est point avarice; mais on rougit de traiter quelqu'un sans avoir plusieurs plats à lui présenter; conduite ridicule et d'une petitesse affreuse, sorte d'injure faite à un hôte, puisque c'est supposer, qu'il ne lui est point indifférent dans une bonne société, d'avoir un plat ou d'en avoir quatre.

Les jours où dans une maison l'on célèbre, non point la naissance, mais le nom de la dame, du maître, et même quelque fois des enfans adultes, sont ici les plus grandes fêtes de famille; on y compte toujours sans invitation sur un grand nombre de convives. C'est la mode de bien observer ces jours; on se rend avec son compliment chez les personnes que l'on fête, et l'on se régale à un table magnifiquement servie. Cette coutume vous met souvent dans un grand embarras; le nom de plusieurs tombe le même jour, et l'on voudrait exprimer ses voeux avec ses hommages à tous ceux qui le portent. C'est ainsi que j'ai été souvent embarrassé moi-même avec cinq *Katinka*, trois *Fedor*, et même une fois avec six *Saschinka;* comme on ne peut dîner que chez l'un, il faut déjeuner, dîner, prendre le café, le thé chez différentes personnes, et passer chez le dernier le reste de la soirée.

L'ordre observé dans les jours de réunion est très-différent selon le ton des familles, et selon le rang qu'elles tiennent.

Les gens de qualité et les grands reçoivent leurs convives entre quatre et cinq heures. Peu avant de

se mettre à table, on sert un petit avant-dîner composé uniquement de choses très-piquantes et de liqueurs, pour éveiller l'appétit; ce qui coute plus qu'en Allemagne un dîner entier, où l'on sert des mets étrangers, des poissons très-rares, des fruits et autres friandises recherchées. Cet avant-dîner est ordinaire dans toute la Russie, même dans les conditions inférieures; c'est une invention excellente, que j'observerai toujours en Allemagne, et dont je ne puis trop recommander l'usage. A cinq heures on se met à table, et l'on dine en sybarite, au milieu d'une excellente musique exécutée dans la chapelle de la maison; premier acte qui dure ordinairement jusqu'à sept heures et demie.

Au dîner succède le café; alors une partie des convives se retire sans cérémonie, ceux par exemple qui veulent voir encore quelques actes au théâtre. Parmi les restans, c'est une circulation générale; on se prend, on se quitte, on joue à son grè toutes sortes de roles; plustard la scène varie encore davantage, mais généralement le jeu, et un très-haut jeu devient enfin l'affaire capitale; jeunes et vieux lui rendent hommage, et s'inclinent volontairement sous son septre de métal. Néanmoins dans plusieurs grandes maisons, surtout quand la dame se pique d'être musicienne, il se forme aussi de petits groupes, qui encensent l'aimable muse, et observent avec avidité l'élan d'une belle voix ou l'habileté du jeu; Steibelt, Romberg, Lafond enchantent par

leur rare talent, ou M.me Georges ravit par la toute puissance de sa déclamation.

Mais comme ces virtuoses de l'art ne sont pas très-communs, on danse plus souvent encore; et c'est ici que la brillante jeunesse montre son goût et ses talens, au milieu de l'éclat des flambeaux. Je crois que nullepart, excepté jadis à Paris, on n'a dansé aussi bien et avec autant de grace, qu'on danse aujourd'hui à Pétersbourg; aussi pour briller dans cet art, tems, peines, sommes considérables, rien ne coute aux Dames et aux Messieurs. On voit souvent danser ici ma danse favorite, la Polonaise, avec une élégance inimitable, et de très-jolis développemens. Les autres danses polonaises, mazuriennes, hannaques, russes et cosaques s'exécutent également bien, souvent à ravir, dans une parure pleine de magnificence et de goût propre à ce genre d'amusement; spectacle que je préfère de beaucoup aux plus superbes ballets de M.rs Duport, Baptiste, Didelot, Dutac et de leurs danseuses.

Vers 10 heures, on présente le thé, et de plus aux M.rs le *Grock* (punch sans acide), aux Dames quantité de friandises et de fruits délicieux, tout cela sans interrompre le bal. Souvent après le jeu et la danse on soupe encore vers minuit; enfin ce n'est qu'à deux ou trois heures, qu'épuisé d'esprit et de corps, on remonte en voiture pour retourner chez soi.

Dans plusieurs grandes maisons, par exemple chez M.r N., l'éclat des masques fait partie de la fête,

et l'on voit alors tout ce que peut Pétersbourg, en fait de goût et de magnificence. Une telle mascarade est l'un des spectacles les plus enchanteurs que l'on puisse voir; tout s'y réunit, le plus grand luxe dans le local, dans ses embellissemens et son illumination, la musique la plus ravissante, la richesse, le goût choisi des masques, aussi bien que la profusion dans les rafraîchissemens les plus rares et les plus délicats de toute espèce, pour porter tous les sens au plus haut point d'expansibilité.

La langue française dans sa plus haute perfection est chez les Grands de Russie la seule langue de la conversation.

On ne peut nier que dans la vie sociale les Grands de Russie ne montrent envers les étrangers les manières les plus nobles, et une politesse qui prouve avec quelle justesse ils savent apprécier le but et le mérite de la bonne société.

Entrons maintenant, chère Emma, dans un cercle du second rang, dans la maison d'un conseiller d'état très-aisé, d'un conseiller de collège, etc. ou dans celle d'un riche négociant et d'un banquier. Vous retrouvez ici, un peu en miniature, tout ce que je vous ai montré dans les salons des Grands; avec moins de magnificence, toujours beaucoup de luxe et de goût, mais non cette facilité, cette aisance soutenue dans la conversation, noble apanage des Grands. Les négocians les plus distingués laissent même percer quelquefois un peu d'arrogance, comme on ne peut méconnaître dans les fonctionnaires du

même rang une teinte de protection envers les personnes d'un rang inférieur.

Du reste chez les banquiers le jeu est encore plus fort que chez les Grands, et l'on y joue d'ordinaire le terrible Pharaon, monstre qui m'a bientôt détourné de leur cercle; puis j'ai cru remarquer qu'on perdait à leurs yeux, quand on ne pouvait risquer en une heure 7 à 8000 roubles. On danse, on fait aussi de la musique dans les cercles de ce rang. La langue usuelle y est très-différente. Les Russes parlent russe, et quelquefois français; les Allemands parlent français et allemand; les Anglais ne parlent que leur langue.

Je passe enfin à la classe, dont les cercles me procurent les momens les plus heureux, les plus sereins, et qui, d'après ma conviction, comprend les familles les plus estimables. C'est l'état de l'aisance et de la simplicité. Dans les bonnes maisons de cette classe, vous trouvez le goût et l'élégance, mais non un luxe fatigant. Vous trouvez l'éloignement de toute prétention, la volonté amicale de se rendre mutuellement la vie le plus agréable possible, et la conviction, que ce n'est jamais par le faste, l'arrogance, et les prétentions qu'on parvient à ce but. En général on a dans cette classe les moeurs parfaitement allemandes, mais embellies par l'hospitalité russe.

Là dans une maison amie, on vient au jour fixe, ou tout autre jour à son gré; on partage les jouissances de la famille, et l'on se trouve toujours bien

dans un cercle, où l'amitié vous ouvre les bras. Le soir, assortis cinq ou six avec de jeunes dames en déshabillés simples mais élégans, on danse au son du piano; coutume très-agréable, très-digne d'être imitée, et que je vous recommande instamment, chère Emma, ainsi qu'à mes jolies compatriotes, le charme et les délices de la société; chez nous en Allemagne, il a toujours fallu des bals dispendieux et des invitations en forme, pour se procurer le plaisir de la danse; mais ce plaisir selon moi, et d'après mon expérience, n'est jamais plus intime et plus vif, que lorsqu'il nait sans préparation, d'après nos voeux, au moment même où l'on s'y livre. On dîne là à trois ou quatre heures, à sept on boit le thé, et le *Grock*, on soupe un peu, vers dix; et l'on retourne chez soi frais et dispos à onze heures ou minuit. Voilà ce que j'appelle une vie raisonnable et vraiment délicieuse.

La classe suivante, composée d'ouvriers allemands, de quincailliers et de marchands russes, vit d'une manière très-agréable pour elle, quoique très-différente chez l'un et chez l'autre. En général l'ouvrier allemand est ici très-aisé; et cette aisance le détermine à un grand luxe, qu'on voit sans peine, parcequ'il est le résultat et le fruit de sa prudente activité. Comme sa femme et sa fille se mettent dans le dernier goût, sa fortune très-solidement établie lui permet aussi dans son domestique un genre de vie noble et élégant. Il donne à ses enfans la meil-

leure éducation, il les fait instruire dans tous les arts qui embellissent la vie; pour me procurer le plaisir de leur société, j'ai donc souvent fréquenté leurs cercles. Le père et la mère sont ordinairement assez modestes, pour sentir la différence entre leur éducation et celle de leurs enfans; uniquement occupés à faire les honneurs de la maison, ils sont contens, quand les convives leur adressent, de tems à autre, un mot amical et honnête.

J'ai passé ainsi maintes heures très-agréables dans la maison de mon cordonnier, vieux et respectable Lubeckois; son fils ainé, qui fait en gros le commerce de son père, a vécu plusieurs années en Angleterre et en France, il parle les deux langues avec beaucoup d'aisance et de pureté, n'est nullement étranger à la littérature de ces nations, et joue en outre très-joliment de la flûte. Sa fille agée de seize ans est parfaitement élevée; elle éclipserait en Allemagne plusieurs jeunes dames de la première condition. Sans être précisement jolie, elle a quelque chose d'infiniment aimable, parle très-bien français et anglais, chante à ravir, et touche supérieurement du clavecin; ses manières sont fort agréables, sa conversation facile et noble. La tendresse de l'un et de l'autre pour leurs braves parens, beaucoup moins cultivés, mais non insupportables, est extrêmement touchante; et en revanche l'enthousiasme des parens se peignait sur toute leur phisionomie, lorsque leurs enfans par-

laient d'arts et de sciences, ou lorsqu'on applaudissait à leurs beaux talens.

Tous les enfans de cette classe n'ont pas reçu sans doute une éducation aussi distinguée; mais en général ils sont plus instruits que leurs parens; ce qui fait que leur société n'est pas aussi repoussante que dans notre chère patrie; aussi les gens de qualité ne rougissent pas d'entrer dans leurs maisons, quoique des motifs quelquefois moins nobles les y attirent. Il est vrai qu'on trouve aussi dans cet état d'insupportables *Philisters*, qui ne peuvent jamais se défaire du ton de leur métier. On s'éloigne de ceux-là, quand on n'est pas, comme plusieurs gens de qualité, dans la cruelle obligation de leur faire la cour, pour obtenir du credit.

Un ouvrier allemand à son aise est meublé aussi élégamment que les meilleurs maisons d'Allemagne. Son ameublement est plein de goût, ordinairement tout en mahoni, ou en *bois rouge*, comme on l'appelle ici, en beaux bronzes, miroirs, lustres, excellens pianos, tapis, etc. Sa cuisine est excellente; faut-il donc s'étonner que plusieurs *Messieurs* décorés et titrés s'abaissent à fréquenter de telles maisons, pour se rassasier quelquefois, sous prétexte d'un crédit utile, de quelque chose de mieux que ce que leur offre chez eux une triste cuisine.

Vouloir peindre le ton général de la société dans une grande ville, c'est, chère Emma, une entreprise difficile et presque toujours téméraire, parcequ'il se

modifie différemment dans chaque état particulier. On s'éloignera peu de la vérité, en affirmant que l'aisance est le seul trait qui frappe dans la vie sociale de Pétersbourg; ce trait est plus ou moins prononcé, selon les différentes réunions; mais en général il l'est plus que dans nos petits cercles d'Allemagne. La plus aimable aisance regne dans la société des Grands, et dans ces réunions amicales de la troisième classe, où l'on trouve le charme de la facilité française réuni à la loyauté et à la cordialité allemande.

Mais j'avouerai avec franchise, et je vous en dirai davantage une autrefois sur ce chapitre, j'avouerai que d'un autre côté le manque de culture dans les femmes, et le peu d'idées de la plupart des jeunes hommes produit généralement dans le commerce une certaine stérilité, très choquante pour quiconque vient de quitter l'Allemagne, et à laquelle je n'ai jamais pu m'accoutumer. La musique, la danse et le théâtre sont les uniques points sur lesquels roule la conversation. Les objets d'art et de science, la poësie, la littérature etc., autant même qu'ils peuvent être effleurés dans une conversation ordinaire, sont très-rarement des sujets d'entretien, et si quelqu'un y touche en passant, on les éloigne le plutôt possible, pour ne pas trahir son impéritie et l'incompétence de son jugement. J'ai bien vu quelques exceptions en ce genre; mais on peut les regarder comme des phénomènes.

Il me reste à vous tracer, chère Emma, une légère esquisse des plaisirs de Pétersbourg, plaisirs diversifiés selon les saisons, mais que nous savons peu distinguer dans nos petites villes d'Allemagne.

Dans l'hiver sauvage, qui pendant près de huit mois enveloppe la nature de son crêpe lugubre, les plaisirs imaginés pour l'enceinte bornée des chambres et des salons reçoivent tout leur éclat. L'homme se rapproche de l'homme, parceque la nature ne lui sourit plus. Les cercles reprennent la faveur que leur avait fait perdre un court été; et quand le brillant soleil n'échauffe et n'éclaire plus les coeurs, on tache de le remplacer part l'art et l'éclat des flambeaux.

Alors les théâtres se remplissent, on court gaiment aux jeux de Thalie. La sombre enveloppe, dont la glace et les brouillards couvraient l'ame, se dissipe en ris joyeux, et les noires pensées cédent aux charmes de la musique et du chant. Les concerts où plusiqurs mains habiles vous enchantent, ne sont pas moins fréquentés; Romberg, Steibelt, Lafond etc. vous plongent dans l'enthousiasme, et maints talens étrangers obtiennent ici le triomphe que mérite leur art. Les bals publics fourmillent de masques divers; les speculations plus ou moins fines des Laïs, se developpent tout entières, et au milieu des tons flûtés du cor la foule rusée se presse en cercles joyeux.

Les brillantes fêtes des grands sont en pleine

activité; leurs hôtels retentissent de l'arrivée des voitures, ils rayonnent de flambeaux et de lustres; l'intérieur est un petit firmament parsemé d'étoiles, et la magnificence russe se montre dans tout son éclat. Tout ce qui peut flatter le palais est rassemblé des pays les plus lointains; l'orange d'or brille près de l'huître de la mer boréale, les merveilles de la cuisine française près du raisin d'Astracan; le tendre esturgeon du Volga, le melon d'Italie, les vins de Perse et de l'Archipel, les figues de Provence et le fromage de Parme, cent autres raretés provoquent tour à tour la friandise du palais. L'amabilité du maître et de la dame de la maison embellit toutes ces jouissances, et une excellente musique en relève encore le charme. Les tables de jeu intéressent par les flots d'or qui coulent d'une main à l'autre. L'art, la grace des danses réconcilient avec ce spectacle. Les masques déploient leur magnificence, la liberté noue les intrigues, le rire les dénoue; l'esprit, la gaîté jaillissent en plaisanteries, et il reste une impression agréable, lorsqu'on abandonne le brillant salon pour un souper magnifique.

C'est alors que les petits cercles de la troisième classe offrent aussi le plus d'interêt et de charme. L'été et ses jouissances avaient séparé les hommes. On se retrouve, on cherche de nouveau ce qui attirait, ce qui intéressait autrefois; on est devenu neuf l'un pour l'autre, et la nouveauté est ce qu'il y a de plus piquant dans la vie sociale. La musique et

la danse animent ces cercles, les coeurs se rapprochent et s'unissent pour ne plus se séparer.

Les divertissemens publics, qui tombent la plupart à cette époque, et auxquels je consacrerai une lettre particulière, procurent beaucoup de momens agréables. Grands et petits y affluent; chacun prend part à la joie du peuple, qui sait encore trouver son ciel dans ses courses sur la glace et ses balançoires.

Le carnaval voit de fréquentes promenades en traineaux, surtout à Krasnoi-Kabak, (cabaret rouge), sur le chemin de *Peterhof*, où l'on va goûter le café et les gaufres délicates, absolument propres à cette maison. Ces divertissemens couronnent les derniers jours de l'hiver.

Enfin après la débacle de la Néwa, le désir de l'été s'accroit sans cesse dans les coeurs, et l'on compte les jours où il doit reparaître avec ses plaisirs. On ne connait point ici les jouissances du printems, parcequ'e le printems y est presqu'entièrement nul, de même que l'automne. Les premiers jours de chaleur produisent à Pétersbourg de grands mouvemens. Quiconque le peut, plie bagage et vole à la campagne. Les Grands que leurs services n'attachent point à la cour ou à un emploi, se retirent dans leurs domaines éloignés ou prochains, ou vont occuper leurs superbes maisons dans le voisinage de la capitale. Ce dernier exemple est imité par la seconde classe, et par tous ceux qui dans les suivantes, pouvant louer à la campagne une grande

ou une petite maison, souvent même une chambre, ne sont pas obligés de rester toujours à la ville.

Les belles îles dont je parlais dernièrement à Édouard, ces îles que l'hiver avait laissées mortes et généralement désertes, ainsi que les maisons de campagne sur la grande route, sont aujourd'hui parfaitement animées; tout s'empresse à l'envi d'aller s'y établir; tous les jours mille barques chargées de meubles voguent sur la Néwa et sur les canaux vers diverses maisons de campagne; sur tous les visages brille la joie avec les signes d'une vie nouvelle. L'empereur lui même, si ami de la simplicité, va occuper son aimable et paisible Kamenoï-Ostrof; les autres membres de la famille impériale se dispersent dans d'autres châteaux, loin de Pétersbourg. Elle est maintenant morte et déserte cette ville, un mois auparavant si bruyante et si brillante à la fois; adieu la fureur des équipages et des traîneaux. Je ne puis moi-même rester plus longtemps dans cette sauvage solitude, et je vis tour à tour au sein de quelques familles amies, qui m'accueillent dans les îles.

Maintenant les jardins publics au-delà de la Néwa sont journellement visités. Une foule de cercles élégans anime le beau parc de Strogonof, où une excellente musique relève et multiplie toutes les jouissances.

Krestowsky et son Café fourmillent d'hommes joyeux de toute condition. Là, sous l'ombre de ces tilleuls groupés, vous retrouverez entièrement l'Al-

lemagne et son genre; aussi une foule d'ouvriers et d'artistes allemands s'y promènent avec leurs enfans et leurs femmes, et goûtent à leur manière tous les plaisirs de la vie. Leur oreille est enchantée des sons flatteurs du cor, dont l'air libre double ici les charmes. Voyez-là bas, sous de larges tilleuls, ces groupes joyeux; comme ces vieillards jouissent de leur café et de leur pipe, comme ils pérorent d'un ton plaisamment sérieux sur les circonstances, sur la paix générale, et entremêlent leurs harangues de moralité; les mères ne cessent de verser la liqueur, mais avec précaution, elles engagent à ne pas la laisser refroidir, et, comme la cousine du père *Asmus*, elles ne peuvent revenir de leur surprise, en voyant tout ce qui se passe autour d'elles de libre, de gai, et quelquefois même d'un peu téméraire. Les filles se pressent autour des groupes; elles doivent attendre patiemment que cet acte finisse, et qu'elles puissent s'amuser à leur tour en se promenant à quelque distance; car elles n'osent s'éloigner seules, elles ne peuvent point alors disposer de leurs frères, occupés ailleurs de leurs amours, ou bien dans un café, au billard, et à la danse.

Plus loin, ces héroïnes se balancent en l'air sur une escarpolette; comme elles s'applaudissent de l'admiration, et même de la critique des jeunes hommes, qui les lorgnent et leur font espérer d'utiles conquêtes! Remarquez ce cercle de Comédiens allemands qui s'inondent d'une large cruche de

bière et spéculent sur leur art. Ici *Barcocourt après la bière.*

Comme la circulation éternelle, comme les fluctuations de la foule varient la scène à chaque instant! Entendez-vous ce bruit continuel? C'est l'aimable jeunesse qui, mêlée à l'âge mûr, couvre cette montagne glissante, et sur de petits chars glissent le long de chemins artistement couverts de planches. Un sexe plus délicat partage ces amusemens; voyez maints jolis minois sur la voiture sifflante s'élancer de haut en bas.

Abaissez vos regards sur ce gazon, sur ce joli groupe d'enfans; comme ils jouissent de leur innocence! comme ils sont heureux dans l'étroite enceinte que leur a fixée une gouvernante attentive! Voyez ce visage doux et languissant, couronné de boucles flottantes, comme il se baisse vers le petit brun, qui lui refuse opiniâtrément la fleur cueillie de sa maison virginale. Plus loin une jeune fille plus vigoureuse a renversé un petit garçon, et avec les tendres ménagemens de son sexe, elle veut appaiser sa colère et l'aide à se relever.

Race angélique, que seras-tu devenue, lorsque le soleil brûlant et les ombres de la vie t'en auront éclairci le mystère, lorsque le gazon émaillé de fleurs ne suffira plus à tes jeux, à ta félicité. Je ne suis, chère Emma, mais les enfans ont pour moi un charme indéfinissable. Je me sens si fortuné au milieu d'eux; ils m'occupent si profondément, ils me

rappellent le souvenir de ma tendre enfance avec tant de délices, que ce n'est qu'avec une vive douleur que je m'arrache à eux, pour revenir à l'âge de la raison et de l'expérience.

Jettons maintenant, quel contraste! Jettons un coup-d'œil fugitif sur ces bruyantes salles de danse, où vous trouvez tout, excepté la candeur et la simplicité enfantine. C'est là le principal attelier d'un sexe dégénéré, et ce n'est pas sans peine qu'une fille honnête entrera dans ces cercles grossiers, où l'epaisse fumée du tabac dérobe tant d'indécences!

Fesons encore un tour de promenade dans cette isle, maintenant si riante et si animée, qu'on nomme Kreuseiland (île croisée). Un coup-d'œil sur ces vastes plaines, toutes couvertes d'équipages, vous convaincra de la foule ici rassemblée. Le devant de tous les édifices, tous les balcons vous offrent des jouissances et des jeux folâtres; car le soleil ne se plonge point encore dans la mer, et le souffre des brouillards méphitiques ne s'élève point encore d'un terrain humide. Hâtons-nous de traverser cette longue file de sapins, où tout ce qui brille et ne brille pas semble circuler. Ici les connaissances se retrouvent, et ce qui est inconnu pique la curiosité.

Quelle foule se presse sous ces tentes à gauche? Un charlatan et un joueur de viole exercent là leur art; des Finlandaises aux cheveux de lin, dans leur costume varié, et couvertes de rubans, pressées

comme des moutons, jouissent d'un spectacle encore nouveau pour elles. Cette bruyante musique de trompettes retentit audessus de l'eau, et vient de l'île *Jelagin*, qui n'offre pas des spectacles moins variés. Hâtons nous maintenant de retourner à travers le bois odorant de sapins qui borde la colline par où l'on aborde.

Ici encore un moment de contemplation! comme ces gondoles variées et remplies d'hommes naviguent des deux côtés du fleuve, sur ses ondes paisibles qui, brillantes comme des glaces, répétent et doublent les figures, la blancheur éblouissante des robes, et la couleur contrastante des Schals! l'oeil ne sait sur quel point se fixer; sera-ce sur le cours enchanteur du fleuve, et sur son autre rive si joliment ornée, qui, dans une perspective pittoresque, vient terminer la scène comme par un rideau? sera-ce en arrière sur ces plaines remplies d'hommes, sur ces groupes brillans, où les equipages pressant les équipages arrivent par centaines, entrent dans des gondoles, ou retournant sur leurs pas, se préparent à leur départ? sera-ce enfin devant le château de *Nariska* sur cette petite, mais élégante flotille aux flammes joliment colorées, qui d'ordinaire parmi les belles ne transporte que les plus belles?

Mais en voilà assez sur Krestowyky; j'ai fatigué votre admiration; comment compter sur votre patience pour le reste?

Une autre jouissance principale qu'offre l'été à

Pétersbourg, et qu'on a goutée surtout en 1811, parcequ'ici, comme en Allemagne, les chaleurs continues ont rendu cette saison extrêmement belle, ce sont les promenades sur l'eau. Une société de messieurs et de dames, sachant également s'amuser et plaire, loue pour tout un jour une gondole garnie de voiles et de six rameurs; ils la chargent d'excellens fruits du sud, qui, grace à l'habileté extraordinaire des Russes dans l'art des jardins, sont bien moins chers que chez nous en Saxe; tous les talens propres à ranimer la joie, la guitare, la flûte ne leur manquent point non plus.

On s'embarque dès six heures du matin, avant la chaleur du soleil; on passe des canaux dans la Néwa, et de ce fleuve dans ses différens bras; dans chacune des belles îles, que mon panorama vous a fait connaître, on descend et l'on s'amuse; on traverse les sombres allées de Kamennoi-Ostrow, et là, si c'est un dimanche, on va entendre le beau, l'incomparable chant des églises greques; enfin l'on dîne. Puis sous l'ombre du baldequin qui couvre la gondole, on cotoie Jelagin et Krestowsky-Ostrow, pour entrer vers le soir, par la petite mais charmante Néwa, dans le jardin de Strogonof; vers sept heures on repasse par le même chemin devant Krestowsky, à l'époque où la foule est le plus variée. Les brillantes nuits d'été permettent à ceux qui se portent bien de s'amuser là encore longtems, et ce n'est qu'après avoir cotoié Wasili-Ostrow, qu'on revient

par la grande Néwa et par ses canaux. Le chant russe, plein de beauté et de caractère, retentit alors de toutes les gondoles dans le silence de la nuit, et produit sur le navigateur une impression d'une douceur ravissante. Un ciel pur et sans nuages, la chaleur de l'air, adoucie par la fraîcheur des zéphirs, la vue d'un rivage toujours varié et charmant, les hommes gais et joyeux qui partout s'offrent aux regards, tout cela réuni à une conversation sans contrainte, pleine de sensibilité, où regnent les douces saillies et un humeur riante, au milieu du murmure de l'amour et des grâces; tout cela élève le coeur à un rare degré d'enthousiasme; qu'il s'y joigne, comme c'est l'ordinaire, le charme de quelques voix argentines et les accords d'une guitare, l'ame vivement sensible est alors près de succomber sous l'excès du plaisir.

J'ai fait l'été dernier plusieurs promenades de ce genre, où mon coeur était encore trop occupé pour son repos. J'ai été tenté quelquefois de me précipiter dans l'azur des ondes, pour ne pas revenir de la douce et inexprimable extase qui me transportait. Est-il en effet une vie plus céleste que de passer ainsi près d'un objet adoré une journée entière, où le ciel, la terre, et les eaux se réunissent fraternellement pour porter la joie jusqu'à l'enthousiasme; où le balancement de la gondole donne encore aux sens un plus haut degré d'exaltation; où, dans l'étroit espace du trajet, la main souvent se pose

sur la main, et où l'ondulation capricieuse des vagues force souvent la beauté allarmée à chercher du secours dans des bras plus robustes? O! douze juin, quatre et neuf juillet, treize et huit août, si je vous oublie jamais, je ne fus point digne des plaisirs que vous me fîtes éprouver!

On fait dans la belle saison des parties d'un autre genre. On se rend en voiture dans des châteaux éloignés ou prochains, à Paulowsky, Zarskoje-Selo, Gatschina, Strelna, Peterhof et Oranienbaum, (l'orangerie). Là on se récrée dans des parcs magnifiquement distribués, et sur des bassins d'eau d'une fraîcheur délicieuse; on visite des salons, où la magnificence, l'art et le goût ont réuni tant de choses vraiment belles et curieuses, où le souvenir des grandeurs passées de la Russie fait du bien à l'ame, et console, autant que possible, de sa faiblesse actuelle.

Parmi les divertissemens publics, une grande et superbe fête qui se célèbre à *Peterhof* le 22 juillet, la fête de l'impératrice mère occupe la première place, et elle la mérite si bien par sa magnificence vraiment unique, que je lui consacrerai une lettre particulière.

Les citadins, qui ne peuvent aller vivre à la campagne, n'ont d'autre jouissance, excepté quelques parties isolées, que celle du beau jardin d'été. On peut, il est vrai, se passer de bien des choses, quand on a encore la faculté de passer quelques

heures, le matin et le soir, dans ses obscures allées, et sous l'ombre rafraichissante de ses majestueux tilleuls. Pendant l'été, quand je me trouvais à Pétersbourg, c'était l'une de mes retraites les plus agréables. Que de matinées délicieuses j'ai passées sous la sombre voute de ceberceau, avec les lettres de Pline ou avec mon Horace! Que de pensées précieuses j'ai transcrites sur mon pupitre, et que je dois uniquement à ce lieu enchanté!

Salut, arbres antiques, je vous remercie de votre ombrage, du repos aimable et inspirateur que je trouvais sous vos branches! La troisième fête de la pentecôte, le beau monde vient par ton visiter ce jardin, et promener son faste à travers ses allées. La foule tumultueuse lui fait perdre sa noble et imposante simplicité, et il m'a toujours paru comme profané en ce moment. C'est un peristile romain, dans lequel nos fats à la mode s'agiteraient, les cheveux en bourse et l'épée au coté.

Vers les derniers jours d'août, tous les plaisirs de la nature touchent ordinairement à leur fin. Alors commencent les pluies continues et les nuits déjà froides; souvent même il tombe de la neige, avant que les citadins, fuyant la campagne, aient prévenu le deuil de la nature.

Dans l'été de 1811, il en fut autrement; on jouit encore, même au commencement de septembre, de quelques jours sereins, quoique les soirées fussent déjà froides, et qu'il gélât la nuit.

Tout revole maintenant vers la ville et ses plaisirs, et ainsi recommence le cercle que nous avons déjà parcouru.

Mais, chère Emma, vous vous félicitez d'être parvenue à la fin de ma description, et je ne demande pas que vous m'entendiez davantage. Je vous salue avec la plus tendre amitié Votre etc.

CINQUIÈME LETTRE.

CULTURE DU PEUPLE, ÉDUCATION, SCIENCES ET ARTS.

A ÉDOUARD.

Introduction. — Plan pour civiliser le peuple sous Pierre le Grand, Catherine I. et Catherine II. — Point de vue rétréci. — Paul premier. — Effort louable d'Alexandre pour civiliser le peuple. — Affranchissement de la nation. — Système d'école dans l'empire. — Manque de surveillance. — Surveillants d'honneur. — Les sciences. — Universités. — Pourquoi ne prosperent-elles point encore ? — Autres écoles supérieures. — Sociétés savantes. — Bibliotheques. — Tableau de l'esprit des écoles supérieures. — Etablissemens déducation sous la surveillance de l'impératrice mère. — Défaut de goût pour les sciences dans la jeunesse. — Savans de Russie. — Manque de bibliotheques publiques. — Bibliotheque impériale ou de Zaluska. — Parallèle avec celle de Paris. — Bibliothéques privées. — Littérature moderne d'Allemagne en Russie. — Littérature russe. — Point de faux brillans ! — Les arts en Russie. — Grandes dispositions des Russes. — Adresse des enfans. — Chefs-d'œuvre à voir. — Dispositions pour l'art dramatique. — Pour l'architecture. — La sculpture et la peinture. — Talens pour la danse. — Académie des arts. — Ses expositions. — Gravure. — Peinture. — Orlowsky. — Collection d'objets d'art. — Galerie de l'hermitage. — Point de catalogues. — Galerie de l'académie des arts. — Arrangement intérieur, et magnificence extérieure sous le rapport de l'architecture. — Bronzes dans Zarskoje-Selo, dans Paulowsky, et dans l'église de Kasan. — Collections particulières. — Celle du comte Strogonof ; — du comte Besberodko. — Excellentes collections à Moscou. — Portraits dans Zarskoje-Selo. — Tableaux distingués à Pétersbourg. — Art dramatique. — Conclusion.

CULTURE DU PEUPLE, ÉDUCATION, SCIENCES ET ARTS.

A ÉDOUARD.

— Locus est et pluribus umbris. —
Horace Epit. 1.re

Je désirerais, cher Édouard, que tu ne m'eusses pas demandé le tableau de la *culture* du peuple, des sciences et arts etc. en Russie. J'essaierai, puisque tu le désires; mais je sens, que je ne suis pas suffisamment préparé, que je n'ai pas suffisament voyagé dans l'intérieur de l'empire, pour juger d'après mes propres yeux, selon mes principes. Ce que j'ai à te dire ne contiendra donc en général que des traits relatifs à Pétersbourg, et quelques traits vrais, mais généraux relatifs à la Russie, traits que je fonde sur le jugement d'hommes très-éclairés, et quelques fois sur ma propre vue.

On n'est point injuste envers la Russie, quand on soutient que les sciences n'y sont point encore naturalisées, quelque nombreux qu'y soient les établissemens d'éducation supérieurs et subalternes, quelques colonies étrangères qu'il s'y trouve, sous différentes formes, et sous différens noms.

Pierre I.er, et après lui sa Catherine, le vaillant Ostermann, Catherine II. et Alexandre, ont beaucoup fait, pour conquérir les sciences et les fixer au sein de leur nation; qui pourrait le nier? Mais on ne fait point de conquête, quand on a une chose dans ses mains, et qu'on l'y retourne sans cesse; or, tel a été à-peu-près jusqu'ici le destin des sciences en Russie. Ce qui frappe constament et partout dans l'administration civile et spirituelle, dans les moyens de civiliser la Russie et les Russes, c'est le brillant qui captive les yeux, c'est l'ostentation. Le brillant, ce qui n'a que de l'éclat, est maintenant encore ce qui occupe le plus dans la culture du peuple. Telle fut l'impulsion que donna Pierre, et il a par là fait à sa nation un tort irréparable. Il ne restait à ses successeurs qu'à suivre ses traces, à moins de renverser beaucoup de choses, et de refaire tout à neuf. Depuis Pierre jusqu'à la grande impératrice, il n'y a eu dans les souveraines de Russie, dans leurs directeurs et leurs amans, ni assez de force, ni une volonté assez pure; pendant tout son règne, la grande impératrice s'occupa des relations extérieures, de l'aggrandissement de la Russie et d'arrondissemens utiles; elle déploya dans ces objets son génie et sa force, sans en observer les conséquences et les suites pour l'administration intérieure; comment eût-elle pu penser encore à ce qui pouvait fonder véritablement le goût des sciences parmi ses Russes?

Il peut même se faire que le génie pénétrant de

Catherine vit ce qu'il fallait faire pour établir en Russie sur une base solide et durable la culture de l'esprit et les sciences; mais elle sentait la nécessité d'une révolution dans le système adopté pour policer le peuple russe, comme dans toutes les branches de l'administration qui n'y ont qu'un rapport indirect, et dans l'état politique du peuple. Il eût fallu détruire tant d'institutions brillantes créées par elle et ses prédécesseurs, sans pouvoir en attendre une prompte récompense dans des résultats frappans; il eût fallu avant tout affranchir le peuple, et anéantir par là les droits les plus importans de la haute noblesse. Ce sacrifice parut trop grand à notre héroïne; il devoit être le fruit d'une révolution, que tout annonce en Russie. Elle travailla à policer le peuple; elle établit beaucoup de choses neuves et d'ailleurs conformes à son but; mais tout cela servit peu, tout cela devoit peu servir aux Russes, pour une entreprise, où les difficultés sont essentiellement dans la stérilité naturelle du sol, dans le défaut de communication, et surtout dans la différence des peuples soumis au même sceptre.

Le triste regne de Paul, qui, avec des lumières et du zèle, avait le malheur d'être mal entouré, ne fit rien ni pour les sciences, ni pour la liberté et la *culture* du peuple qui lui semblait dangereuse. Il mourut, trop peu estimé pendant longtems par des contemporains, qui jugent toujours d'après les résultats, et qui dans l'impression du moment ne considèrent jamais ni l'homme ni ce qui influait sur lui.

Paul eût été l'un des meilleurs princes de son siècle, s'il n'eût pas eu pour mère la politique Catherine, et pour courtisans les plus vils personnages. Paul n'a encore trouvé aucun historien, et les circonstances ne permettent pas qu'il en trouve encore.

Après ce malheureux prince, est venu le siècle d'Alexandre surnommé le *Philantrope*. Alexandre a-t-il réalisé les espérances qu'il a donné droit à son peuple et à l'Europe de concevoir? c'est ce que l'histoire décidera. Il voulait gouverner selon l'esprit de Catherine; avait-il son génie? Mais si l'histoire lui refuse les talens du politique et du général, du moins elle publiera qu'il a montré un grand zèle, une noble ardeur pour le progrès des sciences et des arts dans son empire, qu'il les a libéralement protégés. Depuis son heureux avénement jusqu'à nos jours, il a créé une foule d'institutions et de méthodes pour civiliser le peuple; il a montré pour son bien la volonté la plus ardente. Je crois qu'il le veut sincèrement; mais il suit l'ancienne marche, d'après laquelle rien ne prospérera jamais.

Son désir le plus vif a été jusqu'ici d'affranchir ses sujets; et la puissante influence de ce qui l'entoure l'empêche seule de prononcer le grand mot qui le ferait bénir de plusieurs millons d'hommes. Grands de l'empire, qui tirez vos meilleurs revenus de l'esclavage de vos paysans, vous lui dites sans cesse: le peuple n'est par mûr pour la liberté, il faut l'y préparer d'abord! Eh! quand viendra, selon vous, cette heureuse époque? Vous savez très-bien,

que la liberté rend seule digne d'être libre; mais vous ne voulez ni les moyens ni le but; et c'est ainsi qu'un peuple brave, avec les plus heureuses dispositions, demeure la victime de votre criminelle opiniâtreté. Sergei Rumaenzow, a le premier essayé le pouvoir de la liberté parmi ses vassaux, le monarque l'a approuvé par son excellente Ukase du 20 fevrier 1803, par celle du 29 janvier 1805, enfin par l'ukase du 9 novembre 1809 confirmant et développant les premières; mais vous n'avez point suivi ce beau modèle. Malheur à vous, si la nation est une fois assez mûre pour se sentir elle-même, et briser des liens qui vous sont si chers! Malheur à vous: l'époque fatale approche!

Depuis 1802, Alexandre I.er a adopté un plan d'écoles tout nouveau sur le modèle des institutions françaises, et depuis, surtout en 1805, ce plan a été modifié et amelioré en plusieurs points. En établissant des écoles de paroisses et de cercles, des gymnases et des universités, il a admis quatre degrés pour l'enseignement des sciences dans tout l'empire. Le but des écoles de paroisses, pour éclairer l'homme de campagne sur son état, pour le rendre meilleur par la religion et la morale, pour lui apprendre seulement à lire, écrire et compter, ce but est excellent sans doute, et il produirait les résultats les plus avantageux au peuple, si l'on s'attachait sérieusement à former de bons maîtres; mais qu'ils sont mal surveillés! que l'on sait peu, s'ils remplissent fidèlement leurs fonctions!

C'est là qu'est le siège du mal, comme partout en Russie; les bonnes, les excellentes institutions même n'y manquent pas, mais la surveillance, mais la sévérité des chefs, qu'un faux éclat satisfait toujours. Il en est de même ici. Ces Prêtres subalternes, qui au mépris des institutions actuelles pour le clergé russe, loin d'avoir des vertus et des lumières, n'ont en général que des vices odieux, comment, dans les villages *de la couronne*, où la surveillance des premières écoles leur est uniquement confiée, comment pourront-ils diriger et surveiller les instituteurs du peuple, de ce peuple assez habile pour juger ses instituteurs et ses prêtres, souvent même pour les mépriser? Dans les paroisses de la noblesse, le Seigneur, souvent, dans le centre de l'empire, aussi peu instruit et civilisé que le paysan lui-même, le Seigneur doit seul exercer cette surveillance immédiate!

Des prêtres et des gentilshommes de mérite, fesant avec zèle des tournées fréquentes et non tous les deux ans, des laïcs pleins de lumière, et enflammés d'amour pour le bien, fesant des examens rigoureux, pourraient seuls obtenir ici des succès, si non rapides, du moins certains chez un peuple qui a dans l'esprit tant de ressources naturelles. L'annonce récemment faite dans les journaux de surveillans d'honneur chargés d'inspecter aujourd'hui les écoles de cercles, et exclusivement choisis parmi les propriétaires amis des sciences, ne m'a pas pénétré de tout le bel espoir que cette mesure

inspiré au ministre de l'instruction publique ; je crains qu'en s'en tenant aux conditions exigées et nécessaires, le nombre de ces surveillans d'honneur ne soit très-petit dans l'intérieur de l'empire. L'inspection des petites écoles de paroisses n'en est pas améliorée. Il faut avant tout que la couronne assure aux maîtres et aux surveillans de quoi vivre, de quoi s'attacher à leur pénible emploi, ce qui maintenant n'est pas possible, même dans l'intérieur de la Russie, où toutes les denrées sont à meilleur compte, que dans le gouvernement de la capitale.

Celles des sciences qui, trop sublimes pour le peuple, deviennent l'apanage d'un petit nombre, ne sont pas non plus très-naturalisées en Russie. Elles s'allient en beaucoup de points, elles se rattachent trop intimement à la *culture* du peuple et à sa liberté pour que l'absence des unes ne nuise pas aux autres. Les académies *scientifiques* n'opèrent que d'une manière très-indirecte sur la plupart des savans, et dégénèrent bientôt en hospices, où l'esprit sommeille et repose à son aise. Telle est l'académie de Pétersbourg, quoi qu'elle ait été déjà réformée plusieurs fois.

La Russie a maintenant six universités pourvues en général d'excellens professeurs. Alexandre les a dotées, les a encouragées d'une manière vraiment impériale ; et néanmoins depuis longtems elles n'ont pas produit ce qu'on avait droit d'en attendre. Il n'est pas facile d'en préciser les causes ; mais elles se dévoilent à plupart, quand on considère la conduite

souvent absurde des administrateurs d'académies, leurs petites vues, leurs passions. Tous ne sont pas des Potozky, et l'estimable Klinger lui-même, quoique vanté aussi chez nous, feroit bientôt de son Dorpat un gymnase académique. Ces universités sont peu fréquentées en général; mais il est plus facile d'en expliquer la cause par le dégoût très-prononcé de la noblesse russe pour les sciences, dont l'étude, comme but de la vie, lui paroit avilissante; et cependant il n'est guere que la noblesse qui puisse les cultiver dans l'intérieur de l'empire. Un autre mal, source de mille maux en Russie, c'est que le point central de l'administration est trop éloigné des points où elle doit opérer, c'est qu'elle ne peut les surveiller sans cesse, et les dirigeant d'une main ferme, y faire regner constament l'ordre et la discipline.

Outre les universités, la Russie possède plusieurs établissemens où l'on enseigne les sciences; (elle vient encore d'obtenir un lycée dans Zarakoje-Sélo pour l'instruction de la jeune noblesse destinée à l'état civil, et j'attends beaucoup de son organisation); elle possède quarante deux gymnases, un pour chaque gouvernement, des écoles normales, des écoles pour la médecine, pour la noblesse, les militaires, la marine, le commerce, l'agriculture, les forêts, les arts, et le théâtre, d'excellens instituts pour l'éducation du sexe, sous la direction de l'impératrice mère, et une foule de pensions; plusieurs sociétés savantes depuis 1811, sous la direction de

l'aimable poëte Dershawin, une société pour la langue russe, une autre depuis 1805 pour l'histoire et la littérature de Russie à Moscou, des bibliotheques publiques (c'est-à-dire destinées à un public déterminé,) et environ cinquante imprimeries.

Mon opinion sur ces écoles supérieures, c'est qu'on s'est trop empressé de les créer toutes à la fois, sans y porter depuis un regard attentif; destin qu'ont en Russie la plupart des bonnes institutions, depuis Catherine II. et Alexandre. Le jeune Monarque ne trouve aucun goût à observer avec attention, à faire des expériences, à surveiller; il ne veut que créer, qu'établir, il croit que le reste viendra de soi-même! On enseigne encore trop de choses dans ces établissemens; par exemple dans les écoles normales, et dans les quarante deux lycées de l'empire, outre les sciences exigées et les langues, on enseigne encore l'art du commerce, la statistique, l'économie politique, et la méchanique, ainsi que dans la plupart des institutions supérieures.

Parmi les livres classiques traduits d'Allemand en Russe, et employés dans les gymnases, on trouve, outre ceux qui méritent cette distinction, et que nous avons aussi adoptés, la psycologie de Klugel, un essai de logique par Ebeling, le droit naturel de Ficht par Hubner, des leçons philosophiques sur le droit par Jacob, un projet de langue universelle par Vater, un manuel complet sur l'art du commerce, une préparation à la connaissance des états et des pays de l'Europe par Busching, une intro-

duction à la Technologie par Kunradi. (Russie de Storch XXV. édition.)

Comment une jeune tête, déjà trop occupée de langues, de littérature ancienne et moderne, d'histoire naturelle, de mathématiques, d'histoire, de phisique et de géographie, comment trouvera-t-elle assez d'espace pour une science aussi vaste, disons mieux, aussi illimitée, que l'économie politique embrassée sous tous ses rapports, science qui pour être cultivée avec succès demanderait en outre une connaissance approfondie de l'histoire, impossible à acquerir dans un tel établissement, et une foule de connaissances auxiliaires? Ce sont, ce doivent être là des sciences purement académiques; pourquoi donc l'éleve d'un gymnase et son maître s'en occupent-ils dans une école subalterne? Si le premier en a besoin pour son état futur, qu'il les approfondisse à l'université, où il trouvera toutes les ressources, tous les secours nécessaires, et non ici, où il est déjà presque surchargé sous le poids des sciences les plus indispensables.

Mais il est beau de pouvoir dire: dans cette école, outre telle et telle science, on enseigne encore la statistique, la science du commerce et l'économie politique; un institut a un air florissant et prospère, lorsque dans un examen une douzaine d'éleves peuvent reciter par coeur quelques phrases à demi ou nullement entendues sur ces sciences; Monsieur l'administrateur applaudit, et le public se repait de ces belles apparences! Nos excellens gymnases,

nos écoles de cathédrales, de cloître et de princes en Saxe, nos colléges et autres institutions n'ont point ce brillant; mais ils donnent à l'état des hommes profondément instruits, et brulant d'un amour sincère pour les sciences; cette maxime reste donc vraie! peu d'objets d'étude, et beaucoup d'exercice.

Les établissemens d'éducation soumis à l'auguste Marie Féodorowna, et dont j'ai déjà parlé, doivent nous occuper encore un instant. Sans doute ni russe ni étranger ne méconnaîtra les soins et le noble zèle, avec lesquels la princesse dirige ces établissemens; mais d'un autre côté ils offrent aussi, sous le rapport de l'enseignement, comme de l'administration, un faux éclat qui frappe tout observateur non prévenu. On y enseigne d'une manière tout-à-fait superficielle quantité de choses insignifiantes et sans but pour ce genre d'éducation et pour ce qu'il doit être, et ces choses font qu'on en néglige plusieurs autres très nécessaires à une jeune personne, uniquement parceque les premières brillent et que les autres sont sans éclat.

Les examens solemnels présentent des résultats brillans dans les langues étrangères, la musique, l'art de la danse, la peinture, la broderie, l'histoire, la géographie, la botanique, l'arithmétique; mais ils ne prouvent point la culture de l'ame, par laquelle une jeune personne doit un jour être heureuse, et faire des heureux; ils ne prouvent point le sentiment de sa destination; ils ne prouvent point la connaissance de l'économie domestique, ils ne

prouvent pas même que la jeune personne sache écrire correctement sa langue, et penser avec justesse; tout cela est trop commun, tout cela ne brille point!

J'aurai encore occasion de rappeller combien la jeunesse de Pétersbourg a peu de goût et de zèle pour les sciences, auxquelles pourtant elle devrait se livrer; combien elle evite toute conversation, qui y a quelque rapport. Elle n'a jamais pu concevoir qu'on aille en Russie, uniquement pour apprendre à connaître les relations intérieures de cet empire, autrement que par la voix des écrivains qui embouchant la trompette, n'en publient à l'étranger que des merveilles et des prodiges.

Il serait injuste de taire que la Russie a eu des savans même distingués dans plusieurs branches des connaissances humaines.

On cite pour l'histoire les noms de Tatischtschew, Schtscherbatow, Tschulkow, Chilkow, Jelagin, Karamsin, Glinka, Golitzin, Pierre Golitzin, Lafrkin, L'bow, Iwan, Nowikof.

Pour la statistique et la géographie: Saritschew, Osereskowsky, Maximowitsch et Ismailow;

Pour la chimie, Mussin Puschkin;

Pour l'histoire naturelle en général: Lepechin, Petrow, Petrajew, Sewerjin, Strachow, Sacharow;

Pour la médecine: Dschunkowsky, Karpinsky, Osereskowsky, Samoilowitsch, Zapolsky;

Pour les mathématiques: Semengurgew;

Pour la politique: V. Kotschubei et W. Sewerjin;

Pour la grammaire et la philologie: Lewedew, Schischkow, Sokolow, Kutusow, Martinow;

Pour la théologie: Platon;

Pour l'histoire littéraire: Pl. Bebetow;

Pour la jurisprudence: Prawikow, Maximowitsch, Strachow (négociant), et

Pour les différens genres de poësie: Lomonossow, Sumarakow, Cheraskow, Dmitriew, Karamsin, Iljyn, Dershawin, Bobrow, Bogdanowitsch, Brusilow, Chwostow, Fedorow, Galinkowsky, G. Kutusow, Ismailow, Knaeschnin, Pnin, Saltikow, P. Zacharin (Poëte naturaliste).

Parmi les dames savantes l'on cite, Anna Beznina, et la célèbre princesse, présidente de l'académie des sciences, Jekat. Daschkowa.

Mais tous ces brillans phénomènes, le produit d'un siècle entier, sont encore loin de démontrer que les sciences soient généralement aimées et cultivées en Russie.

L'esprit philosophique et critique est encore étranger à la plupart des savans russes; aussi la philosophie ne cite-t-elle parmi eux aucun nom remarquable.

Une preuve bien forte, selon moi, que les sciences ici ne sont point encore usuelles, et qu'on s'en occupe très-peu, c'est le fait surprenant, que Pétersbourg, où réside l'empereur du nord, où siège une université, avec une académie des sciences et des arts, n'a point eu de bibliotheque publique jusqu'en mars 1812, et qu'aujourd'hui même encore, il lui

serait tout aussi avantageux de n'en point posséder. Les bibliothèques des académies ne sont accessibles qu'aux académiciens. Pour user de la belle bibliothèque de l'hermitage, où sont réunis les livres de Voltaire, de Diderot et d'autres savans, il faut être appuyé de protections toutes particulières, et subir l'ennui de beaucoup de formalités; les bibliothèques des autres établissemens ne sont à l'usage que des établissemens eux-mêmes. La bibliothèque impériale appartenant jadis au comte Zalusky à Warsovie, et envoyée par Suwarow à Pétersbourg, après que ses Cosaques eurent d'abord mutilé d'une manière barbare une foule d'excellens ouvrages, (en sciant les *in folio*, qui ne pouvaient entrer dans une caisse, jusqu'à ce qu'ils pussent s'y placer), cette bibliothèque est restée depuis 1795 sans ordre et inaccessible dans l'édifice qui lui était destiné, rue Newsky. Ce n'est que depuis quelques années qu'on a pensé à y mettre de l'ordre.

Pour lui donner de l'apparence, on l'a placée alors dans trois salles élégantes ornées de galeries, et depuis fevrier 1812, elle s'ouvre au public à certaines heures et à certains jours; mais à qui peut elle être utile? sa littérature ne va que jusqu'en 1740, et plus de la moitié des ouvrages ne sont que des livres théologiques. La jurisprudence et l'histoire, d'après le catalogue, sont très-incomplètes, je n'y ai point trouvé par exemple *de Gothorum origine* par Jordanis, *annales Ferdinandi* par Khevenhiller, *l'histoire de France* par Mezeray et plusieurs

autres, mais en revanche j'y ai trouvé les chroniques de plusieurs petites villes d'Allemagne. La jurisprudence y est absolument sans systême, et les ouvrages en sont distribués d'après la différence des langues allemande et latine, comme pour étaler une merveille en fait de bibliothéque. Du reste l'amabilité et la complaisance des préposés à la bibliothéque est très-louable. Un jeune homme d'entr'eux m'a conduit deux fois autour des rayons, et m'a présenté le catalogue, ne parlant que russe, entendant peu l'allemand, encore moins le latin, et nullement les langues étrangères, pas même le français.

Certaines gens affectent à Pétersbourg de comparer cette ville avec Paris, et de lui donner même, autant qu'ils peuvent, la préférence; ce parallèle m'a toujours paru injuste, il est même plaisant, quand on sait quelle infinité de ressources sont ouvertes dans Paris à l'ami des sciences, avec la plus grande libéralité, et toute facilité d'en jouir; ressources que l'on connaît à peine de nom à Pétersbourg, sans compter les richesses et les trésors de l'art.

Ce défaut de ressources littéraires à Pétersbourg fait que les hommes studieux qui n'aiment point à papilloner, à voltiger sans cesse d'un objet à l'autre, n'y trouvent point les livres qui leur sont nécessaires, à moins qu'ils ne soient assez heureux, pour avoir à leur disposition les bibliothéques privées d'un brave homme d'affaires ou d'un Grand, celles d'un Strogonof, d'un Butturlin, d'un Jussupow, d'un

Tscheremetjew, ou de quelques autres; qui plus nobles que le gouvernement et les académies, communiquent volontiers à des hommes recommandables leurs collections souvent très-précieuses, et leur en laissent la libre jouissance.

Si vous exceptez les ouvrages infiniment utiles de l'estimable Krusenstern et de ses collaborateurs, les oeuvres petites et grandes de Schubert, celles de quelques professeurs ou académiciens étrangers, ainsi que les productions historiques de Kotzebue, les Russes ne peuvent pas se flatter qu'ils possèdent dans leur littérature nos productions modernes les plus importantes sous le rapport des sciences. Notre littérature en Allemagne peut ici leur servir de modèle et d'exemple.

D'après l'état des sciences en Russie et l'accueil qu'elles reçoivent en général, tu peux apprécier la littérature russe. Elle possède plusieurs productions d'esprit, vraiment dignes d'éloges, surtout dans la littérature légère, plusieurs brillans morceaux de poësie et de prose; mais en revanche presqu'aucun traité estimable sur les sciences.

Il est des hommes qui se plaisent à tromper l'étranger, en disant que le goût des sciences nobles est déjà très-naturalisé en Russie, et qu'il y fait des progrès rapides. C'est ce que je suis loin d'avoir remarqué.

Si l'on se bornoit à dire: quoique les sciences aient suivi en Russie une marche oblique, depuis son premier siècle de civilisation, nous nous trou-

vons, à la fin de ce siècle, à une hauteur respectable; car quelle nation, en se replaçant à la même époque, peut offrir un pareil spectacle! d'ailleurs quelles difficultés ne nous opposent point et l'état politique de notre nation, composée d'une foule de peuples, et la nature même du sol! si l'on en concluoit que cette nation a de grandes ressources dans l'esprit, et qu'elle peut s'illustrer un jour; tout ami de la vérité applaudirait et souhaiterait à ce brave peuple des circonstances favorables pour sa culture et ses progrès dans les sciences; mais c'est ce qu'on ne fait pas; on crie à l'étranger: voyez donc comme nous sommes policés! avec quel zèle ardent nos universités et nos autres institutions font chez nous prospérer les sciences! comme le peuple s'éclaire! quel goût regne partout pour la littérature! et ces cris sont plus nuisibles qu'utiles à ce bon peuple.

Voilà pourquoi je me suis fait un devoir d'être vrai, et non pour ravir à mes bons Russes quelques unes de leurs qualités, ou l'honneur de leurs progrès rapides dans le cours d'un siècle à moitié perdu pour eux, grace à de tristes regnes. De meilleurs tems viendront, et il se peut qu'un jour ils nous apprenent beaucoup de choses. Mais ils sont encore loin d'être ce qu'on les fait. Pourquoi donc vouloir paraitre, pourquoi toujours étaler ce qui n'est pas, et rendre ainsi suspect ce qui est réellement?

Un fléau terrible et dangereux qui nuit beaucoup aux sciences en Russie, est une censure rigide, oppressive. C'est une tache flétrissante dans le ca-

ractère humain d'Alexandre, et qui ne rappelle que trop le regne de son père. On ne saurait concevoir avec quelle dureté inexcusable la censure s'exerce à Pétersbourg. Je pourrais en fournir une preuve intéressante.

Au contraire si l'on peint les Russes, comme occupant un rang distingué dans les arts, c'est une vérité incontestable, qui ne peut être niée que par des juges ignorans ou passionnés. Le Russe a naturellement plus de disposition pour les arts que pour les sciences, qui trop sérieuses pour lui, offrent peu de prise à son imagination; il en résulte qu'il a fait dans les premiers des progrès plus brillans et plus rapides que dans les dernières.

Je crois qu'aucun peuple au monde n'a autant de talent naturel que le Russe pour tous les arts méchaniques relatifs au dessin. Sauvage et grossier, comme il est, du fond de l'empire il se rend à Pétersbourg; là il change en peu de tems sa hache contre le ciseau et le marteau; puis vous le voyez travailler un bas-relief en marbre d'après un modèle proposé; et vous jureriez qu'il est statuaire dès sa jeunesse; il devient peintre de bâtiment avec la même facilité, et il a encore plutôt appris la musique; ce dont je pourrais citer des traits incroyables. Un Russe commun, qui au bout de quelques années sait très-bien jouer de plusieurs instruments, et qui juge avec goût la musique composée pour cela par les étrangers, n'est point du tout un phénomène dans les chapelles des grands, quoique composées d'es-

claves; chez nous ce serait un prodige en fait de musique. Chaque Russe fait lui même sa *Balaleika*, espèce de guitare peu garnie de trous; il apprend à en jouer pour lui même; elle embellit ses danses et les heures de son loisir.

Quelques amis et moi, curieux de connaître le Russe, tel qu'il est, et voulant savoir ce qu'il peut devenir un jour, dans nos petits voyages hors de la ville, nous nous sommes maintefois attachés à quelqu'enfant russe de 10 à 12 ans. Je n'ai jamais rien vu de plus vif qu'un enfant russe de cet âge. Souvent il ne savoit pas même ce que c'était qu'un trayon; l'un de nous lui dessinait une maison, une église ou quelque chose de plus difficile, et avant que l'enfant eût bien compris, comment on tient cet instrument, il avait déjà copié, d'une manière lourde et grossière, il est vrai, mais dans des proportions absolument justes, les différentes parties de l'édifice. Quelques heures après, quand nous revenions de la chasse ou de la promenade, nous le trouvions encore assis au même endroit; la copie était presque correcte, la grossièreté avait disparu, et l'on remarquait déjà dans le dessin une certaine élégance.

Les Russes possèdent dans un haut degré l'art de voir, (expression heureuse que j'emprunte à notre respectable Blumenbach de Göttingue). Maintefois un simple paysan m'a confondu, en découvrant au premier ou au second coup-d'oeil des intrinques qui

avaient échappé à mon oeil bien plus exercé dans les chefs-d'oeuvre de l'art.

Les dispositions des Russes pour l'art dramatique sont extraordinaires; comme leur caractère est extrêmement souple et flexible, comme l'art d'une imitation parfaite leur est absolument propre, il leur est facile de représenter tous les caractères, à moins qu'ils ne soient dans le haut tragique, avec la vérité la plus frappante. Dans le comique surtout, le français seul peut les égaler, et nous autres Allemands pouvons beaucoup apprendre d'eux en ce genre. Voyez le Russe dans la vie commune, observez le dans ses différens entretiens; vous découvrirez en lui une vérité d'action, une modulation de voix, et ce qui est au-dessus de tout cela, une pantomime, qui n'a d'égale chez aucun autre peuple.

Que les Russes soient d'habiles danseurs, c'est ce dont tu t'es convaincu, sans doute, par tes propres yeux. Un petit garçon, une petite fille de six ans dansent déjà avec grace et coquetterie. Leurs danses ne sont pas sans expression comme les nôtres; elles peignent une action; ordinairement l'amour, la froideur, des bravades, une réconciliation, et ressemblent par là aux danses grecques, italiennes ou espagnoles.

La magnificence de Pétersbourg, et surtout l'église de Kasan, ce chef-d'oeuvre moderne, dû au génie de Woronichhin, architecte russe, prouvent avec éclat le talent et le goût des Russes pour cet art; la Russie a encore donné le jour à plusieurs

autres architectes distingués, tels que Wolkow et Sachareuw.

L'académie des arts forme un nombre considérable de jeunes Russes dans le dessin et dans la sculpture; ceux qui montrent le plus de talens, voyagent par ses ordres dans les pays étrangers, et tous les ans, ses expositions prouvent de la manière la plus satisfésante les progrès des Russes dans l'exercice de ces arts. J'ai souvent visité ces expositions et toujours fort longtems; j'ai été enchanté de plusieurs dessins, de plusieurs tableaux, et particulièrement, l'automne dernier, de plusieurs reliefs en argile, qui ne laissent rien à désirer au juge le plus sévère.

L'un représente Jean Basiliewitsch II, à qui un soldat apporte dans un casque de l'eau trouvée enfin dans un désert; et qui, au lieu de l'accepter, l'offre à boire à ses guerriers encore plus épuisés que lui; ce sujet proposé par la reconnaissance a été exécuté de six manières différentes; mais deux artistes surtout se sont distingués par le plan et par l'exécution. Quel superbe contraste entre les groupes de ces guerriers épuisés, et le Czar toujours beau, toujours plein d'une mâle vigueur; d'un côté, la soif peinte sur le visage de ces malheureux presque défaillans; de l'autre, leur inexprimable reconnaissance pour le héros généreux qui les rappelle à la vie; et lui, quel air noble et sensible! comme il jouit! comme il est enthousiasmé de la joie de ses soldats! Les deux bas-reliefs sont des morceaux magnifiques.

mais différens pour la représentation. M.rs Koslowsky, Pimenow, et Martow, se distinguent comme statuaires.

J'ai été également charmé, à la dernière exposition, d'un grand tableau, qui représente un vieil académicien de grandeur naturelle, instruisant ses deux jeunes fils: l'aîné, petit brun d'une phisionomie très-intéressante, portant d'un air réfléchi la pointe du compas à sa bouche, le plus jeune, aimable blondin, suspendu au cou de son père, avec un regard expressif et plein d'amour. Tout, jusqu'au moindre détail, est imaginé, exécuté d'une manière supérieure. Ce beau tableau sort encore de la main d'un Russe, de M.r Alexandrow; et après lui, Iwanow, Tschernschin et Kalbitschew méritent d'être nommés.

Dans le genre de l'histoire, j'ai remarqué également beaucoup de choses excellentes faites par des Russes, surtout à l'exposition de 1810. Plusieurs Russes dessinent supérieurement les animaux et les caractères; mais le conseiller de cour Orlowsky les éclipse tous, et je crois même qu'aujourd'hui il est vraiment unique en ce genre. Son tigre du Bengale, attaquant un Cosaque sur les frontières d'Orenbourg, et lui fracassant le bras gauche, le cheval se cabrant plein de désespoir, terrible et du pied gauche lui déchirant la poitrine, l'intrepide Cosaque lui fendant alors la tête d'un coup de hache; ce tableau est d'une beauté qui épouvante. Je l'ai vu très-souvent, je l'ai longtems considéré, sans pouvoir jamais

me défendre d'un certain effroi, à la vue du tigre qui semble vivant.

Pétersbourg offre plusieurs ressources pour la culture des arts. Je citerai avant tout le Musée de l'hermitage impérial, qui, outre plusieurs copies, contient une foule de superbes originaux, surtout de l'école flamande, et possède un trésor de pierres taillées; mais sans collection d'antiques. C'est dommage que ces tableaux soient presque généralement placés dans un faux jour, et que depuis onze heures jusqu'à deux, où d'ordinaire on les voit, ce faux jour leur fasse perdre une partie de leur mérite.

Un second défaut qui frappe à la vue de cette belle galerie, c'est qu'il n'existe point un catalogue général où le novice, en considérant maints tableaux pourrait demander des conseils et des éclaircissemens; il n'est là personne pour vous instruire; car vous n'irez point demander des lumières au laquais poudreux qui vous accompagne.

Combien l'usage de Dresde, de Munich et de Paris est préférable! là, à l'entrée de chaque salle d'art, vous avez pour un peu d'argent un catalogue raisonné, qui vous oriente d'abord, qui vous captive par ce qu'il y a de plus intéressant, et vous offre encore par la suite le meilleur mémorial, la meilleure description! Dans mes fréquentes visites à ces collections savantes, je me suis peu à peu composé moi même une petit catalogue des objets les plus remarquables, dans le dessein surtout de m'en rappeller la mémoire; mais je ne puis te le communiquer,

parcequ'il ne contient que des vues, que des pensées superficielles, et que par conséquent il ne peut avoir d'intérêt que pour moi.

On ferait bien encore d'ouvrir l'hermitage certain jour, et d'y laisser entrer toute personne décente, parcequ'il est toujours, si non difficile, au moins génant et couteux, de se procurer un billet d'entrée. Pour moi dédaignant cette formalité d'usage, je n'ai jamais pris de billet, mais en revanche j'ai donné cinq roubles à mon conducteur, ce qui rend tout le reste superflu; et je recommande cette méthode à tous les étrangers, d'autant plus qu'avec un billet même, on ne peut pas laisser le domestique sans une petite récompense.

C'est ici la mode, comme dans presque tous les monumens consacrés aux arts, qu'un étranger, dans l'espace de quelques heures, visite non seulement une file de salons, de chambres et de galeries décorées de tableaux, mais encore une multitude de beaux vases en malachit, granit, cristal etc. un grand amas de minéraux, de coquillages et de pierreries, un riche cabinet de monnoies et de médailles, une grande collection de pierres taillées, un cabinet de raretés précieuses en or, argent et ivoire, un dépôt d'instrumens astronomiques, les bibliothèques de Voltaire et de Diderot, enfin l'élégant théâtre de l'hermitage. Je ne connais pas de sensation plus rebutante que celle qu'on éprouve, lorsqu'au bout de cette course, on revient à soi-même, accablé et comme épuisé par la contemplation de tant de mer-

veilles disparates; on n'a rien vu, parceque on a tout considéré. Dans mes dernières visites, je me suis toujours borné à une seule espèce, et je suis parvenu à me faire ainsi des idées et des sensations plus distinctes.

Un second musée, remarquable surtout par les objets de sculpture, est l'académie des arts, dont la collection se compose en grande partie des études des eleves. Elle contient, dans une grande salle et dans plusieurs petites pièces voisines, des figures en gypse copiées d'après les plus beaux modèles de l'antiquité, et très-bien éclairées d'en haut. La seule chose qui m'y ait paru choquante, c'est que maints groupes y sont entièrement dispersés; les enfans de Niobé, par exemple, au lieu d'être réunis près de leur mère, se trouvent dans des endroits absolument separés. La collection de tableaux est, selon moi, insignifiante, et l'histoire de l'art demande seule peut-être qu'on y fasse attention.

Une magnifique statue de Catherine II, en marbre de Carare, exprimant son noble génie sous de belles formes, et parfaitement exécutée, un buste, en bronze, de Pierre I.er, peignant d'une manière inexprimable sa force sauvage, la statue colossale de ce même prince, créée par Falconet, ce grand maître, et décorant la place de Pierre, figure pensante et spirituelle, mais qui laisse encore entrevoir des traits de barbarie, voilà ce qui m'a toujours singulièrement plu.

Dans les salles d'architecture on trouve une ex-

cellente et nombreuse réunion de modèles anciens et modernes, des ruines d'Italie en foule, l'église de S.t Pierre à Rome, ainsi qu'une rare collection de superbes dessins. C'est dans les premiers quinze jours de Septembre que se fait l'exposition annuelle dont je t'ai parlé ; alors seulement, ces salles sont libres et ouvertes au public.

L'édifice qui renferme ces dépôts, dont M.r le conseiller d'état Reimer a donné en français une description raisonnée, est parfaitement conforme à son noble but, et peut se nommer à juste titre une école de la haute et belle architecture. C'est un carré régulier et immense avec un corps de logis, où la grandeur et la magnificence de l'architecture passe pour un chef-d'oeuvre, et produit dans la réalité l'effet le plus imposant. Pétersbourg, tout superbe qu'il est, n'a rien qui l'égale. L'architecture du dedans répond à celle du dehors ; de magnifiques escaliers, des vestibules, des salles superbes etc. succèdent aux décorations de sculpture les plus élégantes. Les quatre côtés de l'édifice enferment la grand'cour. Chacun de ces côtés a une belle entrée, avec une inscription en grands caractères d'or, indiquant sa destination ; vous lisez, *architecture*, *peinture*, *sculpture*, sur le portail de chaque aile différente. Le plus bel étage est destiné pour les collections dont j'ai parlé ; les étages inférieurs et supérieurs pour le logement tant des académiciens que des élèves, et pour les travaux dans les différens arts.

Cette académie a fourni, dans un espace de dix-huit ans, quantité de belles pièces, surtout en bronze, pour les châteaux de Zarskoje-Selo et de Pawlowsky. Le premier possède une galerie remarquable toute pleine de ces bronzes; et le jardin du dernier en offre, isolément et en groupes, plusieurs morceaux achevés. Mais ce qui montre avec éclat les progrès de cette académie, ce sont les six statues colossales en bronze, qui brillent maintenant dans le péristile et dans les niches extérieures de l'église Kasan. Elles représentent des sujets religieux, mais il me semble que pour la pensée et l'exécution méchanique on en voit peu de plus parfaites. Les grandes portes en bronze de cette église, où de magnifiques bas-reliefs représentent des traits de l'ancien et du nouveau testament, méritent une mention non moins distinguée.

Je passe aux musées privés, parmi lesquels la magnifique collection de tableaux et d'antiques du plus respectable et du plus humain des vieillards, le comte de Strogonof, enlevé trop tôt à l'humanité et à la Russie, mérite le premier rang. Cette collection est moins remarquable par le nombre que par le choix extrême des tableaux et des antiques. Elle contient des morceaux infiniment précieux de l'école italienne, morceaux qui manquent à la galerie de l'hermitage. Aucun Russe jusqu'ici n'a montré pour les arts un goût aussi noble et aussi éclairé, un amour aussi ardent que cet homme, le modèle de tous les Grands de Russie. C'était sous ce rapport

un oracle presqu'infaillible. Il avait passé sa jeunesse dans le berceau des arts qui manient le crayon et le ciseau; il avait observé à l'oisir les plus beaux chefs-d'oeuvre de l'Allemagne et de la France, de l'Angleterre et de la Hollande; puissament riche, il s'était procuré ce qu'il y avait de plus rare; sa collection s'était grossie tous les ans, et il en avait fait un excellent catalogue. Elle était ouverte par annonce à tout ami des arts, surtout aux étrangers, et un grand nombre a joui, comme moi, du bonheur d'être conduit par l'illustre possesseur lui-même; car c'était un plaisir pour ce vieillard toujours aimable, de conduire dans sa galerie les amis des arts, de leur rendre les choses doublement intéressantes par ses raisonnemens ingénieux, et de les inviter à de fréquentes visites. Il n'y avait pas la moindre ombre de l'arrogance ou de la vanité des Grands, mais une humanité qui ne peut être le fruit que d'un commerce intime avec les muses et les graces. Il n'est plus! le plus beau génie de la Russie est éteint! Mais le digne fils de cet excellent père ne fermera pas sans doute sa collection au public, et il perpetuera ainsi la reconnaissance de l'un, comme la mémoire de l'autre.

Un second musée très-considérable est celui du comte Besborodko. On est faché que ce ne soit qu'un appareil de luxe. Le comte lui-même se soucie peu de l'art, et n'a point en ce genre les connaissances nécessaires. La surveillance en est confiée, pour de faibles honoraires, à un homme insignifiant,

qui ne vous laisse point entrer sans de grandes difficultés. Cette collection contient beaucoup de choses précieuses des écoles italienne et flamande, mais presqu'absolument inutiles aux artistes.

On trouve des collections moins considérables, mais souvent bien choisies chez plusieurs Grands, et chez des citoyens de la seconde classe à Pétersbourg; je te citerai seulement pour exemples celles de la princesse de Tsch., du comte A., de M.r de N., du conseiller d'état P. et d'un artiste plein de goût, l'estimable D.r Sch. On trouve à Moskou, chez les Grands favorisés de la fortune, tels qu'un Demidow, Tscheremetjew, Urussow, Betzkoi etc., une foule de chefs-d'oeuvre étalés avec magnificence, et destinés surtout à embellir leurs superbes palais.

Quantité de beaux tableaux sont encore étalés dans Zarskoje-Selo, dans le palais d'hiver, et dans les autres châteaux aux environs de Pétersbourg. Gatschina possède un salon enrichi d'excellens ouvrages de sculpture, anciens et modernes, et Pawlowsky une brillante galerie pleine de statues de marbre.

La peinture est, après la musique, l'art chéri de nos dames qui se piquent de culture; et réellement j'en connais deux qui par leur goût délicat et leurs rares talens, méritent une distinction toute particulière; c'est M.de de R. qui nous a tous enchantés à l'hermitage par son superbe tableau du *Christ portant la croix*, crayoné en noir et rouge d'après Guido Reni, et Mademoiselle de P., dont

l'extrême modestie voudrait en vain cacher le noble goût et les grands talens; qualités d'autant plus rares et plus estimables, qu'elle est encore grande virtuose sur le Piano, et qu'elle parle parfaitement allemand, français, russe, anglais et italien.

Quant au talent dramatique des Russes, je t'en parlerai plus convenablement dans une autre lettre consacrée au théâtre; je termine donc ici cette esquisse, qui généralement réclame ton indulgence, mais où tu reconnaitras du moins le caractère de la vérité.

Adieu, vis content, heureux, et salue cordialement Emma de la part de ton etc.

SIXIÈME LETTRE.

LES HOMMES
CONSIDÉRÉS PHISIQUEMENT.

A EMMA.

Les hommes sous ce rapport peuvent-ils juger les hommes? — Amour de la justice. — Beauté des hommes à Pétersbourg. — Opinions de Schlœzer et de Moriz Arndt. — Portrait phisique du Russe. — Beaux officiers. — Officiers de la garde, russes et français. — Alexandre et Constantin. — Conclusion.

LES HOMMES
CONSIDÉRÉS PHISIQUEMENT.

A EMMA.

Je vous vois déjà sourire, chère Emma, au premier coup-d'oeil jetté sur ce titre. Comment un homme, vous entends-je répéter, comment un homme peut-il juger impartialement son sexe, surtout vis-à-vis d'une Dame? Ici tout ne sera-t-il pas beau, excellent, parfait, tandis qu'on trouve tant à blamer, à critiquer dans les pauvres femmes? Un moment de patience, chère Emma. Dans deux lettres à Édouard, je critiquerai les *Pétersbourgeoises* et plusieurs étrangères pour leur éducation et leur extérieur; je regretterai qu'en ce point elles fassent si peu pour elles-mêmes et pour les autres; mais je reconnaitrai leur mérite supérieur comme épouses et comme mères; je les préférerai même sous ce rapport à plusieurs de mes compatriotes allemandes. Est-ce là être vrai et juste? Ou bien faudrait-il dire pour plaire au sexe: ce sont des modèles de beauté, d'amabilité, de fidélité à remplir leurs devoirs? Toute étrangère, en lisant un pareil panégyrique, serait en secret mécontente, et dirait à sa voisine, en

se moquant avec justice : allons, allons, il ne doit pas être si difficile, on le sait bien, les Messieurs etc.! Eh bien, je vais juger mon sexe, et vous dites déjà d'avance : *comme il sera partial!* écoutez donc et prononcez mon arrêt.

Je vous présente d'abord les hommes, sous le rapport le plus intéressant pour les dames, comme des statues, purs ouvrages de l'art. Parmi les brillans côtés des jeunes hommes de Pétersbourg, c'est sans contredit le côté le plus brillant.

Une chose qui frappe ici peut-être plus que dans toute autre grande ville de l'Europe, c'est cette multitude de beaux hommes qui étonne tout étranger, et qui doit même souvent obtenir grâce pour le trop petit nombre de belles femmes; car pourquoi la vue d'un bel homme n'auroit-elle pas aussi pour les hommes quelque chose d'agréable?

Schloezer, le panégyriste des Ruthenieus, nomme les Russes *la grande nation*, et Maurice Arndt remarque avec esprit et justesse, que Schloezer a raison, s'il veut parler de la grandeur du corps. Je suis du même avis, autant que je connais les Russes; quoiqu'en général d'une taille moins grande que petite et ramassée, plusieurs sont grands et gros; leur constitution est forte et solide, sans avoir pourtant la vigueur, l'énergie phisique du Scandinave et du Polonois; d'ailleurs quelle différence pour la phisionomie!

Le Russe porte en général une tête petite et délicate sur un col très petit; sa partie supérieure jus-

qu'à ses larges épaules et sa poitrine plate, n'offre rien de marquant, mais tout est rond, lisse; et la partie inférieure parfaitement bien taillée. Les vrais Russes ont quelque chose d'agréable et de fin, mais nul feu, nul trait saillant de force; un front droit et court, à moitié couvert de cheveux blonds, des yeux gris ou bleus, d'un cristal un peu terne, avec un regard timide et mal assuré, mais plein de ruse, un nez délicat, bien dessiné, souvent un peu courbé avec grâce, une bouche également délicate, avec un menton large, un peu éminent.

Vous sourirez de mes détails anatomiques et physionomiques, mais ils conviennent ici, chère Emma, pour vous donner une idée généralement avantageuse des hommes russes, et vous expliquer en partie le grand nombre des Antinoüs Scythes de Pétersbourg.

Les militaires très-nombreux ici, (puisque dans l'automne 1811, ils s'élevaient à plus de 55,000 hommes,) surtout les régimens de la garde à pied et à cheval, et les régimens de grénadiers, sont l'élite des plus beaux hommes de tout l'empire; et c'est précisément de ce luxe militaire que résulte la multitude étonnante des beaux hommes de Pétersbourg.

Dans les chevaliers et les dragons de la garde, dans les Uhlans et les Cosaques, j'ai souvent trouvé des hommes, tels que jamais je n'en avais vu ailleurs. Les gardes prussienne, saxe, et française, possèdent de très-beaux hommes, mais sous le rapport des formes, ils n'égalent point les gardes russes, quel-

que préférables qu'ils leur soient d'ailleurs pour le maintien gracieux, pour les traits animés et spirituels du visage.

L'empereur Alexandre lui-même et son frère, le grand-duc Constantin, doivent être placés sous ce rapport parmi les hommes vraiment beaux; et c'est un plaisir de les voir à la parade, avec leur uniforme simple, mais plein de goût. Plusieurs de nos dames allemandes et françaises s'en sont trop bien convaincues, particulièrement aux conférences d'Erfurt, pourqu'il faille leur en rappeller le souvenir. Combien de belles bouches françaises ne se sont-elles pas écriées alors: *ah qu'il est beau!*

Je pourrais ajouter, chère Emma, un trait caractéristique des habitans indigènes et non indigènes de l'empire russe que j'ai vus et observés ici; mais ce serait une entreprise très-difficile, quelqu'intéressant que soit le sujet. Il faudrait pour cela de mon côté un talent rare pour l'expression et les détails descriptifs, et du votre, une patience et un intérêt que je ne vous crois pas plus, que je ne me sens à moi-même de capacité. Laissons donc maintenant les beaux hommes de Pétersbourg, et permettez moi de peindre à Édouard, dans une de mes lettres prochaines, leurs moeurs et leurs vertus sociales. Jusque là, salut et gaité!.... Votre etc.

SEPTIÈME LETTRE.

LES FEMMES
CONSIDÉRÉES PHISIQUEMENT

A ÉDOUARD.

Introduction. — Difficulté de l'entreprise. — Phénomène universel. — Caractère principal. — Causes et effets. — Bains d'étuve. — Fard. — Etrangères. — Destin général. — Estoniennes et Livoniennes. — Polonaises. — Dangers de leur société intime. — Différence des femmes russes selon les differentes nations. — Lithuaniennes. — Françaises. — Allemandes. — Italiennes. — Anglaises. — Conclusion.

LES FEMMES
CONSIDÉRÉES PHISIQUEMENT.

A ÉDOUARD.

J'ABORDE ici, cher Édouard, un chapitre très-épineux, qui dans le fond ne m'inquiète pas légèrement. Si je dis ici la pure vérité, on va peut-être me traiter de méchant, de libelliste; si je ne la dis pas, pourquoi prendre la plume? Oui, observe les femmes de Pétersbourg dans leurs relations domestiques et sociales, dis en ton mot avec franchise, et tu courras bien moins de risque, que de parler seulement à demi voix de leurs qualités phisiques. Dis moi, toi-même, cher Édouard, combien n'est-il pas de femmes, même chez nous, (car sur ce point elles se ressemblent absolument toutes,) combien n'est-il pas de femmes, qui vous pardonneront de dire? „leur éducation est manquée ou incomplete, elles ne brillent point en société.“ Elles croient que c'est quelque chose d'accidentel, quelque chose d'étranger qu'elles peuvent se procurer encore. Mais avise toi de dire: „cette femme est très bien élevée; elle a l'esprit formé et le coeur sensible, elle possède de jolis talens, c'est dommage .... qu'elle n'ait pas le moindre attrait, qu'elle ait un visage insignifiant et sans ame, des

yeux sans expression, une figure triste et sans grace, un maintien gauche: " te voilà perdu sans retour dans son esprit, fût-elle assez prudente pour cacher sa haîne, et avoir l'air de n'attacher de mérite qu'à la beauté de l'ame. Imagine toi maintenant mon embarras, d'avoir quelque chose de désavantageux à dire, sous ce rapport, de presque toutes les femmes nées à Pétersbourg. Ce qui me console uniquement dans cette position critique, c'est l'espoir que mes observations ne s'échapperont point aisément de ton discret bureau, pour tomber entre les mains de nos bonnes, mais non belles, *Pétersbourgeoises*.

Un phénomène qui frappe désagréablement tout étranger dans la première quinzaine de son séjour en cette ville, mais qu'il trouve toujours confirmé dans les promenades et les spectacles, dans les églises et les soi-disant mascarades, dans les premières maisons et dans celles de la classe moyenne, comme dans les chambres des domestiques et sur les marchés, c'est que les femmes de ce pays, quel soit leur état, sont singulièrement disgraciées de la nature. Tout étranger le remarque, tout étranger s'en plaint; car nous sommes tellement organisés, nous autres hommes, qu'un beau visage de femme, des formes élégantes et un maintien gracieux, nous récréent et nous réchauffent, comme les rayons d'un soleil printanier. Si j'étais philosophe, j'écrirais un traité sur ces effets sympathiques, et je démontrerais, d'une manière irrésistible, que c'est le sentiment le plus pur, celui qui prouve le mieux la *spiritualité* de l'homme, et son goût pour le beau. Ce moyen de se réchauffer

manque encore ici comme tant d'autres, et le pauvre étranger doit changer considérablement l'échelle de son thermometre érotique, s'il ne veut pas, à la vue des dames russes, devenir tout-à-fait glace.

Il faut, Édouard, que j'entre ici avec toi dans quelques détails; autrement tu me taxerais de prévention et d'un laconisme déplacé.

Le caractère général d'un visage féminin à Pétersbourg, est de n'en point avoir. Des traits plats et insignifians, des yeux morts et inanimés, pour parure ordinaire, des roses et des lis purement artificiels; réunis tout cela, Édouard, et tu sentiras aisément combien l'ensemble est peu agréable. Je ne puis aider ton jugement par des comparaisons; car je n'ai jamais rien vu de semblable, au moins dans notre patrie, où les femmes à juste titre se nomment le beau sexe.

Quand on pense ici aux habitantes de Leipzig, de Dresde, de Munich, de Berlin, de Vienne, et même de Lintz, et qu'on se permet un parallèle, on n'oserait en proclamer hautement le résultat.

Nulle vie, nulle étincelle d'esprit ou de sentiment, nulle joie et nulle peine, nul désir, nulle bienveillance, nul amour, rien de prononcé, rien de saillant en elles! Les visages féminins sont la plus fidèle expression du climat et de la nature qui les ont formés. Il est impossible d'en dire quelque chose d'absolu, de positif, je l'ai tenté souvent, et j'ai toujours trouvé qu'il n'est rien là qui tranche; ce n'est partout qu'une variété insipide. Néanmoins j'ai très-fréquemment remarqué des fronts saillans,

des nez retroussés et des mentons d'une petitesse demesurée. Le pire de tout, c'est qu'une vieillesse précoce vient presqu'aussitôt faner les fleurs de la jeunesse. Des couleurs fraiches et saines donnent au moins quelques charmes au visage le plus insignifiant, et les roses sur un sol ingrat se concilient le respect, mais ici l'on goûte très-rarement cet avantage.

Plusieurs causes différentes opèrent ces effets. La première est un climat sauvage, un sol inhospitalier; comment quelque chose de beau, de brillant, de vif et d'animé pourrait-il y croitre et prospérer? les animaux les plus nobles y dégénèrent et s'y dégradent plus vite qu'ailleurs; il manque à leurs traits le sentiment du bien être et la plénitude de la vie; pourquoi l'homme ferait-il exception? cette influence défavorable est plus frappante encore dans les étrangères, ainsi que dans leurs enfans qui naissent ici, et dont je te parlerai plus tard.

Une seconde cause non moins grave, est l'usage universel et fréquent de ce terrible bain d'étuve, dont tu as sans doute lu la description comme celle d'un phénomène national; je t'y renvoie. Comment le corps d'une femme, dont tout le système nerveux et musculaire est bien plus susceptible de développement et d'extension que celui de l'homme, comment pourrait-il supporter, sans désavantage pour son extérieur, une transpiration violente, une dilatation produite par trente cinq dégrés de chaleur, et par les exhalaisons les plus fortes? quel effet ne doit pas produire sur la peau cette action vé-

hémente ? la peau délicate d'une femme s'y dilate avec violence; l'opération finie, elle ne se resserre point comme la peau élastique de l'homme; après un usage fréquent de ce bain, elle reste dans un état de dilatation immédiatement suivi du relachement et des rides. Vous voyez ici des Russes indigènes, de vingt à vingt deux ans, à qui vous en donneriez au moins trente trois ou trente cinq, et qui paraîtraient même encore plus vieilles, si elles ne savaient cacher pour quelque tems par une couche épaisse de fard les sillons de leur peau.

Le fard que viens de te nommer est la troisième cause qui défigure les femmes de Pétersbourg, dans la moyenne et dans la dernière classe. La manie de se peindre est l'une des preuves les plus anciennes et les plus générales du goût pour la parure; c'est dommage que chez nos Européennes elle se borne à une partie du corps, dont cet artifice fane et détruit si aisément la beauté naturelle. Mais les Russes emploient le fard à la manière des Otahitiennes et des Nukahives; ce n'est point chez elles une légère empreinte sur les joues, c'est un crépis véritable, et une partie des étrangères fixées à Pétersbourg, est très-disposée à suivre ce bel exemple. Une marchande de Pétersbourg en pleine toilette, et le visage platré de fard, un jour de fête, est, pour moi du moins, le spectacle le plus odieux et le plus repoussant; mais il est loin de déplaire aux Russes, même à ceux d'un rang plus élevé.

Je ne t'ai parlé jusqu'ici que des Russes indigènes de Pétersbourg, formant le plus grand nombre. Si

j'en crois mes yeux, les dames du premier rang sont tout aussi insignifiantes, tout aussi insipides que les autres, quoique parmi les causes qui détruisent leur beauté fragile, l'on ne puisse compter ni l'emploi du fard, (tel que je l'ai indiqué), ni les bains d'étuve; le défaut de beauté tient donc essentiellement à l'espèce et au climat.

Il n'en est pas de même des étrangères, et sous ce rapport je compte parmi elles les Estoniennes, les Livoniennes, les Curlandaises, les Polonaises et les Lithuaniennes. Réunies à nos chères compatriotes allemandes, aux Françaises, aux Italiennes et aux Anglaises, elles forment toujours un spectacle très-agréable. J'aime trop cette *flore* de la ville des Czars, j'aime trop ses vertus et ses salutaires effets, pour ne pas dire un mot en particulier de chacune des fleurs qui la composent. Je dois te dire avant tout, comme un fait général et palpable, que cette classe de beautés paye aussi un cruel tribut au climat et à son genre de vie, par la perte d'une partie considérable de ses attraits. Toutes ces étrangères perdent singulièrement dès les premières années de leur séjour ici; elles vieillissent à vue d'oeil, quand même dans leur patrie elles ne seraient qu'à la fleur de leur âge. J'ai souvent fait cette remarque moi-même sur plusieurs jeunes personnes de Livonie, d'Estonie, et de la Pologne septentrionale, arrivées ici peu après moi en 1810, et qui déjà, dans l'automne de 1811, avaient perdu la plus grande partie de leurs charmes. Si ces effets s'opèrent sur des constitutions, dont le climat a tant d'analogie avec celui de Péters-

bourg, que ne doit pas souffrir une Française, une italienne, une Viennoise? Malgré ce cruel tribut payé au climat par la perte ordinaire de la peau du visage, du teint des joues, et des graces de l'embonpoint, les étrangères restent encore les seuls êtres qui récréent et consolent l'oeil de l'homme trop souvent blessé par la vue des visages indigènes! nous trouvons du plaisir à contempler un minois, que nous n'eussions peut-être pas remarqué dans son pays, mais qui nous parait ici très-distingué. Pleins de ce sentiment qui nous entraine vers le beau, nous attachons, autant qu'il nous est possible, nos regards souvent rebutés sur des formes ici très-élégantes, sur un pied délicat et mignon, sur un maintien gracieux, sur l'adroite coquetterie d'un habillement bien choisi; nous prolongeons sans peine notre promenade de deux ou trois Werstes, dans l'unique dessein de jouir un instant d'une vue si agréable.

Ce qui caractérise les Estoniennes et les Livoniennes est un teint naturellement très-frais, une aimable et douce harmonie dans les traits, une belle peau; bien taillées d'ordinaire, leur pied seul a rarement des graces. La bienveillance naturelle et ingénue, qui réside au fond de leur coeur, se peint évidemment dans leurs yeux ouverts.

Les femmes qui tiennent le sceptre de la beauté en Russie ne sont pas les Circassiennes si injustement célèbres, d'après leur renommée dans le serail, mais les Polonaises, et les Lituaniennes si différentes de leurs soeurs les Russes. C'est en elles que vous trouvez tout le feu du midi, de vives étincelles

d'esprit et de gaité, toute la séduction des désirs, des yeux brulans d'une ardeur secrete; la plus belle peau jointe à une taille voluptueuse, le maintien le plus gracieux joint à des formes regulières; le sentiment et l'esprit dans chaque coup-d'oeil, chaque mouvement; leur langue maternelle, pleine d'harmonie et de grace dans leur bouche, la Française et la Russe pleines de cadence et de mélodie. Voir quatre jolies Polonaises, parées de l'habillement a demi militaire, (sorte de petite casaque d'hussard à demi ouverte, avec un petit corset d'écarlate bien fermé par dessous, une robe étroite et courte, des bottines jaunes garnies d'éperons, la tête nue et des tresses flottantes par derrière,) les voir danser la quadrille de Masurca, avec une pantomime indescriptible, inimitable, et toutes les graces de leur souplesse naturelle, c'est là, cher Édouard, un spectacle dont je voudrais que tes yeux connaisseurs fussent une fois témoins; tu serais ravi, j'en suis sûr, comme je le suis encore moi-même toutes les fois que je vois une telle danse. L'on ne peut rien imaginer de plus enchanteur, de plus attrayant, et il faut y ajouter encore tous les charmes de la musique *masuriche.*

Garde toi de fréquenter une Polonaise intéressante et jolie. Dieu! c'est un labyrinthe dont, malgré tous les fils anciens et modernes, nul homme sensible, nul homme de tête et de coeur ne peut trouver l'issue; elle réunit ce qu'ont d'aimable toutes les nations, et conserve toujours comme prédominantes ses belles qualités de Polonaise; elle demeure toujours neuve, on ne s'en lasse jamais, vécût-on

plusieurs années dans sa société! Les plus beaux ornemens de la cour et du premier rang sont plusieurs dames polonaises de grande famille, mariées à des Grands de Russie; les princesses Tseh..... L., R., G., plusieurs comtesses, la belle N., etc. Mon œil aime surtout à se reposer sur la noble figure de cette dernière, et sur ses beaux traits qui n'ont pas besoin d'être relevés par des brillans et des perles.

Je reviens encore une fois sur ce sujet, parce qu'il est trop frappant; quelle différence, ou plutôt quel contraste parfait et absolu sous tous les rapports physiques et moraux, entre une polonaise et sa soeur la Russe! pas un trait de ressemblance! et cependant même origine, même idiôme; (car la langue polonaise, comme on sait, n'est guère qu'un dialecte du Russe). Même différence entre le bouillant Polonais, plein d'esprit, plein d'une beauté mâle, et le Russe canteleux, imitateur, aux épaules larges et solides. La seule cause que j'en puisse imaginer avec M. Arndt, c'est que cette odieuse race des Mongoles a régné sur les Russes pendant près de deux siècles, c'est que leur mélange avec elle s'est perpétué pendant bien plus de générations, que chez les autres Sclaves de l'occident et du sud-ouest, tels que les Polonais, les Esclavons, les Bohémiens, les Kassubes, les Croates, etc.; ceux-ci n'ont subi le joug Tartare que quelques dizaines d'années; ils ont pu par conséquent conserver plus d'originalité, ils ont pu rester une race d'homme plus belle et plus vigoureuse que les Russes.

Les Lithuaniennes du gouvernement de Wilna et de Grodno ressemblent beaucoup aux Polonaises leurs voisines, mais avec un alliage qui les en distingue visiblement.

Tu connais les Françaises, cher Edouard; elles n'oublient point ici leur talent national d'attirer et d'enchaîner par l'élégance. On en trouve de très-aimables au théâtre et dans les ballets, comme dans les innombrables magasins de modes, de fleurs, de linge, etc., elles perdent ici bientôt une grande partie de leurs charmes, mais leur aimable conduite fait aisément excuser la vieillesse précoce de leur visage, et la perte de leur bel embonpoint.

Nos compatriotes Allemandes sont ici très-peu nombreuses, parce qu'elles n'y viennent point par spéculation, comme les Françaises; puis la plupart des seigneurs allemands n'y amènent point leurs épouses, ils en viennent plutôt prendre; mais comme le climat et le genre de vie les vieillissent bientôt, elles ne se distinguent pas des autres étrangères, parmi lesquelles elles restent confondues.

Les Italiennes sont en très-petit nombre, mais dans ce petit nombre il en est quelques-unes d'éminemment — dirai-je belles? non, attrayantes? non, ce mot est impropre et trop faible, ravissantes? oui c'est cela, mais sans expliquer comment; car c'est un mystère difficile à sonder. J'ai vu au théâtre français une italienne dont se souviendront sans doute tous les étrangers qui se trouvaient alors à Pétersbourg, et qui, comme moi, fréquentaient souvent ce théâtre; j'ai longtems occupé près d'elle un

fauteuil, place qu'on m'a fort enviée. Je ne puis te peindre, Édouard, ce qui se passait en moi, lorsque je m'asseyais près de cette enchanteresse. M.elle George, M.de Philis de Gligny, Durand, Granville, Talon, Leblanc, Andrieux, la charmante Devin, Julie Evra, et M.de Milin, toutes les beautés, tous les talents de ce superbe théâtre, s'anéantissaient pour moi sur la scène; car souvent je n'entendais, je ne voyais rien de tout cela, quand j'observais la figure et les traits de ma voisine. Je n'éprouvais, je ne sentais qu'une pensée dans laquelle se fondaient harmoniquement chaque partie séparée de son corps, chaque trait de son visage, chaque regard de cet oeil impossible à peindre, chaque pli de son habillement plein de goût. J'ai dit de son oeil impossible à peindre, et j'ai raison, j'ajouterai seulement que ce n'étaient point des flammes éclatantes qui jaillissaient de son oeil noir, (selon l'idée ordinaire que nous nous fesons des Italiennes, nous autres Allemands), non, c'était un feu intérieur très-vif, mais enveloppé d'un léger nuage qui en adoucissait singulièrement l'éclat, et où la prunelle semblait comme nager. Un Schal tombé par hazard, que je relevai et que j'eus le plaisir de lui rattacher, de petites complaisances, des attentions qu'on a au théâtre pour sa voisine, la connaissance que j'avais de sa langue maternelle, mon voyage projeté en Italie, me firent bientôt faire sa connaissance; tout cela fournissait assez à notre entretien, mais il m'a été longtems impossible de supporter son regard, elle le remarqua et me dit, un jour en plaisantant: *en*

Italie, Monsieur, on regarde les femmes. Je rougis, je begayai un compliment, elle se mit à rire, et ajouta: *que les Allemands sont drôles!* Ces paroles m'inspirèrent du courage, etc. Cher Édouard, si toutes les dames en Italie ont de tels yeux; je ne conçois pas qu'un jeune allemand puisse encore en vie repasser l'Appennin! — Stultum me fateor! Horat. satyr. lib. II. sat. 3.

Mais trève sur les Italiennes. Voilà, je crois, ce qui s'appelle bien bavarder, bien battre l'air.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire sur les Anglaises. C'est tout le contraire des Italiennes, des Polonaises et des Anglaises. De la pureté, de la régularité dans les proportions, mais sans embonpoint; de l'élégance dans la tenue et la mise, mais sans les rafinemens de la coquetterie; une peau d'une beauté et d'une blancheur étonnante, les traits du visage délicat, des yeux bleus et pleins de douceur; mais tout cela, sans ton, sans énergie et sans ame; rien de piquant, rien qui vous enchaîne.

Il est tems de terminer cette lettre, qui ne te déplaira peut être pas entièrement, cher Édouard. Tu y reconnaîtras du moins, trait pour trait, ton ancien ami, et tu ne l'en aimeras pas moins, parcequ'il n'a pas oublié son Ovide, son Horace, son Properce et la philosophie de ces précepteurs de la jeunesse, au milieu des glaces et des neiges du nord... Adieu.

HUITIÈME LETTRE.

LES JEUNES HOMMES.

A ÉDOUARD.

Hommes de lettres. — Leur faiblesse et leur nullité littéraire. — Causes. — Point de goût pour le beau et l'esprit antique. — Que sont-ils en société? — Liaison. — Amour. — Militaires. — Louange méritée. — Distinction. — Exclus de la plupart des maisons. — Négocians. — Point d'esprit mercantile. — Hospitalité. — Education de la jeunesse. — Anglais. — Terrible manie du jeu parmi les jeunes gens.

LES JEUNES HOMMES.

A ÉDOUARD.

« What an empty thought less tribe! »
Engl. Mus.

Pour observer plus aisément les jeunes hommes et les mieux caractériser, je les divise en trois classes bien distinctes; les littérateurs, parmi lesquels je place le grand nombre de ceux qui ont fait des études et qui sont employés dans les colléges (*), dans les bureaux des ministres, etc.; les militaires, et les négocians.

Commençons donc par les littérateurs. Quelle espèce stérile et peu amusante en général, si c'est par l'esprit qu'on doit en juger! Il est dur de parler ainsi d'une classe entière; mais l'expérience prouve que les lumières, que les connaissances de la plupart des jeunes hommes de cette classe font réellement pitié. Combien est rare en eux le goût profond pour les sciences, le travail soutenu, la passion de l'étude! Combien est rare le désir de percer au-delà de la superficie, de remonter aux sources! Cependant ils ne possèdent pas même les qualités opposées,

(*) Les différentes administrations de l'état.

les plus ordinaires; ils ne possèdent pas même cette teinture générale des sciences qui ont entr'elles le plus d'analogie, et qui supplée jusqu'à un certain point aux connaissances solides. D'après ma propre expérience, les exceptions à cette regle générale se trouvent tout au plus dans les étrangers, presque jamais dans les Russes, et cette remarque, très-souvent faite avant moi, a sa confirmation et son fondement dans l'état actuel de l'instruction publique en Russie.

Qui a inspiré jusqu'ici à nos jeunes Allemands l'idolâtrie des sciences, cette passion ardente pour l'érudition et l'étude? Disons plus; qui a fait de l'Allemagne le pays le plus riche de la terre en grands génies sous le rapport des sciences et des lumières? C'est, à mon avis, l'instruction sérieuse et bien entendue des jeunes hommes dans les hautes écoles, c'est cet esprit des sciences qu'ils ont puisé dans nos académies, et qui les perfectionne si heureusement eux-mêmes; mais ce n'est pas là que cet esprit peut naître; il ne peut que s'y nourrir et s'y fortifier, après avoir été déjà développé avec force par de premières leçons. Que serait devenue notre érudition allemande avant et après la réformation, si le sort nous eût ravi ces nobles et éminentes écoles, ces excellens gymnases, ces instituts de Princes, de Cathédrales, de Cloîtres et de Chapitres, vraies sources d'érudition, nos universités si nombreuses? Lis là-dessus le classique Villers, et tu y verras la preuve de ce que j'avance.

Je ne prétends pas que l'existence d'institutions semblables eût inspiré sur le champ en Russie le goût des lumières, et le plaisir de se livrer à des études sérieuses; ce serait méconnaître tous les obstacles qu'offrent encore les circonstances physiques, politiques et nationales du pays; tout ce que je sais, c'est que sans elles les études sérieuses, et la vraie science sont impossibles. Tu me répondras, et avec raison, que sans se livrer aux études sérieuses, on peut les aimer et les estimer, ou même par ton, si tu le veux, en affecter le goût. Tu m'objecteras qu'à Paris, cette bruyante capitale de l'Europe, où les jouissances de la vie sont bien plus fréquentes et plus variées qu'ici, où les distractions sont plus agréables et plus charmantes, les jeunes français montrent en général de l'amour pour quelques sciences; que la chimie, les mathématiques, l'histoire naturelle, etc. y sont cultivées avec zèle par une foule de jeunes hommes, qu'il est au moins du bon ton de s'y appliquer; quoiqu'il soit rare d'y faire de grands progrès; tout cela prouve, ajouteras-tu, que sans nos écoles et nos universités allemandes, que souvent même sans une préparation sérieuse, la jeunesse peut aimer, estimer et cultiver les sciences, et que par conséquent, si cela n'est pas, il faut en chercher la cause ailleurs que dans la privation d'établissemens semblables. La remarque est juste! *Opposita juxta se posita magis elucescunt.*

Je ne parle pas des jeunes gens qui suivent encore leurs cours, et dont plusieurs se distinguent avanta-

geusement, même chez les Russes; je ne parle pas non plus d'une foule de savans estimables, d'académiciens etc., mais des jeunes hommes admis dans les cercles du beau monde, du grand nombre des employés qui ont reçu, soi disant, les principes des sciences, et qui ont suivi les universités indigènes ou allemandes. Viens ici, cher Édouard, fréquente les un an ou deux, comme j'ai fait, et tu te verras forcé de te concentrer en toi-même avec ton amour pour les sciences. Nul combat d'esprit, nulle lutte, nul développement de pensées et de vues, et ce qui m'a toujours désolé davantage, nul goût, nul amour pour l'antiquité, pour ses belles langues, ses moeurs et ses usages, nul attrait pour les plaisirs, pour les douces jouissances qu'inspirent à un coeur sensible, au milieu d'un monde ténébreux, insipide et sauvage, les sublimes génies de la Grèce et de Rome avec leurs accents qui, comme des accords venant d'un meilleur monde, retentissent jusque dans nos deserts. Je voudrais savoir ce qui, dans les heures si douces et si aimables de la contemplation, du retour à soi-même, peut donner à ces hommes de la consolation, du courage et du ressort, ce qui peut les délasser, au milieu de leurs vils entours, de leurs petites occupations, et des regards qu'ils jettent sur leur patrie et sur les hommes. Je croirais presque que ces momens si délicieux leur sont entièrement inconnus.

Leur vie se partage entre le travail et les dissipations de la société. Les plus heureux jouissent encore de la musique; mais les aliments solides et répa-

rateurs que fournissent à l'ame des études importantes et chéries, le commerce avec les anciens, ou un goût décidé pour les génies poëtiques du moyen âge et des tems modernes, ce pur nectar de la vie n'est point leur nourriture ordinaire. Heureux, s'ils n'en ont point l'idée, ou s'ils sont en état de la remplacer par une autre; autrement dans ces tristes climats, où la nature a si peu de charmes, où elle reste si longtems plongée dans le sommeil de la mort, ils seraient très à plaindre.

Ce que j'ai dit peut te faire juger de quelle ressource sont ces jeunes messieurs dans la société, dans le commerce de la vie, et de ce qu'ils deviennent quand ils cessent d'être jeunes et vieillissent. Ils sont l'ornement des sociétés nombreuses, de tous les grands cercles, (dont tous les sujets sérieux s'excluent d'eux-mêmes, parcequ'ils exigent la retraite), car ils ne manquent en société ni d'agrément ni de souplesse; ils parlent bien français, ils dansent bien, souvent même ils jouent de quelqu'instrument, ils savent très-bien manier les sujets ordinaires sur les quels roule la conversation des femmes, et parlent du théâtre presqu'en connaisseurs; que peut-on exiger de plus d'un jeune homme dans une grande société? mais suis les dans ces petits cercles ou préside la confiance, vois les près des femmes les plus intéressantes et les plus éclairées, tu remarqueras bientôt leur nullité, leur prompt épuisement, et cette ardeur pour le jeu qui caractérise si bien la jeunesse de Pétersbourg; tu verras comme ils savent

peu, amuser un petit cercle de dames par quelque chose d'intéressant, quand les matières générales de l'entretien du jour sont une fois épuisées. N'attends de leur part aucune communication de pensée, rien qui pique ou réveille l'esprit, rien qui nourrisse l'ame solidement.

Il en est de même en amour; dans le premier moment, la nouveauté de l'objet les anime; le second est déjà pour les sens; bientôt tu ne vois plus que la fausse réverbération d'un éclair de bonheur. Où sont ici ces heures délicieuses et fortunées, où l'ame en extase se communique, où l'esprit s'anime, où l'homme par son mérite et ses lumières se fait estimer d'une beauté sensible, la paye de son sacrifice et de son amour, où elle trouve un homme dans le plus beau sens de ce mot, quand l'ivresse se dissipe pour quelques instans, et que les bras sont las des étreintes de l'amour? Si les femmes de ce pays sont en général si peu de chose, si les étrangères seules méritent d'être nommées avec distinction, il faut, je crois, en accuser principalement les jeunes hommes, et leur défaut de lumières; tu me demanderas, il est vrai, et avec raison: pourquoi la femme exige-t-elle si peu de l'homme? pourquoi se contente-t-elle de moins encore?

Alexandre I.er a ordonné par son Ukase du 3 avril 1809, que les Chambellans et les gentilshommes de la chambre se choisissent dans l'état un service actif; par son Ukase du 6 août 1809, il a ordonné qu'à l'avenir aucun avancement n'aurait lieu que d'après

un examen préalable; mais jusqu'ici ces sages loix, dont le but est d'initier aux sciences une nombreuse jeunesse, ne paraissent point avoir produit des effets très-utiles.

Voilà, cher Édouard, ce que j'avais à te dire des hommes de lettres, de qui la société peut exiger le plus, d'après la culture de leur esprit et leur destination. Je passe aux militaires. Je ne répeterai pas ici bien des choses que je dis ailleurs, quoiqu'utiles pour l'intelligence des faits; tu pourras les lire dans la lettre que je t'adresse sur les militaires. Je dois répéter, d'après ma conviction, à la louange des militaires d'ici, qu'ils donnent à la société tout l'intérêt qu'on peut attendre des hommes de leur profession, souvent même plus encore. La classe des jeunes officiers d'une naissance distinguée, d'une fortune considérable et liés aux familles de Pétersbourg, prend part à tous les cercles du beau monde, et selon moi, c'est le véritable ornement de la capitale. Je compte parmi eux presque tous les officiers de la garde et de l'état-major, dont l'éducation et la politesse rappellent si agréablement la politesse et l'éducation des officiers français; excepté que là ces qualités sont communes à tous les corps d'armée, et qu'ici elles se bornent à la garde; que là c'est une propriété nationale du soldat et de l'officier, que de longues années de guerre et de troubles ne peuvent même leur ravir, et qu'ici c'est uniquement l'effet de la naissance, d'une bonne éducation, d'un séjour peu et rarement interrompu dans la capitale.

J'ai pris plaisir, pendant mon séjour en Russie, à fréquenter plusieurs officiers; je me suis toujours plu avec eux; la simplicité de leur conduite, la légereté de leur conversation, et l'aisance de leurs manières rendent leur commerce très-agréable. Je dois avouer que j'ai rarement remarqué dans ces officiers les défauts ordinaires à leur profession, de ridicules *gasconades*, de la forfanterie, un ton tranchant et dédaigneux envers les militaires étrangers; quoique ces défauts, selon plusieurs, ne soient pas chez eux de rares phénomènes. Je les ai souvent entendus parler des campagnes de 1805, de 1806, de 1807, et toujours avec estime pour leurs ennemis.

Je ne puis juger ces officiers sous le rapport des talens et de l'art militaire; mais je suis fondé à présumer qu'ils ne sont pas sans distinction, surtout les officiers de l'état-major. Mes liaisons avec eux sont un des souvenirs les plus agréables que me rappelle l'idée de Pétersbourg. Cependant il est bien plus rare de voir ces officiers dans les maisons de la classe moyenne; il est même des corporations, tels que les grands *clubs* de danse, d'où les statuts les excluent formellement. On peut dire en général que sans des rapports essentiels de service ou de famille, il est peu de maisons qui leur soient ouvertes. J'avoue que je ne conçois pas cette exclusion injurieuse, surtout dans la noble cité de Pétersbourg; cependant elle doit être bien fondée, puisque l'hospitalité et une conduite amicale sont les vertus dominantes des bonnes maisons.

Venons à la troisième classe des jeunes hommes, aux marchands. Je crois pouvoir les proposer pour modèles à tous les négocians d'Europe. Je n'ai pas été en Angleterre, mais je n'ai trouvé nulle-part, surtout en Allemagne, tant de véritable humanité, si peu d'intérêt et d'arrogance *mercantile*, avec tant de lumières et d'éducation. Ici rien de tout ce qui nous choque, de tout ce qui nous rebute dans nos jeunes et riches négocians d'Allemagne; rien de ce qui altère si souvent l'harmonie entre cet état et les autres.

Dans la société le négociant cesse absolument de l'être; il ne parait plus qu'un citoyen policé et à son aise, il ouvre généreusement sa maison, et remercie très-amicalement tous ceux qu'il traite avec noblesse. Il bannit de ses cercles tous les détails, tous les entretiens d'affaires, et ce n'est qu'à son comptoir qu'il redevient marchand, mais il l'est alors même envers l'ami de la maison, dans toute la rigueur du terme. Tu ne trouves point ici dans la vie sociale cette fatuité si repoussante, ce ton d'importance qu'on reproche aux marchands, ces allusions à leur prospérité et à leur opulence, cet air de protection ou de dedain envers ceux qui sont moins favorisés de la fortune, défauts odieux mais très communs en Allemagne dans les grandes maisons de commerce. Non, un fat heureux dont tout le mérite très souvent est d'avoir reçu des mains du hazard un or ravi au mérite vrai et modeste mais non spéculateur, un fat qui dédaigne et méprise ce qui

le vant, parcequ'il dédaigne et méprise tout ce qui est moins fortuné, et qu'il est sûr d'avoir toujours à sa table de vils adulateurs bien dignes en effet par leur conduite d'un traitement pareil; c'est ce que l'on ne trouve point ici, du moins c'est ce qu'il est très rare d'y trouver. Tel est le jeune marchand. De l'éducation, de l'aisance à manier les langues, le sentiment de son bien être, parconsequent de la gaité, de la franchise, de la cordialité, l'habitude de reconnaître le mérite dans les autres, de la modestie et le plus parfait desintéressement, tels sont les traits principaux de son caractère social. Outre l'art du commerce et la connaissance approfondie des langues, ces jeunes hommes ne sont point encore étrangers aux autres sciences et aux arts. La belle littérature allemande, anglaise et française est souvent avec la musique leur occupation accessoire.

Tu sens, cher Édouard, que la liaison avec de tels jeunes hommes est une jouissance. J'ai trouvé parmi eux des sociétés très-agréables, que j'ai regrettées partout en Allemagne dans cet état. Combien d'heures charmantes! combien d'autres agrémens je leur dois! Et qu'il m'eût été facile de profiter de leur désintéressement extrême et délicat, si je l'avais voulu et que j'en eusse eu besoin! Quelques uns parmi eux montrent un autre caractère; mais ce sont des exceptions signalées par cela même que le grand nombre des jeunes négocians polis et honnêtes fuient leur société. Certes, les dames de ce pays ont bien raison de préférer dans un cercle, et pour tous

les genres de rapport un négociant jeune, riche, poli, désintéressé, à un fonctionaire tout gonflé de sa baronie ou à un officier deux fois, trois fois titré, mais avec les poches vuides.

Je t'ai parlé des marchands en général, et je n'ai point distingué les nations. Cette distinction est inutile par rapport aux étrangers, dans les mains des quels se trouve le principal commerce de l'empire, et toute la commission de Pétersbourg. L'Anglais lui-même ici n'est plus le fier et dédaigneux insulaire. Il reste dans tout élément, comme sur tout sol, brave commerçant, brave gentilhomme; mais il prend de ses confrères allemands, français, italiens etc. une teinte de politesse qui lui va à merveille, et qui est le véritable ornement de son caractère national d'ailleurs très-estimable. Le marchand russe fait une classe à part; il ne doit pas être compris ici sous le rapport du mérite social, et obtiendra ailleurs un article particulier.

Ce n'est qu'avec peine que je me vois forcé de terminer l'éloge des jeunes négocians et des militaires distingués, par la censure d'un défaut plus prononcé chez eux que dans tous les autres états. Ce défaut est la terrible manie du jeu. Le malheureux Pharaon surtout ravit à maint jeune homme son tems, son repos, son mérite. Dès que plusieurs jeunes gens sont rassemblés, c'est inévitablement le réfuge contre l'ennui qui bientôt se glisse parmi eux. Comme il y a dans ces deux états une foule de jeunes hommes riches, on pointe très-haut, et le jeu se pousse avec

une chaleur souvent extravagante. Entre 5 ou 6 jeunes gens de cette espèce, il n'est nullement rare de voir perdre et gagner dans l'espace de trois heures 15 à 25 mille roubles. Des scènes épouvantables de rage et de désespoir, où l'homme oublie entièrement sa dignité, sont les suites inévitables de cette passion la plus fatale de toutes. J'ai été moi-même témoin de scènes pareilles, où les hommes les plus aimables et les plus policés, se défigurant pour ainsi dire eux-mêmes, se montraient sous la forme la plus avilissante.

Oh! puissé-je, dans les doux souvenirs que m'inspirent mes jeunes amis de Pétersbourg, puissé-je bannir la mémoire d'un défaut si triste et si indigne d'eux! Du fond d'une terre étrangère, combien mon coeur brûlant aimerait encore plus à s'élancer dans leur sein!

Ma feuille est remplie, cher Édouard; il est trois heures du matin; je finis donc. Je vais faire ma prière du soir dans Horace, et penser à toi pour me procurer un sommeil agréable. Adieu, vis content et joyeux avec ton Emma... Ton etc.

NEUVIÈME LETTRE.

LES FEMMES
CONSIDÉRÉES DANS LEURS RELATIONS SOCIALES.

A EMMA.

Difficulté de l'entreprise. — Nouveau coup-d'œil sur l'éducation des femmes. — Manque de culture solide dans la jeune fille. — La femme. — Ce qu'elles sont dans la société. — Souvenirs. — Exceptions rares. — Jeunes filles russes. — Culture de l'ame dans les femmes traversée par le climat et la politique. — Point d'amour! — La faute en est surtout aux jeunes hommes. — Etrangères. — Dames russes. — Ton extrêmement commun, faute de l'éducation. — Russes distinguées. — Leur finesse et leur amour pour les arts. — Manie du jeu. — Conclusion.

LES FEMMES
CONSIDÉRÉES DANS LEURS RELATIONS SOCIALES.

A EMMA.

J'emprunte au public la matière de mon ouvrage, c'est un portrait de lui que j'ai fait d'après nature, et s'il se connaît quelques uns des défauts que je touche, il doit s'en corriger.
La Bruyère.

„ Faites moi le tableau des femmes et j'y ajouterai celui des maris" est une sentence qui conservera sa vérité et tout son intérêt, tant que les femmes seront le premier lien social, tant qu'elles rapprocheront et uniront par la confiance et l'intimité des êtres égaux et dissemblables; c'est-à-dire en d'autres termes, tant que les femmes donneront le ton à la société.

Vous m'avouerez, chère Emma, qu'il n'est nullement facile de dire quelque chose de vrai et de généralement décisif sur les femmes d'une ville qui compte 300,000 âmes, particulièrement sur les femmes de Pétersbourg, si différentes par leur origine, leur genre de vie et leurs moeurs. D'après cela, je me garderais bien de hazarder un mot à ce sujet, si vous ne m'en aviez fait dernièrement une sommation expresse. D'ailleurs, quoique *mes vues*

de Pétersbourg soient absolument sans prétention, je sens moi-même quelle immense lacune elles laisseraient entr'elles, si je ne disais pas le moindre mot du beau sexe et de ses relations sociales.

Vous recevrez de moi, chère Emma, une lettre où je suivrai les dames de Pétersbourg dans leur vie domestique, et là je les proposerai pour modèles à toutes les dames des autres villes. Voyons les maintenant dans la société, et considérons quels charmes elles y ajoutent.

L'éducation du sexe fait presque tout ici; elle explique tout. Jettons encore un coup-d'oeil sur une jeune personne de distinction; nous la verrons s'exercer dans tout ce qui peut la rendre aimable à un grand cercle; mais nous chercherons en elle presque tout ce qui forme et perfectionne l'âme; nous la verrons bien jouer du piano; nous l'entendrons chanter et parler français; nous admirerons dans un bal son maintien et ses graces; mais nous la trouverons en général sans instruction solide dans l'histoire et la géographie, sans exercice dans l'art de penser et d'écrire; nous serons fachés pour les Allemands que des écrivains comme Goethe, Schiller, Vieland, Lessing, Klopstock, Vosse, Thummel, Matthison, Hoelty, Schreiber, lui soient aussi inconnus, que Lopez de Vega d'inépuisable mémoire, ou que si par hazard elle a lu quelques uns de leurs ouvrages, elle en parle comme d'un roman de Cramer, quelle puisse dire: *Walstein m'a beaucoup amusée, mais je n'aime pas les vers blancs;* ou: *les affinités*

électives de Goethe sont très-belles, mais il faudrait en retrancher les passages du journal d'Ottilie, ils sont ennuyeux; ou: *la cloche de Schiller serait très-jolie, si le poëme n'était pas si long;* ou: *les chasseurs d'Ifland sont par trop communs*, et plusieurs blasphémes semblables qu'on entend sortir d'une foule de belles bouches.

Essaie-t-on de leur lire, de leur annaliser avec esprit et sentiment une pièce allemande d'un vrai mérite, de les rendre attentives aux belles tournures, aux comparaisons et aux idées, de les enflammer au souvenir de l'antiquité ? on les voit bientôt baîller avec indifférence, et courir à leur piano, pour jouer une valse de Steibelt ou une ariette de Cendrillon, croyant que l'un vaut l'autre. Mais y a-t-il dans les bibliothéques de Bambam, de Lesnowsky etc. quelques marchandises légères fraichement arrivées des foires allemandes, une douzaine de romans, ou un fatras de petites histoires, d'anecdotes, de facéties politiques ou impolitiques, nos dames brûlent de les lire, et ces pauvres messieurs, pendant le premier trimestre, ne jouissent d'aucun repos.

Telle est une jeune personne, même instruite et de famille allemande; (on appelle familles allemandes à Pétersbourg, celles où la langue et les moeurs allemandes prédominent); que peut-il rester à la femme, en qui mille soins, mille occupations domestiques étouffent l'idée de former son goût par des études et des lectures sérieuses. Heureuse, si dès les premières années de son mariage, elle n'a pas entièrement re-

noncé à la musique et à la danse! en général elle conserve toujours l'usage de la langue française; mais, fille ou épouse, elle ne s'en sert que dans la conversation; la connaissance des chefs-d'oeuvre français lui est étrangère.

Représentez-vous, chère Emma, un cercle de ces dames, et vous verrez qu'il ne leur manque rien pour le bon ton et la décence, ce sera un plaisir de les entendre jaser sur ce qui fait l'objet ordinaire des conversations, sur le tems, le théâtre, les modes, la chronique de la ville etc., quoique les jugemens sur le théâtre soient aussi absurdes que le goût du théâtre est en général grossier et peu formé dans les Allemands de ce pays; vous verrez danser parfaitement, vous entendrez quelques jolies ariettes françaises ou allemandes du nouvel opera, dont l'apotheose est à l'ordre du jour. Mais n'exigez rien de plus, ne vous attendez point à ces expressions qui pénétrent et rejouissent l'âme, à ces beaux sentimens qui la raniment; ne soupirez point après ces momens, où des pensées nobles et grandes se développent en liberté; ici tout cela est étranger à tous les cercles, et d'après la culture propre aux dames allemandes de Pétersbourg, il est aisé de concévoir, pourquoi même dans ces petits cercles où regne l'amitié, où la convenance et le ton de la société ne s'y opposent pas, l'enthousiasme d'un beau sentiment, un dialogue vif et coupé, le développement libre de pensées extraordinaires est un vrai phénomène.

Quand je me rappele, chère Emma, ces soirées

charmantes, où, réunis avec Édouard chez B.... nous passions, dans l'échange de nos pensées et de nos sentimens, tant d'heures délicieuses, tant d'heures que je n'oublierai jamais, comme nos âmes s'élevaient dans un épanchement mutuel, comme les innoçentes saillies et l'humeur la plus riante planaient sur ce cercle d'intimes, où l'esprit trouvait toujours une nourriture solide, o Emma, quand je pense à tout cela, quand je me rappèle surtout l'aimable société de nos dames, d'une J. de B. — Fr. de G. — J. Sch. — Ch. B. — J. Th. — Ch. G. — A. St. — L. H. etc., quand malheureusement je fixe ma pensée sur elles, j'avoue que je sens quelquefois un léger frisson pénétrer dans mes veines. Vous conçevez, Emma, que je ne parle ici que de la foule, de ce qui généralement caractérise la société; il y aurait de l'ingratitude, et une injustice souveraine, à n'admettre aucune exception; ici même, j'ai connu des dames, dont l'âme semblait aussi belle que leur esprit était cultivé. Consommées dans la musique ou la peinture, elles eussent été en Allemagne l'ornement de tous les cercles; ici, elles étaient l'ame d'un cercle borné, mais estimable, qui se formait autour d'elles.

Reconnaissance à ces dames et surtout à Vous, excellente Beata, reconnaissance et hommage de la part de l'étranger, que vous avez accueilli avec tant d'indulgence! mais ce sont des exceptions, de grandes exceptions, qui ne font toujours que confirmer la régle; elles étaient elles mêmes dans une

sphère trop audessus du commun, pour ne pas voir que le ton social de la plupart des dames allemandes de Pétersbourg doit bientôt fatiguer l'étranger, et lui paraître monotone. Au reste, quoique la foule contribue peu au vrai plaisir de la société, quoiqu'elle laisse bientôt tomber la conversation faute de lumières, cet inconvénient est compensé du moins, en ce qu'elle se concentre dans un silence paisible et modeste, lorsqu'une fois des personnes distinguées occupant la scène pour plus d'un instant, traitent des matières, qui supposent et prouvent une culture plus solide et plus profonde. Cessant alors de se parler sans rime et sans raison, elle vous épargne l'embarras de vous voir reduit a cacher votre mécontentement ou votre envie de rire.

Le climat et le caractère national font même que malgré toute la culture de l'esprit et du coeur les femmes de Pétersbourg ne peuvent jamais jouer un rôle bien intéressant, que les étrangères elles-mêmes, après quelques années de séjour dans ce pays, ne sont plus du tout ce qu'elles étaient dans leur patrie, qu'elles deviennent froides, emoussées, monotones, et cette observation sert à excuser nos dames de Pétersbourg. L'esprit d'une demoiselle et d'une dame allemande reçoit plus aisément l'impulsion qu'on lui donne; leurs ames, telles que les verres de l'Harmonica, se mettent plus aisément à l'unisson, quand tout autour d'elles les enchante; c'est ce que comprend sans peine celui qui arrive ici de l'étranger, et qui éprouve sur lui-même les tristes effets d'un

sol ingrat et engourdissant, d'un ciel presque toujours sombre et nébuleux, d'une glace qui dure huit à neuf mois! Qui produirait dans l'ame des femmes si sensible aux impressions extérieures, cette aimable gaité, cette étincelle de la vie, ce tact ingénieux qui saisit promptement et retient avec force l'idée du beau, cette faculté qui rend si aimables nos demoiselles allemandes, surtout celles du sud, si elles ne tirent point ces avantages de leur ciel, de la nature et de ses jouissances infinies, de la douceur du climat, et de la beauté du sol où elles sont nées? Ce que doit être ici l'amour, vous le pressentez, Emma; Vous n'y chercherez point de Dieu aimable et brûlant dont Petrarque dit si bien:

> Sans jouir de la paix, je ne suis point en guerre;
> Brûlant sous les glaçons, je redoute et j'espère;
> Je rampe sur ce globe et plane dans les cieux;
> Pauvre, sur l'univers je règne avec les Dieux.

Vous n'y chercherez ni ce degré de feu, qui de deux ames peut, en les confondant, n'en faire qu'une, ni la céleste Psyché, ni le céleste amour, vous ne les trouveriez qu'en pierres. Nous avons un amour, (les Lapons et les Koraques ont aussi le leur), mais qu'est-il? un acte mécanique dans l'économie de la nature, un problême de spéculation, un excellent moyen de se procurer des protections et des amis, quand on n'a pas de mérite, en un mot, c'est en bon saxon, le grand ressort de la vie politique.

Ne demandez pas ici, chère Emma, cette inspiration profonde, ce doux enthousiasme, ces riantes

idées de perfection qui font tout le charme de notre amour, vous verriez généralement ouvrir de grands yeux, et peut-être en arrière seriez vous tournée en ridicule. Il se peut que des caractères heureux fassent encore exception en ce genre, mais depuis deux ans que j'habite Pétersbourg, je n'en ai encore trouvé qu'un. De légères nuançes, un peu plus ou moins de sensibilité, ne changent point le caractère général. S'il faut être juste, je crois, je l'avouerai, que la nullité de la plupart des jeunes gens, leur défaut d'éducation, ou leur éducation pervertie, leur privation de connaissances solides, je crois que tout cela, joint à l'influence impérieuse du climat et d'une nature sauvage en est plus la cause que les femmes elles-mêmes. Peut-être seroient-elles encore susceptibles d'enthousiasme pour les arts, si les hommes pouvaient et voulaient le développer en elles. Au reste, ce qui démontre qu'à Pétersbourg, malgré notre 59.e dégré de latitude, les idées romantiques de l'amour ne sont pas absolument inconnues, et qu'il s'y joue quelquefois des scènes, dignes du ciel de la Castille, de Valence et de Naples, c'est l'enlévement de mademoiselle R., qui s'est fait ici l'hiver dernier, et qui a été longtems l'unique objet de la conversation.

Les autres étrangères de France, d'Angleterre, d'Italie, de Pologne etc. vivent généralement, à quelques modifications près, selon les moeurs de leur pays, et conservent le ton social qui y regne. Cependant elles doivent aussi au climat des principes

d'apathie et d'indolence qui les émoussent et dont elles s'apperçoivent elles-mêmes. Leurs cercles ne laissent pas d'offrir beaucoup d'agrément, de variété et de vivacité dans la conversation. Dans les Françaises, les Italiennes, et les Polonaises, cette étincelle d'une vive sensibilité, qu'elles tiennent de leur patrie, ne s'éteint jamais entièrement; elle sait toujour fondre la glace et la neige, qui s'accumule autour d'elle, elle brille toujours à travers, mais elle ne s'enflamme plus, transplantée une fois hors du sol, d'où elle tirait toute sa force.

En voilà suffisamment sur les dames allemandes de Pétersbourg.

Descendons maintenant d'un degré, et passons aux dames russes du second rang, dans la foule de celles qui sont mariées à des assesseurs de colléges, aux conseillers de la cour, aux conseillers de colléges etc., parmi les femmes de lieutenans, de capitaines, de majors, en un mot dans toute cette classe de dames qui planent sur le marchand russe et ses moeurs, sans avoir encore le ton social des grands et des familles distinguées de la Russie.

Il est difficile pour une allemande, de se peindre la tournure bizarre de presque toutes les dames et les demoiselles de cette classe; il lui est difficile de se faire une idée des nuançes que produisent en elles les différentes formes d'éducation, dans les chapitres, dans les pensions et dans leurs familles, sans changer ou détruire le caractère dominant et général de cette même classe. C'est un tableau, dont un air

commun est le fond sombre sur lequel une éducation défigurée, les rapports, les liaisons, les occupations domestiques, et le genre de vie particulier peignent des figures variées et souvent tranchantes. Par-tout un vernis qui vous séduit au premier coup-d'oeil; vous concevez d'abord une haute idée de ce tableau, mais examinez le en détail, son mérite disparait dans chacune de ses parties; ce n'est plus qu'un vrai barbouillage.

L'éducation donne encore ici la clef de beaucoup de choses, les fait excuser, mais n'explique pas tout. La première cause est ce faible degré de culture et de lumières où se trouve encore la nation, cet état arriéré, qui influe d'une manière sensible jusque sur la moyenne classe, et que deguise mal un faux vernis d'éducation.

Cette éducation se borne en général aux arts propres à séduire, et le reste n'est qu'ostentation, que vaine apparence. Parler français, jouer et chanter un peu, danser joliment, savoir par coeur tout au plus quelques passages non digerés d'un auteur français, voilà jusqu'où s'étend l'éducation d'une demoiselle, et comment en serait-il autrement? Jusqu'à son entrée dans une pension ou dans un chapitre, une fille a sous les yeux le dangereux exemple d'une mère peut-être plus mal elevée encore; elle voit la manière dont on traite les domestiques russes ou les mercénaires; elle voit sa mère dans l'administration des affaires domestiques, tout cela fait, sur une enfant susceptible, des impressions profondes; puis à l'âge

de six ou sept ans, elle entre dans une pension ou dans un chapitre.

Ici tout à coup un ton plus elevé et plus précieux, une foule de choses étrangères à apprendre, beaucoup d'apparence et peu de vérité. L'enfant entasse, dans sa tête non encore murie, les choses les plus variées et les plus disparates, mais son coeur reste sans culture; elle se complait dans l'admiration de ses parens, quand ils viennent la voir, et prend une haute idée de son mérite. La demoiselle continue sur ce pied, jusqu'à ce que devenue adulte, elle sorte de la pension ou du chapitre, pour retourner à la maison paternelle. Sa position alors est absolument la même que celle d'un jeune homme, qui récemment sorti de l'université, où les systêmes et les doctrines philosophiques ont troublé sa tête, brouillé toutes ses idées, se voit promu à une charge; il ne trouve plus là que des idées communes, impoëtiques, des formules vaines et insipides, de petites pensées, etc. tous deux veulent sériger en réformateurs, mais bientôt relancés comme de juste par la mère et les chefs, ils sont ramenés tous deux au repos ordinaire.

La fille suit donc sa mère à la cuisine et à la cave, aux différens marchés, à Gostinnoi-Dwor, comme le jeune homme va aux archives, au barreau, au protocole, où il note des vérités, mais sans *idéal*. En conséquence Mademoiselle oublie bientôt le fatras, dont on l'avait chargée dans son éducation précédente; elle n'a plus ni l'envie ni le tems de poursuivre des études superficielles; et cependant

elle a la ridicule faiblesse de briller par-tout avec le peu qui lui en est resté dans la tête, de parler à tort et à travers, de trancher, de persiffler, de louer, de citer à contre sens les auteurs français, en un mot de se rendre ridicule et insipide.

Naturellement cela en impose beaucoup aux jeunes Russes, très-peu instruits en général, excepté dans leur métier; ils adorent la jeune idole, parée d'un beau masque, l'épousent en fesant son sort, et le même cours de choses recommence bientôt pour sa propre fille. Epouse et mère, au milieu d'une foule de soins et d'affaires domestiques, aux quels elle se livre maternellement, au milieu de ses relations avec les domestiques les plus communs, elle ne tarde pas à oublier toute son *esthétique*, se plonge dans la fange de la routine, et de son commerce journalier; elle n'a dans son esprit aucun moyen de se relever, elle n'y sent aucun attrait, et se laisse toujours entrainer, fidèle à sa vocation de ménagère. Le mari ne désire rien de plus en elle, parce que les manières nobles et les sentimens délicats de son épouse lui seraient généralement à charge; c'est ainsi que les dames russes tombent sous le rapport social dans un degré d'insipidité, qui les sépare, et qui, d'après un examen exact, les distingue si désavantageusement des dames allemandes et étrangères.

Dans d'autres suppositions, et par des motifs opposés, les familles des Grands de Russie nous offrent un tout autre spectacle. Ici le plus haut degré

de civilisation, les jouissances les plus délicates, l'exercice le plus continuel de l'esprit et de la raison, la culture souvent la plus heureuse des beaux arts; c'est ce qui distingue avec tant d'éclat les maisons de N., Tsch., Str., G., B., A., W., Tsch., L., R., D. etc.; en général, quand c'est une Polonaise de qualité qui fait les honneurs de la maison, le ton social le plus épuré, le plus délicat vous charme et vous transporte. Les hommes de cette classe secondent très-bien leurs dames en ce point; une éducation soignée, un long séjour chez les étrangers, l'éloignement de tous les soins et de toutes les affaires domestiques, le commerce avec les hommes les plus policés, les rapports fréquens avec la cour et le corps diplomatique leur donnent, si non beaucoup de science, à la manière des Allemands, du moins beaucoup de lumières générales, de goût et d'amabilité. Leur ton social est absolument celui des Français.

Les Grands de Russie, comme ceux de presque toutes les nations de l'Europe, se font un plaisir de protéger les arts, et d'en rassembler les chefs-d'oeuvre dans leurs palais. Des artistes jeunes et distingués trouvent souvent par eux des moyens d'existence, et un traitement honorable. Ce goût n'est pas moins propre aux dames russes de qualité qui souvent elles-mêmes sont habiles dans quelqu'art. Romberg, Steibelt, Lafond, Philis Andrieux, Leblanc, la tragique Mademoiselle Georges, et d'autres personnages fameux sont l'ornement des grands cercles de Russie; leurs beaux talens y sont honorés

et récompensés, autant que possible, avec une magnificence vraiment royale. Il en est de même du dessin et des arts plastiques. Ce noble atticisme fournit aux cercles un sujet inépuisable d'entretiens intéressans, instructifs, où se développent une foule d'idées aussi nobles qu'utiles. Jamais l'ennui avec ses ailes de plomb n'y accable l'ame. Jamais on n'y soupire après le moment de voir les jouissances physiques interrompre au moins pour quelque tems la monotonie, ou un jeu élevé réveiller et concentrer l'attention.

Cependant c'est aussi, c'est surtout dans les grands cercles qu'un sexe délicat se livre souvent lui-même au jeu, sans en redouter les suites fatales pour son caractère et pour sa fortune. M.r de Storch dans son tableau de Pétersbourg a déjà parlé de cette manie terrible. Si ce sujet vous intéresse, chère Emma, ce que j'ai peine à présumer, vous pouvez lire ce que j'en dis dans une de mes lettres à Édouard.

Je remarque à la fin de celle-ci que les dames de Pétersbourg, (j'aimerais à dire le beau sexe), me sauront peu degré de ma franchise, si une fois elle leur est connue. Honny soit, qui mal y pense! Vous savez, Emma, que je saisis avec empressement, que j'exalte par-tout avec chaleur ce qui est beau et bon; et c'est-ce que j'ai encore fait ici. Mais préconiser tout un sexe, c'est une entreprise impossible, ou bien c'est celle d'un fou.

Adieu; soyez heureuse, et conservez un peu d'amitié pour Votre etc.

DIXIÈME LETTRE.

LES MÈRES DE FAMILLE.

A EMMA.

Honorez les femmes! — Eloge général des femmes russes. — Art d'acheter et surveillance. — Point de honte mal entendue. — Connaissance essentielle. — Embarras causés par les domestiques russes. — A quel point ils sont insupportables. — Domestiques allemands. — Comparaison avec ceux de leur pays. — Feodotte de M.r Fabre, phénomène extraordinaire. — Patience admirable des mères de famille envers ces domestiques.

LES MÈRES DE FAMILLE.

A EMMA.

Mères de famille! quel beau, quel respectable titre! quel coeur allemand n'en apprécie toute la force et toute la noblesse, au souvenir d'une bonne mère, d'une épouse, d'une soeur, etc.? C'est à Pétersbourg, c'est ici surtout que cet état est vraiment estimable et digne d'être offert pour modèle. C'est ici qu'on n'en rougit pas, à l'exemple de ces pays, où le beau sexe, doué de lumières transcendantes, regarde si souvent le bonheur domestique comme une chose trop bourgeoise et défavorable à la beauté, nouveau signe de l'époque fortunée où nous a placés la nature et la providence!

L'économie domestique est le côté brillant des Dames de Pétersbourg, surtout des Russes, et de celles qui viennent des provinces allemandes de Russie, des Livoniennes, des Estoniennes etc.; cette qualité se remarque beaucoup moins dans les étrangères.

L'état, le rang ne fait point ici de différence. Toutes les dames russes, excepté celles qui, vivant en princesses, tiennent une espèce de cour, toutes en général méritent cet éloge. Les femmes d'assesseurs de colléges, celles de majors, de conseillers, de capitaines, de conseillers de cour, de conseillers de colléges et d'état, celles de conseillers secrets, de

de colonels et de généraux, comme les femmes d'ouvriers allemands et de marchands russes, toutes sentent également leur vocation à l'état d'économes, toutes l'honorent, et le remplissent de leur mieux.

La mère de famille sait qu'il ne faut pas se fier aux domestiques pour l'achat des provisions nécessaires, que les domestiques russes surtout, presque sans exception, volent leurs maîtres, et se permettent d'autres profits illicites, qui dans le cours d'une année font un objet considérable; elle sait que les domestiques ont rarement assez de connaissance et de bonne volonté, pour prendre le tems de choisir avec réflexion, et ne pas se laisser séduire par l'éloquent babil des marchands russes. Elle fait donc en personne la plupart de ses achats, soit qu'elle fasse apporter chez elle les marchandises, soit qu'elle ne rougisse pas de les acheter elle-même dans les marchés et dans les boutiques. Transportons nous au marché où l'on vend le foin, les légumes, la viande gelée (en hiver), là tous les jours j'ai le plaisir de voir d'élégans équipages à quatre chevaux et deux domestiques, dont les maîtresses sont descendues, et engagées avec quelque marchand russe dans un entretien souvent animé. Les achats s'emballent dans une petite voiture, ou sur des traineaux, et sont transportés à la maison par un domestique. La dame se fait alors conduire à Gostinnoi-Dwor, pour y acheter du thé, des épiceries, du sucre, du café etc. elle examine et marchande longtems, elle va d'une boutique à l'autre, jusqu'à ce que les marchandises lui conviennent; puis toutes les emplettes de ce genre,

si la quantité n'en est pas trop grande, sont emballées dans une voiture par un domestique; la dame se place à côté, et retourne chez elle, ou se transporte encore aux boutiques Miludines, pour y acheter des fruits, de l'huile, des friandises salées et confites, du Kafiar, des anguilles enfumées, des jambons d'ours etc., et ici toujours même connaissance des choses, même économie, même patience infatigable à marchander.

Ces achats ne se font d'ordinaire qu'une fois la semaine à jour fixe. C'est le samedi matin, entre neuf heures et midi, que l'on peut mieux voir et observer cette foule de dames estimables, avec leurs brillans équipages et leurs domestiques, sur les rues, dans toutes les boutiques, dans tous les marchés. Ce sont ces dames qui achetent encore tous les objets plus relatifs à l'élégance et au luxe qu'au ménage, tels qu'habits pour les domestiques, meubles, décorations; mais je ne cite point ces faits comme extraordinaires.

Rien de comparable à leur activité, et à leur prévoyance dans l'intérieur de la maison. Quelle connaissance profonde et universelle de l'économie domestique, quelle foule de moyens précieux n'y découvre-t-on pas au premier apperçu! que d'efforts louables, dans la disette d'argent et l'état de détresse où l'on se trouve, pour se passer des objets que réclame le luxe et la délicatesse, ou pour y suppléer!

Mes bonnes et aimables compatriotes allemandes ne conçoivent point, vous ne concevez point vous même, chère Emma, ce que c'est d'être entouré de

domestiques russes, au milieu de tant de soins et de détails domestiques. Ce sont des idées qui n'entreront jamais dans la tête d'une dame allemande. C'est incontestablement ce qu'offre de plus pénible et de plus désagréable la vie d'une bonne mère de famille. Pour me rendre plus intelligible, chère Emma, je vais insérer ici un petit épisode sur les domestiques russes.

On ne peut imaginer dans ce vaste univers rien de plus vil et de plus méprisable, que toute cette canaille de domestiques russes, parmi les quels il est très-rare de voir quelques sujets médiocres qui passeraient chez nous pour insupportables, et seraient repoussés partout.

Le penchant à la rapine, et à l'ivrognerie, sont les deux traits les plus frappans du caractère russe, vu du côté ténébreux. Ils se manifestent surtout dans les domestiques tirés presque toujours de la dernière classe, de celle des esclaves, soit qu'ils se trouvent encore au service de leur maître, soit qu'il leur ait permis de le quitter quelque tems, pour servir ailleurs, et lui payer sur leurs gages une rétribution annuelle, plus ou moins considérable. Dans le premier cas, le domestique en général vaut un peu mieux, parcequ'il est sous la férule immédiate d'un maître toujours sévère; dans le second, il ne connait aucune borne dans ses injustices et sa licence, parceque son maître temporaire ne pouvant le punir lui-même, n'a que le droit de le dénoncer à la police; or cette démarche entraine toujours des suites fâcheuses, ou du moins des longueurs, et des frais dont on se garantit le plus qu'il est possible.

Une cuisinière russe, qui ne profite pas de tous les avantages que peuvent lui procurer de petits vols en détail, ou sa connivence avec les marchands de viande, de légume, et de poissons; qui, fût-elle laide et vieille, est rarement visitée par son amoureux; (cet amoureux d'ordinaire est un robuste soldat, qui en général ne vient pas pour elle, mais pour les flacons et les bons morceaux mis de côté, et qui, l'estomac plein, ferme peut-être les deux yeux;) une cuisinière russe, qui ne s'enivre pas au moins une fois par semaine en l'honneur et aux frais de son maître, se rendant par là inhabile a tout, ou gâtant tout ce qu'elle touche; une telle cuisinière est regardée par les dames de ce pays comme la perle la plus précieuse et la plus estimable. Mais ces perles sont tellement rares que pendant les deux années que j'ai passées ici, et malgré mes relations très-étendues à Pétersbourg, je n'en ai entendu citer que trois ou quatre. Il est incroyable comme on était pour elles aux petits soins, on leur passait, sans observation, une foule d'étourderies et de négligences, pour les quelles en Allemagne toute cuisinière eût reçu la plus vive réprimande.

Delà l'effort universel et manifesté hautement par toutes les dames, d'avoir ici une cuisinière allemande, malgré ses prétentions incroyables et ses gages excessifs. Quoique ces créatures soient arrogantes, présomptueuses et despotiques, quoiqu'elles dégénérent bientôt ici, parcequ'elles sentent vivement leur supériorité, et leurs priviléges sur les Russes, c'est un trésor d'en avoir une chez soi, par

cela seul qu'elle ne vole pas si grossièrement, qu'elle ne s'enivre point, qu'elle entend mieux la cuisine, ou seulement qu'elle sait faire des ragoûts plus variés; on la paye trois fois plus qu'une russe, on lui passe trois fois plus de sottises. Une fille douce, modeste, bonne, et adroite, comme nous en avons souvent en Allemagne, serait ici le phénomène le plus extraordinaire, et l'objet de la plus grande envie.

Il en est de même des domestiques mâles, de cette canaille de mercénaires, de cochers, de postillons, etc. plus détestables encore, s'il est possible, parceque l'ivrognerie est encore chez eux plus enracinée et plus indomptable que chez les femmes.

Un domestique russe qui ne s'enivre completement qu'une fois la semaine, est un trésor, surtout s'il ne satisfait que le soir ce penchant national; on souffre alors sans peine qu'il manque à son service, qu'il gâte ses habits, qu'il fasse du tapage dans la maison, qu'il gourmande et batte les autres domestiques. Je connais plusieurs familles, où régulièrement un jour par semaine les domestiques reçoivent de l'argent pour s'enivrer, à condition qu'ils ne se grisent pas plus souvent, surtout aux heures de leur service; ce qui pourtant arrive toujours quelquefois par mois. Ces hommes, si grossiers et si brutaux, sont d'ailleurs extrêmement fins et habiles, toutes les fois qu'il s'agit de mettre quelque chose de côté, de tromper et de duper les meilleurs maîtres; remarque aussi fréquente qu'elle est triste. La bastonade la plus dure peut seule enchainer cette passion; encore cette mesure est elle insuffisante, pour peu qu'il leur

soit démontré que leur friponnerie se sera pas découverte, ou que le soupçon peut planer sur un autre.

Vous comprenez delà, chère Emma, qu'il est absolument indispensable d'exercer sans cesse sur ces hommes la surveillance la plus rigoureuse, qu'il faut sans cesse tout fermer, et ne jamais laisser ni porte ouverte, ni clefs sur les serrures. Joignez à cela dans plusieurs domestiques mâles une paresse, un penchant incroyable à dormir, même lorsqu'on n'a exigé d'eux ni un service long et soutenu, ni fatigues, ni veilles.

M.r Fabre dans ses *bagatelles*, préconisant Pétersbourg, et tout ce qui vient de sa patrie, c'est-à-dire, ce qui est Russe, s'est plu à entretenir le public pendant plusieurs pages du plus parfait modèle des domestiques, de son Féodotte. S'il ne convient pas de taxer d'une exagération inouie quelqu'un qui jouit de l'estime publique, il m'est permis au moins de remarquer que je n'ai encore vu personne à Pétersbourg qui ait lu sans rire le portrait de ce merveilleux Féodotte, et qui ne l'ait enfin regardé comme un de ces nombreux et brillans tableaux de fantaisie, dont un étranger cherche envain les originaux, lorsqu'il est sans prévention, et qu'il n'a pas adopté sur le champ la dévise des *bagatelles*.

Si j'en crois une expérience de deux ans, il est très-difficile de trouver un domestique russe d'une telle perfection négative, aussi peu enclin aux défauts favoris des Russes, la friponnerie et l'ivresse. Quant aux talens positifs de ce merveilleux Féodotte, on peut les admettre sans contestation. Vous vous sou-

venez, Emma, que dans une de mes lettres à Édouard sur le caractère des Russes, je leur ai moi-même rendu sous ce rapport toute la justice qu'ils méritent. Mon unique but ici était de peindre les nombreux défauts des domestiques russes, pour revenir aux dames, et faire ressortir un de leurs principaux mérites dans la surveillance de ces domestiques, et dans leurs rapports avec eux. Patience sans bornes, et persévérance, attention non interrompue, sévérité inflexible, que ne faut-il pas, pour venir à bout de cette engeance!

Il me serait facile de démontrer par quelques détails sur leurs relations domestiques que l'état estimable de mères de famille n'est sous aucun rapport plus estimable et en même tems plus pénible que sous celui-ci; que tant d'affaires, de soins, de désagremens et de difficultés doivent nécessairement rendre ces bonnes mères de familles moins aimables et moins propres à l'état social. Si je vous épargne ces détails, chère Emma, remerciez en la persuasion où je suis que, comme excellente mère de famille, vous pouvez juger d'après ce que j'ai dit, beaucoup mieux que moi profane, jusqu'à quel point les dames de Pétersbourg sont dignes d'estime, et combien, dans l'exercice sans prétention de leurs vertus domestiques, elles méritent la couronne que leur offre ici avec joie un étranger impartial.

Je vous salue, ainsi qu'Édouard, avec toute l'amitié et la tendresse que je vous ai vouées pour la vie. Votre etc.

ONZIÈME LETTRE.

MILITAIRE RUSSE.

A ÉDOUARD.

Introduction. — Dispositions des Russes pour le métier des armes. — Education militaire. — Aversion du Grand-Duc Constantin pour l'art de la guerre. — Suites. — Payement des officiers. — Le point d'honneur. — Privileges de la garde. — Abus. — Plusieurs officiers russes disposés à passer sous les drapeaux de la France. — Conduite de l'ambassadeur français. — Méchanisme et esprit de parade. — Petitesse. — L'armée en habit national. — Uniformes. — Ministère de la guerre. — Commission des approvisionnemens. — Armée sur le papier. — Force actuelle de l'armée de terre. — Général russe. — La Russie et la sublime Porte. — Résultat des conférences de Bucharét. — Ton social des officiers russes à Pétersbourg. — Instruction des officiers de la garde. — Les officiers rarement admis dans les familles. — Défaut de confiance en eux. — Iswotsik. — Anecdote. — Le voile des grandes opérations militaires se leve. — Dernier point de vue.

LE MILITAIRE RUSSE.

A ÉDOUARD.

Tu croiras aisément, cher Édouard, qu'en t'exprimant mon opinion sur le militaire russe, je ne me propose ni d'apprécier son mérite, sous le rapport de la tactique et des stratagêmes, ni de te parler, comme profane, de son organisation intérieure; et à quoi bon? qui ne connait tout ce qui s'est passé d'important ou de plus essentiel, depuis six années, dans la Moravie, la Prusse orientale, la Finlande, la Woldavie et la Walachie? qui doute de la prépondérance militaire du Russe sur la Suede, tant qu'elle n'avait point un héros pour héritier du trône, sur l'empire des Turcs s'écroulant de toutes parts, ou sur la Perse ébranlée? Mais qui rêve encore des succès brillans, durables et décisifs de la part des armées russes, quand il s'agit de marcher contre ces légions, auxquelles un génie sublime et la providence attachent la victoire et ses couronnes?

Un étranger ne peut guère apprécier l'organisation intérieure de l'armée russe; il manque pour cela des connaissances absolument indispensables; mais il peut rapporter ce qu'il a tous les jours occasion

d'apprendre des militaires de tout rang, ce qu'il ne voit contredit nulle-part, pas même par les hommes les plus expérimentés, qui peuvent le mieux le savoir, et ce que lui confirment au contraire mille événemens, mille effets analogues.

Le Russe est né soldat; on ne saurait le nier. Un corps nerveux et robuste, capable des plus rudes travaux, une agilité et une souplesse extraordinaires, du côté de l'esprit, une humeur gaie et facile, un coup-d'oeil vif, et une valeur à toute épreuve, voilà ce qui en fait un militaire accompli.

Disons d'abord un mot de l'éducation militaire, avantageusement modifiée par le rescrit du 9 octobre 1809.

C'est sans doute un spectacle agréable et satisfésant, de voir tout ce qu'on fait pour instruire dans les sciences et les lettres les officiers futurs, tant qu'ils habitent les trois maisons de cadets (le premier corps de ce nom, le deuxième, et la maison des orphelins militaires). Lorsqu'un *Klinger* suffisament connu en Allemagne, lorsque le jeune colonel de *Hahn* si passioné pour tout ce qui tend à la perfection en ce genre, lorsque sous lui des hommes distingués par leurs connaissances et leur zèle, réunissent tous leurs efforts comme inspecteurs des études et comme professeurs, ce n'est point à des demi-succès qu'on a droit de s'attendre; on conçoit que la grande et noble destination de cette pépinière de guerriers est parfaitement sentie. En général ces établissemens ne congédient leurs éléves, que quand

ils sont bien exercés dans les sciences propres aux militaires et déjà familiarisés avec les connaissances et les arts analogues. Mais croirais-tu, cher Édouard, que ces jeunes hommes, peu après leur sortie, se repentent amèrement de s'être livrés avec tant d'ardeur aux sciences et aux arts?

De l'école des cadets ils passent sur le champ à *Strelna* ou à *Péterhof*. Là, sous la direction immédiate du grand-duc Constantin, ils sont exercés trois ou quatre mois de suite dans le service le plus fastidieux de garde et de parade. Jeunes, et souvent délicats encore, ils sont exposés sur un sol tout humide à l'insalubrité du climat dans l'arrière saison, à l'inclemence de la température du nord, et les effets en sont si terribles, si cruels, que plusieurs, (comme il est arrivé en 1810), périssent à la première épreuve. Là tout leur goût pour les sciences est violemment banni de leur ame; en revanche les marches et les exercices les plus ennuyeux leur sont vantés comme la plus sublime perfection du militaire; on leur parle des officiers instruits, qui ne sont pas distingués comme maîtres d'exercice, dans les termes les plus injurieux et les plus méprisans; on ne souffre dans les chambres des cadets, ni livres, ni crayons, ni compas. On les détourne ainsi pour toujours d'une carrière où ils se seraient illustrés eux-mêmes, en assurant le salut de leur patrie.

Après cette terrible épreuve des exercices, ceux qui survivent et jouissent de la santé, se distribuent dans divers régimens comme officiers; là ils oublient

bientôt et volontiers pour la plupart ce que cinq années d'étude et les peines infinies de leurs professeurs avaient imprimé dans leur tête. Au milieu du service qu'exige le régiment, bien peu s'avisent de reprendre le fil de leurs études et de cultiver les sciences. Les officiers supérieurs, les anciens sourient d'un tel phénomène et s'en moquent à l'exemple du prince; on hait, on écrase un jeune homme qui veut être plus sage que ses camarades et même que son chef, ce qui convient très-peu en effet; en avançant les autres on le laisse en arrière, on le diffame, et l'on fait ainsi le malheur de sa vie. Mais quand un jeune homme ne se laisserait pas détourner par tant d'obstacles de la carrière des sciences, bientôt le besoin, le besoin le plus accablant lui oterait toute envie, tout courage et tout moyen d'y faire des progrès.

Il a, comme lieutenant, une paye de 125 à 395 roubles, ses frais de logement, ou le logement graduit; mais fût-il le plus frugal des hommes, il faut nécessairement qu'il meure de faim, s'il ne reçoit pas de sa famille un supplément considérable; or ce cas est toujours très-rare, parceque les parens aisés ne destinent pas volontiers leurs fils à l'état militaire. Je te dis, Édouard, qu'il doit mourir de faim: car son habillement complet et le blanchissage le plus indispensable lui coutent annuellement plus de 350 roubles. Où prendre maintenant le courage, la force et la volonté de combattre pour une patrie opprimée, dans un moment de crise? Une

question plus triste encore, une question qui donne le résultat le plus odieux, est celle-ci; comment dans cette position entretenir la délicatesse des sentimens, cette passion décidée pour le metier des armes, dont les armées françaises et allemandes nous donnent de si beaux exemples? On ne peut les entretenir? on les laisse s'éteindre. Le jeune officier, sans secours de sa famille, commence par emprunter, et sans un coup de hazard extraordinaire, naturellement il ne peut rendre; heureux s'il trouve qu'elqu'un qui moyennant quelques centaines de roubles le tire de cet état pénible!

T'étonneras-tu encore si dès la seconde année il saisit avec ardeur tout moyen de se rassasier, et de se procurer quelques soulagemens dans ses maux? Il faut dîner, voila ce qu'on dit en Russie, avec beaucoup de vérité, pour expliquer et justifier une foule innombrable de tromperies officielles, de subtilités illégales, etc.; il faut dîner, voila ce que je repète, comme la pleine justification des officiers Russes non aisés. Certe, ils sont excusables, de ne pas connoître ce noble et sublime sentiment d'honneur qui fait d'un jeune homme un héros, l'orgueil de sa patrie, et d'agir en consequence. Il seroit souverainement dur et injuste de chercher la cause de cette ignorance, hélas! trop fréquente, ailleurs que dans le besoin qui étouffe tout honneur, toute délicatesse. On entend souvent dire ici: Ah! la nation ne connoit point l'honneur, et delà tout ce qui arrive; mais c'est un mot dur que je ne répeterai

point, oui, la nature a gravé dans l'ame du Russe le sentiment intime de l'honneur et de la honte; mais que ne fait-on pas pour l'y étouffer? presque tout ce qu'il voit autour et au-dessus de lui, ne tend-il pas à lui faire croire, qu'on n'en a pas besoin, et que c'est une monnoie hors d'usage?

Ainsi l'honneur est violemment étouffé dans de jeunes ames dont il eût été le soutien et la force pendant toute leur vie. Près de son officier, combien le simple soldat Russe n'est-il pas plus heureux! outre sa petite solde, il reçoit un bon pain et son gruau! on m'a souvent raconté, que des officiers aimés de leurs *Denschicks* (soldats destinés à les servir), en reçoivent par grace la moitié de leur abondante portion et vivent de cette manière.

L'Empereur, fidèle au système naturel qui lui fait préférer ses gardes à toutes les autres troupes, leur accorde annuellement d'après des pétitions particulières, et sur sa cassette, un supplément de quelques centaines de roubles; mais ce secours n'est point encore proportionné à leur extrême besoin.

Avec tout cela, la supériorité marquante de la garde dans l'armée excite entre les officiers des deux corps militaires une mésintelligence ouverte, encore plus fomentée peut-être par l'arrogance ordinaire qu'étalent partout les officiers de la garde. D'après ce que je te dis, cher Édouard, tu ne trouveras point étrange, que des officiers sans préventions, policés et instruits, (et il en est ici un grand nombre) manifestent souvent plus ou moins leur désir d'aban-

donner les drapeaux de la Russie, pour servir dans des armées, où ils acquerraient rapidement de l'honneur, des distinctions, de la gloire, et où sans vivre dans l'abondance, ils ne redouteraient ni les rigueurs du besoin, ni l'opprobre; et qui pourrait dans des ames sensibles blâmer un tel désir? Je sais même que de jeunes officiers pleins de connaissances, de talens, et d'une valeur éprouvée, ont offert à l'ambassadeur de France à Pétersbourg, le comte Lauriston, leurs services pour l'armée française, et lui ont demandé pour cela sa médiation; mais l'ambassadeur, avec cette politesse, cette loyauté qui le caracterisent, leur a fait à ce sujet des représentations amicales et sincères. Cette disposition se remarque dans nombre d'officiers et précisément dans ceux qui ont le plus de talens, qui aiment le plus l'honneur; seulement ils ont grand soin de ne pas la manifester avec trop d'éclat, parce que depuis quelque tems de semblables indiscretions ont rendu très commun le voyage en Sibérie.

Depuis la paix de Tilsit, les armées de Russie se sont, comme on le sait, réformées à l'extérieur sur celles de France. Bonnets et casques, armes, bagages, tambours, tout est à la française; la marche des Russes est plus réglée que celle des Français eux-mêmes; mais a-t-on aussi essayé d'inspirer aux Russes cet esprit, ce génie des bataillons français, cette ardeur indéfinissable avec laquelle, tels que des Géans, ils attaquent, ils pulvérisent tout presqu'en un clin-d'oeil, c'est ce que je ne sais

point ; dans aucun cas l'effet n'a été durable ; car c'est envain qu'on en cherche les traces. On exerce beaucoup et souvent, pendant tout l'été, et la première partie de l'hiver ; on canone et l'on fait des manoeuvres ; on bâtit des forteresses ; on les attaque plusieurs mois de suite d'après toutes les régles de l'art ; on les rend enfin d'après les loix de la nécessité ; l'empereur assiste très-souvent à ces exercices ; qu'un profane les voye, il croira que cela doit se faire ainsi, et que cela ne peut être mieux. Mais des officiers éclairés assurent qu'on répète toujours la même chose, qu'on exerce toujours de même, et que ce ne sont là que de petites idées. Je ne prétends point décider la question, quoique le souvenir de la manière dont l'on traite et dirige les cadets, à leur sortie des écoles militaires, autorise peut-être un jugement décisif.

Le Grand-Duc n'aime pas les sciences et l'esprit dans les militaires, il n'estime point les savans, c'est une chose si connue à Pétersbourg, on est si accoutumé à cette idée, qu'on ne la trouve plus extraordinaire. Il a beaucoup d'influence sur l'Empereur Alexandre, dans tout ce qui tient au métier des armes. On passe souvent ensemble la moitié des nuits, les Adjudans sont dans un mouvement extrême ; vous croiriez qu'il s'agit d'une opération bien essentielle, bien urgente, et le résultat est, d'attacher de l'importance à des bagatelles ; qu'à l'avenir la couverture du *Tschakos* ne sera plus concave, mais parfaitement horizontale, ou que le manche de l'épée dans

l'infanterie subira un changement essentiel; réforme qui remplit d'effroi la plupart des officiers, parce que ces changemens minutieux, quoique essentiels, ont lieu tous les trois mois, et diminuent toujours leurs appointemens déjà si faibles.

M.r Fabre, qui, suivant l'exemple du conseiller d'état, M.r de Storch, a pris à tache de peindre la Russie et Pétersbourg sous les couleurs les plus ravissantes du monde, en proscrivant même les ombres si nécessaires à tout tableau, M.r Fabre convient pourtant dans ses *bagatelles*, que l'armée russe gagnerait infiniment en beauté et en aisance, si au lieu d'un uniforme étroit et étranglé, on lui rendait l'habit national russe, qu'elle avait avant sa régénération par Pierre le Grand. Je crois que l'armée russe serait alors la plus belle et la plus élégante armée du monde.

Représente toi, cher Édouard, sur le corps élancé et vigoureux d'un Russe, un vêtement de laine descendant jusqu'aux genoux, sans taille et sans coupure, comme une petite robe de chambre, appellée ici *Kaftan*; représente le toi fortement attaché autour des reins par une ceinture de couleur, fermant sous le cou, sans collet, avec un petit bouton, et recouvert en hiver d'une peau de même forme; représente toi un chapeau plat, à larges bords, mais décorant bien le visage d'un Russe, ou en hiver un bonnet de peau coloré avec une tête a quatre angles; représente toi des bottes larges et commodes montant jusqu'aux genoux, la giberne bouclant sur la

ceinture, un petit et tout léger paquet sur le dos avec un peu de linge, et enfin un bon mousquet; le Russe n'a pas besoin de manteau dans cet accoutrement; il brave ainsi toutes les fureurs du nord; qu'on le dispense aussi d'une épée; elle l'embarrasse, sans lui être de la moindre utilité; représente toi tout cela élégamment dessiné, avec des couleurs tranchantes, quelques cordons, quelques galons, et dessous un bon visage russe avec une longue barbe, avec des cheveux coupés en rond, mais du reste abandonnés à la nature; et surement tu jouiras d'un spectacle également beau et simple.

Pourquoi tout étranger trouve-t-il ici, comme moi, que les Cosaques sont les plus beaux militaires de ceux qui ne sont pas destinés à briller? Parcequ'au premier coup-d'oeil tout peint en eux avec le caractère le plus simple, et un ensemble plein de goût, leur destination. Il en pourrait être de même de l'infanterie, et il en résulterait, à mon avis, de grands avantages sous le rapport de l'économie et de l'art, avantages que tout militaire appréciera mieux que moi. On est réellement étonné de voir, comme le paysan russe le plus commun, quittant ses haillons mal cousus et sa chaussure d'écorce, se montre tout à coup sous un uniforme étroit et juste, dans des souliers serrés, des guêtres, et sous le lourd Tschako. S'il ne porte pas son habit et sa coifure avec coquetterie, comme le dit M.r Fabre, il est sûr au moins qu'il sait les porter avec décence, et qu'il s'en tire sans le moindre embarras.

Il y a dans l'armée les plus beaux uniformes que l'on puisse voir; on peut citer ici ceux de l'état-major, des adjudans de l'empereur, et surtout ceux des hussards rouges. Les uniformes gagneraient encore beaucoup à mon avis, si, parés de revers de couleur, ils étaient un peu plus larges et plus commodes, quoique le croisement sur la poitrine puisse paraître plus approprié au climat que des revers attachés par de simples agraffes. Je ne sais pas si un militaire, taillé comme une femme, peut être appellé beau; j'avoue du moins que je ne vois jamais qu'avec peine un homme vigoureux avec une large poitrine, serré par les reins, comme une jeune fille; il me semble voir un Eunuque ou le portrait d'Horace: *humano capiti cervicem pictor equinam* etc. Mais Alexandre et Constantin ont un autre goût; car les troupes de parade, et surtout les hulans du Grand-Duc, sont tous serrés, lacés comme des filles, et par la grande chaleur doivent cruellement souffrir. Sans doute les régimens, qui ne se trouvent ni dans la capitale, ni sous le despotisme immédiat de sa hautesse, savent se soustraire à ce tourment ridicule. Aujourd'hui même, en décembre 1811, on ne me paraît point sur cet article aussi rigide que l'année dernière.

Tout ce qui concerne les forces de terre est sous la direction immédiate du général Barclay de Tolly, digne ministre de la Guerre et homme plein de mérite, au jugement de tous les connaisseurs.

Je reviendrai plus tard à ce ministère.

C'est encor sous ses ordres qu'est la commission

des approvionnemens si importante pour l'existence des armées et leurs opérations. Dans les campagnes de 1806 et de 1807, elle a été accusée de fraudes et de malversations si odieuses, qu'après la paix de Tilsit, une enquête a été ordonnée contr'elle, et que tous ses membres ont été flêtris par la défense de porter l'uniforme et l'épée j'usqu'à la fin du procès. Aujourd'hui en 1811, l'enquête n'est point encore achevée, et sans doute elle se prolongera jusqu'à la prochaine guerre, qui fournira matière à une nouvelle. Telle est l'indulgence qu'on montre en Russie pour des hommes coupables d'avoir ravi le pain le plus nécessaire au pauvre guerrier combattant pour sa patrie; et cela, par ce que l'enquête est dirigée contre des riches, contre des hommes distingués, qui pour leur bonheur ont assez d'argent et des liaisons assez importantes, pour entraver l'enquête, et rester enfin impunis. Je voudrais savoir ce que serait devenue cette commission, si elle se fût permis dans l'armée française la centième partie de ses infames rapines. La punition la plus sevère eût été le prix de leur audace . . . En Russie on est plus juste; on épargne la vie de quelques personnages en faveur, pour laisser mourir de faim 10,000 esclaves intrépides qui pour leur patrie prodiguent leur sang dans les combats.

Il y a quelques années on eût pu aussi faire éclater de telles plaintes dans la plupart de nos armées Allemandes.

Les hommes éclairés sont convaincus que la sam-

pagne prochaine aura les mêmes résultats. En effet même pendant cette enquête si humaine, d'effroyables concussions ont été commises par les commissaires de l'approvisionnement.

Depuis que la Russie a une armée sur pied, une expérience constante a prouvé, que grace à la mauvaise organisation de l'approvisionnement, le tiers ou la moitié des recrues, qui viennent des gouvernemens éloignés, périssent ordinairement en route, ou demeurent épuisés et sans force.

Nous savons d'après les journaux de 1805, 1806 et 1807, que la Russie a une grande partie de ses armées sur le papier. Nous étions étonnés, en voyant marcher en Moravie et dans la Prusse orientale des corps d'armée à peine aussi forts de moitié que ceux qu'annonçaient les gasettes. Bulow l'a déclaré, l'a démontré avec évidence dans sa campagne de 1805; aussi est-il mort à Riga.

Un mot sur les forces militaires de la Russie, d'après le tableau que m'en a donné un de mes amis employé à l'état major, ne te paraîtra pas sans doute dénué d'intérêt.

Voici donc l'état de toutes les forces militaires de la Russie, en février 1812.

	Bataillons.	Nombre de têtes
I. INFANTERIE	607	441,066
SAVOIR:		
A. *Troupes de terre* . . . 167 régimens .	502	368,133
a. 6 régimens de la garde, formant ensemble	19	13,933
b. 14 régimens de grenadiers	42	30,800

	Bataillons.	Nombre de têtes
c. 97 régimens de mousquetaires . .	291	213,400
d. 50 régimens de chasseurs	150	110,000
B. *Troupes de mer*, organisées aussi en partie pour le service de terre . . .	105	73,933
a. 1 bataillon de marine de la garde	1	733
b. 4 régimens de marine	12	8,800
c. 1 bataillon de la mer caspienne .	1	700
d. 8 compagnies de matelots de la garde	2	1,400
e. 86 compagnies de matelots de la flotte	86	60,200
f. 8 compagnies de rameurs de la flotte	2	1,400
g. 6 compagnies d'ouvriers de la flotte	1	700
	Escadrons.	
II. CAVALERIE...63 régimens, et 172 pulks	410	156,000
A. *Cavalerie*, pour le moins 63 régimens	410	70,018
a. 6 régimens de la garde	30	5,142
b. 5 régimens de cuirassiers	40	6,856
c. 36 régimens de dragons	180	30,852
d. 11 régimens d'hussards	110	18,678
e. 5 régimens d'hulans	50	8,490
	Pulks.	
B. *Pulks de Cosaques*, et troupes asiatiques	172	86,000
a. 92 Pulks de Cosaques du Don . .	92	46,000
b. 30 „ d'Ural	30	15,000
c. 10 „ cavalerie de Grobenskoi	10	5,000
d. 20 „ d'Orenbourg „ „	20	10,000
e. 2 „ de Teptor „ „	2	1,000
f. 10 „ de Sibérie „ „	10	5,000
g. 8 „ cavalerie de Tartares . .	8	2,000

	Compagnies	Nombre de têtes
III. ARTILLERIE	„ „	75,478
a. 1 brigade de la garde, composée des compagnies de grosse artillerie, de 2 d'artillerie légère, et de 1 à cheval	5	1,188
b. 27 brigades d'artillerie de campagne	135	32,076
c. 10 „ de réserve	50	11,880
d. 4 „ de dépot	20	4,752
e. 6 „ d'artillerie marine . .	30	7,125
f. 6 commandos d'artillerie de places	„ „	11,400
g. 13 compagnies de Cosaques à cheval	13	1,950
h. 2 régimens de pionniers	6	4,651
i. 1 corps de pontoniers	„ „	1,756
IV. CORPS DE RESERVE . .	„ „	149,320
A. *Pour la première ligne*	„ „	99,330
a. pour l'infanterie } en deux corps de reserve	„ „	80,247
b. pour la cavalerie } en deux corps de reserve	„ „	11,560
c. pour l'artillerie } en deux corps de reserve	„ „	7,523
B. *Pour la seconde ligne*	„ „	50,000
V. TROUPES DE GARNISON	„ „	77,664
VI. MILICE NATIONALE pour complèter les régimens, d'après l'état de 1807	„ „	600,000
TOTAL . . forces ordinaires de la Russie selon les articles I. II. III. IV. V. .	„ „	899,538
Avec l'extraordinaire (la milice nationale)	„ „	1,499,538

Quoique la situation de l'armée nous soit connue de cette manière par l'état major, il faut en rabattre plus d'un tiers, comme nul, ou comme n'existant

que sur le papier, si l'on veut se rapprocher de la vérité; on peut indiquer pour ce déficit les articles suivans; ce que l'on compte toujours plus complet sans l'être jamais, ce que de longues et très-pénibles marches, paralysent ou enlevent, ce qui périt avant d'avoir rejoint l'armée, par suite de la mauvaise nourriture, des mauvais traitemens, des maladies et de la faim, avec lesquelles la commission des approvisionnemens paraît s'entendre à merveille, (comme les campagnes de 1806 et de 1807, ainsi que celles contre les Turcs de 1809 jusqu'à présent, l'ont démontré avec la dernière évidence), ce qui n'arrive qu'après la paix etc.

Quant à la fameuse milice nationale, l'étranger peut s'en faire une idée imposante, mais elle doit être comptée pour peu de chose; c'est une vaste pépinière, dont le but est de complèter les régimens, et elle serait excellente sous ce rapport, si la nature du pays et d'énormes distances ne rendaient ce complement très-difficile. D'ailleurs on manque ici d'hommes, propres à animer cette grande et lourde masse.

Des hommes très-instruits m'ont assuré que la Russie, dans l'état actuel de ses finances, ne peut pas entretenir, comme réellement actifs, plus de 400 à 450,000 hommes.

On ne doutait pas autrefois que la Russie ne pût, à son gré, arborer la croix grecque dans Constantinople; elle se complaisait elle même dans cette idée séduisante; néanmoins dans l'espace de quatre

années, malgré un sacrifice incroyable d'hommes et surtout d'argent, elle n'a pu venir à bout de la porte Ottomane tombée en léthargie. Il est vrai, qu'à force de prodiguer et l'argent et les hommes, elle a subjugué et la Moldavie et la Walachie; mais les armées turques n'ont point été entamées, et leur courage est encor indompté. La Porte rougit encor d'avoir sacrifié à la paix un mille de pays carré, ou quelques piastres, et pour la première fois, depuis le traité de Hussy ou de Belgrade, elle fait de nouvelles réclamations à la Russie. Au commencement des négociations à Giurgewo, puis à Bucharest, la Russie demandait la cession de la Moldavie et de la Walachie, avec 400,000,000 de piastres, pour être indemnisée d'une partie des frais de la guerre; et les Turcs de rire. Renonçant a l'indemnité, on ne demanda plus que les deux provinces, et les Turcs de rire; on se restreignit à la Moldavie, et les Turcs de rire; on ne demanda plus que la partie qui s'etend jusqu'au Sireth; et les Turcs de rire; enfin on voulait se borner au Pruth, et nos Turcs de rire encore une fois; or, rit bien, dit-on, qui rit le dernier. Les dernières instructions pour les conférences de Bucharest doivent avoir été de la part de la Russie, de conclure la paix, moyennant la plus faible cession, pourvu qu'elle ait l'air d'une conquête. Mais loin d'y consentir, les Turcs veulent même former des prétentions sur la Crimée et sur Ochzakow. Ils savent profiter des circonstances; ils savent qu'ils peuvent élever la voix, maintenant que la Russie

n'a plus ni force ni moyen, gour continuer la guerre avec énergie, et qu'un héros protégé par les Dieux!..

Mais j'entame sans le vouloir, des matières politiques. Revenons donc, disons encor quelques mots du ton social des militaires russes à Pétersbourg, et du rang qu'ils tiennent dans la société. Je pouvais le faire sans peine, lorsque te renvoyant à l'opinion publique, et à ce que je t'avais dit sur l'honneur militaire, je t'écrivais: le militaire n'a point de ton, point de considération sociale à Pétersbourg. Cela est généralement vrai, mais pas sans exception. Il vaut mieux m'expliquer un peu plus en détail.

Les militaires de Pétersbourg se divisent en deux classes principales, les riches distingués par leur naissance, et les pauvres sans distinction; les hommes de qualité pauvres, et les riches sans naissance sont très-rares à Pétersbourg parmi les militaires. La première classe seule est considerée dans la société. Cette foule de jeunes nobles, de comtes etc. qui plus ou moins riches, servent dans les régimens de la garde, et sont liés la plupart avec différentes familles de Pétersbourg, se trouvent dans tous les cercles de la première classe; mais on les voit moins dans les maisons des négocians, et chez les personnes de la seconde classe. Ce sont en général des jeunes hommes d'une éducation, d'une politesse parfaite, extrémement aimables en société; ils parlent supérieurement français, dansent bien, sont des modèles de galanterie, mais entr'eux, hélas! regne un com-

merce d'une autre sorte; la plus terrible manie du jeu les domine presqu'entièrement; et cette passion effrénée, leur richesse la rend plus dangereuse encor. J'ai vu de ces jeunes hommes, qui la plupart ne sont pas encor maîtres de leur fortune, gagner et perdre dans une soirée des sommes de 20 à 25,000 roubles. Ces excès ne sont pas rares au pharaon, cependant il est rare d'en entendre parler.

Mais c'est au théâtre, selon moi, que ces Messieurs se montrent le plus modestes; ils y sont bien plus aimables qu'une foule de jeunes marchands, qui dans leur ridicule anglomanie, voudraient transformer le parquet du théâtre impérial en une cohue pareille au parterre de Kovent-garten. J'aime à me placer toujours près d'un officier de la garde; car je suis sûr là d'un entretien agréable pendant toute la pièce. Je t'ai dit qu'on voyait peu ces officiers chez les négocians et dans les maisons de la seconde classe, les seules où l'on trouve ces réunions intimes, si chères aux Allemands, et surtout à ton ami. Il en est précisément de même par rapport aux officiers de la seconde classe, qu'on ne voit nulle-part dans les cercles des maisons non militaires. Ils sont très-rarement admis dans les cercles, quoique plusieurs parmi eux ne manquent ni d'éducation, ni d'amabilité. Le grand nombre est innocent; pourquoi cette proscription générale et tacite? Comment obtenir que l'honnête homme les admette dans sa maison et dans sa famille avec cette estime et cette confiance, les seuls vrais liens de toute société? Des motifs

supérieurs ont de tristes conséquences, tu le sais. On refuse obstinément la même confiance à tout officier qu'on ne connaît point parfaitement, qu'on n'a point éprouvé. Le marchand, l'ouvrier, le cocher preteront sans peine et sans répugnance au bourgeois en frac, en simple surtout, et en général le militaire, décoré de deux ou trois ordres, en brillant équipage, sollicitera inutilement; on s'incline devant lui, mais on ne s'y fie point.

Ce n'est que malgré eux, ce n'est que dans la crainte de mauvais traitemens que les cochers se chargent d'officiers. Ils ne les laisseront point descendre dans une maison, sans se faire payer d'avance, du moins sans retenir quelque chose pour gage; au contraire ils se fient volontiers, et communément sans réserve, au simple bourgeois même pauvrement vêtu; ils le laissent entrer librement dans toute maison, l'attendent des demi-heures entières, persuadés qu'il ne voudra pas les duper, comme un officier, pour le faible prix de leur course. D'ailleurs les officiers ont encore la cruauté, pendant les rigueurs de l'hiver, de se faire traîner par des cochers devant les spacieuses casernes, où ils logent, de faire attendre là ces pauvres hommes des demi-heures entières après quelques *Kopeks*, puis pour récompense, au lieu de payement, de les faire battre et poursuivre par leurs farouches *Dentschiks*. Ce jeu barbare est assez ordinaire, et j'en ai été témoin plusieurs fois moi-même avec d'autres.

Dans l'automne de l'année dernière, l'Empereur

a été convaincu d'une manière assez plaisante de l'injustice de ses officiers envers ces pauvres cochers. Il allait, selon sa coutume, en simple militaire, sa chenille grise sur l'épaule, se promener sur le Quai anglais; son Ilga ne le suivait pas même avec sa voiture. Tout-à-coup survient une pluie violente; l'Empereur ne veut entrer dans aucune maison; il monte sans être connu dans le premier coche qu'il rencontre, et ordonne au cocher de mener au palais d'hiver. Arrivé devant la garde du Sénat, il est reconnu; cette garde qui venait de le voir passer, saisit ses armes, et bat du tambour. Le cocher curieux regarde autour de lui, et croit que l'Empereur va passer. Alexandre lui dit: oui, mon ami, tu vas le voir. Ils arrivent bientôt au palais d'hiver; Alexandre n'ayant point d'argent sur lui, selon l'usage des Empereurs, ordonne au cocher d'attendre, qu'il va lui envoyer son argent. — Non, mon ami, je ne puis, les officiers m'ont si souvent dupé! laissez-moi votre chenille. Le bon Alexandre y consent, et laisse sa chenille. Puis aussitôt il envoye un laquais avec 25 roubles pour les donner au cocher, lui dire qu'il a conduit l'Empereur, et rapporter sa chenille. Le laquais exécute sa commission, mais le cocher au lieu de paraître ravi, transporté de l'honneur et du don qu'on lui fait, se met à rire et lui dit finement: vous me prenez donc pour un sot, mon ami; cette chenille vaut plus de 25 roubles; qui sait ce que vous avez dans l'ame; vous voulez peut-être dépouiller ce M.r de son surtout; il n'en sera rien; si le

M.r que j'ai conduit ne vient pas rechercher sa chenille, je ne la rends point. Alexandre se serait vu peut-être forcé de descendre lui-même, si par hazard son Ilga, l'empereur de tous les *Vetturihi* russes, le cocher et le favori d'Alexandre, que tout enfant connaît à Pétersbourg, n'eût passé par là, et n'eût confirmé les protestations du laquais... Là dessus, qu'on se peigne la joie du cocher.

Voilà, cher Édouard, une esquisse du militaire Russe dans ses différens rapports, tel que j'ai pu l'apprécier d'après ma propre vue, mon expérience, et le jugement des hommes les plus éclairés. Pour ce qui échappe à mes lumières, consultons la marche et le but des grands événemens qui sont près d'éclater, et il ne nous restera pas le doute le plus léger.

Par bonheur dans les événemens qui se préparent, je ne dois être ni acteur, ni témoin; pendant ce tems, libre et gai, je foulerai les plaines de la Germanie méridionale, de l'Helvetie et du Rhin.

Mon bon Édouard, et vous tous, mes frères de Germanie, le cours des événemens n'est plus étranger, n'est plus insignifiant pour vous... Si j'en crois mes pressentimens, nous touchons enfin à l'époque, à l'année décisive qui va réaliser les plus chers de nos voeux.

L'histoire du monde est le jugement du monde. Adieu etc.

DOUZIÈME LETTRE.

THÉATRE. MASCARADES.

A EMMA.

Introduction. — Préjugé contre le théâtre français. — Dégoût du théâtre allemand. — Scène française. — Son caractère distingué. — Artistes. Tragédie: Mademoiselle Georges I., Mademoiselle Georges II., Mademoiselle Adèle Xavier, Degligny, Wedel. — Comédie: Durand, Andrieux, Mademoiselle Devin, Mademoiselle Julie Evra, Madame Valville, Madame Milen, Madame Frogère Valville, André, Fleuriot et Dalmas, Laroche, Degligny, Ducroicy, Grandville, Madame Mees. — Opéra: Madame Philis Andrieux, Madame Bertin, Madame Montgaudier, Madame Milen, Madame Bonnet, Madame Mees, Leblanc, Andrieux, Feuillide, Mées, Durand. — Théâtre russe: Madame Sémenof, Jacobleff. Autres artistes: Kolossoba. — Théâtre allemand. Tragédie et Comédie: York, Gebhardt, Wilde, Armand, Satzenhofen, Milius, Evest, Lindenstein, Mademoiselle Bessel, Madame Dahlberg, Madame Gebhardt, Madame Evest, Madame Kaffa, Madame Bork, Mademoiselle Lindenstein, Mademoiselle Stein, Madame Kruger. — Opéra: Madame Drewer, Madame Gebhardt, Mademoiselle Kempfer, Zeibig, Satzenhoven, Ellmenreich. Ballet. — Direction du théâtre. — Gages des Comédiens. — Bénéfices. — Public du théâtre allemand. — Madame Hendel-Schutz. — Nouvelles de Pétersbourg sur le théâtre allemand dans les feuilles périodiques allemandes. — Prérogative du théâtre français. — Police du théâtre. — Illumination. — Trafic usuraire des billets. — Ecole théâtrale. — Anecdotes. — Mascarades. — Mascarades de la cour.

THÉATRE. MASCARADES.

A EMMA.

Je paye une ancienne dette, que vous m'avez déjà sommé plusieurs fois d'acquitter, et je satisfais en même tems l'une de mes plus chères inclinations, en vous traçant un apperçu rapide de l'organisation générale des théâtres à Pétersbourg. Vous préférez très naturellement la comédie allemande; pardon, si je n'ai rien ici d'agréable à vous en dire. Dans aucune partie des beaux arts, le beau et l'excellent ne se montre placé si immédiatement à côté du très-médiocre, que dans ce qui regarde les trois théâtres.

Tandis que le théâtre français, tandis que le théâtre russe même, si l'on veut, se signalent par des talens distingués, par les décorations, les costumes etc. tout rebute au contraire sur la scène allemande, le caractère d'une extrême médiocrité, le manque de goût, l'exécution machinale des oeuvres du génie, l'incapacité la plus entière. Bientôt, si l'on aime les jouissances du théâtre, on s'empresse de courir à la comédie française, où le goût et l'amour de l'art, où le choix des pièces, et le talent théatral

naturel aux Français donnent aux représentations de l'éclat, du prix et de la chaleur.

J'avoue que j'étais venu avec des préventions contre le théâtre français. N'ayant encore entendu aucun artiste de cette nation, je cédais au préjugé général des Allemands, et aux déclamations de nos professeurs d'*esthétique* contre la marche, l'économie et la manière des représentations françaises. Lors de mon arrivée à Pétersbourg je différai donc ma visite au théâtre français, jusqu'à ce que je m'y sentisse entrainé par un goût particulier, et je courus avec empressement à la comédie allemande, quoique les hommes éclairés ne m'en dissent pas infiniment de bien. On donnait précisément pour la seconde fois de suite les brigands de Kotzebue, comme je le vis par l'affiche, ce qui commença par me soulever contre le directeur. Bientôt, tandis que la plus grande partie d'un public nombreux, tandis surtout que le parterre au-dessous de moi s'extasiaient des cris forcenés et des hurlemens de Charles Moor (M.r Gebhardt), je crus entendre le génie de Schiller qui m'appellait hors de la salle en disant:

> Que le bruyant Momus captive le vulgaire,
> Moi j'aime un ton décent, lorsqu'on cherche a me plaire.

Je suivis la noble voix qui parlait à mon coeur, et malgré moi j'abandonnai le théâtre. Si je n'avais pas eu dans la suite une légère inclination qui m'y rappellait, si une loge au théâtre ne m'avait pas paru un point de réunion convenable, pendant les deux

ans de mon séjour en cette ville, j'y serais à peine allé deux ou trois fois, et je connaitrais peu ses acteurs. Cépendant avant cette époque c'était mon coeur qui m'y portait lui-même, et grace à mon amour pour le théâtre, je dirigeai mes pas vers la comédie française. On donnait justement *le Misanthrope* de l'immortel Molière, la première fois que j'y entrai. Comme je rougis, dès le premier acte, de mes préjugés contre le théâtre français en général! comme au fond de mon coeur je rougis de mes compatriotes qui déprécient avec tant de partialité les représentations françaises! Laroche jouait le rôle du Misanthrope; c'était dans son jeu une étude, une vérité de déclamation, une *mimique* expressive, une tenue qui m'ont fait chérir cet excellent acteur, tout le tems de mon séjour en cette ville. Je n'oublierai jamais l'impression que m'a faite cette admirable pièce.

Il fut alors décidé pour moi, que la scène française serait mon délassement chéri, et depuis elle n'a point cessé de l'être avec un intérêt toujours croissant. Je dois à ces représentations les heures les plus délicieuses, des heures que j'ai souvent préferées aux cercles les plus brillants et les plus agréables.

Parceque le théâtre allemand me parait ici infiniment médiocre, vous n'en conclurez point, chère Emma, que j'aye conçu du dégoût pour nos chefs-d'oeuvre dramatiques, ni que je leur préfère un instant ceux de la scène française. Non sans doute, je sens aussi vivement que personne, que le théâtre

allemand et le théâtre anglais sont seuls propres à la représentation des grands caractères, tels que le drame sérieux et la tragédie nous les offrent; je sens que des génies anglais ou allemands peuvent seuls peindre le cœur humain dans toute sa profondeur, et les grands rapports de l'homme dans toute leur étendue.

Il n'en est pas de même de la comédie, où les Français seront éternellement nos maîtres, par cela seul qu'ils sont Français.

Vous savez, chère Emma, que je me suis livré à l'étude de la langue russe. Voulant connaître le pays et les habitans, je me suis cru obligé d'en comprendre la langue, quoique je prévisse bien qu'un an après mon départ de Russie il m'en resterait fort peu de chose. Cette étude m'a encore servi pour le théâtre russe, et je l'ai visité plusieurs fois, quoique je n'y entendisse pas tout à beaucoup près. La représentation de l'excellente pièce russe *Niédarosl ou l'enfant gâté*, m'a donné d'abord des acteurs une idée avantageuse, que j'ai toujours conservée depuis.

Dès le commencement aussi, je n'attendais rien de commun du théâtre russe, parceque les Russes ont reçu de la nature un talent distingué pour l'art dramatique.

Que cette petite introduction historique à mes vues sur le théâtre suffise, chère Emma, pour vous convaincre de mon impartialité. Vous qui cultivez cet art avec tant de talent et de goût, que j'aurais de plaisir à tirer de mon journal et à vous communiquer

toutes les beautés, tous les traits frappants de chaque représentation que j'ai vue! mais il faudrait faire pour cela un livre particulier, et vous me connaissez, l'idée seule m'en effraie. Contentez vous donc de cette simple esquisse.

Je commence, et avec raison, parce qu'il y a de mieux, par mon théâtre favori à Pétersbourg, le théâtre français.

C'est dans cette ville un établissement déjà ancien, et aujourd'hui supérieur sans contredit à ce qu'il fut jamais. L'illustre héroïne a fait beaucoup en sa faveur, par ce goût impérial, qui attirait les arts et les récompensait à pleines mains. Elle a aussi fait présent à la scène française d'un théâtre neuf, magnifique sous tous les rapports, et de superbes costumes, uniques, ma-t-on dit, en Europe; tout ce que j'ai vu en Allemagne dans ce genre, n'est réellement rien en comparaison: en est-il de même pour Vienne et pour Paris? c'est ce que j'apprendrai par la suite. Alexandre surtout a déployé ici sa magnificence. Il avait fait donner au grand théâtre de pierres, que les flammes, hélas! ont ravi à l'art le 1.er Janvier 1811, une construction neuve et plus belle dans l'intérieur, il a augmenté les sommes pour la garderobe et les décorations; il a fait beaucoup mieux, il a appellé une foule de grands talens dans sa belle cité de la Néwa, il les a récompensés en grand prince, et a honoré son goût par une humanité qui lui est propre. C'est ainsi que ce théâtre est parvenu au degré de perfection, où il brille au-

jourd'hui. Je vais maintenant vous parler, chère Emma, de ses nombreux acteurs, mais je me bornerai encore ici aux talens distingués.

Parmi les astres qui brillent dans la tragédie, celui qui jette le plus vif éclat, c'est,

M.elle Georges. L'Europe connaît son nom; mais je plains tout ami des arts, qui n'a pas eu le bonheur de la voir et de l'entendre elle-même. Représentez-vous la plus belle tête tragique, que puisse jamais former la nature; représentez-vous un profil parfaitement grec, les traits les plus délicats, animés par deux yeux brillans, qui expriment d'une manière également ravissante la fierté et l'amour; représentez-vous cette tête sur un corps, dont la force n'ôte rien à l'extrême élégance, et dont chaque partie, telle que le bras, le pied, le col, pourraient servir de modèle à la peinture elle-même, représentez-vous la peau la belle et la plus fine animée par l'incarnat de la jeunesse; représentez-vous cet ensemble relevé par une grace et des charmes inexprimables, par une rare noblesse dans le maintien et la démarche; représentez-vous tout cela, et vous n'aurez encore qu'une très foible idée de M.elle Georges; car ce qu'il faut voir, parcequ'on ne peut le décrire, ce qui est elle-même, et la distingue des autres, est sa plus grande parure. Je ne crois pas qu'une plus belle créature soit jamais montée sur la scène, ni qu'elle ait réuni à un tel extérieur un tel dégré de talent. D'abord je n'ai jamais entendu nulle-part un pareil langage. Elle parle, si vous

voulez, ainsi que tous les artistes français dans la tragédie, un peu bas et creux; mais d'une manière extrêmement sonore; et comme elle possède le grand art de monter sa voix par un échelle harmonique, du ton le plus bas à une hauteur, qui produit infailliblement l'effet le plus sublime et le plus ravissant! Son action, le jeu de son beau visage est inimitable, comme les graces de sa démarche, de ses mouvemens et de son maintien. Tout cela est une étude profonde, le calcul le mieux raisonné des effets, et forme une harmonie générale.

Voyez la dans Britannicus jouant Agrippine, quand elle ordonne à Néron de s'asseoir près d'elle; quelle noblesse inimitable! quel orgueil indompté! quel oubli des sentimens d'une mère! Voyez la au contraire jouant Clitemnestre, telle qu'une lionne furieuse, lorsqu'on veut lui ravir son Iphigénie, et la traîner au sacrifice; comme tous les nerfs du spectateur sont en convulsion! comme toutes les mains s'avancent pour sauver sa fille! Voyez la dans Phedre, brulée, dévorée par l'amour; voyez au fond de son ame toutes les furies de l'enfer, ce désespoir inexprimable, soit qu'elle se parle à elle-même, soit qu'elle s'adresse à sa confidente; voyez la encore dans ce superbe passage, où elle peint la naissance de son amour et ses combats; comme ses convulsions intérieures se terminent par des accens de volupté! comme son visage, comme ses yeux reprennent toutes les fleurs de la vie! O! voyez, entendez la enfin, lorsqu'elle dit à Hyppolite: *ou tel que je te vois;*

quelle mélodie enchanteresse dans le ton! quel regard ivre d'amour! que de beautés et quel maintien! ou lorsqu'elle dit à ce même prince feignant de ne pas l'entendre: *ah cruel, tu m'as trop entendue!* Voulez vous voir une belle mort? voyez M.elle Georges mourir, jouant Sémiramis: ce n'est point un saut brusque de la vie dans la tombe; non, c'est un passage brillant et facile où sans convulsion, sans palpitation, chaque partie de son corps devient sensiblement inanimée. On voit l'instant où l'ame se détache doucement et s'envole!

Son étude profonde de l'antique est visible dans chaque pli de ses magnifiques habits, et sa draperie me paraîtrait même plus belle que celle de M.elle Schutz si justement renommée dans cet art, si la draperie qui enveloppe une beauté parfaite ne séduisait pas les yeux, plus que celle qui couvre une beauté mediocre et moins jeune. Son costume est toujours très-bien entendu, très-bien ordonné; elle sait parfaitement lui faire exprimer le caractère de son role, et même de chaque scène. C'est un spectacle superbe, que de la voir dans Sémiramis, parée de tout l'éclat de ses brillans atours. Outre ce grand talent théâtral, elle en possède encore un autre dans un très-haut degré, et personne ne le connaît hors de Pétersbourg, c'est celui d'en former d'autres pour son art. Sa jeune soeur, demoiselle de 15 ans, a été d'abord employée dans les ballets; comme elle réunissait beaucoup de talent à une très-jolie figure, elle a toujours reçu les leçons du célebre

Duport. Duport a quitté Pétersbourg dans l'automne de 1821. Alors M.elle Georges s'est décidée à former sa soeur cadette pour le théâtre, et surtout pour la tragédie. Cette dernière a débuté par le role de Junie dans Britannicus, et le public a rendu aux grands talens des deux soeurs la justice la plus entière. Elle a joué ce beau role avec l'effusion, la simplicité, et la verité qu'il exige. Elle a su tellement plaire par sa figure, son organe et son maintien gracieux, qu'à la vue de cette jeune actrice déjà si accomplie, mais qui promet encor davantage, le public ne savait comment l'encourager à poursuivre sa carrière.

Avec M.elle Georges II, un très-beau talent pour la scène tragique mérite encor d'être nommé; c'est

M.elle Xavier. Sans être aussi jolie que M.elle Georges II, elle a une figure agréable et un beau maintien, joint à une voix qui va jusqu'à l'ame. Elle joue les jeunes rôles avec beaucoup de nature et de vérité. Elle a aussi commencé par celui de Junie dans Britannicus et a beaucoup plu; M.elle Georges II s'est depuis chargée de ce rôle; et je n'ai plus vu M.elle Xavier que dans celui d'Iphigenie, mais avec le plus vif plaisir.

Parmi les artistes tragiques,

Degligny brille à côté de M.elle Georges. Dans tous les rôles de Vieillard respectable, on ne peut le surpasser, père, chef, ami excellent etc. son visage est celui d'un homme noble et loyal, son maintien réflechi et plein de dignité, sa voix, une belle basse

éclatante et sonore. Dans le rôle d'Agamemnon, il n'est point éclipsé par M.elle Georges jouant Clitemnestre; ils se prêtent tous deux un lustre mutuel; dans Pyrrhus, il mérite comme partout une mention distinguée. Il sera encore cité dans la comédie.

La tragédie n'a pas un amoureux passable; et c'est réellement un grand défaut, que l'excellent jeu des actrices et de Degligny font oublier par instant.

M.r Wedel qui joue ordinairement le rôle de premier amoureux est absolument nul par son langage, son action, son jeu, comme par sa triste figure, qui près de ses brillantes maîtresses, ou même près de la belle Georges offre un contraste choquant. Il parle toujours très-bas, et déclame sans accent, ce qui le rend encor plus insipide. Je ne conçois pas comment M.elle Georges peut jouer avec cet homme, et comment elle n'a pas obtenu un amoureux plus distingué, par exemple le bel *Andrieux*.

Les seconds rôles à la tragédie française, ceux de confidens, de confidentes etc. sont assez bien remplis; mais les acteurs même, comme subalternes, ne méritent aucune mention particulière.

Je passe donc à la comédie, et mon coeur s'épanouit déjà, quand je pense quels excellens personnages, et quel pur comique vont flatter mes yeux, vont réjouir mon ame. Dans le fait, une chose m'embarasse; par où commencerai-je? Mais comment balancer? Je parle à une dame. Je vais donc parler des amoureux.

Sans difficulté, je dois nommer d'abord le beau, le vif et spirituel *Durant*. Il a un de ces visages dont je deviendrais éperdument amoureux, si j'étais fille ou femme; et peut-être aussi est-ce là un peu l'effet qu'il produit à Pétersbourg. Un mélange de finesse, de grace et de bonhomie dans ses traits, une prononciation douce, mais pleine de dignité, une déclamation, un jeu excellent; c'est pour moi l'*idéal* d'un amoureux parfait; car il possede tous les talens, tous les moyens de plaire. Nos lourds amoureux du théâtre Allemand devraient prendre pour modèle l'aisance de son jeu et de sa conversation; comme en général notre comédie devrait se faire beaucoup plus française, pour être une vraie comédie.

C'est dans les noces de Figaro, c'est dans le drame de Pinto, lorsqu'il joue le rôle de ce nom, qu'il faut le voir, pour être à même, d'apprécier tout son talent.

Près de lui vient dignement se placer

M. Andrieux plus beau peut-être encore, et plus propre à faire impression que Durand lui-même; il n'a pas le charme de son rival, la bonhomie empreinte sur son visage. Mais il possede aussi beaucoup de grace. Et comment en manquerait-il? Il a d'abord été militaire; il a été à l'école des dames, et il n'est point encore sorti de leurs mains, parce que son mérite le fait estimer singulièrement à Pétersbourg, même hors du théâtre. Il est supérieur dans tous les rôles de petit-maître; et dans les conversations semées de courtes sentences, de répliques spi-

rituelles, et d'autres traits semblables, il a une manière délicieuse. Il faut surtout le voir en officier; on ne peut rien imaginer de plus élégant, de plus noble et de plus séduisant tout à la fois; son uniforme est d'un éclat extraordinaire, et il sait le porter avec une coquetterie qui lui est absolument propre.

Outre ces deux artistes, la comédie française a encore une foule d'aimables jeunes hommes pour les rôles d'amoureux; je ne citerai dans le nombre que Mainvielle, Chauvenet, Jules, Feuillide et Philis.

On doit ici applaudir à la direction de ce théâtre, qui loin d'imiter celle de Berlin, aime à parer la scène de beaux hommes, et à y prodiguer les plus belles fleurs du sexe.

Il n'est pas aisé de choisir parmi ces fleurs; mais chacune a son favori: j'en suis un moi-même, et comme tel, je me place au premier rang.

M.elle *Devin*, fille aimable dont le visage est un oval charmant, pleine de tendresse, d'attraits et d'ingenuité, réunissant surtout à une figure élégante et fleurie les formes les plus séduisantes. Elle joue avec beaucoup de grace, beaucoup de charme, et possède une douce voix. Elle réussit à merveille dans les rôles d'innocence, de candeur et de naïveté; mais on pourrait lui confier tous les rôles de son sexe. Je ne l'oublierai jamais dans le rôle de Lucinde, dans la charmante pantomime et *comédie féerie*, intitulée *Poravla*. Elle a montré dans ce rôle délicat une abondance de sentimens, une effusion, un charme dont je n'avais point encore vu d'exemple.

M.elle Julie *Eora*, fille pleine de talent pour son art, auquel semblait l'appeller aussi un visage intéressant et une figure élégante. Son jeu est plein de tendresse et de charmes, mais en même tems plein de vie et de feu. Je l'ai vue pour la première fois, sans être séduit par les attraits de son sexe, jouant un rôle d'homme, celui du sourd-muet dans l'Abbé de l'Epée, et là, par sa sensibilité et son abandon, elle m'a charmé plus que dans tous ses autres rôles, excepté lorsqu'elle joue Eugenie dans la pièce de ce nom. Elle sait combien elle est chère au public; aussi se montre-t-elle avec lui quelquefois un peu coquette. Elle entend à merveille le choix et l'ordonance de sa parure. Par la prononciation et l'aisance de son jeu, par cette expression de sincérité qu'elle sait employer avec tant de justesse, c'est réellement un modèle de première amoureuse.

M.de Valville. Les fleurs de la jeunesse ne sont plus son partage, il est vrai, elle est même plus laide que jolie, mais grace à son beau talent, et à la supériorité de son jeu, elle ne vieillira jamais. Elle représente les dames du grand monde, dans tout le système de leur conduite extérieure et domestique, et elle les représente jusque dans les traits les plus imperceptibles avec une verité, qui étonne le spectateur, et commande son suffrage. Dans les rôles de mère, tirés du grand monde, elle est encore excellente, et sait si bien concilier le sentiment avec la dignité des convenances, qu'il ne me paraîtrait point injuste de lui décerner la palme dans l'art de la

comédie. Du moins aucune ne peint avec une vérité si frappante les dames du grand monde, sous tous leurs rapports brillans et obscurs.

Comme soubrettes et secondes amoureuses, celles qui méritent un éloge distingué sont:

M.de Milen, petite créature aimable et naïve, qu'il faut aimer dès le premier instant qu'on voit son petit visage gracieux, gai et ingenu, qui peint si bien la bonté et la finesse. Son jeu est extrêmement naturel et naïf, son action pleine de charmes, elle est également bonne chanteuse, comme je le dirai plus tard.

M.de Frogère-Valville, femme à la fleur de son âge, pleine de feu, d'adresse et de caprices.

Pour les rôles de caractères comiques, le théâtre a fait une grande perte par la retraite de Talon en 1810; cependant on ne manque pas d'excellens comédiens en ce genre. Je vous nomme, avant tous, le véritable comique

André. Il a un de ces visages qui vous font rire sans que vous sachiez pourquoi, à les rencontrer seulement dans la rue. Une bouche quarrée, un nez extrêmement petit et de grand yeux, une tête passablement chauve, avec une petite figure grêle, sont déjà quelque chose de risible, joignez y la prononciation la plus comique, une espèce de milieu entre le japper et le parler, joignez y une mobilité extraordinaire dans tous les membres, une foule d'habitudes et de manières comiques; et vous concevrez que je ne puis sans rire penser à cet homme là. Si

je me le représente parfaitement dans l'agréable opéra du *Sabot perdu*, jouant avec Dalmas et Fleuriot, travesti en vieille femme, caquettant sans cesse, moitié jappant, moitié parlant, avec toutes ses habitudes souverainement comiques, il faut malgré moi que je laisse un instant tomber la plume de ma main, pour rire tout à mon aise.

Près de lui viennent se placer deux excellens comiques Fleuriot et Dalmas, déjà nommés, et qui ont chacun leur mérite particulier.

Pour les beaux rôles de caractère dans la comédie, le théâtre a trois hommes du premier mérite et d'abord

Larochie, artiste qui s'est profondément pénétré de l'esprit de ses rôles, le digne pendant de M.de Valville que j'ai vantée plus haut. Il excelle principalement à représenter les moeurs et les manières des Grands et du beau monde; il a toute l'amabilité, toute la décence de l'homme de cour, et dans les rôles de père, il excelle, il ravit encore. Il a déployé tout son art, en jouant Frédéric II dans la jolie et nouvelle pièce des *Barons de Felsheim*. Le montrer sur la scène, paraissait généralement téméraire; car c'était Frédéric; il a tout su peindre, jusque dans les plus petits détails connus; maintien, rang, costume, manières, etc. Par hazard il a aussi quelque ressemblance de visage avec Frédéric, ressemblance qu'il sait relever encore par la manière de placer son chapeau. On a retrouvé en lui Frédéric tout entier, Frédéric roi et homme, surtout sa pre-

nonciation, son laconisme, le ton de dictateur qui lui était propre, son sérieux réfléchi. Dans ce rôle, Laroche a tracé pour son art un nouveau triomphe, que bien peu de comédiens avant lui avaient eu occasion d'obtenir, le triomphe de représenter un grand homme presque contemporain, ou du moins qui survit encore entièrement dans la mémoire de la génération actuelle, avec toute l'originalité de son esprit, de sa conduite, de ses traits, et de le représenter si fidèlement que chacun s'est vu forcé de dire: voilà Frédéric. Quand le comédien représente des personnages plus antiques, il a fait tout ce qu'on peut attendre de lui, s'il les représente d'une manière conforme à la fiction et au caractère de la pièce; du reste il lui est permis de choisir les formes qui lui conviennent. Mais ici on exigeait de l'art bien d'avantage; il fallait représenter l'incomparable Frédéric, fidèlement, dans sa personne toute entière; et il a été si bien représenté qu'on l'a reconnu trait pour trait.

Nos *Esthéticiens* me diront peut-être, que ce grand art d'imiter n'exige point d'imagination; que l'imagination en créant dans une pièce dramatique un grand caractère, et en l'exécutant bien, fait beaucoup plus, qu'en imitant une foule de particularités connues. Oui, Messieurs, s'il ne s'agit d'imiter que ce qui frappe les sens, comme la manière de cracher, de se moucher; non, s'il s'agit d'imiter l'esprit, l'ame, ce que Laroche a représenté et rendu comme Frédéric lui même. Il faut qu'on puisse dire; c'est avec cet

accent, et point d'autre que Frédéric doit avoir dit ceci ou cela, il l'a dit, ou il est sorti de son caractère général; je pense que c'est dans cette réunion du physique et de l'esprit qu'est le grand mérite de Laroche. L'idée de voir Frédéric II transporté sur la scène, et supérieurement représenté a plu si généralement, qu'aussitôt après cette pièce, une anecdote connue a fait naitre le *Moulin de sans souci*, opéra charmant, où Frédéric parait, sans chanter, il est vrai, mais dans une situation extrémement jolie. Laroche a encore su l'y peindre au naturel.

J'ai déjà cité Degligny dans la tragédie: je reviens à cet artiste estimable, pour lui rendre toute la justice que mérite la dignité de son jeu, lorsqu'il représente les pères, les précepteurs, et les vieux amis dans la comédie. C'est sans contredit le plus grand ornement de la scène française, et dans ce genre il n'a point de rival. Il jouait l'abbé de l'Épée, quand je l'ai vu pour la première fois, et je ne puis vous exprimer, chère Emma, comme son jeu incomparable dans ce beau rôle m'a frappé et saisi. On joue souvent à Pétersbourg cette excellente pièce, et on a raison, puisqu'elle est toujours revue avec plaisir. On en a donné 8 à 10 représentations pendant mon séjour, et je n'y ai pas manqué une seule fois.

M.r Ducroicy a un grand talent pour tous les rôles qui supposent de la passion, de la méchanceté, de l'intrigue. Son visage semble fait pour ces rôles; son action et son jeu y sont supérieurs,

comme lorsqu'il joue l'oncle et le tuteur dans l'abbé de l'Épée.

Pour les rôles de *Lafleur*, si importans dans la comédie française, pour ceux de domestique confident etc. Grandville est inimitable, et digne de servir de modèle. Bel homme, doué d'un visage spirituel, mâle et gracieux tout à la fois, il est extraordinaire par la souplesse et la legèreté de son jeu; il joint à un bel organe une déclamation si franche et si naturelle, une action d'une beauté si comique, qu'il est la première idole de la scène.

Grandville dans le rôle de Figaro, ainsi que M.de Frogère-Valville dans celui de Susanne, est, je crois, le plus aimable et le plus sémillant personnage, que l'on puisse voir au théâtre; il est unique dans plusieurs pièces de Molière, surtout dans les *Fourberies de Scapin*, où il joue le rôle de *Scapin* lui même. Avec cela il a encore beaucoup de talent pour les rôles sérieux. C'est ainsi qu'il fait supérieurement le brigadier *Brand* dans les *Barons de Felsheim!* il y est tout ce que doit être une vieille moustache de hussard prussien, sans dégénérer cependant en caricature.

Plusieurs femmes remplissent aussi très-bien les rôles à caractère.

M.de Mees se distingue dans les rôles de babillardes, de curieuses, et de vieilles encore coquettes; sa voix un peu criarde la seconde à merveille, et sa petite figure lui donne quelque chose d'extrêmement comique. Elle est aussi très-intéressante dans l'opéra.

Pour les rôles de femmes, qui sans être précisément à caractère, exigent de la tenue, ils sont remplis par une foule d'actrices, parmi lesquelles je ne citerai que M.de Bonnet et M.de Evra.

Je viens enfin à la troisième division du théâtre français à l'opéra.

Ici brille ou plutôt se fait entendre avec un charme et une amabilité supérieurs la première chanteuse, M.de Philis-Andrieux, justement nommée les délices du public. Sans chanter comme une Heser, une Sessi, une Mara, ou une Catalani, elle charme toutes les oreilles par la douce harmonie de sa voix, par son élévation extraordinaire et pure, par la facilité, avec laquelle elle exécute les passages les plus difficiles, surtout par l'expression inimitable d'une sensibilité enchanteresse et brûlante. On ne niera point, quelle n'ait, dans les tons moyens quelque chose d'un peu rude, qu'elle peut encore adoucir ; mais en revanche sous le rapport d'une harmonie brillante dans les tons bas et hauts, elle cherche envain son égale. Elle est de plus excellente comédienne surtout dans les rôles de filles, de femmes simples et innocentes ; il est impossible de trouver une paysanne plus aimable, et dans le comique tendre, elle se distingue par une action si naïve, qu'on ne peut se lasser de la voir. Il est difficile qu'il existe une *Cendrillon* plus charmante, plus pleine de sentiment et d'ingenuité, parcequ'outre son talent théatral, elle est encore très-jolie, parcequ'elle possède un visage extrêmement intéres-

sant, auquel deux yeux pleins de feu et d'ame donnent un attrait extraordinaire. Il me semble l'entendre encore dans la charmante ariette, musique de Steibelt: *je suis modeste et soumise.* Ses admirateurs, dont je fais naturellement partie, voient avec la peine la plus vive, que malgré son teint fleuri et son air de jeunesse, elle éprouve si souvent des maux de poitrine qui l'arrêtent plus ou moins dans sa brillante carrière. Puisse-t-elle pour son bonheur, et la joie du public qui l'idolâtre, puisse-t-elle jouir désormais d'une santé plus solide, et charmer sans interruption les oreilles et les coeurs par la beauté de son chant!

M.de Bertin, soeur de M.de Andrieux, a plus d'art, plus de force pour soutenir sa voix; mais il lui manque tout ce qui plait tant dans sa soeur. Elle n'a ni ces cadences harmonieuses, ce timbre argentin et sonore, ni ce jeu brillant et naturel, cette action réfléchie. C'est ce qui me la fait comparer à M.de Schmalz de Berlin, qui dans la voix, l'extérieur et le jeu, n'a rien d'agréable, quoique première actrice. Les principaux rôles de M.de Bertin, sont ceux de *la Vestale* et de *Lodoiska* où elle mérite tout éloge.

M.de Montgaudier qui chante, hélas! si rarement, a une voix éclatante, extrêmement flexible, et une bonne prononciation. Je lui ai entendu chanter des morceaux difficiles avec une aisance qui la place parmi les actrices d'un mérite supérieur.

M.de Milen, cette douce créature, dont j'ai déjà parlé à l'article de la comédie, occupe dans l'opéra

un rang distingué. Sa voix, il est vrai, est presque sans art; mais elle a beaucoup de timbre, une expression pleine de beauté, d'intérêt, et c'est pour cela qu'elle me semble plus agréable, à moi, qui ne me pique point d'être un aristarque. Elle et M.de Philis sont les plus aimables paysannes, que l'on puisse voir. Sa retraite prochaine va priver le théâtre d'un sujet excellent, et exciter, surtout parmi la jeunesse, les plus vifs regrets.

M.de Bonnet réunit à un organe agréable, une phisionomie attrayante et un beau maintien. Son action est aussi très-bonne. Dans le charmant opéra *du diable à quatre ou de la femme acariâtre*, elle chante et joue à ravir.

M.de Mees, dans les rôles comiques et les caricatures, excelle comme dans la comédie. Je ne l'oublierai jamais dans le rôle si plaisant de *la voiture renversée*, lorsqu'avec un jeu et une action supérieure elle chante ou nazille : *j'ai bien quarante, et cinq ou six ans*, timide, craintive, regardant autour d'elle, si quelqu'un écoute sa confession secrette; elle joue encore dans *le Sabot perdu* avec une originalité extrêmement aimable.

Je ne cite point plusieurs chanteuses d'un moindre mérite, pour passer de suite aux chanteurs.

Celui qui mérite d'être placé à la tête est

M.r Leblanc, excellente taille, doué d'un organe extrêmement gracieux et flexible. Dans les tons hauts, il chante en fausset, mais avec une harmonie et une force, dont j'ai vu peu d'exemples. Dans tous

les rôles qui exigent de la souplesse, il est encore excellent comédien, et son extérieur intéressant le seconde alors à merveille.

M.r Andrieux dont j'ai parlé très-honorablement dans la comédie, mérite dans l'opéra les mêmes éloges; il a une taille forte, et chante avec beaucoup de grace.

M.r Feuillide doit être aussi nommé comme haute taille, quoique sa poitrine et sa voix soient faibles, et que le chant paraisse le fatiguer. Il est encore bon comédien dans les rôles d'amoureux, et dans tous ceux qui exigent de l'adresse.

M.r Mees est par sa basse sonore, par sa figure colossale, par son rare talent dans les rôles d'homme âgé, et de bon-vivant un peu vieux, l'un des ornemens les plus estimables de l'opéra français. Il chante même et joue avec distinction dans les opéra sérieux.

L'aimable Durand chante aussi à l'opéra, mais rarement. Au reste plusieurs comédiens y jouent également quelquefois. Quant aux choeurs, ce sont les excellens comédiens de la chapelle impériale, qui rendent le plus de services.

Je m'étendrais volontiers davantage sur cet excellent théâtre, auquel mon coeur est attaché par tant de liens, si je ne vous avais promis, comme la convenance l'exige d'ailleurs, de vous tracer également une légère esquisse des théâtres russe et allemand.

Brisons donc sur ce chapitre. Mais vous me

permettrez d'être encore bien plus précis sur le théâtre russe, que sur le théâtre français, d'abord parcequ'il ne peut avoir pour vous autant d'intérêt que ce dernier, puis parceque moi-même, faute de savoir parfaitement la langue, je l'ai visité moins souvent.

Pour la tragédie et le drame, le théâtre russe possède dans Madame Séménoba une excellente actrice. Elle réunit un beau port à un organe agréable, et déploie dans ses représentations théâtrales, tout ce qui peut en faire une artiste célèbre. Elle joue, dans les tragédies transportées de la scène française sur le théâtre russe, les rôles de M.elle Georges, et imite parfois très-heureusement cette artiste unique, mais est encore loin de l'égaler. Néanmoins elle la rivalise, et je vous raconterai dans la suite à ce sujet une anecdote assez piquante.

Près d'elle vient se placer dans le rôle de premier amoureux et de héros,

M.r Jacoblef. La beauté et la finesse répandues dans ses traits, sa voix agréable et l'énergie de sa déclamation, lui assurent le premier rang sur le théâtre russe.

Après lui viennent, soit comme amoureux, soit dans les rôles à caractère, Messieurs Kamenojorsky, Branskoi, Karatigin, Bobrof, Rykalof, Welykin, Palnykof, Ykonin, Ramasanof, qui ont chacun leur mérite particulier.

Après M.de Séménoba, je dois nommer comme première chanteuse l'aimable Kolessoba. Elle a

pour le chant et pour l'action théâtrale un talent également beau; c'est à juste titre la Philis du théâtre russe; le premier amour du public. Elle est plus qu'agréable et jolie sans être une beauté régulière; il faut la voir dans l'opéra *Dba*, *Sloba*, *les deux mots*, *ou la nuit dans la forêt*, pour être à même d'apprécier, non la beauté de son chant, (car elle ne chante pas, elle ne dit que deux mots dans toute la pièce) mais son mérite théâtral, son jeu supérieur, et ses charmes. Elle n'a pas moins de talent pour les ballets; et à cette occasion, je reviendrai encore à elle.

M.r Jacoblef, cité plus haut avec éloge, est encore le premier chanteur de l'opéra russe, et réunit à son talent de comédien un organe très-agréable.

Au reste le théâtre et l'opéra russe ont peu de comédiennes et de chanteuses distinguées par leur beauté et leur talent, raison de plus de mes rares visites. Parmi les pièces originales de l'écrivain russe *Ilgins*, il en est plusieurs qui sont sûres de l'approbation universelle.

Je descends enfin du théâtre russe au théâtre allemand, où la médiocrité et un ton souvent insupportable sont le défaut dominant, presque général, et où je ne connais qu'un seul comédien digne d'éloge. Plaçons le donc le premier.

M.r Borck est un artiste qui a étudié sa partie, et qui paroît avec distinction dans tous les rôles de méchanceté et d'intrigue. Joueur dans la pièce des

joueurs, Bailli, et même fésant un peu *François Moor* dans les chasseurs, c'est là qu'il faut le voir pour rendre justice à son talent. La nature l'a excellemment dessiné pour ses rôles; on ne peut voir un visage plus decidément mauvais, plus intrigant que le sien; avantage dont il sait très-bien profiter; néanmoins il a tant d'art, que jouant le rôle de Walther Muffling dans les *Quakers* de Kotzebue, il a l'air d'un vieillard plein de dignité, et représente très-bien en général ce rôle si étranger d'ailleurs à son caractère. Il est moins heureux dans les rôles d'un comique tendre, par exemple, lorsqu'il joue celui de l'assesseur *Sperling* dans les habitans d'une petite ville Allemande. Il est encore éditeur de l'almanac théâtral de Pétersbourg. Vous pouvez voir son portrait supérieurement gravé dans les jeux dramatiques de Kotzebue 1812, en tête de la pièce: *chargé sans balle.*

Entre lui et ses confrères la distance est considérable.

M.r Gebhard joue les rôles de premier amoureux dans le drame et la comédie, ceux de premier héros dans l'opéra et la tragédie; mais les Allemands de Pétersbourg, qui ne sont accoutumés à rien de bon, lui accordent seuls le titre auquel il aspire, celui de comédien distingué. D'abord il n'a dans son maintien et son extérieur rien qui prévienne pour lui, quoiqu'il paraisse assez vain de sa figure, et surtout de l'embonpoint de sa poitrine. Il déclame d'une manière tout-à-fait absurde; car il a la mauvaise

habitude de s'arrêter souvent mal-apropos, et d'achever le reste de ses phrases ainsi rompues, d'une voix faible et traînante. Ses spectateurs sont tellement accoutumés à cette manière, qu'ils ne la remarquent plus; mais elle produit, surtout dans la déclamation des iambes, l'effet le plus ridicule. De plus son action est absolument sans but et sans motif. Dans les rôles tragiques, tels que ceux de Charles Moor, Rolla, Gustave Wasa, etc., il outre l'héroisme par des cris et des hurlemens épouvantables; mais rien de beau, rien d'imposant, cela lui est absolument étranger; ne sachant où se trouve la force d'un grand homme, et d'un héros, il la cherche dans sa voix. Il ne faut lui voir jouer aucun rôle de Schiller; sa mauvaise déclamation, toute sa tenue théâtrale anéantit entièrement le génie, l'ame, la sensibilité qui donnent aux caractères de ce poëte ce charme auquel on ne peut rien comparer. Il est bien plus supportable, il plait même quelquefois dans les petits rôles de Kotzebue, et d'Iffland; c'est ainsi que je l'ai toujours vu avec plaisir jouant le rôle d'Antoine dans *les Chasseurs*, celui de général dans la *Mère de famille*, celui de séducteur surtout dans les *joueurs*; il est aussi très-bon dans les rôles et les scènes demi comiques; car son visage est plus comique que tragique. On ne peut lui refuser du talent pour la scène; mais le public de Pétersbourg, si peu connaisseur, et qui ne peut gueres l'être, (car où aurait-il exercé et poli son gout?) le public l'a gaté par des suffrages hors de saison; applaudi dans

tous ses rôles, il en prend droit de se croire artiste.

Après lui vient comme second amoureux.

M.r Wilde, à qui d'un moins on ne peut refuser ni le mérite de connaître sa faiblesse, ni le ferme désir de se perfectioner dans son art. Il a une tournure aimable, et une jolie figure, si vous en exceptez un trait qui dépare sa bouche. Sa déclamation est plus juste que celle de M.r Gebhardt, parcequ'elle n'est pas rompue, mais sa voix n'est pas si agréable. Il joue avec assez d'art et d'adresse la jeunesse frivole, les petit-maîtres, les étourdis et autres rôles semblables. Mais il sait très-mal ses rôles, comme presque tous les comédiens de ce théâtre.

La vue de M.r Armand me choque sur la scène. Il joue les dignes ecclesiastiques, les amis vertueux etc.; mais avec sa voix creuse, les os saillans de son visage, ses mouvemens roides et quarrés, sa déclamation inanimée et monotone, c'est une des difformités du théâtre allemand mal organisé.

Quant à M.r Satzenhoven, il est à désirer qu'il ne paraisse que dans l'opéra, parce que sa voix agréable y ferait un peu oublier sa gaucherie théâtrale, et sa déclamation forcée.

M.r Milius n'est pas sans talent pour quelques rôles comiques; mais c'est tout son mérite.

M.r *Ewert*, le Goliath, m'a assez plu comme inspecteur des forêts, dans les chasseurs d'*Iffland*; mais le voir jouer les rôles de héros dans les drames nobles, comme cela arrive souvent, c'est sans con-

tredit le plus grand supplice que l'on puisse souffrir au théâtre.

Si le public de Pétersbourg lisait cette lettre, il éclaterait contre moi, de ne pas avoir encore nommé son plus cher favori

M.r Lindenstein, et le public aurait raison. On ne peut nier que ce ne soit un bouffon excellent. Il réunit tout pour cela; une voix criarde, un visage extrêmement comique, une agilité extraordinaire. Dans les caricatures il cherche son égal. Dans le rôle du tailleur Fips, dans celui de Kakadu, et en général quand il chante, il est comique au dernier point. Car outre son jeu extrêmement plaisant, outre ses gestes et son action qui vous arrachent toujours un rire involontaire, au lieu de chanter, il produit des tons qui tiennent le milieu entre la voix humaine et le jappement d'un chien. Il improvise beaucoup, souvent avec succès, mais le public facile le gâte chaque fois par des acclamations bruyantes, soit qu'il dise quelque chose de spirituel, soit qu'il lui échappe une platitude, et il fait ainsi de son mieux pour arrêter ses progrès. Quant au fin comique, et aux saillies délicates, il n'y entend absolument rien. Tout est chez lui caricature; tout doit l'être, s'il veut réussir; et sous un rapport il ressemble beaucoup à l'acteur André du théâtre français, mais qui a un talent égal pour le fin, comme pour le bas comique.

Pour caracteriser M.rs *Schulz*, *Hoppe*, *Sabath*,

Vasquez, *Drobisch*, etc., il faudrait écrire derrière eux: *à quoi bon ces ordures?*

Parmi les actrices, celle qui mérite le premier rang est

M.elle Bessel du théâtre de Koenigsberg. Elle a le vrai sentiment de son art, un excellent maintien, une action brillante; malheureusement son organe nuit un peu à l'effet de sa déclamation. Ses yeux animés et spirituels font désirer une plus belle bouche et un teint plus fleuri. *Koenigsberg* l'a regretté à juste titre; mais à Pétersbourg, où le public ne veut trouver d'estimable que M.de Gebhardt, on n'est pas assez connaisseur pour apprécier dignement cette excellente comédienne, la seule qui ait vraiment un mérite distingué.

M.de Dahlberg, qui, malgré sa grande bouche et son gros cou, parvient à plaire sur le théâtre, a des rôles, où l'on ne peut lui refuser son suffrage. Sa déclamation est souvent belle et animée; mais il lui manque le vrai sentiment de son art.

M.de Gebhardt, cette actrice si chérie du public, n'a pour les rôles nobles et tragiques ni goût, ni prononciation, ni figure, ni action. C'est une vraie peine pour l'homme de goût de lui voir faire Marie Stuart ou la pucelle d'Orléans. Elle joue à ravir les jeunes filles sensibles, pleines d'honnêteté et de candeur; c'est là qu'il faut la voir; c'est là qu'on la chérit malgré soi; mais elle devrait s'interdire absolument la tragédie et le drame heroïque. Une figure mignonne, un visage riant, gracieux et hon-

nête, quelque chose qui va au coeur dans la prononciation, tout en fait une excellente actrice pour la comédie; et c'est avec un grand plaisir que je l'ai toujours vue fesant Frédérique dans les chasseurs. Sa voix agréable la rend encore plus propre à l'opéra.

M.de Ewest a pour les rôles de vieilles un talent très-prononcé et beaucoup d'aplomb.

M.de Kafka n'est supportable que dans les rôles de soubrette, quoique sa figure prévenante ne déplaise point sur le théâtre. Elle a une voix glapissante et très-désagréable.

M.de Berk est l'une des meilleures comédiennes que je connaisse pour les rôles de soubrette, de confidente, de jeune fille aguerrie etc. A une extrême aisance dans le jeu, à une déclamation coulante, elle joint l'art d'une action supérieure et *la mimique* la plus expressive.

Je rends volontiers la même justice à l'aimable M.de Satzenhoven toujours sûre de plaire, quand elle paraît dans les mêmes rôles.

M.elle Lindenstein du théâtre Electoral de Weimar, est une excellente acquisition que le voeu public a désignée au théâtre de Pétersbourg.

Il est facile de voir qu'elle a été formée à la noble école dramatique de Weimar. En effet quoique très-jeune encore, elle efface toutes ses rivales par la noble aisance de son action. Si elle était restée en Allemagne, elle serait devenue à coup sûr une excellente comédienne. Mais ici loin d'apprendre, elle ne peut qu'oublier.

M.elle Stein a également d'heureuses dispositions pour le théâtre, dans les rôles de jeunes filles naïves et timides. Elle a une physionomie très-agréable, et hors du théâtre, un petit minois charmant.

M.de Krieger est très-bonne dans les rôles de mère, mais un peu moins de phlegme rendrait son jeu meilleur encore.

Je ne cite M.de Drobisch, M.elle Muller, M.de Gebhardt veuve etc., que comme des ouvrières en sous ordre dans un art un peu trop dégénéré en métier.

Tout cela vous prouve, chère Emma, que les femmes sont la partie du théâtre la plus nombreuse de beaucoup, et la meilleure.

Passons à l'opéra allemand.

Parmi les Dames je dois, en considérant le mérite, nommer d'abord M.de *Drewer*. Elle a réellement une voix très-formée, très-souple; elle chante avec beaucoup d'art; mais sa voix n'a rien d'agréable, et c'est pour cela que je ne l'aime point. De plus M.e *Drewer* montre avec le public, malgré toute sa laideur, une affectation et une coquetterie insoutenable.

M.de Gebhardt au contraire a une voix bien moins cultivée, mais beaucoup plus flatteuse; un chant plein de sensibilité et une action intéressante. Je n'aime à voir jouer *Fanchon* que par elle, et notre Philis même me plaît moins dans ce rôle que M.de Gebhardt. Elle est encore bonne dans *Cendrillon*, mais bien au-dessous de Philis.

M.elle Kempfer réunit à une figure brillante un organe agréable. Adroite et souple, elle mérite et sait obtenir le suffrage de mon sexe.

Parmi les hommes je dois nommer hélas! comme *primo amoroso*

M.r Zeibig, dont la voix, il est vrai, est une taille très-agréable, mais dont l'action est si insupportable, et la figure si roide, si embarrassée, que sa vue détruit l'impression agréable qu'avait faite sur l'ame la beauté de son chant.

Il en est absolument de même de M.r Satzenhoven, mais qui n'a pas l'air si antique.

M.r Ellmenreich est une bonne basse, et un comédien habile; lorsqu'il joue l'abbé dans Fanchon, il est incomparable.

Je vous ai déjà dit en passant que le bouffon Lindenstein chante aussi. C'est surtout dans les rôles du tailleur Fips, de Kakadu, de Rochus Pumpernickel, qu'il est à juste titre l'idole du parterre et des galeries.

Parmi les comédiens plusieurs chantent encore:

M.r Gebhardt, qui a une voix extrêmement agréable, M.r Schultz et beaucoup d'autres.

Vous avez maintenant une idée de nos trois théâtres, chère Emma. Ce que j'ai dit doit vous suffire pour en juger, et pour être à même d'apprécier ce que vous en entendrez et ce que vous en lirez désormais. Du moins je vous ai dit la vérité sans faveur

et sans haine, disposition louable que vous avez toujours reconnue en moi.

Le ballet est commun aux trois théâtres. Des Français, des Russes et des Allemands y figurent. Il a extrêmement perdu en 1811 par la retraite de de l'incomparable Duport, et celle de Didelot, excellent danseur, maître et compositeur encore plus parfait; mais M.rs Baptiste, Dutaq, Auguste, Lustig, Walberg, S.t Clair lui restent, et ils possèdent aussi de grands talens. Les Dames les plus distinguées sont

M.de Kolossof (que j'ai déjà citée comme chanteuse au théâtre russe), la charmante Navitski, M.de Baptiste et M.de Walberg, Nikytina, Spyridonoba, Stryganoba, Gornitscheba, Asaroba. D'autres méritent encore d'être nommés, M.rs Romasanof, Eberhard, Suprunof, Grekof, Dmitrief, Palnykof, Plotnykof, Kyrmof, et M.elles Ystomina, Séménoba la cadette, Lygitina, Palnikoba, Plotnykoba, Aboschnikoba. Le ballet en général possède peu de beautés: excepté Mesdames Kolossoba, Navitski, et Nikitina, je n'y connaîs rien de distingué. Mais je dois avouer ici franchement mon défaut de goût; je confesse que ces grands et superbes ballets, où un seul personnage danse avec tant d'art, sont précisément ceux qui me plaisent le moins; et que les danses en choeur, que plusieurs danses russes et polonaises supérieurement éxécutées avec le costume convenable, que la *Masurka et la Ziganka* si originales et si belles, surtout quand elles étaient dan-

sées par la svelte et gracieuse Kolossoba, ou par Asaroba, m'ont toujours enchanté. Elles offrent une originalité si piquante et si énergique, une vérité si riante et si expressive. La danse solitaire la plus remplie d'art a pour moi quelque chose de guindé, même quand je me vois forcé d'en admirer les mouvemens, les attitudes et les sauts ingénieux. Le ballet possède une garderobe qui surement a peu d'égales pour la variété et la magnificence. La plupart des broderies sont, comme au théâtre français, naturelles et extrêmement riches; c'est une profusion de velours et de draperies superbes qui vous ravissent. Depuis que le grand théâtre est brulé, on donne alternativement au petit théâtre des représentations françaises et russes, et l'on n'y voit plus que des ballets charmans. Il n'en est pas de même de la scène allemande, où les danseurs et les danseuses ordinaires, ne donnent que de petits divertissemens, et même encore de loin à loin; nouvelle preuve du mauvais génie qui domine à ce théâtre.

Les trois théâtres sont entretenus par le gouvernement, et ne dépendent point du public; c'est pour cela qu'ils portent le nom de théâtre impérial. Ils sont immédiatement soumis à une direction générale présidée par le Grand-Chambellan. Ils ont encore chacun un directeur et un régisseur subordonné. Il n'existe point de censure pour le théâtre, mais les pièces sont surveillées et réformées par la censure générale.

Le traitement des artistes, tant au théâtre français, qu'au théâtre russe est vraiment impérial, et les comédiens sont les hommes de l'état les mieux soldés, mais pas toujours à beaucoup près les mieux payés. M.elle Georges, par exemple, a 60,000 roubles de traitement annuel, et Duport en recevait, je crois, autant; il faut y ajouter deux *bénéfices* à Pétersbourg, les bijoux dont l'Empereur la gratifie, et deux bénéfices dans la riche Moskou, ce qui peut valoir ensemble 30 à 40,000 roubles; ainsi M.elle Georges jouit au moins d'un revenu de 100,000 roubles, ou de 25,000 rixdales, et je ne fais pas entrer dans cette somme les présens qu'elle reçoit de l'ambassadeur français, ainsi que des Grands de Russie et des Seigneurs étrangers pour ses déclamations privées dans leurs cercles brillans. Elle joue pour cette somme considérable à-peu-près dix fois l'an, sans compter ses bénéfices. Il en était de même du grand danseur Duport; et cette somme prodigieuse ne vous paraît point trop forte, lorsque vous les avez vus et entendus tous deux, lorsqu'ils vous ont enthousiasmé.

Les autres comédiens du théâtre français reçoivent moins à proportion. Mais Philis Andrieux touche et mérite aussi une somme très-considérable. Les moins bien traités sont les comédiens du théâtre allemand, qui n'osent point menacer comme les Français; souvent même leurs faibles honoraires ne leur sont pas payés, et ces malheureux se trouvent

dans l'embarras le plus terrible. M.r Gebhardt et sa femme ne reçoivent ensemble, je crois, que 4000 roubles ou 1000 rixdales, somme absolument insuffisante pour une famille dans une ville, où tout est si cher. Le traitement mesquin de ces artistes, et surtout le défaut de payement, est la cause principale de la grande médiocrité de leur théâtre. Il doit être en effet bien cruel, bien humiliant pour eux de voir les comédiens russes et français nager dans l'abondance, tandis qu'ils ne savent pas d'ordinaire comment vivre le mois suivant, parceque M.r le Grand-Chambellan et le Directeur retiennent dans leurs poches percées, pour un tems plus ou moins considérable, les fonds destinés au théâtre. Au milieu d'une grande ville, occupés de mille soins, où prendraient-ils le courage et le goût passionné qu'exige Melpomene? Les comédiens allemands se voient donc absolument forcés de se livrer à d'autres métiers qui se concilient, si non avec leur art, du moins avec leur estomac.

Chaque comédien des trois théâtres jouit annuellement de deux bénéfices, dont la recette, déduction faite des frais, n'appartient qu'à lui. Dans ces représentations l'intéressé taxe, comme il veut, le prix des fauteuils et des chaises. Si le bénéfice est pour le comédien ou la comédienne en faveur, l'usage est alors de payer un fauteuil 25 roubles (ou 6 rixdales 6 gros), une loge, 50 à 100. Il est même des grands qui donnent jusqu'à 200 roubles.

Les premiers artistes des théâtres français et russes, hommes ou femmes, ceux même du ballet, font deux fois l'an le voyage de Moskou, et donnent au théâtre de cette ville des représentations autorisées, qui leur valent des bénéfices extrêmement considérables, dans une ville riche, peuplée et voluptueuse, le vrai séjour des grands Seigneurs russes; avantages reservés à M.elle Georges, M.de Philis Andrieux, Duport, M.de Séménof, M.r Jakoblef, etc. Moskou n'a point de théâtre allemand; ainsi cette ressource est encore fermée aux pauvres comédiens de ce théâtre.

Une autre cause principale de la grande médiocrité du théâtre allemand est dans le public allemand de Petersbourg lui-même. La plupart des Allemands éclairés de cette ville, y sont établis depuis nombre d'années, ou viennent des provinces de la mer orientale; les impressions et le souvenir de l'art, tel qu'il est cultivé en Allemagne, se sont affaiblis dans leurs idées; depuis, ils n'ont rien vu de plus parfait; ils n'ont pu épurer leur jugement; il est donc très-naturel que faute de mieux, ils s'accoutument à cette médiocrité, qu'ils y trouvent enfin le sublime de l'art, qu'ils regardent par exemple M.r Gebhardt comme un comédien excellent dans les rôles hérbïques, parcequ'il se déchaine en furieux, qu'il crie et qu'il hurle. Vainement on leur prouverait pendant des heures entières qu'ils se trompent, que de tels mouvemens seraient très-mal

accueillis sur les théâtres d'Allemagne, ils croient qu'on ne critique que pour critiquer.

La seconde et la plus nombreuse partie du public qui fréquente le théâtre allemand est composée d'ouvriers naturellement peu connaisseurs, et peu propres par leur éducation à le devenir. Ils inondent le parterre, les loges, les fauteuils, la galerie, par conséquent tout le théâtre; ils applaudissent avec fracas à chaque saillie de *Lindenstein*, quand M.r *Gebhardt* entre en fureur, quand M.de *Gebhardt* déclame très-médiocrement les iambes de *Schiller*; et tout cela gâte les comédiens eux-mêmes, qui d'ailleurs ne manquent pas de talens.

Quand j'ai appris l'arrivée de M.de *Schutz* à Pétersbourg, et son dessein de donner ici des représentations théâtrales, je n'ai point été sans inquiétude sur le succès; je prévoyais que très-peu de personnes seraient en état de juger et d'apprécier son rare mérite. Elle a joué, dans le sérieux et le comique, les rôles de la pucelle d'Orléans, de Marie Stuart, deux fois ceux d'Octavie et de Céphise; elle a prouvé partout son talent distingué et la profonde étude de son art. Chaque fois qu'elle a paru, la salle, à cause de sa petitesse et de la foule des curieux, était pleine à étouffer; mais comme on devait s'y attendre, elle n'a pas obtenu le suffrage universel dont elle est si digne; on n'était pas dans le point de vue nécessaire pour la saisir et l'entendre. Elle l'a remarqué elle même, et se plaignant des procédés de M.r

Gebhardt, qui a voulu lui en imposer, lui parler en artiste, elle m'a dit que ses représentations théâtrales, quelque supérieures qu'elles fussent, si elle en donnait après mon départ prochain de Pétersbourg, (ce à quoi elle n'était pas décidée hier soir), trouveraient encore moins de spectateurs reconnaissans et capables de l'entendre.

Il est extrêmement plaisant de lire à Pétersbourg même les critiques théâtrales qui paraissent de tems à autre dans les feuilles allemandes, et qui, outre de grossières injustices, contiennent encore souvent les bévues les plus ridicules. Dans les derniers tems, où le docteur *Schmieder* écrivait moins souvent en Allemagne sur ce sujet, un M.r M—s, dont on peut dire à juste titre: *heroum filii noxii!* s'est chargé de la correspondance. Il ose dire, par exemple, au public allemand, *que le docteur Schmieder a composé la musique de la Cendrillon allemande*, quoique M.r Schmieder n'entende absolument rien en musique. Le fait est qu'il a traduit Cendrillon pour la scène allemande de Pétersbourg, et qu'il a conservé en entier l'excellente musique de Steibelt.

Les amis du théâtre allemand fréquentent très-peu le théâtre français; c'est pour eux une occasion de moins d'épurer leur gout et de rectifier leur jugement.

Laissons de côté le mérite des artistes. Un local plus vaste et plus beau, des décorations bien plus magnifiques donnent encore au théâtre français un

avantage sur le théâtre allemand beaucoup trop étroit pour ses nombreux spectateurs. Les comédiens français savent parfaitement leurs rôles; jamais chez eux on n'entend le souffleur; les Allemands ont toujours besoin de son secours, et l'on s'apperçoit souvent qu'ils lui prêtent l'oreille. Là, les changemens de scène et les autres procédés méchaniques s'exécutent avec une vitesse, une précision qui peut servir de modèle; ici, quelques rouages, quelques ressorts secrets les arrêtent toujours, sans compter une foule d'autres bévues ridicules qui détruisent l'illusion. Du reste, les théâtres trouvent dans M.rs Gonzaga et Corsini des peintres supérieurs, connus jusque chez l'étranger.

La cour ne fréquente jamais les spectacles; elle n'assiste qu'aux représentations du théâtre de l'hermitage, où l'on joue plusieurs fois la semaine.

La police de ces théâtres est, de la part du magistrat, très-sévère, très-impartiale; des tumultes desagréables, pareils à ceux qu'on entend des galeries dans plusieurs grandes cités, sont ici punis par la prison d'état. Personne, en entrant ni avant de sortir, n'ose avoir son chapeau sur la tête; personne ne frappe, personne ne siffle, sans s'exposer à être incarcéré sur le champ; j'en ai vu plusieurs exemples qui m'ont fait plaisir.

L'illumination des théâtres et des salles est très-belle; elle était de toute magnificence, les jours de fête, au superbe théâtre de pierres qui a été brulé, et dont on ne saurait trop regretter la perte.

Les jours où il y a foule, il se fait un trafic infame de billets pour les fauteuils et les loges; je sais qu'un billet pour fauteuil s'est payé jusqu'à 28 roubles, tandis qu'il ne coute qu'un rouble 50 kop. C'est au théâtre allemand que s'exerce surtout ce négoce, parce que, dans les pièces connues, sa petitesse favorise encore plus l'agiotage. Cependant il a lieu aussi au théâtre français. Je sais que le jour, où M.elle Georges cadette joua pour la première fois le rôle de Junie, et sa soeur celui d'Agrippine dans Britannicus, dès 6 heures il n'y avait plus de billets ni pour sieges ni pour loges, parce qu'éludant une sévère défense, on les avait, si non distribués, au moins promis et enregistrés.

Il est remarquable que depuis le commencement de cette année, on paye 10 roubles les billets de théâtre, pour être sûr d'en avoir.

Pétersbourg a un etablissement digne d'être imité partout, et très-propre à favoriser les progrés de l'art dramatique; c'est son école théâtrale, où les enfans des comédiens et ceux qui veulent se consacrer à cette profession sont élevés et formés en conséquence. L'instruction est parfaitement dirigée vers ce but, et il en sort des éleves distingués dans les deux sexes. Il y a longtems que notre Iffland avait senti le besoin de cette institution pour la scène allemande; il s'est expliqué à ce sujet, et son vœu est aujourd'hui parfaitement rempli à Pétersbourg. Outre les principes bien développés des sciences,

ces jeunes gens reçoivent de leçons particulières de déclamation, d'action, de composition littéraire, de chant et de musique, de danse, d'escrime, etc. Il en résulte pour les progrès de l'art le très-grand avantage, que ces jeunes gens sont d'abord formés dans les sciences; sans doute on doit en attendre un perfectionnement bien plus rapide que dans l'état ordinaire, où le défaut d'études réduit la plupart de nos comédiens à n'être que des manoeuvres, et leur fait commettre si souvent, les bévues les plus ridicules et les plus impardonnables. Oui, cet établissement mérite d'être imité partout.

Pour réunir le plaisant au serieux et caractériser en même tems les personnages, je vais vous citer ici, chère Emma, quelques anecdotes relatives au théâtre. Je les choisis entre mille, comme les plus piquantes.

L'automne dernier, M.elle George se trouvait à Moscou avec la *Séménoba* qui, s'il est permis de comparer le médiocre au grand, est la Georges du théâtre russe ou du moins veut l'être. Toutes deux avaient obtenu d'y donner des représentations. Le premier bénéfice fut pour M.lle Séménoba. M.elle Georges lui envoye 50 roubles, en lui demandant une loge aux troisièmes. Huit jours après, le bénéfice est pour M.elle Georges. La Séménoba lui envoye 200 roubles et demande également une loge aux troisièmes. Sur ce, M.elle Georges lui écrit le billet suivant:

Mademoiselle!

Si vous m'envoyez ces 200 roubles pour juger de mon talent, je ne me trouve pas de mots pour vous en remercier, et j'y ajoute encore 250 pour les partager parmi les pauvres. Mais si vous me les envoyez pour m'en faire cadeau, n'oubliez pas que jai 200 mille francs à Paris.

GEORGES.

M.elle Georges est accueillie chez plusieurs grands avec distinction et amitié; elle l'était de même chez la spirituelle épouse du général K. L'aimable acteur Andrieux fréquentait aussi la maison K.; mais il parut la négliger quelque tems, et se plaire d'avantage dans la société de M.elle Georges. Cependant on reçut de la Moldavie la nouvelle des grands succès obtenus par le général K.; des trophées furent portés en triomphe à la parade, et l'on fit jouer à ce sujet les canons de la forteresse. M.elle Georges crut de son devoir de se faire conduire chez la Générale K., pour la féliciter des victoires de son époux. Celle-ci la reçut avec une froideur extraordinaire, avec un air repoussant à laquelle M.elle Georges n'était pas accoutumée, et dont elle lui demanda le motif. La Générale se permit aussitôt quelqu'allusion peu délicate sur les liaisons de M.elle Georges avec Andrieux. La bouillante actrice éclate avec amertume, et la Générale lui riposte par quelques termes outrageans. M.elle Georges l'apostrophe alors de la manière la plus tragique, prend ce ton solemnel que les français semblent réserver pour la tragédie

du Cid, et avant que celle-ci soit revenue de son effroi, se précipite hors de la chambre, se jette dans sa voiture, et a disparu. Quelques heures après cette aventure, la Générale se promenait sur les boulevards; l'Empereur Alexandre la rencontre, la salue *comtesse*, et ajoute que dès le soir même, il fera publier à la cour l'élévation de son époux et de sa famille au rang de comte, pour récompense de ses grands services. La publication eut lieu en effet; la nouvelle comtesse fut extrêmement fêtée à la cour; on la conduisit au théâtre de l'hérmitage, où M.elle Georges jouait, et où elle sut obtenir les suffrages les plus éclatans, les plus unanimes; la comtesse ne put se défendre d'y joindre le sien; et depuis même, c'est de sa loge au petit théâtre qu'est toujours parti le premier signal d'applaudissement. Cette anecdote révelée par une femme de chambre de la comtesse, a fait beaucoup de bruit à Pétersbourg; cependant je ne la garantis point.

Je vous ai déjà dit que le directeur du théâtre N. retient souvent pour un autre usage les appointemens des comédiens, et les force ainsi de languir dans une longue attente. Le danseur Duport eut une fois lui même à s'en plaindre; mais il sut bien se tirer d'affaire. Certain soir, un grand ballet était annoncé au grand théâtre qui a été la proie des flammes; et il devait y danser un *solo;* le théâtre était plein; la plupart des ambassadeurs et des grands s'y trouvaient réunis. Duport

refusa net de paraître sur la scène, avant d'avoir reçu un arrérage de 10,000 roubles que lui devait la Direction. Le directeur N. le fait appeler dans sa loge, le comble d'abord d'amitiés, de caresses, des promesses les plus brillantes; le menace ensuite; Duport reste inflexible. Que faire?.. Le ballet ne pouvait se remettre. Il fallut que M.r N. envoyât bien vite son secrétaire chercher chez lui 10,000 roubles qui s'y trouvaient par le bonheur le plus extraordinaire, et les fît remettre à Duport; et Duport de danser aussitôt de manière à ravir tout le public. Mais une telle hardiesse n'était permise qu'à Duport, et je n'aurais par conseillé à un comédien allemand de l'imiter.

Un comédien très-aimable, qui lors de mon arrivée à Pétersbourg n'était déjà plus au théâtre français, se trouva dans le même embarras et pour la même cause; n'osant menacer, comme Duport, il essaya un autre moyen; il écrivit et présenta à Son Exc. M.gr de N. la supplique suivante en vers libres:

Permettez qu'un acteur comique,
Bien fier d'avoir pour Directeur
Le parent d'un grand Empereur,
Lui présente sa supplique.
Sans doute ce charmant pays
Au climat près, vaut bien Paris:
Avec beaucoup d'argent dans cette ville aimable,
Les plaisirs naissent sous vos pas.
Mais celui, qui n'en a pas
Doit le trouver moins agréable,

Et je suis dans ce dernier cas.
S.t Pétersbourg sans gasconnade
Est un vrai séjour enchanté,
Au moins je me le persuade
Car je juge comme un malade
Pourrait juger de la santé.
Ici quand j'arrivai, on faisait un carême,
Qui devait durer quinze jours,
Pour moi sans doute il durera toujours,
Si votre Excellence elle-même
Ne veut venir à mon secours.
Pour avancer son arrivée,
Les appointemens d'un acteur
Ne courent que de son entrée
Sur les terres de l'Empereur.
Mais à ses vertus j'entends rendre hommage
En tout pays à chaque pas:
Au premier jour de mon voyage
Je crus entrer dans ses états.
Au caissier plusieurs fois j'ai rendu ma visite,
Mais ce fut toujours sans succès,
C'est envain, que je sollicite,
Puisqu'il n'entend pas le Français.
Par interprète je m'annonce,
Je lui dis, qu'un besoin urgent
Me fait demander de l'argent.
„ *Niet*, *niet*, *niet*, " — voilà sa réponse.
Jugez de ma position
Quand j'apprends par mon interprète
Que ce „ *niet* " est en Russe une négation,
Mais négation bien complette,
C'est par abréviation,
Comme si l'on disoit: néant à la requête.
A est aimable compliment,

Je pense, on n'a rien à dire;
En pareil cas, on se retire
Sans faire de remercimens.
J'ose donc aujourd'hui prier votre Excellence
De me faire admettre au comptoir,
Non pour y faire résidence,
Mais plutôt pour y recevoir
De quoi rompre mon abstinence,
Payer ce que je puis devoir
Aux amis dont la complaisance
A suspendu mon désespoir.
Si vous n'accueillez sa supplique,
Le pauvre artiste dramatique
Va chercher dans la Néwa,
A ses maux le dernier remède;
Je crois qu'il y seroit déjà
Sans l'habitude qu'il a
De prendre ses bains à l'eau tiède.
Si de mes vers le ton trop familier
Allait vous paraître une offense,
Et jusque là si j'ai pu m'oublier,
Je réclame votre indulgence:
Vous amuser était mon seul désir,
Et si je n'ai pu réussir
N'en accusez que mon insuffisance.
Trop grande serait mon erreur,
Si j'osais franchir la distance,
Qui sépare votre Excellence
De son très-humble serviteur:

CALAND, *acteur français.*

Comme M.r de N. aime passionnement l'esprit, et qu'il est lui même un des hommes les plus spiri-

tuels que l'on puisse voir, cette supplique originale lui plut beaucoup, et il fit aussitôt payer à M.r Caland ce dont il avait besoin.

Je pourrais citer une douzaine de traits aussi piquans, si ceux-ci ne suffisaient point, et si je ne voulais terminer cette lettre déjà volumineuse par quelques mots sur les mascarades, que donne chaque semaine le théâtre de direction.

Si ces mascarades ne sont pas la réunion du beau monde, c'est du moins le rassemblement de la jeunesse avide de plaisirs, dans l'un et l'autre sexe. On y voit l'élite des Laïs connues ou équivoques circuler dans des cercles brillans et variés, déployer leurs charmes, et recevoir des hommages solemnels; spectacle qui n'est pas sans intérêt pour l'observateur. Les dames de qualité et d'une réputation intacte s'y trouvent rarement. Le local destiné à la musique est plein de goût, et beaucoup plus analogue à son but que l'ancien local du théâtre allemand. On voit dans ces mascarades peu de beaux masques à caractère, excepté différens costumes propres à la nation russe. Je me suis moi même une fois travesti en insulaire *Aleutien*, avec un habit de peau-vessie de poisson, et une autre fois en *Tschuk*, avec un costume singulier qu'un de mes amis avait rapporté de ses voyages en ce pays. L'excellente musique du cor est ce qu'il y a de mieux dans ces mascarades. Lors du carnaval allemand, il y avait jadis une mascarade superbe au grand théâtre qui a été brulé;

le parterre et le parquet spacieux de cet édifice étaient exhaussés, les salons de luxe et les autres appartemens appropriés à cette fin, éclairés et ornés de la manière la plus éclatante. Depuis sa destruction, cette mascarade a lieu au petit théâtre beaucoup moins favorable à ses effets.

La grande mascarade de la cour, fixée au nouvel an, mérite d'être vue une fois, pour avoir une idée des grands et des riches de ce pays en fait de bijoux, de la magnificence intérieure du palais d'hiver, de ses décorations en meubles, vaisselle, etc., ainsi que du beau sexe de la première condition. Mais quand on a une fois joui de ce coup-d'oeil, à coup sur on n'y retourne point une seconde; tant il est désagreable de se sentir froissé dans une foule sans nombre, coudoyé, coudoyant tour à tour; car moyennant un billet d'entrée qu'on se procure facilement, cette mascarade est ouverte à tout le monde. Vous vous y trouvez, peut-être près du cocher qui vous a amené il y a une heure; car il lui est permis de paraître en simple habit national; les autres doivent être en toilette et en domino. Il y a un buffet unique, où le grand service en or est etalé dans toute sa magnificence pour montrer au peuple, combien on est encore riche, et que tout l'or n'est pas monnoyé; on y sert des vins, divers raffraichissemens. Mais impossible de pénétrer jusque là, à travers les moustaches qui assiegent continuellement ce lieu, et nul homme de qualité ne prend la peine d'y demander quelque chose.

Je finis, chère Emma, pour ne plus fatiguer votre patience; hâtez-vous de communiquer ma lettre à Édouard, pour qui elle ne sera point sans quelqu'intérêt.

Je baise vos mains délicates, et suis toujours votre.

XIII.e LETTRE.

SINGULARITÉS NATIONALES.

A ÉDOUARD.

Princes Circassiens avec leur cortège. — But de leur séjour en cette ville. — Leurs formes physiques. — Leur habillement et armure. — Leur Stoïcisme. — Plaisir de se voir regardés et admirés de la multitude. — Traits évidens de leur caractère. — Leur manière de vivre. — Coutume étonnante. Le Pacha à trois queues. — Son influence dans les dernières révolutions du trône à Constantinople. — Son habillement et armure. — Son cheval arabe. — Conclusion.

SINGULARITÉS NATIONALES.

A ÉDOUARD.

Peu avant la grande fête que la cour a donnée à Péterhof, au mois de juillet, et dont je t'enverrai bientôt tout le détail, il était arrivé ici, des regions inhospitalières du Caucase, plusieurs princes kabardiniens ou circassiens avec un nombreux cortège; ils parurent pour la première fois à cette fête de la cour publiquement et dans tout leur éclat. Ce sont deux princes kabardiniens, avec les quatre seigneurs les plus distingués de leur pays, plusieurs serviteurs ou courtisans, et un interprète. Le public n'est pas encore d'accord, sur ce qu'ils veulent, ou sollicitent près de l'empereur. Quelques uns disent, qu'ils sont venus le remercier des sages mesures qu'il a prises en Grusie pour les délivrer de la famine eux et leur peuple; d'autres soutiennent, et selon moi avec plus de vraisemblance, que c'est pour proposer à l'empereur la cession de leur pays, moyennant une pen-

sion proportionnée, parcequ'ils ne sont plus en état de se maintenir contre les révoltes de leurs sujets accoutumés au brigandage, et contre les attaques des Circassiens, peuples limitrophes; comme en 1802 le Czar Héraclius céda la Grusie à l'empire russe, moyennant une pension considérable pour lui et pour ses descendans. Ce dernier motif, qui n'exclut pas le premier, me paraît le plus probable, parceque voilà déjà cinq mois qu'ils sont ici, et qu'ils ne font aucun préparatif pour leur départ, ce qui ne serait point sans doute, si un simple remerciment eût été le but d'un voyage si long, si dispendieux et si périlleux tout ensemble.

Ils demeurent, ils vivent ici aux dépens de l'empereur, et ils paraissent s'y plaire, malgré le changement total de genre de vie et de climat. Mais nous reviendrons sur cet objet. Ils se sont montrés d'abord à Péterhof, dans toute la beauté de leur costume circassien, que je vais te décrire le plus exactement possible. Disons d'abord un mot de leur physionomie. On vante beaucoup la beauté et les traits nobles des visages circassiens. Ils ont pleinement justifié ces éloges; mais il n'en est pas de même des femmes de ces contrées, dont tout ce qui n'est pas Turc trouve les traits insipides, et quelquefois même repoussans. Leur physionomie offre quelque chose d'extrêmement régulier, de noble, d'attrayant. Ils n'ont ni ce qui choque dans tant de races mongoles, ni les yeux petits et alongés, ni les machoires sail-

lantes, ni le nez difforme des Arméniens. La belle forme de leur tête m'a vivement rappellé l'aimable Géorgienne de notre *Blumenbach*, dont la plus grande beauté consiste peut-être dans la forme de son crane. Leur teint est d'un brun clair agréable, auquel le feu d'un bel oeil noir et l'ébène de leurs cheveux, donnent plus de piquant encore. Leur taille est parfaitement belle et régulière, mais un peu plus petite que grande.

Leur habillement est simple, tout-à-fait asiatique, mais réellement très-intéressant et plein de goût, quand ils sont en grand costume. Je vais te le décrire exactement; car je ne le nie pas, je m'arrête volontiers à toutes ces singularités nationales. Ils portent sur la tête une espèce de turban, d'un drap clair brun, dont l'ouverture est garnie d'une bande de peau fine. Ce turban est fait de morceaux d'étoffe qui, étroits par le sommet, vont toujours s'élargissant jusqu'à l'ouverture. Leurs cheveux noirs sont coupés assez court. Quant à la barbe, ils la gardent à volonté, car elle n'est pas la même chez tous les membres de l'ambassade; au reste, ils ne la portent point comme les Russes ou les Turcs; ce ne sont que de petites boucles très-fines, qui frisent autour du menton, et qui relèvent encore l'éclat de leur mâle beauté. Leur cou est nu. Ils portent depuis les épaules jusqu'aux genoux une sorte de Kaftan, sans taille, également fait de laine d'un clair-brun. Ce Kaftan est attaché sur les reins par

une magnifique ceinture, dont le plus bel ornement est un ouvrage d'or en relief mat et poli, et dont on est forcé d'admirer l'art ainsi que l'excellent goût dans les figures et les arabesques. Sous ce Kaftan, et au-dessus du genou, on en voit déborder un autre d'une Indienne blanche, large d'environ une main. Les manches sont fendues jusqu'au coude, selon la mode asiatique, et s'avancent jusqu'à la main. Leur chaussure consiste en des bottes jaunes de *Bucharest* avec des talons et de grandes pointes qui se relèvent par devant.

Jusque là, leur costume n'a rien d'extrêmement singulier pour un Européen. Mais voici l'extraordinaire. Ils portent sur leur Kaftan de drap, depuis l'épaule jusqu'à la ceinture, et delà jusqu'au genou, une botte de maille admirable, dont le travail délicat ferait beaucoup d'honneur aux fabriques anglaises d'acier les plus parfaites; j'ose même douter qu'un ouvrage de cette finesse soit possible à des mains Européennes. Ce sont de petits anneaux d'acier, extrêmement fins, bien polis, qui, enchassés l'un dans l'autre, forment le plus beau tissu, et produisent un coup-d'oeil ravissant, à l'éclat du soleil ou des flambeaux. Cette superbe ceinture soutient à droite, près l'un de l'autre, deux grands pistolets enrichis d'un travail d'or magnifique, et à gauche un beau poignard de Damas paré d'un manche d'or. Ils ont à leur côté un sabre de Damas petit, mais excellent, et qu'ils savent bien manier. Le manche

et le fourreau sont de métal, également travaillés et ornés avec goût, mais le premier est sans garde. La charge pour leurs pistolets est contenue dans deux étuis attachés à leur Kaftan sur le sein gauche et droit, et presque semblables à des pipes de *Papageno*. Chaque pipe renferme une cartouche, mais d'un son peu agréable pour qui en entend l'effet. Leurs armes les plus chéries et les plus magnifiques sont leur carquois et leurs flèches. Leur carquois est très-grand; enfermé dans un large étui de maroquin très-orné, il en sort à moitié, immédiatement sous le bras gauche, et au-dessus du sabre. Leur flèches sont longues de quatre pieds, garnies de plumes et armées d'une pointe d'acier; elles sont gardées dans un carquois également couvert de maroquin rouge, et embelli dans le dernier goût d'un superbe ouvrage d'or.

Représente toi tous ces détails à la fois, si tu peux, et l'ensemble t'en paraîtra extrêmement intéressant, magnifique en son genre, seulement peut-être un peu surchargé d'armes. Un tel spectacle n'est pas très-rare à Pétersbourg, que Schloezer nommait déjà sous Elisabeth un amas de nations; cependant ces Kabardiniens y ont paru très-extraordinaires. Vois les dans un jardin, où sur un quart de mille en tous sens plus de trente-cinq mille hommes étaient rassemblés, et tu te figureras quelle foule curieuse s'empressait autour d'eux, sans être même empêchée par le page impérial et les domestiques

de la cour qui leur servaient de cortége; cependant ils paraissaient moins frappés de l'appareil extraordinaire de ce beau jour et de la magnificence du local que de l'étonnement qu'ils inspiraient à des hommes civilisés. L'impassible stoïcisme serait-il donc plus naturel au Caucase que dans la capitale du Nord? je le croirais presque. Pour moi j'examinai leur physionomie avec intérêt, pour tacher d'y lire quel effet produisaient sur eux les scènes ravissantes de cette fête; j'épelai, j'étudiai, mais je ne parvins pas même à y lire une idée. Serait-ce (ce qui est très-invraisemblable chez eux comme chez tous les peuples à demi-sauvages), serait-ce que l'impression des objets extérieurs sur leur ame ne se peint point évidemment dans les traits de leur visage? Ou les grands et gigantesques objets que la nature offre chez eux, leur auraient-ils donné d'autres idées du beau et du sublime? et d'après cela auraient-ils trouvé ce qu'ils voyaient ici brillant et varié, il est vrai, mais encore loin des grands traits et de l'incomparable majesté de leurs fières montagnes. Etait-ce enfin un orgueil réprimé, une affectation à ne trouver rien d'admirable? Quoiqu'il en soit, rien ne put les étonner, ni les jets-d'eau et les feux-d'artifice, ni les illuminations et les mascarades, quelques exclamations qu'aient pu arracher ces objets à tout ce qui n'était pas habitant du Caucase. Au contraire, mais cela m'a peu surpris, ils paraissaient

trouver un plaisir extrême à être considérés, entourés, touchés par la multitude, à exciter même le ris des simples; ils forçaient, pour ainsi dire, la foule curieuse à les contempler, et tout homme bien mis pouvait examiner à son aise leur habillement et leurs armes. Le troisième jour après la fête, revenant de l'orangerie et des colonies allemandes à Péterhof, je les trouvai encore avec la cour au même endroit. Les chevaliers de la garde se retiraient dans les jardins supérieurs, avec la belle musique des janissaires; cela m'attira, je les laissai faire et j'entrai dans le jardin, il y restait peu d'habitans de Pétersbourg, mais les Kabardiniens étaient au milieu d'eux. Un major de la garde, de ma connaissance, s'entretenait avec leur interprète. Je pénétrai jusqu'à lui, et j'appris là divers détails intéressans sur leurs personnes, leur patrie et leur voyage, sur le Téreck et sur la Georgie. Ils me permirent gracieusement d'examiner leur costume, toute leur armure, et furent flattés que la côte-de-maille qui vraisemblablement est leur parure favorite et la plus précieuse, me parût si charmante. Je les remerciai par geste de leur complaisance, et ils témoignèrent qu'ils entendaient mon langage. Plusieurs dames s'occupèrent surtout à examiner les habits et les armes de ces beaux étrangers; mais Dieu sait pourquoi, les Kabardiniens peu galans n'en parurent pas plus flattés, qu'ils ne l'étaient lorsqu'un joli enfant se jouait avec leur arc. La

bonhomie et la bienveillance jointe à la fermeté est le caractère dominant qui brille sur leur visage; cette bienveillance croissait, à mesure qu'on semblait plus s'intéresser à eux. Etait-ce vanité? était-ce sensibilité de caractère? Je crois ce dernier plus probable.

Les Kabardiniens vivent ici très-simplement, et suivent, autant qu'ils peuvent, la mode de leur pays. Ils logent avec leur suite, au Wasili-Ostrow, près de la Néwa. Aussitôt après leur arrivée, l'empereur avait ordonné, de les bien nourrir aux frais de la cuisine impériale, et de leur fournir les vins nécessaires. Le chambellan Tolstoy annonça cette décision à leur interprète, qui répondit : mes maîtres vous remercient; mais ce n'est pas leur usage. — Eh bien, on leur fournira tout en nature et sans être préparé, viandes, graisse, légumes, etc., ils pourront les faire apprêter à leur mode par leurs cuisiniers. — Mes maîtres vous remercient, mais ce n'est pas leur usage. Eh bien, que désirent-ils donc? mes maîtres aiment à tuer et à préparer eux-mêmes les animaux dont ils mangent la chair; c'est la coutume dans leur pays; ils désirent donc avoir vivans les boeufs, les veaux, la volaille et les animaux que d'ailleurs l'on mange ici. Cela se fit aussitôt, et depuis ce temps, leurs hautesses Kabardiniennes se sont plues à couper la tête à maints animaux, et à les éventrer de leur propre et auguste main. Il est bien singulier que

ces hommes aient tant de ressemblance avec les héros d'Homère dans cette occupation favorite.

Un spectacle moins rare, mais plus intéressant encore pour qui n'y est pas accoutumé, c'est le Pacha turc à trois queues, qui réside ici avec sa suite, et jouit d'une pension russe. Dans la dernière révolution, qui a placé Machmud II sur le trône de Constantinople, il a joué un rôle intéressant pour les Russes, et forcé depuis à abandonner cette ville, il s'est rendu en Russie. C'est un turc aussi beau que robuste, avec de grands yeux étincellans, un nez aquilin, une belle taille, encore à la fleur de son âge. Le voir dans toute la richesse et la magnificence de son costume turc, avec ses belles armes de damas, son sabre, ses pistolets et son poignard, artistement travaillés en or, le voir caracoler à la parade, sur son magnifique étalon blanc d'Arabie, orné aussi tout-à-fait à la turque, c'est un coup-d'oeil rare, extrêmement intéressant, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer alors, ou la fougue bouillante du coursier arabe si difficile à dompter, ou la force et l'habileté du cavalier, ou l'éclat et l'aimable dignité de leur parure.

Le pacha est escorté de plusieurs beaux turcs bien élevés, dont l'un parle supérieurement français; on les voit souvent à la mascarade, qui paraît leur faire beaucoup de plaisir.

Je pourrais te peindre encore plusieurs singularités nationales de Pétersbourg, et d'une partie

de ses habitans. Mais il faut que tu te contentes cette fois de ce que je viens de t'écrire.

Adieu donc, vis avec Emma satisfait et joyeux comme ton, etc.

XIV.e LETTRE.

POLICE DE LA RUSSIE.

A ÉDOUARD.

Introduction. — Police de Pétersbourg. — Organisation — Division de la police en civile et criminelle. — Police de sureté. — Sureté de la ville. — Etablissement de sureté. — Meurtres dans les maisons. — Peine de mort désirable en Russie. — Police relative aux personnes — aux mœurs — aux plaisirs — aux étrangers — aux domestiques — aux biens. — Ponts, Canaux. — Mauvaise route de Wasili-Ostrow. — Promenades publiques. — Réverbères. — Pavé des rues. — Projets d'amélioration. — Débacle de la Newa. — Police relative à la Médecine — au feu. — Ordonnance pour le feu. — Fréquens incendies. — Police secrète. — Ministère de la police. — Police de l'état. — Etablissemens auxiliaires. — Institutions philantropiques de l'état. — Hospices des enfans trouvés — des veuves — des pauvres. — Caisse de crédit. — Etablissement de sureté pour la police de l'état. — Communication des eaux. — Magasins. — Assurance contre le feu. — Défaut de sureté dans le pays. — Progrès de l'agriculture. — Etablissement pour la connaissance de la population. — Listes de naissances et de morts. — Dénombrement du bétail. — Livres fonciers des domaines et des hypothèques.

POLICE DE LA RUSSIE.

A ÉDOUARD.

Te voilà bien surpris, cher Édouard, d'être forcé de conclure d'après ce titre que j'ai encore à Pétersbourg consacré quelqu'attention et quelqu'étude aux affaires de la S.te Hermandad; tu as cru peut-être que ces affaires m'avaient inspiré un dégout mortel, et que nulle-part elles ne pouvaient plus avoir pour moi aucun attrait. Oui, elles m'ont inspiré du dégout, et j'ai enfin rougi au fond de mon coeur de prendre une part officielle à la police de certaine ville; ce n'est, je crois, pour personne de ce pays ni un secret ni une énigme. Mais ma répugnance ne vient point de l'objet en lui-même, objet si essentiel à l'administration d'un pays; elle ne vient que de la manière dont cette police y était exercée; au reste bannissons des souvenirs odieux, qui ne peuvent que déchirer un coeur honnête et sensible.

Je te parlerai d'abord de la police municipale, puis de celle de l'état, autant qu'on peut en parler en Russie.

C'est une entreprise difficile, même pour qui n'est pas neuf en matière de police, de juger saine-

ment l'administration de la police dans une ville de 500,000 ames, où affluent tant de nations avec des moeurs si différentes. Au premier coup-d'oeil, que de choses l'observateur y voit sous un faux jour, si les liaisons et de bonnes connaissances parmi les employés de la police ne lui procurent point les renseignemens nécessaires! Combien de fois il est trompé par de fausses apparences, si ses relations ne le rapprochent point de la vérité! Combien de fois il juge trop durement, s'il ne peut saisir tout l'ensemble! J'ai encore été heureux sous ce rapport; la connaissance de plusieurs employés dans les différentes branches de la police, m'a souvent procuré des lumières, où d'autres étrangers sans cela auraient long-tems et peut-être toujours marché dans les ténèbres. Cependant j'avoue sans peine, que bien des choses sont encore restées pour moi dans l'obscurité, et que sur plusieurs points je n'ai pu obtenir des lumières suffisantes.

Je te communiquerai d'abord, Edouard, ce qui frappe les yeux de tout le monde, en bien ou en mal; je te dirai ensuite un mot de ce qui échappe plus aisément aux regards du vulgaire.

L'ordonnance de Catherine II en date de 1782, contient des décisions législatives sur l'organisation et les fonctions de la police municipale, ainsi que plusieurs réglemens sur chaque délit et sa punition; mais ces réglemens ne souffrent aucune analyse.

La proclamation d'Alexandre, lors de son avénement au trône, le 24 mars 1801, et plusieurs ukases,

postérieures ont confirmé cette ordonnance et lui ont donné une nouvelle force.

D'après ces loix, la police a une organisation toute militaire; ses membres à Pétersbourg sont un Grand'maître, deux Inspecteurs (l'un en déça, et l'autre au-delà de la Néwa), onze Présidens de quartier ou Majors (*Technasty-Pristaf*), un nombre convenable d'officiers de sections, avec les lieutenans auxiliaires. Depuis 1804, Pétersbourg est divisé en onze quartiers, et chaque quartier en plusieurs sections, montant ensemble à 55. Chaque quartier renferme un Siége, ou une maison pour tous les employés de la police. Dans cette maison se trouvent les prisons nécessaires, et tout près, ou au-dessus, une tour pour surveiller les incendies. Chaque section a un logement pour l'officier qui lui est préposé et pour la garde à ses ordres. Le ressort de la police municipale comprend exclusivement 1.° la police propre de la ville, 2.° la surveillance du fisc pour l'observation de toutes les loix impériales, souvent même leur publication, 3.° enfin l'exécution des ordres du gouvernement, et des décisions des tribunaux, ainsi que la mise en séquestre des biens et des personnes.

Les art. 2 et 3 donnent ici à la police municipale une sphère bien plus étendue que chez nous, et par conséquent une place bien plus importante dans l'administration des villes. En Russie, où le système du gouvernement est mauvais en général, et dans l'état actuel de la nation, l'étendue extraordinaire donnée

aux fonctions de la police municipale peut être bonne et utile; mais dans un état policé, je la croirais très-nuisible. Car quoiqu'il soit difficile de déterminer par un principe général où doit s'arrêter l'action de la police, on ne peut sans de graves inconvéniens réunir à la police, rapide et ordinairement très-tumultueuse dans sa marche, la surveillance fiscale sur les loix, leur exécution, et surtout la mise en séquestre dans les affaires civiles.

En revanche, les réglemens ont très-bien séparé le criminel de la police, ce qu'on ne trouve pas même partout en Allemagne. La mise en possession est affaire de police, ainsi que les premières recherches sur ces points : par qui le délit a-t-il été commis? contre qui ou quoi? pour qui? ou au désavantage de qui? quelle chose? par quel moyen? quand? où? comment? si les premières recherches n'ont pas éclairci le fait, ou si le code de police n'a pas de peine qui lui soit applicable, le coupable présumé est traduit devant le tribunal criminel; là on approfondit la gravité des inculpations, et l'on prononce la peine. Les vols de la valeur de moins de 20 roubles, les injures verbales faites en public, les mauvais traitemens sans danger pour la vie, sont pour la recherche et l'application de la peine, absolument et exclusivement du ressort de la police. *Frequens abusus non tollit usum.*

Après ces notions générales, venons aux branches particulières de la police des villes.

La première est la police de sûreté, c'est-à-dire, les dispositions et les mesures relatives à la sûreté contre les attaques violentes faites au bien, au corps et à la vie des personnes. D'après mes observations, je ne puis refuser mon suffrage aux mesures et à la vigilance de la police, pour la sûreté dans les rues et les places publiques. Depuis 18 mois que j'habite Pétersbourg, je ne sais aucune voie de fait suffisamment prouvée en ce genre. Souvent, il est vrai, j'ai oui dire que plusieurs personnes avaient été attaquées la nuit, surtout dans les quartiers éloignés de Vibourg, de Pétersbourg, de Wasili-Ostrow, ou dans les environs retirés des casernes; on l'a soutenu, on en a fait des récits appuyés de preuves; cela peut être, mais je n'en ai rien vu, quoique j'aye constamment traversé la ville à toute heure de la nuit, de pied et en voiture, dans les directions les plus opposées, sans avoir jamais occasion, il est vrai, de visiter ces quartiers lointains.

Pétersbourg est abondamment pourvu de gardes pour maintenir la sûreté, et assurer tous les autres buts de la police. A chaque 150 pas, vous trouvez une petite maison de bois, nommée *Budke*, où deux gardes armés, sous le nom de *Budotschniks*, se relèvent mutuellement et font sentinelle. Après 9 heures du soir, ils doivent crier à tout passant, et lui donner une preuve de leur vigilance. Dans les cas qui exigent des secours ou une surveillance générale, ils s'avertissent par un coup perçant de sifflet, qui se répète d'une *budke*

à l'autre avec la rapidité de l'éclair, tellement qu'il est impossible aux fuyards de leur échapper. Quiconque a besoin de leur secours, les avertit en criant : *Karaul* : (au secours). Cette institution est sans doute un chef-d'oeuvre, et ne peut manquer son but, quand les *Budotschniks* font leur devoir. Mais plusieurs prétendent qu'il est peu d'attaques, peu de vols, et de meurtres nocturnes, dont ils ne soient ou auteurs ou complices; et cela doit être, quand les coupables échappent. Durant le cours de la nuit, de nombreuses patrouilles de cavalerie traversent encore la ville dans toutes les directions.

Le nombre des meurtres et des vols à main armée dans les maisons est au contraire très-considérable et très-allarmant pour tout le monde. Pendant les dix-huit mois de mon séjour, je puis citer au moins sept assassinats bien constatés dans les maisons, sans parler de vols et de pillages sans nombre, mais seulement accompagnés de sévices et de blessures. Il est impossible que la police prévienne ces crimes, parce qu'ils se commettent en secret, dans l'enceinte intérieure des foyers, sans beaucoup de bruit ordinairement. Au milieu de la barbarie et de l'insensibilité des Russes, pour les punitions d'honneur et les traitemens les plus rigoureux, le gouvernement n'a qu'un moyen d'arrêter avec force le cours de ces attentats; c'est le rétablissement de la peine de mort, mais en y ajoutant toujours une peine corporelle préalable.

Le Russe dégradé ne s'effraie ni du knout qui

semble à l'étranger mille fois plus terrible que la mort la plus affreuse, ni de la mutilation du nez et des oreilles avec des tenailles ardentes, ni de la flétrissure sur le front, ni enfin du bannissement perpétuel dans les mines de la Sibérie, et des maux extrêmes, des tourmens inexprimables qui l'y attendent; non, il ne s'effraie point de tout cela; il lui reste l'espérance très-vraisemblable qu'avec sa constitution vigoureuse, il saura supporter le knout et la flétrissure, il est sûr alors de conserver la vie, la vie plus infâme, la plus misérable, il est vrai, mais toujours très-précieuse, pour qui ne connaît pas les jouissances de l'ame. Il serait mis à la chaîne comme une bête, il préfererait cette métamorphose à la mort; car, comme bête, il pourrait encore boire, manger et dormir, et, aux yeux du Russe né dans l'esclavage, la vie est-elle donc d'un plus noble prix? Pour réprimer, pour punir ses crimes, il faudrait qu'une pluie de feu terrifiât son imagination. Mais comment introduire la peine de mort dans un empire qui compte à peine 120 habitans par lieue quarrée? Comment peupler l'effroyable Sibérie, dont le gouvernement le plus populeux, celui de *Tomsk* ne nourrit que 16 hommes sur une lieue quarrée; où prendre des bras pour les inépuisables mines de ce pays barbare? Je réponds à cela que la force et la dignité d'un empire ne dépend nullement du nombre de ses lieues quarrées et de ses habitans, mais des lumières et des mœurs de ses citoyens. Mais je m'éloigne de mon sujet.

Pour prouver que les cruautés et les meurtres les plus atroces ne sont point rares ici, je ne citerai qu'une histoire qui m'a été certifiée unanimement et dans tous ses détails par les membres de la police; et que je te donne par conséquent comme très-authentique.

Il y a quelques années, pendant les rigueurs de l'hiver, deux Messieurs en costume plus militaire que civil, entrèrent dans la vieille maison qui fait le coin de la nouvelle *Péréoulok*, y louèrent une chambre pour un mois, payèrent d'avance, et promirent de faire apporter leurs meubles dès le jour même; ils vinrent en effet suivis de porteurs avec une belle armoire de Mahoni, la firent placer dans la chambre toute fermée, et fermèrent ensuite la chambre elle-même. Ils devaient le lendemain apporter tous leurs autres meubles; le lendemain, la semaine, le mois s'écoulèrent; ces Messieurs ne reparurent point. Le propriétaire ayant une autre occasion de louer cette chambre, fit enfin ouvrir la porte. Une forte odeur de cadavre le saisit aussitôt; on agit avec prudence, on appella la police, on lui fit ouvrir l'armoire indiquée. Qu'y trouva-t-on? le cadavre putrefié d'une jolie demoiselle, portant encore sur son sein la trace de plusieurs coups de poignard. Ses robes, son linge, un bracelet précieux prouvaient son rang distingué. Pour entrer dans l'armoire, le cadavre avait été brisé avec violence, et cloué par les mains. Il est évident que ce n'est point l'amour du pillage qui avait fait commet-

tre ce meurtre. La police informa avec une sévérité soutenue en apparence, mais comme il était aisé de le prévoir, très-inutilement.

De telles anecdotes sont communes ici, telles que les meurtres abominables exécutés sur l'épouse du ci-devant Consul portugais, sur des femmes de négocians etc., on les raconte toujours comme des faits authentiques, et loin d'avoir des motifs pour en douter, ils ne sont que trop croyables; mais je veux ménager ta sensibilité. Laissons à la justice suprême siégeant au-delà des astres la vengeance de pareils forfaits, qu'aucun bras ne peut atteindre ici bas; et revenons à la police de ce globe.

Pendant le jour, l'attention de chaque Budnotschik se porte sur tous les objets de police dans son petit district; comme officier de sureté, il doit veiller surtout, à ce que l'effrayante vitesse des équipages, surtout en hiver, n'occasione aucun malheur. Une loi porte que toute voiture qui atteint ou blesse un homme, quelque légèrement que ce soit, sera confisquée avec les chevaux au profit de la police et du blessé. Loi excellente, qui devrait être maintenue avec la rigueur la plus inflexible, mais souvent inéxécutée par crainte des grands, qui courent avec la rapidité la plus extravagante. Quelques centaines de roubles à l'officier de section, autant à-peu-près au blessé et au Budotschnik, voilà d'ordinaire toute la peine d'un tel crime contre l'humanité! Que ne peut point ici la corruption? que d'horreurs restent ensevelies dans les ténèbres! Et malheur à celui qui

oserait alors éclater ou se plaindre, en invoquant la justice et les loix! malheur à lui, s'il retombe dans les mains de ces Antropophages.

L'ordonnance sur l'usage des voitures dans les réunions publiques mérite une mention honorable; ses dispositions sont vraiment de la plus haute importance au milieu de la foule si énorme des équipages.

La police personnelle surveille tous les individus, ou seulement certaines classes. Elle s'étend principalement aux moeurs, aux plaisirs, aux étrangers et aux domestiques. La police des moeurs dans une ville russe, et même dans la capitale doit naturellement différer de la nôtre, autant que l'exigent l'aimable politesse des Allemands éclairés, et le caractère encore à demi-barbare des Russes. Tel fait en Allemagne, surtout dans les petites villes, va être aussitôt suivi d'emprisonnement, de procès, de punition; et ne fixera pas même ici les yeux de la police. De simples querelles entre les Russes du commun, des injures, des batteries dans les rues et sur les places publiques, à moins qu'elles ne prennent un caractère trop sérieux, ne sont pas plus remarquées du *Budotschnik*, que dénoncées par les parties à la police correctionelle. Les hommes ivres, qui sans cesse frappent la vue, n'éveillent l'attention de la police, que lorsqu'ils chancellent, et que ne pouvant se soutenir, ils sont à chaque instant dans le cas d'être noyés vifs; on les transporte alors au *Siège* ou dans la *Budke* la plus voisine, jusqu'à ce qu'ils aient exhalé leur ivresse.

Dans les divertissemens publics, dans les solennités et les fêtes populaires, la police, il faut l'avouer, est aussi prudente qu'active. On ne peut que lui applaudir, de savoir distinguer l'homme bien mis du commun, de le traiter avec toute l'indulgence possible, et tous les égards de la politesse. Les théâtres et les mascarades sont toujours surveillés par un Inspecteur, très-souvent même par l'actif Grand'maître de la police, escorté d'une partie de ses lieutenans.

La police des étrangers, siégeant en partie au *comptoir d'adresses*, est une institution faite, sans contredit, pour servir de modèle, et offre quelque ressemblance avec celle de Paris. Tout étranger arrivant dans cette ville, dépose dans ce *comptoir d'adresses* son passeport ou sa *podoroschna*, et reçoit une carte, en indiquant sa demeure; il va montrer cette carte à l'officier de police, dans la section duquel il demeure, et la fait enrégistrer. On doit la renouveler tous les six mois, moyennant dix roubles. Tout étranger qui arrive, est annoncé trois fois dans les journaux de Pétersbourg, et il ne peut quitter le pays, que son départ n'ait été encore publié trois fois dans les mêmes journaux. Il est presqu'impossible qu'un étranger pénètre sur les frontières de Russie, ou qu'un passé voyage dans l'intérieur, l'espace de 50 werstes, sans avoir pris à Pétersbourg une podoroschna. De là la certitude de ressaisir les criminels qui se sont échappés, de les ressaisir avec une facilité qui, je

crois, n'a existé nulle part, et qu'on doit à la situation physique du pays.

Du reste, les étrangers, ceux surtout qui ont pris la précaution très-essentielle de se faire enregistrer chez l'ambassadeur ou chez le ministre de leur patrie, qui de plus ne se permettent aucun propos indiscrèt sur les affaires de l'état et du gouvernement, et n'entretiennent point à l'étranger une correspondance suspecte, n'ont à craindre ni oppression, ni atteinte à leur liberté. Cependant je désire pour tout étranger sans fortune, qui n'entend pas parfaitement la langue russe, que pendant tout le temps de son séjour, il n'ait jamais rien à démêler avec la police et ses officiers, dans l'affaire même la plus insignifiante et la plus juste! Cette haine des étrangers, que les russes étouffent si difficilement, est ce qui nuit ici le plus, et de la manière la plus sensible. Les officiers de section et leurs lieutenans, hommes d'ordinaire sans éducation et sans politesse, font sentir dans de tels cas tout le poids de leur autorité, et se livrent avec complaisance à leur génie, c'est-à-dire, à toute la barbarie russe en matière d'affaires.

La police des domestiques contient beaucoup de bonnes et sages dispositions qui ne souffrent ici aucune analyse, mais qui ont de la ressemblance avec les réglemens relatifs aux étrangers. Tout maître exige strictement des certificats; mais souvent ces certificats sont fabriqués par les domestiques eux-mêmes, ou par quelqu'un de leur

connaissance sachant écrire. Il y a une amende rigoureuse contre celui qui reçoit un domestique, sans l'annoncer à l'officier de section, ou qui le garde au-delà du terme marqué par son passeport, sans le faire renouveler. Malgré tout cela, il est impossible de trouver dans le monde entier une espèce plus vile, et des *grédins* plus méprisables que ces domestiques de Pétersbourg, où il suffit qu'ils ne pillent et ne volent point trop grossièrement, qu'ils ne s'enivrent pas tous les deux jours, de manière à se rendre incapables de tout service, enfin qu'ils n'aient pas quelque vice infâme, pour être regardés comme les êtres les plus rares et les plus estimables.

Et cependant toute punition corporelle est défendue envers de tels hommes, à moins qu'ils ne soient esclaves. Si l'humanité applaudit à cette loi, le maître, même le plus humain ne peut que la maudire, parce qu'excepté la voie des dénonciations et les peines de la police, toujours inséparables de perte de temps, de démarches et de frais, il ne se voit aucun moyen de châtier la méchanceté ou la brutalité de son domestique, et de prévenir le retour de ses vices. Mais l'impossibilité de traiter humainement de tels hommes, et le sentiment de leur propre indignité, font, que malgré la défense, on les frappe assez souvent au visage, de manière à leur faire jaillir le sang du nez ou de la bouche, et qu'en général ils reçoivent ces coups comme bien mérités, sans se plaindre. Après un séjour de

quelques mois, le maître le plus doux est presque réduit à ne plus honorer l'homme dans son domestique russe, et à lui faire sentir, sans que sa délicatesse en murmure, la force de ses poings; heureux encore, si cette punition devient utile! Quand c'est la police qui châtie un domestique, il est soumis à une rude bastonnade, qu'on peut rendre encore plus sensible par quelques *kopeks* donnés au fouetteur; mais un maître qui emploie une ou deux fois ce moyen de correction, est sûr de ne garder aucun domestique, et de n'en plus trouver à quelque prix que ce soit.

La police des biens consiste principalement dans la surveillance sur les ponts, les canaux, les rues, les promenades, les réverbères, le pavé, la débacle, la médecine et le feu. Les ponts, surtout ceux de pierres et de fer sur les divers canaux, sont un des principaux ornemens de cette ville magnifique. Les ponts de bois sont entretenus avec soin dans le meilleur état et la plus grande propreté, souvent débarrassés des ordures de la neige et de la glace, et surveillés par une garde particulière. Ce n'est que sur le canal de *Fontanka*, que tous les ponts sont de granit. Il y a un pont de pierre sur le canal de Catherine, et un beau pont sur la *Moika*. Tous les autres, même les plus considérables sur la grande et la petite Néwa, sont de bois; ces derniers sont des ponts de bateaux qu'il faut ôter, quand la Néwa gèle ou fait sa débacle.

Je viens de le nommer les trois premiers canaux de Pétersbourg ; presque partout ils sont, comme la grande Newa, garnis d'ouvrages en granit, et bordés d'élégantes balustrades en fer fondu. Des deux côtés s'élèvent de beaux et larges trottoirs de granit, comme les allées et les escaliers alternatifs qui de distance en distance conduisent au Canal. Les rives de la Newa sont embellies de même; il n'y manque que des balustrades de fer, mais de beaux murs de granit les remplacent. Nulle part au monde on ne peut voir des encaissemens de fleuves et de canaux, qui réunissent comme ceux de Pétersbourg la durée, l'éclat imposant, la commodité et la sureté. O illustre héroïne, tout ce que tu as créé, établi, porte l'empreinte de la grandeur, de l'utilité et de l'élévation. Il faut espérer que dans peu les petits passages près des canaux, et la rive droite de la Newa, au-dessous du pont Isaac, seront bordés de même, avec des trottoirs élevés et des balustrades. On voit déjà par-tout les travaux préliminaires. Alors les autres ponts de bois, qui déshonorent les canaux, disparaîtront aussi, et des ponts massifs s'éleveront à leur place. J'ai fait des efforts inutiles pour savoir ce qu'ont coûté jusqu'ici les bassins de granit, qui enferment la Newa et les canaux. Quoique le granit soit extrêmement commun dans le gouvernement de Pétersbourg, quoique le transport, principalement sur la Newa, soit très-peu dispendieux, et le salaire des ouvriers très-faible, cependant ces travaux doivent avoir coûté des

sommes immenses, que Catherine II pouvait seule y consacrer.

On sait qu'il n'est point de capitale en Europe qui ait des rues plus belles et plus larges que Pétersbourg. J'ai même ouï dire à maints voyageurs qui ont vu, non-seulement toutes les capitales de l'Europe, mais le superbe Washington, Philadelphie, etc., je leur ai ouï dire, que Pétersbourg possédait les plus larges et les plus belles rues de l'univers. Je ne puis maintenant décider la question; mais qu'on imagine dans les détails et l'ensemble quelque chose de plus beau, de plus imposant que la rue Newski, la grande et petite Morskoy, la première ligne de Wasili-Ostrow, les deux Millions, etc., c'est ce que je crois du moins extrêmement difficile. La propreté de ces rues, avec le pavé le plus mauvais qu'on puisse imaginer, est un des principaux objets de la police; au printems et en automne, on ne cesse point d'entrainer, de balayer, et d'emporter les immondices; pendant les chaleurs d'un été brûlant, on ne se lasse point d'abattre une poussière épouvantable. Il faut surveiller sévèrement les chemins des quartiers reculés, et les rues de Wasili-Ostrow. A la vue de ces routes, de ces planches rompues et pourries, où la nuit surtout, le voyageur très-mal éclairé, court risque à chaque pas de se casser une jambe ou le cou, dans ces parties honteuses de la police de Pétersbourg, qui reconnaîtrait cette magnifique capitale?

Les promenades de la rue Newski, les boulevards

de l'amirauté et de Wasili-Ostrow, démontrent, dans leur plan et leur entretien, l'ardent amour d'Alexandre pour le beau et son goût épuré. Ils lui doivent leur existence et leur état florissant, malgré l'influence ennemie du climat et du sol. Dans dix à quinze ans, on verra à Pétersbourg des allées de tilleuls du plus superbe ombrage; elles offrent déjà de jeunes arbres d'un frais très-agréable. Dès les premières années du gouvernement d'Alexandre, il y avait de larges routes, s'élevant en cintres, dressées solidement, et des deux côtés, bordées de jeunes tilleuls. Ces boulevards croisent une partie de Wasili-Ostrow, s'augmentent et se prolongent chaque année; ils sont un des principaux ornemens des places Isaac, de l'Amirauté, et de la Parade, ainsi que de la rue Newski déjà si souvent nommée. Aussi pendant les boues du printems, de l'automne, et de l'hiver, la police ne néglige rien pour les entretenir, comme le seul réfuge des promeneurs et des promeneuses. On emporte avec soin les ordures et la neige; on répand du gros sable, on l'écrase, on l'arrose, et les jeunes arbres sont traités, surveillés et entretenus par d'habiles jardiniers, comme de tendres enfans.

La manière d'éclairer les rues est une des grandes taches, qui déshonorent la police de Pétersbourg. Remontons seulement à quelques années; elle devait être bien meilleure sous le célèbre Oertel, Grand'-maître de la police; chose très-facile à croire, car elle est aujourd'hui extrêmement mauvaise et l'un

des principaux abus de cette superbe cité. On en remarque évidemment deux causes principales, la trop grande distance des réverbères, et l'extrême largeur des rues; les causes accessoires sont dans l'économie de l'huile, et la construction des réverbères. D'abord un mot de ces derniers. Les réverbères consistent ici en quatre petites lampes formant un demi-cercle, et ayant chacune un petit miroir creux qui lui est propre; mais ce miroir est trop tourné vers le haut, tellement qu'une grande partie de la lumière, au lieu de se diriger en bas, se dissipe inutilement dans l'air, prive le foyer de sa force, et se trouve par conséquent affaiblie. Le cercle de lumière, propre à faire distinguer un objet, n'a guère que trente pieds de diametre; mais la distance d'un réverbère à l'autre est ordinairement de 150 pieds; par conséquent restent 120 pieds qui ne sont point éclairés. Plusieurs rues ont 90 à 100 pieds de large; par conséquent restent toujours au milieu 60 ou 70 pieds sans lumière. En général, surtout dans les quartiers éloignés du centre, (où la sureté exigerait nécessairement qu'on éclairât très-bien), on est si économe d'huile, que, dès onze heures, toutes les lampes sont éteintes. Si l'on doublait seulement le nombre des réverbères, si l'on dirigeait autrement les miroirs des lampes, et qu'on les fournît d'huile abondamment, Pétersbourg ne serait pas du moins si pitoyablement éclairé. Si j'avais ici le droit de dire un mot en matière de police, je ferais sur cet objet, une proposition sem-

blable en apparence à celle de Colomb dressant un oeuf sur la pointe, mais dans le fond très-exécutable, très-juste, et pouvant produire les meilleurs effets.

Je crois qu'il n'est point de pays au monde où les maisons rapportent plus qu'ici, et payent moins en proportion de leurs revenus. Cependant on n'y songe point à taxer les portes et fenêtres. Un très-grand nombre de maisons valent annuellement à leur propriétaire 30 à 40,000 roubles; plusieurs même au-delà 100,000; dans aucun cas les charges ne sont nullement proportionées aux revenus. Sans doute le gouvernement s'honore, en facilitant à ses sujets tous les moyens de s'enrichir, (quoique le défaut d'un bon système de contributions fondé sur une base régulière et solide ait produit les plus tristes résultats dans la crise, où se trouvent aujourd'hui les finances de l'empire); mais ce n'est qu'une raison de plus d'établir enfin pour le bien commun des contributions équitables et proportionelles.

J'ordonnerais que quiconque a trente fenêtres du même côté fût tenu d'avoir deux réverbères à l'entrée de sa maison, de les allumer aussi souvent et de les entretenir aussi long-tems que les réverbères publics. Ce serait une dépense annuelle de 100 roubles (25 rixdales) tout au plus; et ainsi, nulle-part dans l'univers, peut-être même sans excepter Londres, les rues ne seraient mieux éclairées, sans qu'il en coutât rien au prince, sans que le propriétaire de la maison fût grevé lui-même. Celui-ci d'ailleurs

pourrait se décharger en partie sur ses locataires, s'il était assez déraisonable, pour ne pas vouloir faire seul au bien public ce léger sacrifice. On assure qu'on dépense 300,000 roubles par an pour éclairer les rues; mais cette somme me paraît beaucoup trop forte pour ce que l'on fait réellement. Un article important dans l'administration russe, l'article *des dépenses secrettes et particulières* peut vraiment absorber des sommes exorbitantes.

Ce qui accuse encore la police et ce qui frappe le plus désagréablement au milieu des beautés de Pétersbourg, c'est le pavé de ses rues. Il est sûr que la nature même du sol, et la manière dont on a procédé en fondant cette ville, en expliquent déjà suffisamment tous les défauts, et les excusent en quelque sorte. On a construit Pétersbourg sur le terrain marécageux de l'Ingrie, dans le voisinage d'un grand fleuve accoutumé à franchir ses rives, et près du Golfe de Finlande, que les vents de mer poussent souvent sur ses côtes. On a bâti sans avoir auparavant désséché le sol; de-là ce phénomène ordinaire au printems et en automne, l'eau qui sourdit de terre, et augmente encore la masse des pluies déjà si abondantes.

Quoiqu'il y ait, sous toutes les rues et les places, des aqueducs murés, pour entraîner la boue et les immondices dans la Néwa et les canaux; il est impossible qu'au printems et en automne, le quart même de ce que chaque jour produit, s'écoule par cette voie. C'est dans l'eau qui sort de

terre et dans les marais qu'elle forme, que je trouve la principale cause du mauvais pavé des rues, cause d'ailleurs qui n'est pas facile à détruire. On a fait pour cela des essais divers, sans jamais réussir parfaitement, comme on s'en flattait. On a étendu sous toute la grande place *Isaac* et de *Pierre*, un mur de briques cuites, puis placé sur ce fondement un pavé de pierres. Ce pavé sans doute en est plus ferme, plus durable; il oppose une espèce de digue au jaillissement de l'eau; mais il est bien loin de prévenir au printems et en automne une boue effroyable et de petits lacs d'eau stagnante, qu'on ne peut emporter ni en balayant, ni en ouvrant des canaux.

Une seconde cause, une cause encore assez importante du mauvais pavé des rues, est la manière dont les russes procèdent dans cette opération, et la forme des pierres qu'ils y employent. Ces pierres ne sont nullement coniques; si du moins elles étaient plus hautes que larges, elles se toucheraient plus verticalement, et se soutiendraient avec plus de force; mais toujours plus plates que larges, le paveur les choisit rarement de manière à cadrer ensemble, il les place sans choix l'une à côté de l'autre, et remplit les intervalles souvent considérables de morceaux de briques, qu'il enfonce profondément avec la hie; les morceaux n'ayant point de consistence sont broyés la plupart; enfin comme si le travail était bien fait, on étend sur le tout une masse de sable qui, en été, où le pavé

se confectionne, grace à la foule étonnante des équipages et à la sécheresse continue, produit une poussière également redoutable pour les yeux et pour les poumons. Aussitôt que le sable est entraîné par la première pluie, et que quelques centaines de roues ont foulé ce pavé, alors la brique qui servait à remplir et à lier, est entièrement réduite en sable; les pierres désunies s'ébranlent, il en résulte des trous et des fosses, que chaque roue élargit et creuse tous les jours. Une observation qui se renouvelle très-fréquemment à Pétersbourg, c'est que, dans une rue sans cesse foulée par les voitures, un morceau pavé la veille, si le sable est emporté la nuit par une pluie violente, montre dès le lendemain des ornières et des enfoncemens.

On peut citer comme troisième cause du mauvais pavé des rues, la foule étonnante des équipages et leur course beaucoup trop rapide. En comparaison du nombre des habitans, il n'est point de ville dans l'univers, pas même Londres, qui ait autant d'équipages. On compte maintenant au moins 300,000 haitbans à Pétersbourg, et il n'y a point d'exagération à supposer un équipage par cinq personnes, par conséquent 60,000 équipages de toute espèce. Pendant tout le jour, la plus grande partie est en course, et se croise de mille manières dans les principales rues de la ville; le galop, ou du moins un trot effréné est le ton, la coutume nationale. On voit les roues, non rouler, mais sau-

ter de pierre en pierre. Plusieurs causes secondaires, moins importantes, sont dans les roues extrêmement petites d'une foule d'équipages russes, par exemple des *droschés* et des chariots, dans l'affermage du pavé au rabais, dans la surveillance peu exacte de la police, etc.

Sans doute, Pétersbourg n'aura jamais un pavé aussi beau, aussi durable que Vienne, Kassel, etc., la nature du sol s'y oppose; du moins, si pour parvenir à un grand but, on ne doit pas redouter une grande dépense qu'il ne faudra point répéter, des améliorations importantes en ce genre seraient très-possibles.

On pourrait contruire généralement des murs fondamentaux semblables à ceux de la place *Isaac*, et de *Pierre*; on pourrait, comme M.r Fabre l'a fort-bien remarqué dans ses bagatelles, établir dans chaque rue pour les voitures, quatre trottoirs non-interrompus en pierres plates de granit; la police ordonnerait, que les voitures ne se rencontrassent jamais sur le même trottoir, et qu'elles fussent tenues de passer, l'une à droite, l'autre à gauche, suivant leur direction, (à-peuprès comme sur les trotteirs si bien imaginés de Goettingue). Tout homme, qui a des voitures et des chevaux, paierait une forte contribution par équipage, pour un établissement aussi utile, pour se servir, deux fois aussi long-temps qu'aujourd'hui, de ses voitures, de ses *droschés* et de ses chevaux, enfin pour n'avoir pas le désagrément d'être réduit à s'en pas-

ser tous les quinze jours, parce qu'il faut des réparations, que le mauvais état des rues rend seul nécessaires. Cette contribution couvrirait en grande partie les frais considérables de ce superbe établissement; d'ailleurs, grace aux canaux qui transporteraient aisément les briques de l'intérieur, et au granit, qui se trouve en très-grande quantité dans le gouvernement de Pétersbourg, cet ouvrage pourrait s'exécuter d'une manière plus durable et moins dispendieuse que partout ailleurs.

Qu'on suive un autre procédé en pavant, que la police surveille avec plus de rigueur, et cette difformité, doublement odieuse dans une ville aussi magnifique que Pétersbourg, disparaîtra en grande partie. A l'occasion du pavé des rues, l'analogie demande que je dise un mot des superbes trottoirs que l'on trouve ici sur les rives des canaux et de la Néwa. Je crois qu'on ne peut rien voir au monde de plus beau et de plus durable, que ces tapis solides qui semblent faits pour braver les siècles. C'est bien dommage qu'avec un pavé aussi détestable, il y ait dans la ville si peu de rues et de places qui en soient fournies; on n'en voit que dans une petite partie de la place *Isaac*, dans la rue de Newski, le petit Million, la première ligne de Wasili-Ostrow, et dans un petit nombre d'autres endroits. Le mauvais pavé, la course si rapide et si dangereuse des voitures les rendraient par-tout à Pétersbourg absolument indispensables pour la sureté des piétons.

Un des principaux objets que surveille ici la po-

lice, est la débacle de la Néwa. Sa violence prive le brillant Pétersbourg d'un des plus grands ornemens, d'un pont de pierres regnant sur ce superbe fleuve. Le moment où il gèle est pour toute la ville un objet de la plus haute importance, parce qu'alors la communication des trois quartiers au-delà de la Néwa avec ceux en deça est d'ordinaire entièrement interrompue pendant 8 à 12 jours, et que les citoyens imprévoyans, ou retenus par des affaires indispensables, sont pendant tout ce tems séparés de leur famille.

C'est du lac Ladoga que la Néwa reçoit ses premiers glaçons; d'abord séparés, bientôt se fortifiant et se pressant sans cesse, ils coulent avec une violence extrême et en morceaux énormes. Peu avant l'apparition de la première glace, le trajet en petits bateaux est défendu par la police; si elle le permet quelquefois, ce n'est qu'à de grandes barques portant 40 à 50 personnes, et dirigées par des bateliers. Dès que la première glace paraît, les grands ponts de bateaux, qui traversent la grande Néwa, et ses bras, sont détachés l'un de l'autre. La glace arrivant avec plus de violence, les deux parties cedent à ses efforts, et sont poussées sur les deux rives. Les glaçons s'accumulent avec fracas, et le froid augmentant vient les fixer enfin. Si le froid continue ou s'accroit, la communication entre les deux rives est bientôt rétablie, du moins pour les piétons; car, sitôt que la glace porte parfaitement, on creuse de larges chemins sur les glaçons élevés, on les jonche

à droite et à gauche de branches vertes de sapin, sur lesquelles, on peut marcher très-commodément, et se promener ensuite en traîneaux. Plus tard les grands ponts de bateaux sont même replacés, en creusant dans la glace un chemin en forme de quart de cercle aux pontons étendus sur la rive, en rejoignant les deux parties du pont faites pour s'unir, et en ouvrant ainsi une communication parfaite, même aux voitures. On dresse en même tems, des deux côtés de la Néwa, plusieurs avenues, par lesquelles on arrive sans danger, de pied ou en traîneau, au chemin déjà ouvert. Quelques jours auparavant, on se mirait encore dans les flots azurés de la Néwa; il est intéressant de la voir aujourd'hui, ferme comme un roc, offrir une route comme à travers des montagnes, porter journellement plusieurs milliers d'hommes et les plus lourds fardeaux. Mais le spectacle le plus frappant est celui que présentent les fêtes de *Maslitz*, ou de la *semaine au beurre*, et les monts de glace formés sur la Néwa; alors pendant plusieurs jours, à chaque heure, plus de trente mille hommes sont sur le fleuve et le passent.

D'après les observations faites jusqu'à ce jour, cet état de glace cesse entre le 22 mars et le 30 avril. Auparavant, des pluies abondantes et des vents tièdes dégèlent, amollissent la glace, de manière que sa superficie toute poreuse ressemble à une éponge. C'est alors que la police redouble de sévérité et de vigilance pour que personne ne passe la Néwa, ni à pied ni en traîneau, parceque le danger

d'être englouti est évident. Malgré cela, le délire ou l'audace du petit peuple, surtout des paysans finlandais, va si loin, que jusqu'au dernier moment de la glace, ils osent s'élancer sur une écorce poreuse, épaisse d'un demi-pouce. J'ai vu, à cette occasion, des scènes aussi plaisantes que terribles. Les deux rives de la Néwa sont alors bordées de dragons chargés d'empêcher le passage. Quelquefois cependant l'un ou l'autre veut risquer le trajet, il s'élance légèrement sur la glace qui craque avec un bruit affreux, mais s'il apperçoit de l'autre côté les dragons qui l'observent et lui préparent, en vrais Russes, une grêle de coups de bâton, il aime mieux de nouveau risquer sa vie, en retournant sur ses pas, que de se laisser battre. Cependant les dragons de l'autre bord sont devenus plus attentifs, et malgré tout cela, l'accablent de coups. Cette conduite parait révoltante; on pourrait soutenir que plusieurs sont exposés par là à un double danger de périr; mais la police saura vous répondre: *on ne peut ici mener la populace qu'avec le bâton;* et la police n'a point tort; je le dis aussi moi-même aujourd'hui, moi Germain, à qui l'usage du *knout* paraissait d'abord une atrocité abominable, une violation des droits de l'humanité.

Le dégel s'opère par l'eau du golfe de Finlande qui, poussée dans l'embouchure de la Néwa par les vents du l'ouest et du sud-ouest régnant à cette époque, soulève et brise l'écorce légère de la glace. Lorsque le dégel commence, les ponts sont

détachés une seconde fois, et repoussés sur les rives; les glaces de la Néwa s'écoulent en peu de jours sans violence et sans aucun danger; cependant on ne replace point les ponts sur le champ, mais seulement après 5 ou 8 jours, lorsque les glaces du lac Ladoga survenant commencent avec plus de force une seconde débacle; mais aussi peu dangereuse que la première, elle cesse en deux ou trois jours; alors tous les ponts sont replacés, et une communication parfaite se rétablit entre tous les quartiers de la ville.

Jusqu'au moment, où la glace du Ladoga est entièrement écoulée, et le pont replacé, (ce qui souvent exige un espace de 8 jours), on ne peut passer qu'en bateau d'une rive à l'autre. Les bateaux même n'ont le droit de passer, qu'après que le Commandant de la place a vogué au bruit du canon jusqu'au palais d'hiver, où il présente à l'Empereur une coupe d'argent pleine de l'eau de la Néwa, coupe que l'Empereur lui remet pleine de roubles d'argent. Jadis, et même encore sous Catherine II, la coupe était remplie de ducats; mais depuis que l'âge d'or est passé pour la Russie avec cette héroïne, l'or est devenu plus rare, et cette cérémonie ne se célèbre plus qu'avec de l'argent. Au premier coup de canon, la Néwa fourmille de bateaux; spectacle magnifique et agréable, le triste tapis de glace a disparu, et l'aimable jeu des flots revient caresser l'oeil! Dans tous ces changemens de scène, la police montre un

zèle louable, pour prévenir les malheurs et les accidens.

Au contraire la *police médicale* mérite très-peu d'éloges, d'après ce qu'on voit tous les jours, et d'après ce que dit le public de sa *prévoyance et de sa sévérité*. La vente libre et générale de l'eau-de-vie commune, dont il se fait ici une consommation si énorme, eau-de-vie falsifiée et adoucie par l'eau de Saturne ou d'autres ingrédiens empoisonnés, voilà entre mille preuves, ce qui confirme cette assertion, ainsi que la vente de plusieurs bierres nuisibles etc. Les apothicaires soumis aux visites du Médecin de la ville n'en sont nullement importunés. Le Médecin actuel, M.r C**, conseiller d'état, chargé en grande partie de la police *médicale* est, de l'aveu et au sçu de tout le monde, l'un des plus grands ignorans, que l'on puisse voir en Médecine; pourquoi donc confier à un homme absolument incapable des fonctions aussi importantes pour une ville entière?..... O charmes de la beauté, que n'obtenez vous point à un père?

Enfin ce qui mérite le plus de fixer nos regards dans la police de Pétersbourg, est l'article du *feu*. Il est difficile qu'un seul et même objet de police présente deux aspects aussi différens. Si tu veux, cher Édouard, diviser avec moi la *police du feu* en positive et négative, c'est-à-dire en mesures propres à prévenir les incendies, ou à en arrêter les ravages, je dois te faire remarquer, comme observateur attentif, qu'autant la dernière est unique et

parfaite en son genre, autant la première semble défectueuse sous tous les rapports. Quand on bâtit une maison neuve, la police ne s'inquiète ni de la construction des cheminées, ni du foyer, ni des murs qui l'avoisinent, ni du placement des poëles; on ne surveille point sévèrement les balayeurs de cheminées, et la manière dont ils remplissent leur besogne. Le peu de loix pénales, qui existent contre la négligence du feu, ne s'exécutent que rarement, d'une manière imparfaite et tronquée, toujours et par-tout avec une partialité et une injustice évidente; ou par une compassion mal entendue, par des demi-mesures, on élude au détriment de la chose publique, les loix le plus utilement sévères.

Quand il s'agit du feu, des loix rigoureuses ne sont nulle-part plus nécessaires qu'ici, même pour les plus légères négligences, parce que le Russe y est singulièrement porté par son apathie, par son inclination à être toujours assis et couché très-chaudement, par son indolence, et souvent par sa témérité; cependant de telles fautes ne sont nulle-part recherchées et punies moins sévèrement qu'ici. Faut-il s'étonner après cela, si au printems, en automne et surtout en hiver, il ne se passe pas une semaine, où le feu n'exerce ses ravages, au moins dans deux endroits? si les plus beaux édifices du Prince et des particuliers deviennent la proie des flammes? L'horizon enflammé par un incendie est ici un spectacle si ordinaire, que personne n'en fait la remarque qu'en passant, et qu'un pareil spectacle

le lendemain, ou quelques soirées après, n'a d'autre effet que de rappeller celui de la veille. Au reste, ce repos du public et son indolence absolue, à moins que les murs du voisin ne soient en feu, ont un fondement assez légitime dans sa confiance parfaite qu'on saura opposer une digue aux ravages de l'incendie, et dans la défense expresse faite à tous les citoyens de porter du secours en pareille conjoncture.

Les mesures de la *police positive* concernant le feu consistent en ce qui suit : si le feu éclate le jour, aussitôt on suspend deux drapeaux près l'un de l'autre ; la nuit, on en suspend deux ou trois, avec des flambeaux de différentes couleurs, faciles à distinguer de loin ; on sait par-là dans quel quartier est le feu, et où les pompes doivent voler, pour l'éteindre et arrêter le cours de ses ravages. Dès que la sentinelle placée sur chaque beffroi arbore un étendart, dès qu'elle allume un des flambeaux prescrits, de quelque couleur qu'il soit, le nombreux corps de pompiers placé près de chaque siége doit préparer ses pompes, et atteler les voitures propres à cet établissement. Dans le quartier où éclate l'incendie, la sentinelle doit aussitôt suspendre sur son beffroi un second drapeau, au-dessous du premier ; alors d'après la couleur des étendards et des flambeaux, les pompiers savent sur le champ dans quel quartier est le feu, et sur quel point ils doivent se réunir de chaque siége, avec leurs pompes et leurs autres instrumens. A peine le second drapeau est

arboré, les pompiers, précédés de leur Commandant à cheval, se rendent de leur siége au galop vers le quartier où est le feu, et se rassemblent sur la place indiquée, d'où l'on envoye, selon que le péril est plus ou moins grand, les hommes et les pompes nécessaires; les autres sont tenus en réserve, pour voler d'un autre côté, si le feu s'y manifestait, et y porter du secours. Aucun des passans, aucune des personnes rassemblées près du feu, à moins qu'elle ne soit attachée à la police, n'est admise à l'éteindre; loin même d'accepter leurs secours officieux, les militaires et les gardes de police rangés là en grand nombre, les tiennent à une certaine distance, le corps des pompiers se chargeant seul d'arrêter l'incendie, et répondant de tout.

D'après plusieurs essais, il a été reglé par la police, en combien de minutes le corps des pompiers peut se rendre avec ses pompes au lieu du rassemblement une fois déterminé; et ce tems sert de régle. Les pompiers de toute la ville ont en conséquence une fixation de tems proportionnée à leur éloignement du rendez-vous; par exemple, si le drapeau rouge est arboré sur la tour qui donne le signal; ce qui veut dire, que le feu est dans le premier, le second ou le troisième quartier de l'amirauté, les pompiers de tous les siéges se disposent au départ en toute diligence; bientôt après on voit, au-dessous du rouge, flotter le drapeau blanc; tout le monde sait alors que c'est au premier quartier de l'amirauté que le feu se manifeste; les pompiers se rendent de

tous les points de la ville, avec la plus grande célérité, vers la place fixée pour ce quartier, c'est-à-dire, vers la place *Isaac;* là, ceux qui sont arrivés avant le terme prescrit reçoivent des récompenses considérables, et ceux qui arrivent après, reçoivent des coups de bâton, de l'officier qui les attend la montre en main.

Les pompes doivent arriver de tous les siéges, sur la place *Isaac*, au tems fixé, c'est-à-dire, du premier quartier de l'amirauté en 7 minutes, du second et du troisième en 10, du quatrième en 15, du quartier de l'arsenal en 19 minutes, etc. Pour donner le signal, soit le jour soit la nuit, il y a constamment sur chaque beffroi deux sentinelles, qui sont relevées toutes les quatre heures, et en hiver toutes les deux heures. A la première fumée un peu forte et suspecte partant d'une cheminée, ou à la vue du feu qui s'en échappe, la sentinelle sonne le tocsin, et à l'instant les signaux sont dressés, toutes les mesures prises pour éteindre l'incendie.

L'auteur de cette belle institution est le ci-devant Grand'maître de la police, le Général-major d'*Oertel*, présentement à l'armée de Moldavie, homme à qui ses connaissances en matière de police, son activité infatigable, sa pénétration et sa sévérité concilient le suffrage de tous les hommes instruits.

Toutes les machines nécessaires dans un incendie, entr'autres les utiles et excellentes échelles qui s'élèvent jusqu'à 2, 3 ou 4 étages, et s'accrochent fortement d'elles-mêmes, se trouvent

près de chaque *siége*, en nombre suffisant, dans la meilleure tenue, et le major du quartier, le *Tsastnypristaf*, en est rigoureusement responsable.

Dans les fréquens incendies qui arrivent à Pétersbourg, dans celui surtout qui, le premier janvier 1811, dévora d'une manière si étonnante et si inconcevable, le beau théâtre de pierres, dans celui du superbe palais *Anitschkow*, le 8 janvier 1812, enfin dans celui qui consuma en partie le chapitre de Sainte-Catherine, le 9 janvier même année, incendies bien rapprochés l'un de l'autre, j'ai toujours observé avec intérêt la conduite de la police, l'extrême harmonie dans les ordres, la prompte exécution, la justesse réfléchie des mesures, et avant tout, le courage presque incroyable, l'audace, la constance prodigieuse du corps des pompiers. Je les ai vus se tenir des demi-heures entières sur un toit de fer déjà brûlant, enveloppés cent fois des nuages de fumée les plus épais, et souvent de flammes, poursuivre leur travail avec constance, et descendre enfin sans nul accident.

L'harmonie de ce corps actif fait ici beaucoup de bien. Tout y est militaire, dans la plus stricte subordination; accoutumés à leur métier, ces hommes sont familiarisés avec le plus terrible des élémens; ce qu'il a d'effrayant ne l'est plus pour eux; l'émulation, le désir de se signaler et d'être récompensés sous les yeux de l'Empereur, toujours présent dans les grands incendies, surtout quand ses

palais sont menacés, tout fait de ces hommes autant de héros. Néanmoins cet élément se montre souvent plus fort que toute leur prudence et leur force réunie, quelquefois même lorsqu'il paraît faible et facile à dompter. Le superbe théâtre de pierres a péri sans ressource sous mes yeux baignés de larmes; pour le sauver, l'Empereur a fait proclamer les plus grandes récompenses, tous les moyens d'encouragement; les pompiers ont fait des prodiges de bravoure, ont déployé une intrépidité infatigable; mais envain, l'élément a réclamé ses droits imprescriptibles! Un an après, il en a été de même du palais *Anitschkow*, ou de l'édifice près de la rue Newski, édifice qui venait d'être construit et meublé pour la grande duchesse Catherine Pawlowna et son époux, moyennant plus de 800,000 roubles; le feu en consuma une aile, avec tout ce qui s'y trouvait, le 8 janvier 1812. Alexandre resta là presque toute la nuit, il encouragea, promit des récompenses; les pompiers firent l'impossible, mais l'insuffisance de l'eau courante, par un froid de 15 degrés, rendit tous les efforts inutiles. Si on sentait à Pétersbourg l'extrême nécessité, souvent aussi méconnue ailleurs, de réunir à cette excellente police *positive* sur le feu, une police *négative* non moins bien organisée, extrêmement sévère, et sans ménagement personnel, je crois que rien de semblable dans l'univers ne pourrait être comparé à la *police du feu*, dont jouit Pétersbourg.

A l'occasion de cette police de Pétersbourg, je dois encore, cher Edouard, te dire un mot de la police secrète, qui depuis Pierre le Grand a régné ici, sous des noms toujours moins effrayans, jusqu'à l'époque, où Alexandre, par son Ukase du 2 avril 1801, l'a abolie, comme une inquisition secrète, dans toute l'étendue de l'empire.

L'inquisition secrète n'existe plus, il est vrai; mais il semble qu'une police secrète est toujours regardée ici comme un mal nécessaire dans l'état; car elle y est en pleine activité. Il existe une foule d'espions, même parmi les gens de qualité, admis dans les cercles les plus honnêtes, et accoutumés à entamer des discours défavorables au gouvernement; défiez-vous de ces hommes! cependant le système de l'espionnage paraît destiné à sonder l'opinion publique par telle et telle personne, plutôt qu'à punir et à poursuivre. Du moins, tant que j'ai habité Pétersbourg, je n'ai entendu parler ni d'arrestation, ni d'emprisonnement, ni de déportation, pour des paroles téméraires contre le gouvernement; ce qui ne prouve pas, il est vrai, leur non-existence absolue, parce que ces mesures exigent nécessairement une célérité et un silence extrêmes. En général, je crois qu'il n'est point de pays en Europe, excepté l'Angleterre, où l'on ose parler autant et aussi haut qu'ici, contre le gouvernement et ses mesures, sur la politique et l'administration, non dans les endroits publics, il est vrai, mais dans les cercles privés.

Depuis 1810, la Russie a un ministère de la police, présidé par M.r *Balaschof*.

La police de l'état, qui appartenait autrefois au département de l'intérieur, et qui en faisait la seconde division, est maintenant, avec la direction suprême de la police de Pétersbourg et du gouvernement, l'objet de ce ministère.

Quoique la police de l'état, champ toujours assez inculte dans l'administration de l'empire russe, puisse gagner à cette nouvelle institution, comme le prouve le sage édit du 26 juillet 1809, relatif au vagabondage, quelqu'heureux résultat qu'elle puisse offrir au gouvernement dans les affaires très-indéterminées de la police, je regarde cependant comme un mal que la police de Pétersbourg soit subordonnée à un ministre. Il est incontestable que l'action de l'une doit paralyser l'autre. La police d'une grande ville, surtout en Russie, doit absolument avoir tous les droits qui lui sont essentiels; elle doit rechercher, agir, et décider avec célérité; elle ne doit point s'occuper de rapports par écrit à une autorité supérieure, rapports qui suivant le cours ordinaire des bureaux, rallentissent une foule de mesures, les rendent souvent inutiles, et en propagent la connaissance dans un trop grand cercle de personnes, pour le bien de la chose. La police d'une grande ville, surtout d'une Capitale, doit, à mon avis, être souveraine et ne dépendre que du prince; c'est ainsi seulement que l'unité, la précision, une action prompte formeront toujours son

naractère; et c'est ce qu'offrait Pétersbourg, avant cette institution, surtout du temps du Grand'maître de la police *Oertel*, sous qui la police de Pétersbourg était unique en son genre. Il serait injuste de nier que plusieurs branches de la police d'état offrent un coup-d'oeil satisfaisant à l'observateur attentif, et le réconcilient avec l'administration sur plusieurs objets dont il détournait les regards avec répugnance et souvent avec indignation.

Je compte ici principalement la surveillance sur les établissemens destinés à soulager l'humanité souffrante et sur toutes les institutions philantropiques de l'état.

Aucun pays du monde n'a, je crois, tant d'excellens hôpitaux et d'établissemens semblables, que la Russie. Dans aucun pays, les Seigneurs les plus riches ne se sont autant glorifiés, et ne se glorifient encore autant la plupart, de consacrer leur superflu à une destination si haute, si noble et si impérissable. C'est ce que prouvent les excellens hospices de *Tschéremetew*, de *Galizin*, de *Kurakin*, et autres retraites pour les malades, les maisons d'accouchement et de bienfésance à Moskou; c'est ce que prouvent plusieurs autres établissemens moins considérables, mais dotés avec une rare magnificence. On peut citer comme modèles les hôpitaux de Pétersbourg. Leur magnifique local, leur construction intérieure, le traitement, la propreté répondent admirablement à la vigilance des médecins, et aux frais des remèdes, où l'on ne connait pas

l'épargne ordinaire à ces sortes d'établissemens. Il en est de même des infirmeries dans les maisons considérables d'éducation. Le grand hôpital près du pont *Abukow*, ce superbe bâtiment jaune, où l'on traite aussi les foux, sous la direction du Conseiller d'état *Ellisen*, mérite toute notre admiration.

Les établissemens philantropiques de l'état, les maisons des enfans-trouvés et des foux ne sont pas moins dignes d'éloges. Il est impossible de rien voir de supérieur aux deux grands établissemens du premier genre à Pétersbourg et à Moskou; ils sont sous la direction suprême de l'impératrice-mère, qui leur prodigue en effet des soins maternels. Je ne connais précisement que celui de Pétersbourg; mais d'après tout ce que j'y ai vu, le traitement physique et moral des enfans-trouvés mérite les suffrages les plus unanimes. Le superbe palais près de la *Moika*, consacré à cet établissement, fait déjà naître de hautes espérances. La plupart des enfans sont nourris à la campagne. Cependant cette maison a encore une succursale à *Gatschina*, séjour de l'impératrice en hiver. Elles peuvent réunir 3 à 4000 enfans. Le respectable vieillard comte de *Strogonow* secondait très-dignement l'impératrice dans ses augustes fonctions. J'ai tâché envain de me procurer la liste exacte des enfans admis et morts chaque année dans ces hospices; j'en étais très-curieux, parce que j'espérais y trouver des résultats différens de ceux qu'offrent d'ordinaire les maisons des enfans-trouvés. Sans doute les résultats ne sont point les mêmes;

mais c'est ce que je ne puis maintenant que présumer.

La Russie n'a point d'hospices pour les veuves; et des pensions très-faibles, d'après le cours actuel du papier-monnoie, ne peuvent être proportionnées à leur misère.

Les maisons d'orphelins pour les enfans non nobles sont aussi très-peu nombreuses dans l'empire, excepté en Livonie; ce ne sont d'ailleurs que des établissemens très-imparfaits.

Jusqu'ici on n'a pensé à soulager que les pauvres des villes; ceux de la campagne se trouvent encore dans le plus grand abandon. En 1811, il y avait 89 maisons de pauvres dans les différens gouvernemens; mais leur organisation défectueuse excitait les plaintes les plus éclatantes.

La caisse de crédit ouverte en Livonie et en Estonie, pour la noblesse de ce pays, est la cause innocente de la ruine actuelle de cette noblesse. La caisse prêtait en argent. Lorque l'argent et le papier monnaie étaient au pair, il y a 8 ou 10 ans, plusieurs lui empruntèrent de grosses sommes; mais comme l'argent éprouve aujourd'hui une hausse énorme, au préjudice du papier et du cuivre, les emprunteurs sont ruinés la plupart, se voyant obligés de rendre, par exemple, 180,000 roubles, pour 30,000 qu'ils ont reçus. En effet, on n'entend parler en Livonie et en Estonie que de la ruine totale de familles jadis très-aisées et même opulentes.

Parmi les mesures de sureté prescrites par la

police, les préservatifs contre la peste et les réglemens de *quarantaine* subsistent encore dans les villes et les ports, situés sur la mer noire; mais on prétend qu'on ne les maintient pas avec la rigueur nécessaire.

On fait encore moins chez les Russes contre les maladies des animaux ; l'art vétérinaire y est dans l'enfance, et absolument sans succès. Néanmoins pendant mon séjour dans cet empire, je n'ai ouï parler d'aucune épizootie, qui ait ravagé un seul de ses gouvernemens.

Depuis que le prince d'Oldenbourg, Pierre-Frédéric Georges, beaufrère d'Alexandre, exerce avec un zèle si distingué et tant d'intelligence la direction suprême de la navigation, on a aussi imaginé en Russie des plans superbes pour unir par des canaux les grandes et les petites rivières, et l'on a pensé à jeter des digues sur celles qui sont dangereuses lors de la débacle.

Il y a en Russie des magasins toujours subsistans de sel, de légumes, de farine, d'eau-de-vie, etc., et c'est sans doute un grand bienfait pour le pays, sur-tout pour Pétersbourg, situé à l'extrémité de l'empire. Mais ce bienfait serait beaucoup plus sensible, si le système du pillage n'y était pas organisé et poursuivi avec tant impudeur.

La Russie connaît à peine les *assurances* contre le feu, quoique les incendies ne soient nulle part aussi communs que dans cet empire; ce qu'expliquent suffisamment la construction des édifices bâtis

tout en bois, et l'extrême négligence des Russes. Un monsieur de *Wendel* a proposé au ministre de la police à Pétersbourg le plan d'une *assurance* contre le feu un faveur de cette ville, et le ministre est entré dans ses vues; par conséquent il est probable que Pétersbourg jouira bientôt d'un tel établissement.

Les grandes troupes de bandits qui existent encore au commencement de 1812, et qui ont jeté l'effroi dans toute la Courlande, les brigandages fréquens et les incendies affreux qui désolent les gouvernemens de *Krew*, de la *Podolie*, et de la *Wollhynie*, prouvent que la police est encore loin d'avoir trouvé les mesures nécessaires, pour réprimer les mendians et les vagabonds. Ce n'est que dans les grandes villes qu'elle veille sur les moeurs publiques, et que l'on voit peu de ces êtres infâmes, quoique dans ces villes même, comme je te l'ai déjà dit, les vols et les meurtres ne soient nullement rares.

On ne saurait méconnaître les efforts et le zèle du gouvernement pour améliorer et faire fleurir l'agriculture. Les récompenses et les encouragemens ne manquent point en ce genre. On tient même habituellement des états généraux et particuliers, concernant la nature du sol, l'ensemencement, la récolte et la consommation.

Les moyens pris pour connaître exactement la population n'ont point donné de résultat général depuis 1794, parceque le dernier dénombrement date

de cette année (*), et qu'on n'en a pas fait depuis cette époque.

Le Synode continue de faire imprimer tous les ans à Pétersbourg des listes de naissance et de mort; mais celles de 1811 n'ont point encore paru. Si le gouvernement avait fait publier quelque chose à ce sujet, je te le communiquerais ici. Au reste les listes du Synode sont très-curieuses, quoiqu'elles se bornent aux sectaires de la religion grecque.

Il n'existe point encore de dénombrement du bétail. Quant aux terres, elles sont mesurées par le bureau d'arpentage; et ces travaux soutiennent l'ancienne gloire de leur supériorité. Le dépôt des cartes a fait paraître cette année un nouvel et excellent tableau de la Russie en 108 feuilles. Ce tableau réunit une grande exactitude à une élégance rare dans l'impression, le papier et la gravure.

Les registres de biens fonds, cadastre, et hypothéques sont encore, comme jadis, sous la direc-

---

(*) Remarque. L'auteur cite ici une petite brochure intéressante, qui offre un coup-d'œil lumineux sur la Russie par la comparaison de cinq dénombremens, par l'exposé du tableau de la population, et par la forme du dénombrement qu'on y emploie; cette brochure a pour titre: *Population de la Russie*, par Ben. Franç. Jos. d'Hermann. Vienne, 1811.

D'après cette brochure, le population de la Russie, en 1806 n'était que de 40,000,000 d'hommes.

Le tableau ci-dessous de 1804 ne donne que: 17,942,242 habitans du sexe masculin, 17,916,514 du sexe féminin, total: 35,858,756 habitans, sans les militaires.

tion de la *Graschtantskoi-Pallada*, ou du tribunal civil.

Contente toi maintenant de ce coup-d'oeil sur l'activité de la police en Russie, comme je me contente de l'assurance que tu aimes toujours ton ami.

XV.e LETTRE.

LUXE EN PERLES ET EN BIJOUX;

COSTUME NATIONAL DES FEMMES.

A EMMA.

Bijoux. — Diminution du luxe en ce genre. — Brillans de la *Mère de Dieu* dans l'église Kasane. — Parure de l'Impératrice Elizabeth. — Parure de l'Impératrice mère. — Deux anecdotes. — Parure des marchandes russes. — Costume bourgeois des femmes russes. — Modifications pour la jeunesse. — Beautés en Sarafan. — Différence et goût dans le costume national des femmes russes du midi. — Conclusion.

LUXE EN PERLES ET EN BIJOUX;

COSTUME NATIONAL DES FEMMES.

A EMMA.

Grondez bien votre ami, chère Emma, d'être resté deux mois entiers sans vous communiquer le moindre mot de ses observations sur Pétersbourg? Mais non, vous n'êtes pas assez bonne pour cela, vous voulez me punir, et vous ne daignez pas m'écrire une syllabe de votre jolie main, trop convaincue que cette privation me ramenera bientôt à mon devoir.

En effet, je vais m'acquitter dès aujourd'hui par un hommage que vous ne dédaignerez point; je vais vous écrire avec toute l'étendue convenable, sur un sujet vraiment digne des femmes, sur les perles et les bijoux.

Une des fausses idées qu'on se fait en Allemagne de l'état actuel de Pétersbourg, c'est l'opinion qu'on voit ici une quantité innombrable de superbes brillans. Cette quantité est encore assez grande, si vous le voulez, chère Emma, surtout dans la magnifique Moskou (car de nos jours, où l'argent est si rare, les diamans ne me pa-

raissent pas absolument nécessaires), mais certes elle n'est point innombrable. Pendant la révolution française, les nobles émigrés ont transporté de France les perles, les bijoux les plus beaux, et les ont vendus par nécessité ou par intérêt. Dans quel pays les grands et les princes auraient-ils pu penser à faire des acquisitions aussi dispendieuses, si ce n'est en Russie, pays qui était alors au plus haut point de sa grandeur politique, de sa force et de sa prospérité intérieure, grace au prudent système de temporisation suivi par Catherine, relativement aux affaires de France? Aussi les plus beaux brillans furent alors achetés la plupart pour le compte du prince et des grands de Russie. C'est à cette époque, c'est à la brillante cour de Catherine, que la quantité en paraissait réellement innombrable; mais depuis la paix de *Tilsit*, ces richesses ont en grande partie reflué en France par le même chemin qu'elles en étaient venues, et dans l'une des dernières foires de *Leipzig*, il y a eu une telle affluence de brillans la plupart Russes, qu'ils perdaient 30 pour 100. Néanmoins on trouve encore en Russie, surtout à Moskou, le vrai séjour des grands et des riches, de très-beaux écrins; mais il y en a incomparablement moins ici, même les jours les plus brillans de cour et de gala.

Les plus beaux écrins de ce pays sont ceux que possèdent la mère de Dieu et les deux impératrices. Le buste de la première avec l'enfant Jésus est tout couvert de saphirs, d'émeraudes, des brillans les

plus gros et les plus précieux. L'auréole qui ceint la tête de Marie et de son divin enfant, ainsi que la couronne principale, est sur-tout ravissante et magnifique. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la rare valeur des pierreries, ou du goût singulièrement pur et noble de l'artiste qui les a enchassées, de M.r *Tenner*, allemand estimé de tout Pétersbourg et même de l'étranger pour ses talens et son tact exquis dans les arts. Cette statue est l'un des ornemens les plus dignes et les plus magnifiques de la nouvelle église Kasane, de cette église superbe et unique sous plusieurs rapports, qui est consacrée à la mère de Dieu, et dont vous pouvez lire encore quelques mots dans un paragraphe de mon Panorama de Pétersbourg. Le public estime la valeur de ces bijoux, avec les frais d'enchassure en or à 1,800,000 roubles. Mais M.r *Tenner* m'a assuré qu'ils n'en valaient, avec l'enchassure, que 300,000.

Les plus beaux et les plus nobles brillans après ceux-là, sont ceux que j'ai vus, il y a quelques mois, à l'inauguration solennelle de cette église, sur la charmante tête de l'impératrice *Elisabeth Alexiewna*. C'était un diadême en feuilles, ceignant toute la tête en forme de couronne. Chaque feuille soutenait un gros diamant, enchassé à jour avec un goût inoui et une rare délicatesse dans le travail; ce diamant était entouré de plusieurs petits, placés dans les dents de la feuille. Les diamans et les feuilles grossissaient vers le front, et un saphir d'une beauté,

d'une couleur inexprimable joignait les deux bouts de la couronne. Le tout produisait un effet merveilleux sur cette tête intéressante, qui en paraissait chargée et non embellie. Dans ce jour brillant, l'impératrice mère portait aussi de superbes bijoux, des bandelettes, des boucles d'oreilles, des colliers, auxquels elle savait donner du prix et du lustre. Plusieurs dames de qualité ont encore des brillans précieux, parmi lesquels ceux de l'épouse du grand chambellan m'ont plu d'avantage.

Avant de quitter les brillans, pour passer aux perles aussi belles que modestes, il faut, chère Emma, que je vous raconte deux jolies anecdotes encore assez neuves, et relatives à ce sujet.

Le baron F***, qui fait souvent de grandes affaires en brillans, dînait l'hiver dernier à Moskou chez le comte T***, l'un des premiers grands de Russie, avec les seigneurs les plus distingués de la ville. Le baron annonce que cette fois il a encore sur lui de précieux solitaires, et qu'il désire les vendre. Le comte le prie aussitôt de les montrer à la société, et le baron lui présente une petite boîte renfermant plusieurs bagues. Cette boîte placée sur une assiette d'argent, passe demain en main autour de la table, et revient enfin au comte, après avoir été l'objet de l'admiration générale. Le comte engagé dans un entretien, sans jeter un nouveau coup-d'oeil sur les brillans, ferme la boîte, et la place devant lui sur la table. Après le dîner, il la remet au baron, qui l'ouvre aussitôt et trouve que le plus

beau solitaire manque. Il fait part au comte de sa découverte; le comte s'effraie, et avoue qu'il doit l'indemniser de sa bague. Mais le baron lui conseille de recourir d'abord à la ruse, pour recouvrer ce bijou. Ils gardent tous deux sur ce fait le silence le plus absolu, et le comte sait lier pour les jours suivans, une foule de parties brillantes, où le baron se trouve toujours. Tous les bijoux qui s'y montrent, sont scrupuleusement examinés; enfin le baron découvre sa bague au doigt d'une dame de la première qualité. Elle jouait au boston. Il se place derrière elle, pour être entièrement sûr du fait, en examinant la bague de plus près. Madame s'en aperçoit, et perd ses six levées; cependant le baron ne s'éloigne point. Le jeu fini, il approche sa chaise de la dame, et lui dit très-poliment : *Madame je partirai demain pour Saint-Pétersbourg; vous plairait-il de garder ce bijou au prix fixé?* La dame un moment interdite, revient bientôt à elle, et répond au baron avec la même politesse : *ah, Monsieur, je pensais en vérité, que vous voudriez bien y mettre un prix plus modique, mais au cas que vous n'y êtes pas disposé, il faut que je renonce au plaisir de posséder ce bijou qui me couterait trop cher.* A ces mots elle tire la bague de son doigt, et la présente au baron avec une révérence gracieuse, que méritaient bien des égards aussi délicats. Il ne fut plus parlé de cette aventure, et dès le lendemain le baron quitta en effet Moskou.

Le grand chambellan N** reçut de l'empereur,

l'hiver dernier, une très-belle croix de Saint-André en brillans, de la valeur de 30,000 roubles; mais il l'alla aussitôt mettre en gage dans un lombard. Cependant la cour donna une grande fête, où le précieux cadeau devait nécessairement figurer. Quel embarras! point d'argent à la maison, suivant l'usage; le directeur du lombard est un homme inflexible, et malgré toute l'éloquence du courtisan, s'il n'est payé, il ne cederait pas l'étoile, même pour un quart d'heure; se faire malade et prendre médecine, est chose impossible.

Point d'autre ressource que de s'adresser au valet de chambre de l'empereur, à qui ce prince a confié deux étoiles en brillans, dont l'une, encore toute neuve, coutait 60,000 roubles. M.r N** se rend chez lui, et après avoir longtems cité, allegué son devoir, à force d'instances, et de protestations qu'il rendra la croix aussitôt après la fête, il le détermine à lui livrer la nouvelle étoile. M.r N** la porte donc à la cour. Aux qnatre gros brillans qui parent les coins de la croix, Alexandre en remarque bientôt la ressemblance frappante avec sa nouvelle étoile. Il la fixe plusieurs fois, et dit enfin a M.r N**: „*Mon cousin, je suis étonné, vous portez-là une étoile, qui a infiniment de ressemblance avec une, que je viens de recevoir des mains du jouaillier.*“ M.r N** reste interdit, au milieu de complimens embarrassés, et d'hommages insignifians. L'empereur, que cet embarras et la ressemblance toujours plus frappante de l'étoile rendent encore plus attentif, lui

dit enfin très-sèchement : „*Mon cousin, je ne sais où j'en suis, mais il faut que je vous dise la vérité; je crois, que c'est précisement mon étoile, la ressemblance en est trop frappante.*“ Le chambellan confondu avoue alors toute l'affaire, se soumet à toutes les punitions, et se borne à demander instamment la grace du trop officieux valet de chambre. Déconcerté par cette tournure inattendue, le doux, le clément Alexandre sent expirer sa juste indignation, et dit avec un excès de bonté a M.r N**: „*Rassurez-vous, mon cousin, le crime n'est pas trop grand, pour que je ne sache le pardonner; cependant je ne pourrai désormais porter moi-même cette décoration, il faut donc que je vous en fasse cadeau, à condition qu'à l'avenir je sois en sureté contre de pareilles appropriations.*

Les bijoux les plus nombreux et les plus frappans en comparaison des autres, sont ceux que les femmes de marchands, jalouses de conserver le costume national complet, portent, les jours de grandes fêtes, tels que bagues et boucles d'oreilles. On trouve aussi quelquefois chez ces dames une vraie profusion de perles. Maintenant, chère Emma, ce costume des bourgeoises, réservé pour les grands jours de fête et de parade, je vais essayer de vous le décrire, quelque difficile que ce sujet soit en lui-même, sur-tout pour un homme. Vous ne pourrez vous en faire une idée bien nette, parce qu'il s'éloigne trop de celui de la Saxe. Cependant essayons de nous rendre intelligibles.

Je dois commencer par la tête, parceque c'est ici la partie essentielle ; autrement la tête d'une femme russe doit se nommer la dernière. Ainsi, les femmes riches portent ordinairement sur la tête une sorte de bonnet, de l'étoffe la plus chère qu'il y ait au monde, et tissu de petites perles. Représentez-vous ces petites perles, enchassées avec un art délicat dans une infinité de petits cordons, et vous en aurez une idée exacte. Vous concevez d'abord qu'il en faut des milliers pour une coiffure qui forme plusieurs plis sur le front. A ce bonnet de perles est souvent attaché par derrière un beau voile de soie en forme de schal, et flottant jusque sur les reins, sans faire partie intégrante du costume; ce qui est indispensable, ce sont de belles boucles d'oreilles en brillans, mais qui peuvent être mal et lourdement enchassées; ce sont autour du col 8 à 10 cordons de grosses perles, se suivant par étages en cercles toujours plus grands. Du haut des épaules descend ensuite jusqu'au milieu des cuisses un vêtement très-difficile à décrire, et que je ne puis gueres comparer qu'aux antiques *contouches* de nos grand-mères, d'heureuse mémoire. C'est proprement une longue jaquette sans manche, qui par devant s'ajuste bien au corps, mais qui par derrière, au-dessous des épaules, commence à former une foule de plis ondoyans. Cette jaquette est toujours d'une étoffe d'or extrêmement pésante, et en grandes fleurs, venant de la Perse ou de la Bucharie, garnie partout de petites tresses d'or, et fermée par devant,

au-dessous de la poitrine, avec un petit bouton d'ordinaire en brillans.

Elles portent par dessous, une robe sans manches et sans plis, nommée *Sarafan*, qui enferme le sein, et se prolonge jusqu'aux pieds. Cette robe se ferme par devant, du haut jusqu'en bas, par une rangée de petits boutons placés entre des bandes de couleur, et serre la taille par un ruban. Chez les vieilles dames en général, c'est une riche étoffe d'or ou d'argent, presque toujours d'argent, quand la jaquette est d'or, *et vice versa;* de petites tresses garnissent aussi le bas de la robe. Viennent ensuite des bas de couleur, ordinairement rouges, et au lieu de souliers, des pantoufles jaunes, usage qui s'est perpetué des Mongoles jusqu'à elles. Ces robes n'ont point de manches; mais une chemise de batiste ou de percal, éblouissante comme la neige, jaillit en bouffes demesurées par l'ouverture des épaulettes, et se prolonge souvent jusqu'au dessus du coude. Cette chemise vient modestement couvrir la poitrine, et s'avance d'environ une main sur le bord supérieur du *Sarafan*.

Les jeunes dames russes ont pris la liberté d'introduire dans ce costume quelques modifications avantageuses, conformes à l'esprit du tems, et à la rigueur des circonstances. Au lieu du bonnet de perles qui devient toujours plus rare, elles se ceignent la tête d'un voile de soie coloré. Au lieu d'une étoffe d'or et d'argent pesante et sans goût, elles portent des habits d'un taffetas foncé et par dessus une robe de mousseline, ou de linon, avec de

larges dentelles ; elles portent des bas de soie blancs, et des souliers ordinaires. Les boucles d'oreilles en vrais brillans ne paroissent plus guere sur elles; vraies philosophes, elles savent s'accomoder au tems, et se décorent de pierres fausses, qui produisent quelquefois, sur les non-connaisseurs, une illusion entière.

Vous jugez d'après cette esquisse, et vous avez bien raison, qu'un tel costume, en dépit de tous les diamans et de toutes les perles, doit paraître sans goût, désavantageux même; et c'est ce que trouve quiconque sait apprécier le beau dans l'habillement des femmes. Mais croiriez-vous, que ce même costume, modifié légèrement dans la coiffure, et totalement débarassé de l'absurde *contouche*, devient très-joli, très-séduisant même, dans une jeune personne svelte, et d'une taille élégante?

Figurez-vous un *sarafan* d'écarlate, de ponceau, ou de velours bleu-céleste, voyez-le décoré de petits boutons d'argent ou d'or et d'un simple galon par-devant, se prêter avec complaisance aux belles formes, serrer par un ruban de couleur une jeune taille, sous deux roses à peine entr'ouvertes; figurez-vous la chemise de batiste la plus fine, garnie par en haut de belles dentelles, et fermée par une épingle jalouse en brillans; figurez-vous un beau bras rond sous une toile légèrement bouffante; ajoutez-y le costume propre aux jeunes filles russes, un large et solide bandeau, avec des pailletes, de la broderie et des perles, attaché en forme de diamant au tour d'une jolie tête, et par-derrière une

longue tresse avec des rubans variés voltigeant sur les épaules; figurez-vous tout cet ensemble; imaginez Julie ou Lolotte ainsi vêtues, et vous avouerez avec moi qu'il est difficile de voir quelque chose de plus éloigné de la coquetterie et de plus séduisant, de plus galant et de plus simple à la fois.

Mais ce costume change tout-à-coup, et devient aussi laid qu'il était joli auparavant, dès que la figure n'est point élégante, ou que l'on y ajoute le maudit, l'odieux *contouche*. Cependant ce beau costume ne se voit guère aujonrd'hui, que dans les bals es les mascarades. Il est principalement avantageux dans les danses russes, parce qu'une dame doit avoir le maintien libre, plein de grace, et parler toujours à son danseur par une pantomime caractéristique. Une *Ziganka*, dansée avec autant d'élégance que d'expression par M.lle Kolossoba, ou par quelqu'autre jolie Nymphe ainsi parée, est réellement quelque chose de très-beau, de très-séduisant.

Mais c'est dans les mascarades que ce costume paraît le plus souvent, avec le plus de goût, et le velours coloré est l'étoffe toujours préférée. Au reste ce n'est guère celui des russes rarement bien faites, c'est plutôt celui des allemandes, des françaises, des polonaises qui sentent l'avantage de cette parure, et lui doivent certainement plusieurs de leurs conquêtes.

Presque tous les gouvernemens de Russie ont un costume particulier pour les femmes, costume en général défavorable et sans goût; cependant il

en est de très-jolis, sur-tout parmi les Cosaques et les Tartares. Une jeune Cosaque du Don, une jeune fille d'Orel, de Kursk, de Saratowa, et des autres gouvernemens du midi, une Kabardinienne, une Tartare de la Crimée, sont pour l'oeil des objets agréables; et si la riche parure du nord, si les perles es les brillans leur marquent, elles ont en revanche un teint de lis et de roses, elles ont cette gaîté du sud qui a pour moi tant de charmes, cette étincelle d'esprit et de sensibilité qui jaillit d'un oeil séducteur, étincelle qui manque à tous les visage slaves du nord, et dont la privation les laisse presque sans ame et sans vie.

Je crois, chère Emma, que vous devez maintenant être contente de moi, et me louer de ces détails circonstanciés. A-t-on jamais vu un homme qui, sans être tailleur ou chambellan, ait traité avec tant de faconde de la toilette des femmes, (objet, il est vrai, très-important aussi pour nous autres hommes), et qui se soit plu, autant que moi, dans son heureux babil? Si mes graves collégues, les jurisconsultes, si messieurs les gens de plume, avec qui je suis en relation, en étaient instruits, pour me punir, ils seraient en état, je crois, de m'enfermer pendant trois jours avec une jeune fille en sarafan.

Si cela arrive, c'est sur vous, chère Emma, qu'en retombera toute la faute; tout ce que je puis vous dire de consolant à ce sujet, c'est que je m'occuperai de vous avec plaisir, même dans la prison.

Toujours votre etc.

XVI.e LETTRE.

JUSTICE DES RUSSES.

A ÉDOUARD.

Introduction. — Ce qu'on peut attendre de la justice en Russie. — Histoire de la législation russe. — Profonde obscurité des premiers tems. — La *Prawda* de *Jaroslaw*. — Progrès équivoques jusqu'en 1542. — Prétendues loix sur le duel, sous *Iwan Wasiljewitsch I.* — La *Sudebnik*, sous *Iwan Wasiljewitsch II.* — Accumulation de loix jusqu'à Alexis *Michailowitsch*. — Comment il s'y prit pour créer un nouveau Code. — Première convocation des états. — L'*Uloschenije* de 1649. — Son esprit, son imperfection. — Pierre I, et ce qu'il a fait pour la législation. — La *Swodnoje Uloschenije*. — Première commission législative, et ses opérations, jusqu'à la mort de Pierre. — Excellence des Ukases. — Catherine I. et Anne ne font rien après lui pour la législation. — Elizabeth. — Nouvelle commission en 1754. — Code perdu. — Catherine II et ses conceptions sublimes en matière de législation. — Défaut de but dans la commission législative établie. — Alexandre I. — Nouvelle commission législative créée par l'Ukase du 21 octobre 1803. — Son projet. — Son état et son organisation intérieure. — Première partie du Code achevée en 1805. — Nouvelle forme de la commission, sous M.r de Rosenkampf. — La commission se repose et dort depuis cette époque. — Quelles sont les loix de la Russie? — Tribunaux du pays. — Tribunaux subalternes. — Tribunaux des cercles. — Magistrats des villes. — Tribunaux civils. — Tribunaux criminels. — Collége de justice à Pétersbourg. — Tribunal de la cour. — Sénat directeur. — Ses attributions. — Sa puissance. — Son organisation. — Ministère de la justice. — Tribunal de conscience. — Procureurs et avoués. — Extérieur brillant de la justice en Russie. — Justice gratuite. — Ancienne observation. — Abus causé par les assesseurs de campagne dans les tribunaux. Procureurs et leur corruption. — Avocats. — Formes de la procédure en Russie. — Les *Krutschiks*. — Corruption et abus dans le Sénat. — Grands inconvéniens de la justice gratuite. — Vénalité sans exemple, — Marche habituelle des affaires importantes dans les tribunaux supérieurs. — Causes et effets. — Chétifs appointemens des officiers. — Projet d'amélioration. — Suites heureuses. — Emploi d'hommes incapables. — Anecdotes. — Observation réitérée.

JUSTICE DES RUSSES.

A ÉDOUARD.

— Inter scabiem tantam et contagia. —
Horace Ep. 12. Liv. 1.

L. 65. §. 3. ff. de legat. — „*Omne artificium suscipit incrementum.*“ Que cette petite sentence d'orserve ici de devise et de clef à la tête d'une lettre, où je vais consigner pour toi, chère Édouard, mes vues libres, réfléchies et sans prévention sur la justice des Russes.

Cet objet, si l'on peut se servir de cette expression dans une matière si aride, cet objet est sans contredit, même au jugement de fonctionaires distingués, l'une des figures les plus sombres dans l'administration russe.

Sans doute on ne doit point s'attendre en Russie, même sous les meilleurs Princes, pas plus qu'à présent, à une justice pure, éclairée par la théorie et la pratique, comme celle qui a été connue et exercée jusqu'ici en Allemagne et dans les autres états policés.

Exiger ce degré de perfection, même aujourd'hui, dans la justice de cet empire, ce serait déceler une

grossière ignorance sur l'état des lumières et de la législation parmi les Russes, objets qui se correspondent mutuellement, et qui ont l'un sur l'autre une influence si intime.

D'abord la première histoire de Russie, si l'on peut nommer ainsi ce qui proprement n'est point une histoire, indique quelques traces de lois indigènes, mais qui la plupart ont une tendance criminelle, et signalent cette soif du sang naturelle à tous les peuples barbares.

L'histoire nous a laissé quelques traces un peu plus certaines d'un code que le grand-duc *Jaroslaw* donna en 1017 à la ville de *Nowogrod*. Ce code nommé *Prawda*, que les successeurs de *Jaroslaw* ont augmenté et complété dans la suite, prouve évidemment l'extrême barbarie de la nation.

Les progrès de la législation russe, depuis ce temps jusqu'en 1542, espace qui comprend l'époque la plus malheureuse de la Russie, (l'époque du cruel joug des Mongols), sont extrêmement problématiques. Cependant en 1498, le Czar *Iwan Wasiljewitsch I*, bien digne du nom de *Grand* comme vainqueur des Mongols, se servit, dit-on, du diacre *Wladimir Gusew*, pour recueillir les lois concernant les combats judiciaires. Voyez *Herbenstein* rer. Mosc. com. p. 58. 59. (Schloezer en fait aussi mention). Mais il était réservé à *Iwan Wasiljewitsch II*, personnage si important dans l'histoire moyenne de la Russie, de faire reviser et mettre en ordre les lois existantes, et de les compléter par de nouveaux

réglemens sous le nom de *Sudebnik*. Ce code ne roule encore en grande partie que sur des matières criminelles, et ses lois civiles ne consistaient comme nos Pandectes, qu'en décisions de cas particuliers.

L'âge postérieur a dû nécessairement remarquer les défauts de ce code, et y introduire une foule de changemens, d'additions, de nouveaux réglemens, qui se sont multipliés à l'excès jusqu'à *Aléxis Michailowitsch*, le deuxième *Czar* de la maison Romanof, et l'un des princes les plus estimables de la nation. Un code de lois scrupuleusement choisi lui parut nécessaire, et il eut le premier l'idée lumineuse d'y observer plus de méthode que ses prédécesseurs. Une commission, composée des cinq conseillers les plus distingués, eut ordre de faire un extrait des Ukases existantes, des sentences de la cour des Bojards, et des lois de l'empire grec convenables à la Russie, de comparer cet extrait avec le *Sudebnik*, et de faire ensuite de nouvelles lois sur les cas non encore décidés. Il fut encore le premier prince de Russie, qui convoqua des députés choisis dans tous les états et toutes les villes de son empire pour délibérer sur les lois nouvelles. Les commissaires recueillirent fidellement et mirent en ordre les lois du pays, mais ils se gardèrent bien de tirer quelque chose de celles de Byzance, qui leur paraissaient trop hétérogènes pour être amalgamées avec les lois Russes; sage conduite qui eut, pour la Russie et toute son histoire, des suites aussi importantes qu'heureuses. Le nouveau

code parut donc en 1649, sous le nom *d'Uboschelije*. J'en ai sous les yeux une traduction allemande par G. B. *Struven*, imprimée à Dantzig 1723, et il serait très-intéressant de t'en communiquer quelques articles, particulièrement sur la police et les matières criminelles, pour te donner une idée de l'état des lumières à cette époque, si ces extraits ne m'éloignaient pas de mon but. Je ne t'en citerai qu'un, par lequel le tabac à fumer est défendu sous peine de mort, chapitre 25, ff. 11. Les dispositions législatives en matières civiles, criminelles, et de police y sont aussi fixées d'après des cas particuliers.

Quoique ce code valût mieux que tous les précédens, il ne pouvait avoir de mérite que pour les dix premières années de sa promulgation. A chaque pas que la Russie faisait dans les sciences, à mesure qu'elle multipliait ses relations au-dehors, ce mérite devait tomber et devenir plus précaire, parce que le code n'avait point été rédigé par une plume éclairée et méthodique, parce que les ordonnances particulières étaient trop courtes, incohérentes, et se contredisaient souvent de la manière la plus formelle.

Ces défauts et son insuffisance firent donc naître de nouveau, depuis 1649, une foule d'Ukases particulières pour son amélioration et son complément. Mais le nombre s'en était accumulé à perte de vue, lorsque Pierre entreprit la régénération de son empire.

Sa mesure provisoire, en matière de législation fut de réunir à *l'Uloschenije*, les Ukazes postérieures, et de rétablir son autorité législative, qui avait été très-affaiblie par ces dernières. Ainsi fut rédigée en 1720, une sorte de concordance qui n'a jamais été imprimée, mais qui est connue sous le nom de *Swodnoje Uloschenije*.

Cependant le génie de Pierre s'occupait en même tems d'un code nouveau, plus complet; et alors furent organisées différentes commissions, dont l'histoire est unique en son genre, sans avoir produit jusqu'ici aucun résultat bien satisfaisant.

Pierre composa de membres des divers colléges une commission présidée par un sénateur, et chargée de la confection d'un nouveau code. Il devait être basé sur les anciennes lois existantes, comparé avec celles de Livonie, de Suède; et recevoir une nouvelle forme systématique. La commission crut inutile de prendre l'*Uloschenije* pour base, et soutint la nécessité d'un plan tout-à-fait neuf. Ce nouveau plan, basé sur le code Danois, mais avec tout le ménagement possible pour les lois anciennes, était achevé, lorque Pierre mourut trop tôt pour son jeune empire.

On n'avait point encore de code, il est vrai; car la commission n'établit qu'un réglement de bureau et quelques nouvelles formes; mais Pierre, pendant son régne, avait publié une foule d'ordonnance et d'Ukases excellentes, qui prouvent son jugement rare et philosophique, sa connaissance

des hommes, sa précision législative, et dont l'étude m'a souvent forcé d'admirer ce grand homme. C'était un nouveau trésor pour la législation.

Les Ukases des Impératrices qui lui ont succédé n'ont point ce caractère. Catherine I, Anne, et le vaillant Ostermann qui la secondait si bien, n'ont même laissé presque rien d'estimable en ce genre.

Ainsi la commission législative s'endormit encore, jusqu'à ce qu'en 1754, la fille de Pierre, Elizabeth, en créa une toute nouvelle, à qui elle confia la collection systématique des Ukases existantes, et la rédaction d'un nouveau Code. Schloezer dit dans un traité sur la réforme de la justice par Pierre I, 1.er tome de ses documens (Haigolds) sur la régénération de la Russie, il dit que, dès 1760, trois parties de ce Code étaient achevées, et qu'elles furent soumises à la signature de l'impératrice; mais cette princesse mourut bientôt après. Etrange destinée d'un Code, d'être condamné à disparaître ainsi de la terre! Car personne ne sait où il se trouve, et plusieurs hommes d'affaires nient même absolument son existence.

Il ne restait donc à l'illustre héroïne, qui occupa si dignement son trône, que de recommencer tout l'ouvrage, et elle le recommença avec le génie sublime qui lui était propre. Elle rassembla des députés de tous les états, pour prendre part à la confection des loix, et rédigea elle-même une instruction pour servir de base à ce travail. Catherine II, quoique plus occupée, pendant son long regne, des

relations extérieures de son empire, et de son affermissement politique, que de la réorganisation de l'intérieur, dont les progrès étaient tranquilles, mais solides, montra néanmoins dans cet ouvrage immortel un coup-d'oeil perçant et philosophique, un esprit créateur, et le rare talent de mettre à profit les grandes et profondes pensées de Montesquieu. Mais ce chef-d'oeuvre d'un génie allemand, vint un siècle et demi trop tôt pour la Russie; sa *précocité* et ses idées trop profondes, sont causes que l'illustre héroïne ne jouit pas du fruit de son zèle. La commission législative n'avait rien fait d'important. Le problême de classer les Ukases, d'après l'esprit de Montesquieu, était au-dessus de ses forces. Ainsi, quoique 128 personnes y eussent travaillé 7 ans entiers, Catherine supprima cette commission en 1774, et se borna à donner des lois partielles.

La commission fut rétablie sous Paul, mais sans succès.

Le siécle d'Alexandre I.er parut. La Russie et l'Europe fixèrent sur lui des regards pleins d'espoir et de bénédiction. Klinger a écrit: „ Je dois au beau génie, qui régne maintenant sur les Russes avec tant d'humanité, les plus pures jouissances, celles que goûte mon esprit en admirant ses travaux; Alexandre est le seul prince dont je veuille être historien.“ Après 7 années de destruction, il était revenu, le tems des créations rapides et hardies, de ces brillans météores, auxquels la Russie

est si accoutumée, et qu'elle aime toujours. On se flatta qu'Alexandre I.er s'occuperait aussi d'organiser une nouvelle commission. Cet espoir ne fut point deçu: par une Ukase du 21 octobre 1813, Alexandre établit donc, dans le ressort du ministère de la justice, et sous sa surveillance, une nouvelle commission pour cette fin. Le Knaes *Lapuchin* et *Nicolaï Nowosilzow* eurent la direction immédiate de ces travaux. On y admit 48 hommes, et on lui alloua 100 mille roubles de dépenses annuelles. Dès la même année parut un projet de tout l'ouvrage distribué en trois parties principales: 1.° principes universels de droit, 2.° application de ces principes à l'empire russe en général, 3.° modifications de ces mêmes principes et exceptions pour quelques parties de l'empire, d'après leur situation et leurs rapports individuels. Le plan fut agréé par Alexandre et préconisé par des savans d'Allemagne bien payés pour cela. On mit aussitôt la main à l'oeuvre; il y eut trois bureaux, l'un pour la rédaction des lois générales, un autre pour la rédaction des lois particulières ou de province, le troisième pour l'exécution et sa révision. Dès le printems de 1805, les travaux étaient déjà fort avancés; on avait terminé toute la première partie du code en cinq chapitres, un code particulier de commerce pour Odessa, des notions préliminaires pour l'application des principes de droit en général, et quelques chapitres sur la procedure.

L'Ukase du 7 mars 1809 donna à la commission

législative une nouvelle direction; „il lui fut enjoint de s'occuper, 1. du Code civil, 2. du Code criminel, 3. du Code de commerce, 4. des différentes parties de l'économie polique et du droit public en général, 5. de la rédaction des lois provinciales pour les gouvernemens de la petite Russie et de la Pologne conquise. Le conseil de la commission législative sera composé des deux membres de cette commission et des Sénateurs nommés à cet effet; il commencera ses opérations, au mois de mai de cette année (1809), quand les affaires sommises à son examen seront en état de lui être présentées. Le directoire est composé du prince Pierre *Wasiljewitsch* et des deux membres qui y siègent. Le conseiller d'état actuel *Speransky* dirigera encore les affaires de bureau etc."

Déjà précédemment, la commission législative employait une foule d'hommes qui n'avaient d'idée nette ni d'une loi ni d'une commission, d'hommes privés de toute instruction solide et profonde, et même des connaissances générales les plus indispensables; mais le nombre de ces hommes s'est encore accru. Un M.r de Rosenkampf y est chargé d'une foule de travaux, quoiqu'il n'ait ni les connaissances profondes, ni le coup-d'oeil philosophique nécessaire pour les terminer avec succès. La commission n'avait quelques hommes de mérite que parmi ceux qui étaient chargés de la rédaction. Ainsi la commission législative eut le sort de la plupart des établissemens russes; elle causa elle même sa perte, et devint un espèce de pensionnat, auquel on a donné

plaisamment à Pétersbourg le nom de bénéfice pour Monsieur et Madame de R.

J'ai vu en 1811 la première partie du Code récemment imprimée en langue russe, et je l'ai parcourue, avec l'aide d'un ami très-versé dans cette langue; elle ne contient que le droit personnel, et ne renferme, sauf meilleur avis, que très-peu de choses vraiment bonnes et estimables. Elle doit être maintenant traduite dans notre langue, et si la Russie peut payer, comme jadis, les critiques savantes, nous pouvons attendre de la part de nos Aristarques allemands, et même d'hommes que l'on cite d'ailleurs avec estime, le plus brillant panégyrique de ce projet. Cette partie n'aura force de loi, que quand tout l'ouvrage sera terminé. La commission législative languit maintenant, elle sommeille, et je suis très-convaincu, aves plusieurs hommes éclairés, qu'elle s'endomira de nouveau, sans avoir rempli son but; on prétend même que l'Empereur a déjà décidé sa suppression; mais j'en doute, parce que monsieur de R. est en très-bonne intelligence avec le secrétaire-d'état Speranzky, qui jouit d'une grande autorité. (*)

Voilà une esquisse sur l'histoire de la législation Russe, la moins satisfaisante que je connaisse; car

---

(*) Remarque. Speranzky a été relégué en Sibérie au mois d'avril 1812, par conséquent la commission législative peut s'attendre à une suppression certaine.

où trouver de plus grandes espérances avec de plus petits résultats?

„ *A mighty pomp, tho' made of little things.* "

Ainsi la Russie possède l'Uloschenije, des Ukases sans nombre, des lois particulières pour les provinces réunies dans le 18.e siècle, le code militaire de Pierre I.er, applicable à plusieurs affaires civiles, et sur-tout aux criminelles, des réglemens particuliers sur les banqueroutes et les lettres de change; elle possède de plus divers principes de droit incohérens, souvent en contradiction avec eux-mêmes; mais elle n'a point de code, et le mot de loi n'y offre encore qu'une idée vague, indéterminée. Le monarque seul est législateur; aucun état de l'empire ne peut s'arroger la puissance législative; le sénat doit veiller sous le monarque, à la garde et au maintien des lois.

Encore un mot sur les tribunaux du pays, avant que je te parle de l'esprit dans lequel la justice s'y administre.

Sous le rapport des tribunaux, la justice en Russie est organisée à-peu-près comme en Allemagne. D'après la forme des gouvernemens, établie par Catherine II en 1775, forme conservée par Alexandre I.er, chaque gouvernement se divise en plusieurs cercles.

Dans ces cercles, la justice subalterne pour le paysan en matière civile et de police, la justice de cercle pour le gentilhomme et en matière criminelle, le magistrat pour l'habitant des cités en

matière civile, forment la première instance. La justice subalterne est composée d'un capitaine de cercle ou juge-ordonnateur, de deux assesseurs nobles, de deux assesseurs de campagne (siégeant sans parler), et d'un secrétaire. La justice de cercle est composée d'un juge de cercle, de deux assesseurs nobles, de deux assesseurs de campagne et d'un secrétaire.

Le magistrat de ville a quatre bourg-mestres, quatre conseillers, et un secrétaire.

Dans la Finlande, dans les provinces allemandes et ci-devant polonaises, la justice est plus compliquée.

Il y a aussi dans chaque cercle un tribunal noble de tutelle pour conserver les biens des veuves et des orphelins nobles.

Les cours judiciaires de seconde instance sont:

Le tribunal civil, composé d'un président, d'un conseiller, de quatre assesseurs, deux nobles et deux bourgeois, et d'un secrétaire. Indépendant du gouverneur, ce tribunal n'est subordonné et responsable qu'au sénat-directeur et au monarque. On appelle de ses décisions au sénat, mais sous des conditions préalables. C'est lui qui est encore chargé exclusivement de réunir les titres des domaines provinciaux, et de délivrer les lettres d'achat, d'hypothèque, et de propriété.

Le tribunal criminel, composé d'un président, d'un conseiller, de quatre assesseurs, deux nobles et deux bourgeois, et d'un secrétaire. Ce tribunal

est aussi tout-à-fait indépendant du gouverneur; juge suprême en matière criminelle, il envoie sa sentence au gouverneur chargé de l'exécution. Il reçoit aussi des cercles de justice, les affaires instruites pour sanctionner leurs sentences.

Pour les affaires relatives au consistoire dans les provinces allemandes, l'appel se porte à un tribunal improprement nommé *Collége de Justice des provinces orientales*, séant à Pétersbourg.

Dans les deux capitales, l'appel se porte aux cours de justice qui y siégent.

La troisième et dernière instance de l'empire est le sénat-directeur. Les Ukases du 8 et 22 septembre 1802, l'ont élevé à la dignité de personnage intermédiaire entre le souverain et le peuple. Il s'occupe de la justice et de l'administration, celle-ci comprend les finances et la police. Jusqu'en 1812, ces deux branches principales n'étaient pas convenablement séparées dans leurs fonctions, ce qui occasionnait une foule d'abus. D'après une nouvelle organisation du sénat projetée pour 1812, et que j'ai déjà lue, les deux autorités seront désormais entièrement séparées, et l'on doit en espérer plus d'ordre.

Les emplois judiciaires ont été jusqu'ici son principal objet. Il veillait comme conservateur des lois au maintien de la justice; toutes les places de juges lui étaient dévolues, il nommait aux charges, et faisait les promotions. C'est à lui qu'appartenait la révision suprême de toutes les affaires civiles et

criminelles, de l'arpentage des terres, et la surveillance sur les actes du ministre de la justice. Les appels à l'Empereur n'avaient lieu que rarement et dans certains cas déterminés.

L'autorité administrative était moins importante. Sous ce rapport, le sénat surveillait les recettes et les dépenses de l'empire, cherchait a soulager les besoins du peuple, entretenait le repos et la sureté générale, réprimait toutes les transgressions des lois.

Les Ukases du sénat avaient la même force que celles de l'empereur; seulement le monarque ou un ordre émané de lui pouvait paralyser les Sénatus-consultes. Le monarque siégeait à sa tête; il avait près de lui le ministre de la justice, comme procureur général, et la personne la plus puissante de ce corps, sans la signature duquel aucune Ukase n'avait force de loi. Les autres membres, dont le nombre jusqu'ici n'a point été fixé, s'appellent Sénateurs.

Le Sénat s'est distribué jusqu'ici en neuf départemens, dont quatre d'appel, trois pour le criminel, et l'arpentage, séants à Pétersbourg; deux d'appel et un pour le criminel, siégeaient habituellement à Moscou; chacun deux était composé d'un certain nombre de sénateurs, d'un grand procureur, et de trois secrétaires en chef.

Du sénat dépendaient immédiatement les armoiries, les fonctions de maître des requêtes, les archives de l'empire, le trésor, et la commission pour la recherche des anciens crimes.

La nouvelle réforme introduit dans tout cela plusieurs changemens, mais qui seraient déplacés dans cette lettre déjà trop longue.

Le ministère de la justice est actuellement présidé par le comte D**. Son département se divise en trois bureaux, pour le sénat, pour les gouvernemens, et pour les armoiries. La disparité des procédures a fait placer près de lui trois conseillers pour l'administration de la justice dans les provinces russes, allemandes, et polonaises. Jusqu'à ce que le nouveau Code soit achevé et promulgué, il s'en tient aux instructions du sénat.

La commission législative lui est subordonnée.

Ce qui distingue particulièrement l'administration de la justice en Russie, ce sont les tribunaux de conscience qui dans chaque gouvernement siégent près des autres tribunaux. Ils sont chargés de réconcilier amicalement les parties litigantes, et de prévenir les procès; de prononcer sur les délits des mineurs, et de ceux dont la raison est aliénée, enfin de veiller a ce que personne ne soit arrêté et ne languisse en prison, sans être entendu. Les recherches sur les accusations de sortiléges leur sont exclusivement dévolues. Immédiatement subordonnés au sénat, ces tribunaux sont composés d'un juge, de deux assesseurs nobles, de deux bourgeois, et de deux paysans, qui changent toutes les trois années.

Dans tous les tribunaux supérieurs et subalternes, il y a des procureurs et agens, chargés de

faire observer l'ordre dans toutes les affaires et les procédures, pour maintenir la puissance et les décrets du prince, d'arrêter l'injustice et les extorsions. S'ils faisaient leur devoir, ils seraient bénis de tout l'empire. Chaque gouvernement a un procureur et deux agens; ces derniers portent leur attention et leur activité sur les intérêts de la couronne et sur les matières criminelles. Chaque tribunal subalterne a aussi son procureur et son agent.

Tu vois d'après tout cela, cher Édouard, que l'administration de la justice offre en Russie des formes séduisantes et qu'on serait tenté de la croire parfaite, sur-tout quand on y observe deux caractères très-propres à éblouir:

1.° Que chacun doit être jugé par ses pairs, le paysan par le paysan, le bourgeois par le bourgeois, le gentilhomme par le gentilhomme; que près du tribunal, dont il ressort, chaque état a des asseseurs qu'il choisit librement dans son sein, et que sans eux, aucun tribunal n'a droit de condamner personne.

2.° Que la justice est gratuite, et que les épices sont absolument prohibées.

Ici revient une observation, si frappante pour qui connait parfaitement toutes les institutions administratives de la Russie, l'observation, que l'on doit bien distinguer ce que le monarque a voulu, ce qu'il a fait en créant les institutions, et ce que ces institutions sont devenues elles-mêmes. Etrangers, vous connaissez la loi, vous ignorez comme elle s'exé-

cute; il faut le voir de ses propres yeux; oui, pour le croire, il ne suffit pas d'en entendre le récit, il faut le voir soi-même, tant la différence est souvent énorme.

Ce qui donne à la justice de Russie un éclat séducteur, voilà précisement ce qui en fait la partie honteuse.

Commençons par les tribunaux subalternes, tu t'es rejouï, que dans les tribunaux et les justices de cercle, il y eût des assesseurs tirés de la campagne; mais ces malheureux sont vraiment à plaindre, sans pouvoir être utiles aux autres. Les paysans sont esclaves; le capitaine de cercle, le juge et les assesseurs nobles, sont leurs maîtres ou du moins peuvent l'être; ces paysans n'ont ni les connaissances, ni l'éducation, ni l'énergie nécessaires; ils ne peuvent hazarder un mot sans redouter la vengeance des assesseurs nobles, ou de leurs collégues parfaitement d'accord sur ce point. Ils siégent donc, sans entendre rien ou presque rien de tout ce qui se fait. Ils sont réduits au silence, quand même ils pourraient parler raison, ils s'ennuient, perdent leur tems, et c'est pour cela qu'on les nomme assesseurs. Il en est de même, et pour les mêmes motifs, des justices de paysans et de paroisses erigées en 1804, justices qui ne peuvent être utiles à l'homme de campagne, tant qu'il ne sera pas libre, et qu'un noble pourra lui inspirer quelque crainte.

L'institution des procureurs te plait. Mais la trouverais-tu encore bienfaisante, si tu voyais tous

les jours ces hommes vils s'entendre avec les juges, pour dépouiller leur proie, leur passer toutes sortes d'injustice, de fraude et de corruption, parce qu'ils y prennent part eux-mêmes, écraser les parties, au lieu de les soutenir et de les défendre? Oui, ce sont là des choses que tu peux entendre tous les jours, dont tu peux te convaincre par tes propres yeux. Ces procureurs et ces juges sont complices d'une foule d'avocats et de consultans, classe d'hommes parmi lesquels il s'en trouve plusieurs, qui jadis furent soldats, et qui depuis se sont livrés aux exercices du barreau. Car ici pour faire le métier d'avocat, il suffit de loger dans sa mémoire des Ukases et des ordonnances particulières; mais les connaissances profondes, mais les principes philosophiques du droit, il est aussi peu nécessaire de les posséder, que d'avoir fait un cours académique. Toute la jurisprudence même, qu'est elle autre chose dans le juge le plus éclairé, qu'une pure affaire de mémoire? et que peut elle être chez un peuple si peu avancé dans la civilisation?

Les agens du moins pourraient être justes; mais la justice dans les agens est encore un phénomène. Il n'est pas rare qu'un agent serve à la fois les deux parties, ou que du moins moyennant un bon salaire, il communique secrétement à l'une les papiers et les secrets de l'autre. L'armée des *Kruschtschiks*, (avocats subalternes), est vraiment une hydre dévorante. On ne saurait ni peindre ni croire de quelles escroqueries, de quelles bassesses cette classe d'hommes

est capable. L'Etat sous ce rapport est sans yeux, comme sans remèdes.

Tu crois que la surveillance du sénat, comme personne intermédiaire entre les sujets et le prince, doit produire beaucoup de bien dans le ressort de la justice; tu crois que d'après sa destination il doit placer des hommes braves et pleins de mérite, remarquer, punir les abus dans les tribunaux inférieurs, et avoir ainsi sur eux une influence utile; ah! cher Édouard, si tu avais eu occasion d'observer une fois la marche d'un procès important et un peu embrouillé, pendant par appel devant le sénat, tu verrais bientôt, que c'est précisement ici, dans ce tribunal suprême de l'empire, que se trouve portées à un dégré inoui la chicane, la collusion et la négligence. Tu y remarquerais une impudeur et une audace, qui brave toute autorité, toute surveillance supérieure.

„Eh bien, supposons que ces avantages ne soient qu'apparens, la justice du moins reste toujours gratuite" oh! de grace, ne profane point tes éloges; non, ce n'est point un bienfait pour l'Etat; c'est le plus grand de ses malheurs, et pour le proscrire tous les gens de bien devraient réunir leurs efforts.

Dans les tribunaux supérieurs et subalternes de Russie, les épices sont prohibées, il est vrai; mais il n'en est pas moins certain que nulle-part au monde un procès, un procès juste n'est aussi ruineux qu'en Russie, sur-tout dans les cours supérieures, où

la corruption est à son plus haut période. Depuis le concierge qui t'ouvre la porte, depuis le dernier scribe de la *Pallade* (cour de justice), qui manie la plume dans ton affaire jusqu'à ton rapporteur, souvent même jusqu'au président de la section ou du collége, tu as à parcourir une échelle de gratifications, qui dans une affaire juste de 50 à 60,000 roubles, ne peut pas s'élever à moins de 8 ou 10,000.

Si ton adversaire est lié avec les membres du tribunal, tu dois nécessairement rivaliser de libéralité, et l'injustice de sa cause lui donne encore l'avantage. En effet comme l'expérience prouve que les meilleures gratifications assurent le gain d'une cause, celui qui a évidemment tort, peut aisément faire des gratifications plus fortes, parce que le gain très-vraisemblable du procès lui laisse des avantages encore supérieurs à ses gratifications. Au contraire celui qui a droit, s'il veut sacrifier le moins possible sur l'objet qu'il réclame, ne peut faire que des gratifications plus faibles ; d'ailleurs les belles promesses de son avocat lui font espérer que la justice de sa cause, soutenue par des gratifications considérables, sera de quelque poids, jusqu'à ce qu'enfin il se voye avec étonnement débouté de ses justes prétentions, condamné à rendre un héritage légitime, ou à payer une somme qu'il ne doit pas. Alors s'il a la malheureuse idée de chercher son salut dans un moyen de droit dévolutif, il goute le plaisir de recommencer en seconde instance, près du sénat,

le même cercle qu'il a déjà parcouru, mais en augmentant de beaucoup les gratifications, d'obtenir force promesses et encouragemens de ceux qu'il gratifie, et de finir, après un espace de dix ou douze années, par perdre une seconde fois son procès.

S'il est des cas, où le concours de différentes circonstances tant internes qu'externes rende une affaire désespérée, si la possession est d'un grand avantage; la justice russe connaît encore un excellent moyen de consoler le plaideur, le possesseur assez malheureux pour avoir tort, et de le soulager dans ses peines; il ne s'agit que de payer une contribution annuelle qui, selon le plus ou moins d'importance de l'objet, sélève depuis 2 mille jusqu'à 10 mille roubles. Tant qu'il paye cette contribution, il est à-peu-près sûr que malgré tous les efforts de son adversaire, et ses plaintes contre les délais de la justice, l'affaire en restera là sous mille prétextes différens. Quelqu'un craint-il d'être condamné à restituer un bien illégalement acquis? un homme d'affaires veut-il éviter une reddition de compte nuisible à ses intérêts? Un détenteur injuste craint-il de perdre les grands avantages de sa possession? tous ont recours à ce moyen solemnel, pour se garantir toute leur vie de la perte de leur procès et de ses suites funestes, ou du moins pour gagner du tems, chose si importante dans une cause quelconque, quand vous n'obtiendriez que l'avantage de fatiguer votre adversaire sous le poids d'une longue

querelle, de l'amollir et de le disposer à une transaction avantageuse, malgré tout son droit. Ce moyen est presqu'infaillible, principalement quand il s'agit d'éclairer une gestion de biens privés, et dans d'autres cas semblables.

Je te pardonne, cher Édouard, à toi, et à tous ceux qui liront ce portrait de la *justice russe*, de secouer ici la tête d'une manière sceptique; accusez-moi tout haut ou tout bas d'animosité, d'exagération; avant mon séjour en Russie, c'est ce que j'aurais fait moi-même. Mais ce séjour, la connaissance d'une foule d'hommes de tout état, des entretiens familiers avec plusieurs avocats *consultans* du premier mérite à Pétersbourg, m'ont trop convaincu de l'exacte et pure vérité, pour que j'aye pu sur ce point conserver quelque doute. J'ai parlé de la *justice russe* au simple manoeuvre et au banquier, au rentier et au courtier, au juge et au fermier, au propriétaire et au marchand; je me suis fait raconter leurs procès, et ceux des autres personnes de leur connaissance; je les ai questionnés exactement sur la marche de ces procès; et leur témoignage sur les procédés de la justice ainsi que mes résultats, ont été, sauf de légères modifications, presque toujours uniformes; plusieurs m'ont révélé les gratifications qu'ils avaient faites eux-mêmes, avec le détail des noms et des autorités.

N'ayant d'abord que des doutes, j'ai questionné sur ce point deux de mes amis, consultans cé-

lèbres par leur probité et leurs talens; embarrassés, ils cherchaient à m'échapper au commencement de notre connaissance; mais au milieu de déclarations isolées et en l'air, affirmant et niant a moitié, ils ne contredisaient point cependant l'opinion générale. Lorsque nous eûmes fait une connaissance plus intime, non seulement ils confirmèrent d'une manière formelle l'opinion publique, mais ils me communiquèrent dans tous leurs détails des faits juridiques dont le récit m'a fait frissonner. Je les ai notés exactement, et d'après les pièces; peut-être un jour, quand j'en aurai le loisir, les consignerai-je dans une feuille allemande de jurisprudence, si je le puis, sans compromettre la franchise et la confiance de mes amis.

Ce qu'il y a de plus triste, lorsqu'on rapproche le jugement public de l'expérience de mes amis, c'est que le tribunal suprême de l'empire, le sénat, est précisément le corps, où la corruption est le plus fréquente, où elle a pour ainsi dire passé en loi (*). Qui donnera le bon exemple aux tribunaux

(*) Remarque. Un fait romanesque en apparence, mais incontestablement vrai, et connu dans tous ses détails de plusieurs habitans de Pétersbourg, c'est qu'un Polonais noble et très-opulent, qui avait au sénat de Pétersbourg un procès en matière de possession, procès très-important pour lui, puisqu'il s'agissait d'un objet de deux millions de roubles, envoya aux commissaires du sénat chargés de son affaire quel-

intermédiaires et subalternes, qui les fera rougir, qui les effraiera sur les suites de leur vénalité, lorsqu'ils savent ce qui se passe dans le tribunal suprême de l'empire? La réforme absolue du sénat actuellement projetée, et dont le but, comme je te l'ai dit, est de séparer absolument les affaires judiciaires des affaires administratives, produira peut-être quelque bien sous ce rapport; cependant j'en doute beaucoup, parce que la source du mal n'est ni dans la distribution des affaires, ni dans la forme dont elles sont traitées.

Dans un budjet de 1809 publié sous ce titre: *Rapport et compte annuel sur les causes jugées dans tous les gouvernemens de l'empire*, le prince Lapuchin, ministre de la justice, a taché de réfuter d'anciennes plaintes contre les lenteurs de la procedure en Russie. Combien ce tableau jette peu de lumière sur cette question, c'est-ce que découvrira au premier coup-d'oeil tout juriste d'Allemagne. Malheureusement on n'y voit pas, ce qu'ont dû couter ces procès, ce qu'ils ont couté réellement, et combien on en présente comme terminés, qui dorment encore dans un profond repos.

„Mais à quoi donc tient tout cela?" me demanderas-tu, je te dois encore ici ma réponse et une

---

ques Polonaises extrêmement jolies, et les mains sans doute chargées d'or. J'ai vu ces Polonaises, et puis attester le bon goût de celui qui les avait envoyées et choisies.

réponse impartiale; tout cela tient... à la nécessité. Il faudrait que la Russie eût pour juger, non des hommes avec les besoins de l'humanité, mais des anges, si dans les circonstances, aujourd'hui dominantes, ils n'ouvraient pas les mains à l'apparence de tout profit, quels qu'en soient la nature et le genre.

La plupart des traitemens en Russie sont encore généreusement fixés, comme sous Pierre Ier. Le juge d'une cour supérieure reçevait, par exemple, en 1720, 2000 roubles d'appointemens; il reçoit encore aujourd'hui cette somme, mais ce n'est plus dans l'excellente monnaie d'argent qui avait cours alors, c'est en papier; et d'après le cours actuel, son traitement se réduit au quart; en effet un rouble d'argent vaut quatre roubles de la banque, et le gouvernement n'indemnise pas ses serviteurs de l'agiot de trois roubles que la banque fait sur le rouble d'argent; au lieu d'un rouble d'argent = un rixdale, comme Pierre Ier l'avait fixé, il ne paye qu'un rouble de la banque = 6 gr. L'injustice essentielle de cette conduite saute aux yeux de tout le monde; certe un gouvernement juste ne se permettrait point de diminuer des trois quarts, sans qu'ils l'aient mérité, le traitement de ses fonctionnaires; ce qui se fait pourtant aujourd'hui, puis qu'au lieu de les payer en argent, selon les promesses formelles qui leur étaient faites, on les paye en assignats sur la banque qui perdent 300 pour 100, sans leur tenir compte de l'agiot d'après le cours

variable du numéraire. Ainsi un traitement en numéraire, qui valait jadis 2000 rixdales, ne vaut aujourd'hui en papier que .... 500 rixdales, et valait encore moins il y a quelques mois, lorsque le rouble était à 7 schellings ou à 78 centimes.

Quoi! en 1720, tems où tout était à très-bon compte, Pierre I.er trouva convenable et nécessaire de fixer pour le membre d'un collége supérieur une somme de 2000 roubles; et aujourd'hui que le prix de toutes les denrées est enchéri environ des trois quarts, à en juger d'après le cours, aujourd'hui que le luxe et les besoins se sont accrus d'une manière effrayante, aujourd'hui en 1811, vous voulez que le magistrat vive avec 500 rixdales? le peut-il, sans languir de faim, même célibataire?

Pour concevoir la décadence de la loyauté dans les tribunaux russes, dans les colléges de justice, comme dans les bureaux des ministres, des gouverneurs, et dans les autres autorités administratives, pour s'expliquer l'insatiable avidité qui les entraine vers toute espèce de gain, il ne faut point scruter ailleurs qu'au fond de leur estomac, dont la voix puissante retentit à leur coeur et fait agir leurs mains.

Catherine II dit elle-même dans une Ukase de 1775, concernant les constitutions de l'empire:

„ Tous les tribunaux doivent être composés d'hommes estimables, éclairés et honnêtes, et pour les avoir tels en effet, il est absolument nécessaire de payer chacun selon son rang et ses besoins."

Cette Ukase contient en abrégé le tableau le plus frappant et le plus vrai de l'état actuel de la justice en Russie. Que dirait cette illustre héroïne, si sous son petit-fils, qui voulait gouverner d'après ses principes, elle trouvait maintenant que tout est pire sous ce rapport, qu'avant sa nouvelle constitution ?

Je suis venu ici avec mes idées et mes principes allemands, fortifiés par ma propre expérience, et par deux années d'exercice dans une charge, où les occasions de grands et de petits profits ne manquent jamais. Je ne pouvais, sans rougir, entendre parler de la corruption et de la vénalité des juges, comme de choses qui ne sont pas si condamnables; enflammé, indigné, je combattais ces assertions avec toute la force du droit et de la morale. Après un plus long séjour en ce pays, j'ai appris à mieux connaître différens rapports, et me suis vu forcé, non d'abandonner mes premiers principes, mais de les modifier et de les restreindre beaucoup pour la Russie, dans l'état où se trouve aujourd'hui cet empire; et qui ne le ferait pas, s'il avait à juger humainement ses semblables? Qu'on ote à nos fonctionnaires d'Allemagne les trois quarts du traitement dont ils ont joui jusqu'à ce jour, sans leur accorder aucune sorte d'indemnité, et l'on verra ce qu'ils feront. Il faudrait peu d'années pour communiquer sans réserve à nos hautes cours de gouvernement, d'appel et de cassation les sentimens

du sénat et des tribunaux subalternes de Russie; car l'homme se ressemble par-tout; par-tout il est également susceptible de dégradation, quand cette dégradation est l'unique moyen pour satisfaire des besoins de première nécessité, des besoins dépendans de l'état, dans lequel il vit, mais insurmontables.

Qu'on paie en argent, comme on le doit, les fonctionnaires russes, qu'on attache des punitions infamantes à toutes sortes de corruption, qu'on place près de chaque tribunal des procureurs connus par leur loyauté, sévères et brûlant d'amour pour le bien; que la justice, cessant d'être gratuite, se rende avec des frais modérés; qu'on établisse des commissaires intelligens et honnêtes pour les révisions annuelles; que le monarque montre sur tous ces points une rigueur inflexible, qu'il voie souvent par lui-même, comme son illustre aïeul; qu'il facilite l'accès vers son trône, et je suis fortement convaincu que dans l'espace de cinq à dix années, la justice en Russie se montrera aussi estimable qu'en Allemagne, en France et en Angleterre. Il faut y joindre, il est vrai, un système de finances tout différent de celui qui existe de nos jours, un courage plus ardent, une volonté plus forte pour le bien et la justice, l'énergie de l'ame, l'indépendance au-dedans et au-dehors.

Si les magistrats avaient la jouissance des épices, ils seraient par-là même élevés au-dessus des soucis

cruels et du besoin; ils pourraient vivre, si non dans le luxe, du moins avec décence, sans recourir aux moyens injustes, si communs aujourd'hui. Les parties, détournées de procès iniques par les frais nécessaires, n'y verraient plus une spéculation, un titre lucratif, ils les éviteraient de toutes leurs forces, et leur préféreraient des transactions amicales; dans le cours du procès, ils seraient encore détournés de toute idée de corruption par les dépenses qu'entraînerait ce procès lui-même, et ainsi d'après la conviction de plusieurs fonctionnaires éclairés, comme d'après la mienne, l'introduction et l'usage des épices auraient la plus heureuse influence sur la régénération de l'état judiciaire, surtout dans les grandes villes.

Une seconde cause de la décadence de la justice te paraît-elle nécessaire? Je te citerai la nomination trop fréquente de sujets à moitié ou totalement incapables, et le défaut d'établissemens pour étudier à fond la jurisprudence russe, si ce qui n'est point jurisprudence peut mériter ce nom. Un petit nombre d'universités, encore plongées dans un état de sommeil, ne peut remédier à ce défaut. Ce qui en résulte nécessairement, c'est qu'en général des hommes incapables parviennent à ces postes par la voie de la protection, par le grade de l'ancienneté, ou par la vénalité si fréquente des charges. C'est ce qu'on trouve dans tous les pays du monde, mais nulle part aussi solemnellement autorisé qu'en Russie, où l'oeil du maître voit si peu,

Tu trouves par exemple au sénat les personnages les plus hétérogènes. Depuis Pierre I.er, on ne l'a guère considéré que comme un azyle pour les vieillards et les infimes encore capables de quelque travail; il en est de même aujourd'hui. Les vieux généraux, les grands maréchaux de la cour, les gouverneurs, les grands veneurs, etc., sont ordinairement éloignés de leur poste, où ils pourraient encore être utiles; et forcés de les céder à des protégés plus jeunes, mais incapables de services, ils sont relégués dans le sénat. Comment attendre de ces hommes, qui n'ont plus ni la force, ni l'énergie de l'âge viril, comment en attendre quelque chose de bon, dans les pénibles travaux du sénat? Comment en attendre pour la théorie et la pratique, une étude sérieuse de plusieurs années, une préparation solide par les connaissances auxiliaires, une connaissance exacte des principes purs et lumineux de la justice, de la police, ou de l'économie politique?

Tu vois, cher Edouard, d'après tout ce que j'ai dit, que ce serait un vrai miracle politique, si la justice était bien administrée en Russie, dans l'état actuel des choses. Mais les miracles politiques ne sont point ici à l'ordre du jour; ce sont les énigmes politiques qui les ont supplantés. Terminons cette longue et grave lettre par une anecdote parfaitement analogue à son sujet.

Dans le palais du sénat, une niche placée

entre deux colonnes à la droite du portail, renferme une statue de la justice qui tient à la main une balance véritable. A la *fête du Jourdain* en 1811, plusieurs hommes étaient grimpés sur le piédestal et dans la niche de la statue, pour mieux voir défiler la procession. L'un d'eux, rusé personnage, profita de cette rare occasion qui le rapprochait de l'auguste justice, pour jeter, avant de descendre, dans un des bassins de la balance, une pièce de *cinq kopecks* en cuivre; ce poids considérable le fit baisser aussitôt. La balance resta dans cet état assez long-tems, chacun le remarquait, chacun riait, sans en deviner la cause; mais les sénateurs allaient et venaient en voiture, sans remarquer la corruption de leur déesse, comme si la chose eût été naturelle, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'un découvrit la cause de l'indécence, et mit dans sa poche les cinq kopecks.

Il est inutile de te répéter à la fin de cette lettre, mon cher ami, ce que je t'ai déjà dit plusieurs fois, c'est que mon jugement général et raisonné n'exclut point quelques faits contraires, d'où résultent d'honorables exceptions. Il en est de même en ce point. Je connais aussi quelques cas particuliers, où la justice a été rendue en Russie, d'une manière exemplaire, par des hommes d'un mérite éminent; je connais des juges vraiment dignes d'estime sous tous les rapports. Mais ces cas sont trés-rares, et les exceptions confirment la règle.

DIVERTISSEMENS ET FÊTES POPULAIRES.

A ÉDOUARD.

Les jours de plaisir, les jours d'une circulation gaie et bruyante parmi les joyeux Russes, sont la meilleure occasion pour apprendre à les bien connaître. Aussi imitant de mon mieux les manières du pays, je me suis mêlé dans les groupes les plus épais, et j'ai toujours découvert en eux de nouveaux traits, des traits originaux. Que l'homme sans éducation, que l'homme policé même s'abandonne sans réserve à une gaîté franche, c'est alors qu'il montre pleinement son caractère à nu; toutes ses qualités naturelles se manifestent d'une manière bien plus forte, et plus pittoresque, que dans l'état d'un repos parfait et réfléchi. Alors il ne sait plus cacher aucune partie de son caractère; son *moi* individuel perce de tous côtés. D'ailleurs dans les momens de plaisir, il ne se croit pas aussi observé que dans ces momens, où les nombreuses obligations de la vie sociale le rendent attentif sur lui-même.

Je ne connais aucun peuple qui se livre à la joie aussi facilement et avec une franchise aussi originale

que le peuple russe. Une *Balaleika*, et quelques verres d'une mauvaise eau-de-vie suffisent pour faire oublier au Russe tout le poids de la vie la plus triste, pour l'egayer, pour le faire chanter et danser, avec une sorte d'ivresse. Sa gaîté riante tient à son caractère, elle est communicative, et s'augmente de la part qu'y prennent les autres. C'est, à mon avis, l'un des beaux traits de son tableau.

Le Russe doit ses plus grandes fêtes à la douce religion grecque.

L'une des plus pompeuses commence avec l'année. Le 6 janvier, fête de l'apparition du Christ, la consécration de l'eau, ou *la fête du Jourdain* se célèbre avec toute la pompe imaginable, par le clergé et par les militaires. Dès 9 heures du matin les élégans bataillons de la garde, tous ceux du voisinage, de Pawlowsky, de Kronstadt, de Wybourg, etc., appelés à la capitale pour cette solennité, sortent au nombre de 35 à 40 mille hommes, et se placent sur trois files devant les maisons qui bordent la place Isaac, celle de Pierre et de la parade, dans la grande et la petite Morskoy, ainsi que dans la partie supérieure de la rue Newsky. Sur l'épaisse et solide glace de la Newa, on a déjà bâti une élégante rotonde en colonnes, et fait dans la glace une ouverture profonde. Du palais d'hiver, un chemin de planches couvert de tapis rouges conduit sur les places Isaac et de Pierre, vers cette rotonde.

La procession part à 11 heures. Tout le haut clergé, précédé du métropolitain, tous les prêtres de la ville et des congrégations, ouvrent la marche avec leurs habits de velours et de soie chamarrés de pierreries, d'or et d'argent, habits assez semblables à des uniformes, parce que ceux qui ont le même costume marchent toujours ensemble. Les vases sacrés des églises sont portés par les ecclésiastiques les plus distingués; à droite et à gauche du clergé marchent les officiers de la cour en costume et la tête découverte, même à douze ou quinze degrés de froid; la marche ecclésiastique est fermée par les excellens chanteurs de l'église grecque, que suit immédiatement la cour et son nombreux cortége, également à pied. L'empereur, l'impératrice régnante et l'impératrice mère, les jeunes grands ducs, Nicolai Pawlowitsch, Michel Pawlowitsch, et la belle grand-duchesse Anna Pawlowna, s'avancent conduits par leurs chambellans respectifs; les grands officiers de l'état et de la cour, etc. les suivent en grande tenue. Les pages sont à droite et à gauche. Le grand duc Constantin commande les régimens, il ne peut donc les accompagner.

Le haut clergé avec la famille impériale se rend au petit temple; on tire de l'eau de la Néwa, et on la consacre avec les cérémonies prescrites. Pendant ce tems tous les militaires font un feu de peloton, et les canons de la forteresse voisine retentissent avec le son de la contre-basse. Les drapeaux mi-

litaires sont portés vers la rotonde, et bénits également. Alors la marche retourne dans le même ordre vers le palais d'hiver. L'empereur monte à cheval; placé entre l'ambassadeur français et le grand-duc Constantin, suivi des autres membres du corps diplomatique et des généraux, qui se trouvent à Pétersbourg, il passe devant les régimens qui le saluent avec les drapeaux et la musique. De retour au palais d'hiver, il s'arrête avec son cortége, et tous les régimens à pied et à cheval défilent devant lui en colonnes, avec la musique. Toutes les parades se font de cette manière; mais les feux de peloton et les salves d'artillerie n'ont lieu que ce jour-là. Qui voit une parade, les voit toutes.

Toute la part que le peuple prend à cette fête, c'est de se presser en foule pour obtenir de l'eau consacrée; quand il en a reçu plus ou moins, il se livre en différens lieux, dans les *kabacks*, au plaisir de boire, de chanter, de danser, et retourne chancelant dans ses tristes foyers.

La fête de l'impératrice régnante se célèbre le 13 janvier, jour de sa naissance. Qui pourrait dans son ame ne point fêter le beau jour, où naquit cet ange si digne du bonheur, dont il ne jouit point? excepté ses sujets de Bade, les étrangers la connaissent peu; mais quand on l'observe ici, quand on voit sa vie simple et céleste, sa manière de faire le bien, sa piété, sa patience, et qu'on sait encore apprécier le mérite et la pureté des

femmes, on se prosterne devant celle qui, sous le poids d'une couronne, n'a jamais cessé d'être l'orgueil de l'Allemagne et la plus noble femme de ce vaste Empire.

Grande parade, hommage solennel en illumination, quelquefois feu d'artifice et bal de cour, tels sont les plaisirs de cette fête.

La dernière semaine qui précède le grand carême de Pâques, est pour le Russe l'époque de ses plus grands plaisirs; c'est ici principalement qu'il faut le voir et l'observer. Cette semaine s'appelle en Russe les *Maslitz*, ou la *semaine au beurre*, parce que c'est la dernière semaine, où il puisse manger jusqu'à Pâques, du beurre, de la viande et des oeufs.

Le peuple Russe en profite, et se livre au plaisir de manger et de boire, avec une telle fureur, qu'au commencement du carême le nombre des malades dans cette classe est presque triplé. Les divertissemens publics qui s'offrent alors à lui l'y excitent, il est vrai, de la manière la plus pressante.

Voici en quoi consistent ces divertissemens! Pendant et pour cette époque, on élève en plusieurs endroits publics et particuliers, mais principalement sur la Néwa, dont la glace est encore ferme comme un rocher, des montagnes artificielles de poutres, et de planches placées par-dessus. On monte par un escalier à une petite plate forme

large et couverte, dominant la montagne; du côté diamètralement opposé à l'escalier, est un chemin de planches large de quatre à six pieds; on jette de l'eau sur ce chemin, jusqu'à ce qu'il s'y soit formé une écorce de glace très-épaisse et polie comme un miroir, ou bien on enfonce dans la glace des plaques offrant un parallèlogramme parfait, et on les arrose pour en faire un massif continu. La cime de ces montagnes artificielles est ornée de colonnes, de branches vertes de sapin, de flammes variées, d'étendards et de rabans, ce qui leur donne, sur-tout de loin, un aspect vraiment original et agréable.

Du haut de ces montagnes on descend alors avec la rapidité de la fléche sur de bas et petits traîneaux, et l'on glisse en suivant le chemin continué sur la surface de la Néwa, jusqu'à sa rive lointaine; là s'élève une autre montagne, d'où part un chemin parallèle au premier, tellement qu'après avoir parcouru une lice, on se trouve au bas de l'escalier de l'autre montagne. Ce divertissement parait extrêmement périlleux, mais avec quelqu'adresse il ne l'est point, et rien n'est si adroit que les Russes. Leur à plomb naturel, et leur talent inné pour mener une voiture les seconde ici merveilleusement.

Au reste ce plaisir n'est point particulier aux hommes; les femmes y prennent part, et souvent avec plus d'abandon, avec un courage plus infa-

tigable que les hommes. On voit même des demoiselles très-élégantes, ordinairement des courtisanes russes, se livrer avec transport à cet exercice, qui devient encore plus piquant et plus vif, parce qu'elles se mettent deux sur un traîneau, et que l'une tenant l'autre sur son sein, visage contre visage, elles s'élancent dans cette position, du haut de la montagne. On voit aussi cent demoiselles voler comme des traits, avec leur parure flottante. Si un traîneau malheureusement se renverse, les suivans d'ordinaire savent se détourner avec beaucoup d'adresse, pour peu que la chose soit possible. Les russes ne peuvent se rassasier de ce plaisir: ils sont du matin au soir sur la carrière glissante, où souvent ils roulent toute leur fortune, parce que pour chaque course il faut toujours payer quelque chose. Les russes plus policés et les grands, souvent même les étrangers, se font faire dans leurs jardins et leurs cours des montagnes semblables, et y jouissent, dans une nombreuse société ou seuls, de cet agréable exercice. Né dans un pays de hautes montagnes, et ayant moi-même dans ma jeunesse conduit vaillamment de petits traîneaux, ce spectacle ne m'offrit rien de neuf; je n'en fus donc point effrayé, et je me suis vu toujours applaudi des familles qui m'admettaient à glisser chez elles. Cependant je me suis quelquefois élancé de ces monts de glace dans la société de plusieurs jeunes anglais. Quelques chemins semblables dressés à Krestowsky,

sont très-fréquentés par les voisins, et sur-tout par les femmes; mais c'est sur la Néwa que se rassemble toujours le peuple le plus nombreux et le plus varié.

Il trouve là ses amusemens chéris, et je n'ai eu garde de les négliger moi-même. Ici, de cette tente, un bruit éclatant vient frapper nos oreilles; c'est un théâtre de marionettes russes, où l'on voit à-la-fois des batailles sur les deux élémens, des tremblemens de terre, des explosions volcaniques, des tempêtes maritimes et de grands incendies; tout cela est animé par un polichinelle à la voix rauque, qui ne joue pas, comme chez nous, un rôle particulier, mais qui fait plutôt les fonctions du choeur; il possède à merveille les facéties des russes, il charme également les vieux et les jeunes. Là dans cette loge, du haut de l'escalier, tu vois un théatre en miniature. On ne peut imaginer rien de plus comique que cette chaire théâtrale; je l'appelle chaire, parce que les acteurs automates n'y paraissent que jusqu'à mi-corps. Toute la représentation consiste d'ordinaire en batteries entre l'homme et la femme, mais très-plaisamment exécutées et singulièrement applaudies du Russe, quoiqu'il n'aime pas ces procédés chez lui, et même qu'ils y soient rares; on y voit aussi très-joliment couper des têtes, rouer, etc. Ajoutez à cela le jargon russe d'un gosier rauque et brûlé d'eau-de-vie; c'est une des choses les plus risibles que l'on puisse voir, et je me suis

souvent amusé de ces farces, je l'avoue, un quart-d'heure entier. A quelque distance, nous trouvons une boutique de singes et d'ours, plus loin des danseurs de corde et des sauteurs. De petits traîneaux attelés de boucs empaillés décrivent des cercles comme dans un Carrousel, et enchantent la jeunesse.

Un peu plus loin est la lice, où tu peux te faire une idée de la beauté et de la vîtesse des *trotteurs* russes. Au reste on court ici sur de petits traîneaux, dont un Allemand ne saurait se figurer l'élégance et la légéreté. Le cheval ne fait que trotter, comme le porte son nom; et cependant près de lui le cavalier ne peut jamais l'atteindre au galop; cent traîneaux, cent coursiers superbes volent comme des traits, l'un derrière l'autre, et devancent avec la plus grande adresse les moins habiles. Cette course extrêmement intéressante fait sur-tout l'orgueil des négocians. C'est ici que se manifeste la passion du Russe pour le plaisir de mener une voiture, et pour l'éclat des équipages. Dans ces jours, sur-tout aux heures singulièrement animées de l'après-midi, la Néwa, sans trembler, porte à toute heure 15 à 20,000 hommes. Les Grands et les personnages distingués trouvent aussi l'occasion de s'y montrer eux-mêmes, dans tout le luxe de leur équipage, et dans tout leur éclat. Tout le long du grand quai, sur les places du palais d'hiver et de l'amirauté, les équipages se pressent sur deux rangs, et dans cette marche qu'une foule immense rend souvent traî-

nante, rien ne frappe plus que l'impatience des chevaux et de leurs guides, qui ne peuvent sortir de leur ligne, et se devancer avec la rapidité du vent. Le Russe célèbre encore ces jours, en se *bourrant* d'ordinaire de mets gras et inondés d'huile, car il est à la veille du jeune rigoureux, où des jouissances si cheres à son palais lui sont défendues.

Elle approche enfin cette fête si désirée de Pâques, et avec elle renait une foule d'amusemens libres et propres au Russe. La nuit de Pâques est déjà une fête nationale. Depuis la veille au soir, jusqu'à la naissance du jour, il y a dans toutes les églises office solemnel. L'éclat de mille cierges, le beau chant du choeur, la perspective prochaine des jouissances qu'amenera le jour, et dont on a été privé si longtems, tout inspire au Russe une sorte d'enthousiasme et lui fait mieux sentir le prix de la vie; ce dernier sentiment est sur-tout remarquable dans les femmes. La foule va et vient, elle se répand, dans l'ivresse de sa joie, d'une église à l'autre; l'obscurité de la nuit favorise tous les jeux, plus ou moins délicats, de la galanterie russe; en un mot, c'est à-peu-près l'image de notre ci-devant Messe de minuit.

Pâques arrive enfin! les canons de la forteresse dont les feux éclairent et sillonnent la nuit d'une manière pittoresque, saluent le grand jour de la résurrection. Tout ce qui se connait, et même ce qui ne se connait pas, s'embrasse avec tendresse,

en prononçant cette formule : *Christos woskrest*, (*le Christ est ressuscité*); alors la foule, déjà dans l'extase et ivre des plaisirs qu'elle se promet, regagne ses foyers. Le jour de Pâques et les suivans sont, pour le premier comme pour le dernier du peuple, des jours de souhait général, de salut et de baiser, sous les formes prescrites. C'est un coup-d'oeil intéressant et agréable pour une ame religieuse, de voir les Russes au milieu des rues, le petit dans son Kaftan ou dans sa Taluppe, et le Grand dans sa mise élégante, l'employé et l'officier, les hommes et les femmes; comme tout se presse, se salue, et s'embrasse avec des transports de joye, comme tout se serre et s'arrête dans l'ivresse; parce que le Christ est ressuscité!

Au sein des familles, les domestiques félicitent le maître, en lui baisant la main ou l'épaule. Tous se donnent leurs *oeufs de Pâques*, dont la valeur monte de 500 à 1000 roubles chez le riche, et descend chez le pauvre jusqu'à 6 *kopeks*. Des milliers d'équipages couvrent extraordinairement les rues dès l'aube du matin; les antichambres des grands, des ministres, de tous les fonctionnaires de l'empire sont pleins de subordonnés qui les complimentent; les boudoirs des dames sont dix fois plus vivans. Jours heureux! jours célèstes! telle qui n'a jamais permis un baiser, doit le donner aujourd'hui et le donne sans peine; que de femmes dédaigneuses et impitoyables, deviennent alors, grace à un bai-

ser, douces et sensibles! qui ne reçoit pas à cette époque un témoignage de tendresse? et cette vie charmante dure huit jours!

Revenons au peuple et à ses plaisirs. Dès la huitaine avant Pâques, on a élévé sur la vaste place Isaac et celle de Pierre des *monts glissans* et des balançoires de différente sorte; car s'il ne glisse, ou s'il ne se balance, point de salut pour le Russe. Sur ces monts, au lieu des chemins de glace qui précèdent le carême, on a préparé des chemins de planches très-polies, où l'on glisse sur de petites voitures; là flottent aussi des drapeaux variés, des flammes et des rubans, entre des branches vertes de sapin. Les balançoires propres au Russe sont très-difficiles à décrire, et presqu'inintelligibles pour l'étranger qui ne les a pas vues. Tu en trouveras un portrait assez exact dans le tableau de Pétersbourg par *Storch*, qui parle aussi de ces fêtes de Pâques.

Cet exercice parait encore très-périlleux, et il l'est en effet, si en tournant avec rapidité, les sièges, sur lesquels l'on est assis, ne sont pas très-fermes, ou si la petite porte, par où l'on monte, n'est pas très-bien fermée. Je connais quelques accidens tragiques de ce genre arrivés à Pâques 1811. Les autres balançoires ressemblent assez aux nôtres; c'est une longue planche, sur laquelle sont debout ou assises 4 à 6 personnes; elle va et vient lancée par d'autres, ou par ceux mêmes qui sont aux deux

bouts. Quoique très-nombreuses, ces balançoires sont loin de suffire aux plaisirs des Russes. Toujours une foule d'hommes et de femmes sont débout et se pressent près des balançoires, attendant qu'elles soient vuides. Ce qui rend ce tableau encore plus pittoresque, ce sont les cris continuels, les éclats de joye, les rires, les juremens, et les luttes amicales, amusemens favoris du peuple, auxquels la prudente police ne s'oppose point, à moins qu'ils n'excitent réellement du trouble, et ne deviennent dangereux; cas extrêmement rare.

Dans ces jours consacrés aux plaisirs de la foule, le beau monde trouve aussi la meilleure occasion de se montrer dans toute sa pompe. Donble rang d'équipages superbes, dont l'inauguration, s'ils sont neufs, se diffère jusqu'à ce jour magnifique. Dans ces mêmes jours, sur-tout le dernier dimanche, (8 jours après Pâques), la Cour elle-même et tout son cortège, s'avance sur deux lignes au milieu de la multitude, moins pour voir que pour être vue dans tout son éclat. C'est alors, c'est là que tu vois en cercle nos Pétersbourgeoises chargées de brillans et de perles, mais tu y remarques très-peu de ces visages intéressans et fleuris, qui nous charment si souvent en Allemagne. Dans cette circonstance, où une quantité innombrable de voitures défile, et doit passer à travers le flux et le reflux du peuple, la prudence et l'attention de la police m'ont paru au-dessus de tout éloge. Le dimanche d'après Pâques

1811 fut l'un des plus beaux jours du bel été qui regnait alors; 30 à 40,000 hommes se pressaient sur les places; tout était transporté de plaisir, tout jouissait d'une sérenité extraordinaire, et par conséquent était moins sur ses gardes; les places contenaient peut-être 1800 à 2000 équipages roulant à la fois sur deux lignes, et néanmoins l'on n'a entendu parler d'aucun accident. Les voitures furent si sévèrement maintenues dans leur lignes, et si bien forcées à une marche lente, qu'on pouvait sans crainte et sans inquiétude passer à travers.

Le Russe à cette époque montre son intempérance, sur-tout en mangeant avec excès des oeufs durs. On ne saurait croire quelle quantité les Russes en dévorent, et à ce sujet le directeur du grand hôpital *Abuchow*, M.r le conseiller-d'état *Ellisen* m'a fait la remarque, qu'à Pâques et après cette fête, les malades de l'hôpital augmentaient d'un tiers par l'indiscrétion des russes qui mangent des oeufs avec une avidité meurtrière. Je sais même que plusieurs personnes sont mortes dans la soirée des suites d'un tel excès. Rien de si comique que de voir pendant toutes ces fêtes des groupes de russes ivres retourner le soir chez eux d'un pas chancelant, bégayer toujours d'une langue pesante les protestations d'amitié les plus cordiales, et dans leur salut incliner la tête si près de la terre, que leur chute semble inévitable; ce qui néanmoins, grace à leur art unique de garder l'équilibre, arrive très-

rarement. Quel contraste entre les effets que l'ivresse produit sur ces visages, et ceux qu'elle produit sur un allemand, un anglais!

Le dernier dimanche termine enfin ces saturnales, et avec elles finit la seconde fête populaire de l'année.

Le premier mai est l'occasion d'un voyage de pur luxe que l'on fait de Pétersbourg au château voisin de *Katherinenhof*. Deux files de brillans équipages remplis de dames en toilette suivent la route, près l'une de l'autre, uniquement pour courir; car cette partie n'a pas d'autre but. On ne descend point, et l'on ne goûte d'autre amusement que d'aller et revenir. Le peuple à sa manière rend cette promenade plus piquante pour lui; après avoir tout considéré, après en avoir raisonné à sa mode, il mange, il boit au moins bravement sur les lieux, et montre le but réel que peut avoir cette course.

La fête de naissance de l'impératrice mère tombe le 22 juillet, et se célèbre à Péterhof avec une pompe vraiment incomparable. Cette fête est si extraordinaire, et je la crois si unique en son genre, que je t'écrirai à ce sujet, mon cher Edouard, une lettre particulière.

Les autres fêtes de nom et de naissance pour les personnes de la famille impériale, ne se célèbrent qu'à la cour, par des bals masqués, des illuminations, des parades, etc., dont l'une ressemble

toujours à l'autre, et où le peuple prend à peine une part indirecte. Je ne t'en dirai rien; car je t'ai déjà parlé des bals de cour et des autres mascarades plus convenablement à l'occasion du théâtre.

Je termine donc cette lettre par mes voeux ordinaires pour ton bonheur et celui d'Emma, etc.

XVIII.e LETTRE.

FÊTE DE PÉTERHOF.

A EMMA.

Introduction. — Préparation à la fête dans toutes les classes. — Mouvemens à Pétersbourg. — Route de Péterhof. — Foule d'équipages. — Scènes de toilette. — Description du jardin. — Chefs-d'œuvre de l'art. — Place où l'on aborde. — Le château. — Feu d'artifice. — Commencement d'illumination. — Risque de la vie. — Coup-d'œil de l'illumination impossible à décrire. — Machines hydrauliques. — Etang oval et enchanté. — Musique du cor. — Impression. — Part que la famille impériale prend à la fête. — Départ de Péterhof. — Dernière scène. — Excursion dans les colonies allemandes. — L'habitante des colonies. — Orangerie. — Cabinet de porcelaines. — Boudoir simple de la jeune Impératrice. — Trajet de Kronstadt. — Disposition. — Retour. — Soirée de Péterhof. — Promenade. — Petite maison de Pierre I. — Retour à la capitale.

FÊTE DE PÉTERHOF.

A EMMA.

Notre correspondance, chère Emma, ne m'a jamais embarrassé comme dans cet instant, où je voudrais tracer à votre esprit le tableau d'une fête, que le pinceau lui-même ne décrirait qu'avec peine, dans tout ce que lui donnent de majestueux la nature et le plan, le goût et la magnificence. Vous devinez déjà mon idée. C'est la fête de Péterhof, ou du 22 juillet, qui occupe mon esprit, et qui, par l'impression indéfinissable de l'ensemble et des détails, me force d'admirer avec surprise tout ce que peuvent la nature et l'art intimément unis. Cette introduction vous étonnera de ma part; car vous me connaissez, si non comme un Stoïcien qui regardant tout d'un oeil calme, affiche l'impassibilité, du moins comme un observateur, qui ne se laisse pas égarer et séduire par les exclamations de la multitude.

J'avais déjà beaucoup ouï prôner cette fête en Allemagne; à Pétersbourg, on me la prôna bien davantage. J'arrivai l'année dernière, précisément à l'époque où elle devait se célébrer; mais la mort

d'une princesse tendrement chérie, Louise de Prusse, fut cause qu'elle n'eut point lieu. On fut très-affecté de ce contre-tems; l'année actuelle fixa toutes les espérances. La mort du grand-duc de Bade, et le deuil porté à cette occasion effrayèrent tous les amis de la joie; le bruit se répandit que la fête de Péterhof manquerait encore cette année, et que les sommes qu'on y consacre s'emploieraient au soulagement des incendiés de Kronstadt. La joie fut d'autant plus vive par la suite, quand on put s'assurer l'un l'autre, que la fête de Péterhof serait célébrée dans toute sa pompe. Comme étranger, on me fit remarquer particulièrement cette allégresse générale, et l'on ajouta, *que le monde n'avait jamais offert rien de semblable.* Je ne pus m'empêcher d'en rire, en pensant que l'année suivante je serais à Nympfenbourg, à Versailles et à Saint-Cloud; mais ma curiosité n'en fut que plus enflammée.

Huit jours auparavant, tous les cercles ne parlaient que de Péterhof; si l'on irait? et comment? par terre ou par eau? la veille ou plus tard? si l'on y séjournerait? ou si l'on reviendrait aussitôt après la fête? si l'on y resterait le jour suivant? etc. La marche s'ouvrit le 20 juillet, deux jours avant la fête. Ceux qui voulaient aller par eau, profitèrent d'un vent d'est favorable, et s'embarquèrent dans plusieurs coches sur le fleuve, près le palais du sénat. Cette circulation, cet empressemens joyeux, ce babil, le soin de bien empaqueter

ses effets et ses vivres, bref la gaîté légère d'une multitude voltigeant en parures variées, sont déjà un prélude très-curieux, et tout cela augmente les jours suivans d'une manière incroyable. La Néwa dans toute sa largeur est couverte de mille barques, dont le joyeux équipage sillonne avec transport les beaux flots d'azur, et salue ce jour magnifique. Dans l'intérieur de la ville, règne le même esprit d'activité, d'empressement et d'ivresse. Des équipages bien chargés, de toute sorte et de toute forme, circulent incessamment; une foule d'*Ischwotschiks* se pressent sur les places principales et dans les *Kabacks*, pour se faire louer a l'enchère. On emporte de chez les fruitières une quantité prodigieuse de melons, de pommes de Sina, de citrons; et dans les celliers des marchands, il se fait un débit extraordinaire de vins, de rhum et de Cognac.

Les tailleurs, les cordonniers et leurs aides, mais sur-tout l'armée des marchandes de mode, sont dans un mouvement incroyable; on les voit par douzaine sur des *droschkes* agiles, parcourir les rues avec leurs cartons. Ce ne sont plus ces regards coquets qu'ordinairement elles promènent autour d'elles, ce n'est plus ce babil, qui les retient avec tant de complaisance sur les places et aux coins des rues; non, silencieuses et mesurant l'espace, elles croient qu'elles ne se hâteront jamais suffisamment, qu'elles ne reviendront jamais assez-tôt pour s'oc-

cuper d'elles-mêmes, et prendre part à la fête générale.

L'Empereur est déjà parti avec tous ses courtisans; des divisions de la garde le suivent à pied et à cheval; les fourgons de la cour pesamment chargés font en foule gémir le pavé des rues; on y voit un essaim de jolies soubrettes, dont le tendre coeur captivé par la gentillesse de maints serviteurs en galons s'égayant le soir et papillonnant autour d'elles, leur promet une chaîne de plaisirs que couronnera l'hymen.

Enfin le 22 juillet de bonne heure, je partis moi-même en voiture avec une société très-agréable à moitié composée de femmes.

La route de Péterhof nous offrit un coup-doeil aussi nouveau qu'intéressant. A droite et à gauche les maisons de campagne les plus riantes, les balcons remplis de messieurs et de dames, que leurs connaissances saluent au milieu de la foule empressée, et qui rendent le salut de l'amitié, en leur annonçant par un signe qu'ils vont bientôt les suivre; par-devant, par-derrière et à côté de nous une file non-interrompue d'équipages; sur les trottoirs des deux côtés, la foule extrêmement variée de piétons énivrés de joie; ici maints couples fidelles, qui se suffisant à eux-mêmes et dédaignant une poussière étouffante, continuent gaiement leur chemin; là, un groupe de jeunes filles lestement vêtues, qui disparaissent dans des flots de poussière, leur véritable ciel; de jeunes russes qui tantôt les

agacent, tantôt d'un pied léger sautent en chantant au-dessus des bâtons et des pierres; des *Ogorodniks* (marchands de fruits) pesamment chargés, portant sur leur tête dans de longues corbeilles les pommes d'or de l'Hesperie et les melons parfumés, des pêches, des abricots et des cerises; les voitures les plus singulières, (car tout ce qui a des roues doit s'en servir ce jour-là); et tout auprès dans de brillans équipages les groupes les plus rares. L'oeil avide de voir et d'observer est occupé, captivé par cent choses, et souvent on désirerait quelques yeux de plus, afin de pouvoir saisir plus d'objets.

Nous arrivâmes à Péterhof vers les trois heures. Des miliers d'équipages, couvrant une plaine immense, me plongèrent d'abord dans une sorte d'étonnement. Je n'exagère point en disant des *miliers*. L'on sait que Pétersbourg a aujourd'hui 300,000 habitans; on y compte un équipage sur cinq personnes, ce qui fait 60,000 équipages; et il s'en trouvait là beaucoup plus de la moitié, peut-être bien les trois quarts.

Nos jeunes dames voulant faire leur toilette descendirent dans une maison avec la voiture, et s'emparèrent d'un cabinet qu'elles avait retenu d'avance; nous nous promenâmes en attendant, nous autres hommes, à travers les files de voitures et de caléches, dont la plupart servaient de boudoirs et de chambres de toilette. Rien de plus amusant que ce coup-d'oeil; il fallait voir sur-tout les dames arrivées dans des caléches ouvertes, où nul store n'arrêtait les regards

de la foule, dirigés sur elles. Ici des parapluies, là de grands morceaux d'étoffe étaient déployés au-dessus des voitures; et dans cette étroite enceinte, on essuyait la poussière, on se deshabillait, on s'habillait, sans pouvoir échapper aux regards des curieux. Les dames russes prirent dans cette occasion le meilleur parti; ne se gênant point, et ne se laissant point gêner, derrière leurs parapluies, elles exerçaient toutes les fonctions de la toilette, jusqu'à se plâtrer et de rouge et de blanc; les étrangères paroissaient bien plus embarrassées; aussi la foule espiègle les tourmentait encore plus de sa curiosité et de son attention. Ces scènes variées se renouvellaient presqu'à chaque minute, par l'arrivée de nouveaux équipages.

Nos dames ayant aussi terminé leur toilette dans leur boudoir plus commode, nous nous acheminâmes vers le jardin inférieur. Nous descendîmes par dix marches de granit sur la première terrasse bordée de feuilles de marbre; au centre, comme sur les deux côtés, des jets d'eau sous différentes formes jaillissaient au-devant de nous, et des statues dorées cherchaient à tromper l'oeil. A l'extrémité de cette terrasse sont des grottes, etc., de larges cascades d'où l'eau se précipite à droite et à gauche; c'est de là qu'on découvre le mieux toute la partie antérieure du jardin consistant en un large demi-cercle que ferment de grandes haies, et au milieu du quel sont placées les plus belles machines hydrauliques. On y voit, au milieu d'un spacieux bassin, une statue

colossale de Samson, s'élevant en bronze doré sur une base de granit; il va déchirer un lion, et me rappelle Hercule aux prises avec le lion de Némée; ces deux mythes sont absolument semblables, mais la statue de Samson produit un grand et bel effet. Le héros s'avance plein de force, appuyé sur son pied de devant, il saisit à la gueule le lion qui s'élance sur lui, le fait reculer avec effort, et paraît sur le point de lui écarteler les mâchoires. Je crois que cette statue n'est point sans mérite sous le rapport de l'art; du moins l'anatomie du cou et des cuisses me paraît très-exacte et faite avec soin.

De la gueule écartelée du lion jaillit ce qu'on appelle la grande fontaine, haute de 30 pieds. Elle produit ici un effet agréable, quoiqu'elle ne ressemble qu'à un pygmée, en comparaison de la fontaine de *Napoléonshoehe*, et sur-tout de la gigantesque colonne d'eau, qui produite à *Nympfembourg* par l'ingénieux ressort de M.r J. de *Baader*, décore si noblement le beau séjour du prince.

Aux bords de ce bassin sont plusieurs figures dorées, des Tritons etc., qui jettent de l'eau dans la fontaine principale; l'harmonie de l'ensemble captive l'admiration. Le jardin, tout-à-fait gothique, est une plaine immense, qui se prolonge du palais jusqu'à la mer; traversé par de larges et d'étroites allées, il est encore entrecoupé de différens bassins moins considérables. Le point de vue d'en bas, derrière le grand bassin, est singulièrement beau; on contemple de là la partie antérieure

décorée de grandes fontaines, et le fond embelli de statues, de quantité d'autres fontaines, et de cascades régnant sur les terrasses. Arrêtons-nous à cette esquisse superficielle du jardin inférieur et principal qui s'offre devant le palais.

Derrière, et touchant presqu'au premier, est un autre jardin, consistant en plusieurs allées touffues, en un bassin avec une petite fontaine, et gothique comme l'autre. Figurez-vous maintenant toutes ces parties, qui pourtant ne remplissent guéres qu'un demi-quart de lieue, figurez-vous les animées par les flots ondoyans de 30 à 40,000 hommes en toilette, et transportés de joie; ce coup-d'oeil unique me plongea dans une extase muette. L'oeil observateur éprouve bientôt une sorte de peine, parce qu'il est par-tout également tendu, sans trouver nulle-part un seul point de repos; et cette peine se communique à l'ame, qui le jouet de mille impressions souvent opposées, reçoit quelquefois de la force prépondérante d'un objet un sentiment vif, que détruit la minute d'après un sentiment tout contraire.

Apres deux heures de promenade, je tombai dans une contemplation morne et stupide, où je ne distinguais plus rien. Aussi je fus très-satisfait quand nos dames, selon leur coutume, concevant les premières une bonne idée, proposèrent un tour à la maison pour nous reposer un peu, et nous restaurer par un bon repas apporté de Pétersbourg. La proposition fut agréée, et produisit un effet admirable.

Nous mangeâmes, nous bûmes dans le petit jardin sur le gazon, et pour toute la magnificence de Péterhof, vous pouvez en rire à votre aise, non, je n'aurais pas donné ce petit jardin, notre gaîté vive et pure, et cet heureux don de jouir. Alors nous savourâmes tous de bon coeur le parfum du *Chateau-Margot*. Mais ces allées droites et remplies de monde me causèrent une nouvelle frayeur. Le repas dûment terminé, je proposai donc une petite méridienne sur le gazon; la meridienne fut unaniment agréée, et nous ne nous éveillâmes que vers le crépuscule.

On voulut faire un tour au port avant d'aller à la mascarade. Coup-d'oeil agréable et vraiment délicieux! La mer couverte de mille bateaux qui arrivaient de Pétersbourg à pleines voiles, l'empressement de ceux qui pour débarquer ne pouvaient pas attendre qu'un bateau fît place à l'autre, les visages rayonnant d'espoir et d'attente, le débarquement des effets, l'arrangement et la parure des dames, en plein air, les cris, les avis, les projets et les conventions, par-tout du mouvement, de l'activité! Devant le port se trouvaient douze à quinze *Yachts* impériaux, des *Kutters*, des barques bien alignées et les drapeaux solemnellement déployés. Nous nous rendîmes alors à la mascarade, pour laquelle nous avions reçu des billets gratis à Pétersbourg. Je n'en dis rien ici. Toutes les mascarades se ressemblent parfaitement. Et puis je vous ai parlé ailleurs des mascarades de Cour. Le château, dans l'intérieur comme à l'extérieur, est abso-

lument gothique, et ne satisfait point le goût; cependant les volutes, les glaces, les grands lustres et chandeliers à bras, les dorures, etc. n'y sont point épargnés.

Déjà l'on se préparait à allumer le feu d'artifice dans le jardin supérieur, et nous fîmes très-bien de chercher une fenêtre dans les salles de mascarade. Car au-dessous de nous dans le jardin, il y avait de ce côté une presse et une confusion épouvantable. Deux fusées donnèrent le signal pour allumer les lampions dans le jardin inférieur, et je m'applaudis de ne pouvoir observer dans son principe ce spectacle si vanté. Le feu d'artifice suivit bientôt; il était plein de goût, élégamment ordonné, mais sans magnificence. Une gerbe de quatre mille étoiles qui éclatèrent au plus haut point de leur ascension, et retombèrent multipliées dix fois sous la forme d'épis, me plut principalement. Sous Elisabeth et Catherine II, les feux d'artifice à Péterhof, passaient pour les plus magnifiques de l'Europe; rien ne les égalait, dit-on, pour la vîtesse, la variété et la précision avec laquelle ils s'exécutaient. L'Empereur aime et veut l'économie dans les dépenses de la cour qu'il a diminuées considérablement; et si le public curieux voit partir dix mille fusées de moins, qui n'en louerait pas ce prince? Puissent les Russes n'avoir à regretter qu'en ce point le siècle de Catherine!

Le feu d'artifice achevé, la multitude, avec une fougue qu'on ne saurait décrire, se précipita d'en-

haut vers l'illumination du jardin inférieur, à travers les deux portes, et sur les escaliers des terrasses. Que des hommes, armés de bras sains et robustes, s'ouvrent un passage à travers la foule qui les presse violemment de toutes parts, qu'ils évitent d'être étouffés en étouffant eux mêmes, c'est ce que j'entends et conçois assez bien; mais que des dames délicatement organisées, légèrement chaussées et vêtues, ne pouvant au besoin s'aider librement de leurs coudes, sortent d'une telle presse sans être mises en pièce, c'est ce que je ne conçois pas, et ce qui pour moi sera toujours une énigme. Ne croyez point qu'on ait pour elles des égards; non, d'abord le Russe ne les connait point dans une circonstance où il se croit le maître; d'ailleurs ils sont impossibles, parce que les hommes qui les entourent ne dépendent pas d'eux-mêmes, mais de la multitude qui les pousse. Elles souffrent tout, ainsi que les autres, et n'ont point la prudence de laisser passer le torrent, pour s'avancer à leur aise, comme font en général toutes les dames de qualité. Dans ces froissemens terribles, le génie éminent du Russe pour le vol et l'escamotage s'ouvre une libre et vaste carrière. Montres, mouchoirs, tabatières, porte-feuilles, perles au cou et au sein, boucles d'oreilles, rien n'est en sureté. Aussi l'on a arraché à plusieurs dames russes des boucles d'oreilles en brillans, on leur a arraché du cou et de la tête, des chaînes et des colliers de perles. Dans ce torrent incroyable d'hommes, il est très-difficile et

presqu'impossible de découvrir les coupeurs de bourse; cependant quoiqu'aussi douce et aussi polie que l'exigent des fêtes données par la cour au public, la police en a découvert et arrêté quatre-vingt.

Que ne puis-je transformer chaque lettre en traits de flammes, pour vous peindre le goût inexprimable et la magnificence de l'illumination dans le jardin inférieur, le charme surnaturel des feux refléchis sous l'eau, les cascades devenues des torrens de lumière, enfin le jeu des couleurs variées à l'infini qui surent alors séduire et enchanter nos yeux.

Je vous ai déjà dit que le devant du jardin inférieur qui compose un grand demi-cercle, est fermé par des haies très-hautes. Figurez-vous maintenant sur la couleur foncée de ces hauts rempart de verdure quatre demi-soleils, dont des lignes de lampions serrés très-près l'un de l'autre représentent magiquement les rayons; voilà le premier spectacle qui captive vos yeux; ils sont ensuite attirés par l'illumination du grand bassin, par celle de la fontaine, et mille autres lampions. Du grand bassin jusqu'à la mer se prolonge un canal pour les gondoles servant au plaisir de l'Empereur. Sur toute l'étendue de ce canal, vous ne voyez que des arcades de formes aussi variées qu'élégantes, et tout au fond, dans la mer, vous découvrez une flottille joliment illuminée; coup-d'oeil incomparable! Tel est le spectacle qu'offre la terrasse supérieure,

Alors d'un pas pénible, tantôt arrêtés par le torrent de la foule, tantôt soulevés en avant, nous descendons les marches de granit jusqu'à la grande fontaine, et nous nous plaçons derrière. Qu'y voyez-vous? Quatre nappes d'eau en cascades qui reçoivent leur illumination merveilleuse de lampions placés en bas, ou plutôt au-dessus desquels l'eau se précipite, sans qu'une seule goutte les touche. Vous voyez tout auprès une quantité infinie de fontaines et de grandes cloches d'eau, qu'ils éclairent également; ces statues dorées qui me fâchaient pendant le jour, font maintenant un effet superbe au milieu de l'éclat des lampions qui se multiplie mille fois en tombant sur elles, et commencent à montrer le vrai but de leur existence. Toutes les allées, et sur-tout la principale, sont éclairées par une magnifique profusion d'arabesques en soleils entiers et en demi-soleils, ce qui dans une perspective immense produit sur l'oeil un nouvel effet magique.

Au bout de l'allée, près de la mer, se trouve un étang oval, dont l'illumination trompa mon oeil de la manière la plus agréable. Tout autour sur le rivage, à peu-près à 16 pieds de haut, étaient disposés en belles formes rhomboidales, des milliers de lampions, répandant toute leur lumière sur une glace tranquille et polie, qui la réfléchissait plus belle et plus vive. A force de regarder dans l'eau cette lumière enchantée, on était tenté de croire

que Thétis avait là son palais. Nous nous amusâmes très-long-tems et nous fîmes mille folies sur un sopha près de la rive. Les autres parties du jardin étaient aussi illuminées, quoique plus faiblement, des grottes, des temples, des pyramides, des cloches d'eau, etc., mais qui ne produisaient qu'une surprise agréable, sans relever le grand effet de l'ensemble. Des choeurs de musiciens cachés dans plusieurs endroits faisaient résonner les tons célestes du cor, et la mélodie de cette musique incomparable, qui ne peut hélas! exister qu'en Russie, faisait, principalement ici, sur l'ame si fortement émue, en effet d'une douceur inexprimable.

Vers une heure du matin, la famille impériale suivie de toute la cour, traversa les allées sur des *Droschkes*, simples ou doubles, prit part à la joie publique, et se félicita que la nature, l'art et le tems eussent contribué à rendre cette fête si parfaitement belle.

Je ne crois pas qn'on puisse rien voir en ce genre qui annonce plns le goût et la magnificence; des hommes qui ont voyagé dans presque toute l'Europe, m'ont assuré eux-mêmes, qu'il n'existe rien ailleurs de semblable, et qu'on ne peut mettre en parallèle avec cette superbe illumination que celles de Saint-Pierre à Rome, et de Munster à Strasbourg. On dit que cette fois c'est en l'honneur du nouvel ambassadeur français, le comte Lauriston, qu'on a déployé dans cette fête la pompe

la plus extraordinaire et le goût le plus rare. On attribue à un Italien le plan de l'illumination; j'ai trouvé aussi que l'économie des lampions était très-bien entendue. Ils sont de terre, remplis de suif et d'huile en parties égales; ce qui produit une lumière pure et solide, non vacillante, propre à s'entretenir dans tous, d'une manière uniforme, pendant quatre heures entières.

Il était quatre heures du matin, quand nous regagnâmes notre voiture, et déjà les roses de l'aurore brillaient sur l'horizon de Finlande. La foule tumultueuse était considérablement diminuée autour de nous; une grande partie s'était campée sur les tapis verds du jardin inférieur, autour de la fontaine gazouillante et illuminée, lieu de repos unique en beauté. Au moment de s'endormir, mille lampions étincellans, de brillantes colonnes d'eau, des flots rayonant à l'oeil demi-fermé, le murmure de la joie, l'harmonie d'une musique douce et lointaine rétentissant à l'oreille. Il serait étonnant que dans le sommeil on ne rêvât point les prodiges des mille et une nuits, et qu'on ne se crût pas soi-même dans les jardins d'Armide. Au milieu de cette illumination digne de l'opéra, il était très-intéressant d'observer les groupes de dormeurs. Ici une troupe de finlandaises avec leur costume extrêmement varié, et les cheveux lisses qui leur couvrent la tête, près de leurs conducteurs placés tranquillement et pêle-mêle l'un sur l'autre. Là une Russe plus pru-

dente avec sa capote répliée sur sa tête, le cou appuyé sur la poitrine de son voisin, qui tout pénétré de l'esprit de sa *votka*, repose étendu de toute sa longueur; une foule innombrable de russes plongés dans tous les degrés de l'ivresse, goûtant avec un abandon manifeste les charmes du relâchement, tombés de leurs siéges les bras entrelacés, et ensevelis dans un sommeil profond, jusqu'au moment qui dissipera leur poétique extase.

Il est amusant d'observer, comme ces hommes ne se gênent point entre eux, et comme les groupes voisins, malgré des dérangemens nombreux et désagréables, n'en viennent jamais aux prises l'un avec l'autre. J'ai très-bien remarqué par exemple, qu'un Russe ivre, voulant changer de position, et en voyant un autre qui par hasard s'était trop approché de lui, s'amusa à lui mettre son talon dans la bouche, sans que celui-ci en parût très-incommodé; il pouvait bien sentir quelque chose, et dans son bonheur, qui diminuait tous les griefs à ses yeux, prendre pour une mouche ce talon familier; car il voulait l'éloigner d'abord, mais n'y réussissant point, il porta la main à sa bouche, prit le pied et le repoussa, sans faire entendre la moindre plainte, ni même ouvrir les yeux. D'autres parlaient en rêve, et faisaient sentir au visage de leurs voisins l'éloquence de leurs gestes. Ces gazons éclairés et remplis de différens groupes de dormeurs paraissaient très-pittoresques du haut de la

terrasse ; et j'en aurais bien désiré un tableau d'après nature.

A quatre heures tout avait déjà battu en retraite, et nous nous plaçâmes nous-mêmes dans notre voiture, serrés les uns uns près des autres de manière à provoquer le sommeil. Nous étions décidés à gagner les colonies allemandes au-delà d'Oranienbaum, pour y dormir et prendre le café le matin. Nous partîmes donc; arrivés après une heure de marche, nous allâmes prendre quelques heures de repos, les dames dans des lits allemands propres et commodes, les messieurs dans un bon grenier à foin. Dans la matinée, nous nous réunîmes fortifiés et dispos autour de la table à café. Je me félicitai d'être allemand, et de loger encore une fois chez des paysans nés dans ma patrie. La bonne mère de famille s'en apperçut bientôt à ma franchise cordiale, et me témoigna un vif intérêt, ainsi que ses enfans déjà adultes. Emigrée sous Catherine II, avec son mari qui n'est plus, des bords du Rhin elle était venue à pied s'établir sur ces côtes, et comme tous les autres, elle bénissait l'illustre Héroïne. Les colons vivent ici, si non dans l'opulence, au moins très à leur aise, dans un beau pays, où ils ont pour point de vue la mer et Cronstadt. Il ne se plaignent que des rigueurs de l'hiver. La propreté qui règne dans l'intérieur de leurs maisons aussi jolies que neuves, et le bien-être évident dont ils jouissent, est un spectacle très-agréable.

Je promis à mon hôtesse de saluer l'année suivante ses compatriotes du Rhin, et quand je lui dis que je serais sur les bords de ce fleuve, justement pour la vendange, des larmes coulèrent de ses yeux ridés au souvenir de ses jeunes et tendres années. „Nous ne connaissons plus ce plaisir, me dit-elle; ah! puissé-je seulement faire encore une fois la vendange!“ Un autre motif et d'autres rapports me firent éprouver tout ce que sentait la bonne vieille; mais sa fille, âgée de 19 ans, encore trop petite lors de l'émigration, parut ne pas la comprendre. Pauvre enfant! elle ne connait que la Russie. Les belles rives du Rhin, l'époque joyeuse de la vendange lui sont inconnues. Mais elle ignore aussi les chagrins et les peines des allemandes! Après le déjeûner, il fallut me séparer de la vieille et de ses aimables enfans; je les quittai avec peine, et elle ne me laissa partir qu'après m'avoir fait promettre de venir les revoir encore une fois avant mon retour en Allemagne.

Quelques wersts nous ramenèrent à *Oranienbaum*. Le jardin est petit, très-simple, et n'offre absolument rien de remarquable. Nous vîmes aussi l'intérieur du château, dont le plus bel agrément est l'incomparable vue de Kronstadt, du golfe de Finlande, et de la côte lointaine, au pompeux lever de l'aurore. Un pavillon, à droite, tout rempli de porcelaine des fabriques de Misnie, contient beaucoup de raretés dont la forme est singulière et la

peinture magnifique. Cette collection est un présent d'Auguste II, roi de Pologne, allié de Pierre I. Parmi tous les appartemens que nous traversâmes, je ne trouvai de beau que le boudoir de l'impératrice régnante. Le goût de cette petite chambre est simple et pur, comme l'ame de cette femme auguste. La draperie ondoyante de satin rose, ainsi que les meubles, est d'une élégante simplicité. De grands carreaux de vitre d'une seule pièce garantissent des courans d'air la princesse délicate, sans lui dérober une vue magnifique. Cette étroite enceinte m'a inspiré les voeux les plus ardens pour sa pure et parfaite félicité.

Vers midi, nous commençâmes à nous ennuyer dans le monotone Oranienbaum. La mer était si belle et si séduisante par son calme, le vent si favorable! Le trajet à Kronstadt, que nous appercevions, promettait tant de plaisirs! Il fut encore, et toujours à la gloire de nos dames, promptement resolu, promptement exécuté. Au bout de seize minutes, nous étions déjà assis dans une chaloupe très-commode à douze rames, et nous fendions la mer. Nous déployâmes les voiles, et favorisés par un vent de trois quart, nous fumes en une demi-heure, (l'espace de 7 wérsts,) aux pieds de Kronstadt. Qu'elle jouissance céleste, dans cet air frais et pur qui nous pénétrait tout entiers, dans ce mouvement rapide qui nous berçait mollement, dans cette vue magnifique, au milieu d'une société si

sensible à toutes les impressions du plaisir et de la joie! nos chants et nos cris exprimaient de tems en tems notre reconnaissance au créateur de ce bel univers; nos ames elevées au-dessus d'elles mêmes planaient dans des régions si riantes, que le moindre mouvement les faisait resonner comme des harpes d'Eole; et en tirait une harmonie indéfinissable. Je ne me souviens pas d'avoir été si gai depuis long-tems.

Le port de Kronstadt contenait une foule de vaisseaux marchands la plupart américains; mais alors ils m'intéressaient peu. Nous descendîmes, et dinâmes chez des amis. Après-dîner, notre société augmenta pour regagner Oranienbaum, mais elle n'en fut pas plus agréable; c'était le moment de la digestion, et le sublime enthousiasme de notre joie nous abandonna même pendant le trajet. Fatale nécessité des besoins physiques! Cependant notre retour à Oranienbaum fut encore heureux et rapide, et nous dormîmes délicieusement, presque tous, sur des matelas bien rebondis. A peine débarqués, nous remontâmes en voiture, pour être encore de bonne heure à Péterhof, et jouir de la soirée dans le jardin. Nous entendîmes dans le jardin supérieur une musique militaire, dès que nous y arrivâmes. Un cercle nombreux, mais choisi, s'égayait encore dans ces lieux charmans; les Princes Circassiens eux mêmes, avec leurs ames fieres comme le Caucase, semblaient ici jouir de la vie, quoique leur phisio-

nomie sérieuse fût encore loin de peindre les élans de la joie.

Le jeu complet des eaux et une musique lointaine rendaient la promenade du jardin inférieur encore très-agréable; cependant le gazon foulé, des dégâts plus ou moins considérables, et l'absence des lampions en troublaient l'agrément. Nous vîmes là, près de la mer, la petite maison de Pierre I.er, séjour ordinaire de ce grand homme, où son lit, sa chaise, ses chandeliers et ses meubles si simples, étaient conservés sans altération. J'éprouvai encore là, comment m'exprimerai-je?. ce sentiment voisin de l'adoration, dont je suis toujours saisi à la vue d'objets qui ont été en rapport immédiat avec la personne d'un grand homme. J'éprouvai ce que m'avait fait sentir si virement à *Sans-Souci* le secrétaire souillé de Frédéric II. et à Pétersbourg l'instruction autographe de Catherine pour sa commission législative.

Vers dix heures du soir, après un bon souper, nous nous remîmes en voiture. Notre gaîté vive, notre humeur riante nous empêcha de dormir; et rien ne put troubler cette disposition, pas même les nuages épais de soufre s'exhalant des marais entre Strelna et Pétersbourg, météores qui prouvent fortement l'insalubrité de ce climat. Un accord si aimable couronna ainsi cette partie de plaisir, l'une des plus agréables de ma vie par toutes sortes de jouissances, et par la plus rare harmonie de

pensées et d'actions qui puisse regner entre des amis.

Jouissez en donc encore avec moi par le souvenir, chère Emma, puisqu'hélas! le destin jaloux ne nous a pas permis d'en jouir ensemble.

XIX.e LETTRE.

VOYAGE DANS L'ESTHONIE.

En deux Lettres à EMMA et à ÉDOUARD.

Occasion de ce voyage. — Narwa. — Cascade. — Sentimens. — Champ de bataille de Narwa. — Nous échappons à un danger extrême. — Chameaux de l'Esthonie. — On prend un air russe. — Vue de Revel. — Portrait gothique d'une ville. — Agréable exception. — Caractère des habitans. — Environs de Revel. — Lœwenruh. — Jardin. — Etablissement de bains. — Eau minérale. — M.r de Rosen. — Katharinenthal. — Son origine. — Vue du phare. — Remarque. — Coucher du soleil. — Salve et sérénade à Matrosenstadt. — Théâtre. — Son origine. — Construction économique. — Direction. — Local du théâtre. — L'aigle de Napoléon planant sur la Russie. — M.de Ohmann. — M.r Zimmermann. — Krampe. — Autres bons acteurs et actrices. — Quelques représentations. — Balboa. — Roch-Pumpernickel. — Ubaldo. — Claire de Hoheneichen. — Les chasseurs. — Misanthropie et répentir. — Benjowsky. — Esprit et goût du comité de direction. — Dom Carlos. — Club d'actionnaires. — Epoque de la saint Jean. — Délivrance d'un grand péril. — Fin. — Echantillon de poésie Esthonienne.

VOYAGE DANS L'ESTHONIE.

A EMMA.

— Inest sua gratia parvis. —

Il y a quatre semaines que je vous ai écrit pour la dernière fois, chère Emma; depuis ce tems je vous dois compte de mon agréable séjour dans l'Esthonie.

Un de mes amis de Pétersbourg a souvent des affaires dans ce pays. Il m'avait donc invité plusieurs fois à venir voir avec lui les beautés de *Revel;* une bagatelle avait toujours fait échouer ce voyage, c'est qu'à l'exception d'un vieux vice-amiral, je n'y avais absolument ni connaissances, ni amis, et que je ne voulais point loger plusieurs semaines à l'auberge. Quoique les anciennes difficultés ne fussent point encore applanies, l'éloquence de mon ami soutenue de toutes les figures qu'il puisait dans son coeur, et le désir de voyager produit par le beau tems si rare en été, triomphèrent cette fois de tous les obstacles. Nous partîmes d'ici par une belle soirée, et nous arrivâmes le jour suivant dans la romantique Narwa.

Je descends ordinairement dans une auberge, dont la situation parmi tant d'autres est unique dans

le monde; j'y descendis encore cette fois avec mon ami.

Nous nous fîmes apporter notre thé sur le balcon, et en lisant tour à tour la pièce sublime et immortelle de Dom Carlos, par Schiller, nous jouîmes de la plus superbe vue. Représentez-vous, Emma, une maison sur la pointe d'une montagne; à droite tout près de vous le vaste et beau miroir de la Narowa bordé de jardins voluptueux; de l'autre côté du fleuve la ville vieille et gothique, avec ses créneaux et ses édifices bizarres, mais qui de loin paroissent très-pittoresques; à gauche une admirable avant-scène formée par les ruines de l'ancienne Iwanogorod, et par ses tours brisées; beaucoup plus loin du même côté, et comme fermant le tableau, les phénomènes naturels de Narwa, sa belle cascade, dont le bruit vous cause une étourdissement agréable, avant d'entrer dans la ville, et même ici à deux wèrsts de ses murs. Représentez-vous encore le soleil du soir le plus brillant avec le charme de ses rayons colorés, et vous sentirez avec moi, chère Emma, qu'au milieu d'un tel spectacle, toutes les jouissances sont triplées, et votre coeur sera de nouveau enflammé de sentimens, que le tumulte, que l'éclat d'une ville magnifique et son genre de vie avaient trop long-tems étouffés. Pour moi, si je puis me servir de cette comparaison mesquine, pour moi il me semblait, que tout-à-coup il se rouvrait dans mon ame des tiroirs, dont depuis long-tems j'avais perdu la clef. C'était la première fois depuis

un an que je me retrouvais, des journées entières, libre et dans un pays sans éclat. Si ce pays, comme presque toute la Russie, privé du bien être et des avantages de la liberté, n'est pas aussi attrayant que l'Allemagne, s'il est loin sur-tout d'égaler notre Saxe et la Franconie si riches en beaux villages, si riches en hommes, et dont les agrémens sensibles à l'oeil se communiquent si aisément à l'ame, il ne laisse pas de produire cette impression agréable, que la nature libre et fiere de ses trésors fait sur un coeur concentré depuis un an dans l'enceinte d'une grande ville. Vous, Emma, l'enfant libre d'une nature belle et libre, vous qui née, vous qui élevée dans une petite ville de province, avez de bonne heure, et par la seule détermination de votre goût, choisi la campagne pour votre unique azile, vous ne connaissez pas tous les transports qui agitent une ame sensible, lorsqu'après une longue privation, elle se voit rendue à l'élement de la liberté, dans lequel seul elle peut se développer et jouir d'elle-même.

Mon ami n'avait pas encore vu la cascade; nous y allâmes. C'est dommage, Emma, que notre charmant pays n'offre rien de semblable, pour me faire mieux entendre par une comparaison, en décrivant ce beau spectacle. La cascade est moins remarquable par sa hauteur, que par la chute pittoresque et l'écume de ses eaux. L'embouchure du vaste et poissonneux *Peipus*, nommée *la Narawa* se précipite ici d'environ douze pieds de haut dans une largeur considérable. Le pittoresque nait d'a-

bord des grands morceaux de rochers qui s'avancent, et qui forment les différens degrés de sa chute. Avant de se précipiter, le torrent éclate contre eux; il écume indigné de l'obstacle; puis dans son courroux, toujours plus bruyant, il s'élance sur des rochers plus grands encore; il voudrait le briser dans l'excès de sa fougue; ils le brisent lui-même. Il est venu en vagues; il se voit réduit en poussière volatile, et reste long-tems en cet état, avant que les atomes de poussière se reforment en *gouttes*, et les gouttes en vagues. Le fracas de la chute ne saurait se décrire. On a beau approcher de la vérité, il est impossible de se faire comprendre. Le pont de bois, construit près et le long de la cascade, la montre, il est vrai, dans toute sa largeur, et en beaux groupes variés; mais pour qu'elle paraisse vraiment pittoresque, il faut être à la fenêtre angulaire du café qui a été bâti à la grande satisfaction de tous les spectateurs, sur la rive droite du torrent. Excellente idée pour satisfaire librement et à-la-fois deux sens, qui ont toujours entre eux tant d'analogie. C'est ici que j'ai vivement pensé à notre Edouard; c'est ici que l'ai désiré ardemment près de moi à la fenêtre, avec une pipe et un verre de *grok*. Pardonnez, chère Emma, ce souhait exprimé d'une manière si prosaïque; si vous étiez un homme, vous éprouveriez sans doute le sentiment poétique qu'il renferme. Demandez à votre Edouard, si je n'ai pas raison.

Nous retournâmes enfin. Le soir fut employé à

faire encore dans la ville quelques visites agréables, et le babil de l'amitié se prolongea jusqu'au milieu de la nuit.

Le lendemain matin nous continuâmes notre route vers Rewel, jouissant d'un frais agréable. Je ne vous dirai point ce que j'éprouvai, lorsque nous traversâmes le fameux champ de bataille, où les russes et leur puissant Génie, vaincus par les Suedois, apprirent d'eux à vaincre. J'ai toujours la mauvaise habitude de rattacher, de comparer le présent au passé, et le parallèle souvent me décourage, ce qui m'arriva encore cette fois.

Bientôt la mer voisine se découvrit à nos regards, c'est un spectacle dont je ne puis jamais me rassasier; cette magnifique plaine d'azur, ce jeu calme et harmonique des vagues, cette ligne infinie d'argent qui borne l'horizon de la mer! je voudrais toujours me précipiter dans cet élément superbe, dans le cristal, dans l'argent pur du royaume de Thétis! Quelle vue plus faite pour agrandir l'ame! Joignez à cela les côtes magnifiquement dessinées de l'Estonie, ses agréables rives, et ses maisons de campagne; quiconque avec un coeur sain n'est pas enthousiasmé de cette plage brillante, ne doit plus espérer ici bas aucun moment serein.

Entre le relai de *Fockenhof* et celui d'*Jewe*, il nous arriva une aventure singulière, qui finit pourtant sans encombre, et même par nous amuser, quelque sérieuse qu'elle parût d'abord. Nous avions dans ce voyage une calèche à deux places extrême-

ment petite et légère, ou plutôt un extrait de calèche, que j'appelais ma voiture de poche. Puis pour voyager à la russe, selon le goût de la jeunesse, c'est-à-dire pour faire en moins d'une heure 15 à 16 wersts (ou un mille d'Allemagne), à chaque poste, et ici l'on ne peut point dire avec Horace:

> Dum aes exigitur, dum mula legatur
> Tota abit hora,

nous prenions quatre chevaux, quoique deux eussent bien suffi pour nous mener solidement et d'une manière bourgeoise. C'est ce que nous fîmes encore à la poste de Fockenhof, aprés un déjeûner, où nos provisions avaient exalté nos esprits. Notre postillon, âgé de 11 à 14 ans, selon l'usage Estonien, avait appris de son prédecesseur, comment on gagnait le *pourboire*, et il voulut être récompensé aussi généreusement que lui, d'un demi rouble = 3 ggr. conv.

A peine donc fut-il hors de la vue du commissaire des postes, qu'il fit prendre à ses quatre Estoniens le galop convenable, et dans cette allure, ni montagnes, ni vallons, rien ne put l'arrêter. Nous n'étions plus guères qu'à 6 wersts de la poste voisine d'*Jewe*; nous volions en descendant une douce pente, lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin oblique, il prit à nos quatre coursiers, pour la première fois peut-être de leur vie, et d'une manière tout-à-fait inconvenante pour des Estoniens, un caprice singulier; emportant la calèche dans leur vol, ils franchirent à gauche le fossé de la

chaussée, et s'enfuirent au grand galop, bravant tous les obstacles à travers la campagne. Dès le premier bond de ses chevaux au-dessus du fossé, le petit postillon perdant avec les rênes l'équilibre de l'esprit et du corps, était tombé de son siége. La calèche n'avait pas été renversée; mon ami et moi nous nous y tenions encore assez fermement; mais nous crûmes utile d'en sortir avec précaution. C'est ce que nous fîmes moyennant un saut hardi, mais nous ne pûmes échapper au désagrément d'une chute assez violente. Bientôt après, ses coursiers s'arrêtèrent d'un air pensif devant une haie de jardin. Avant qu'ils eussent résolu le problême, comment quatre chevaux peuvent passer avec une calèche à travers une forte haie, nous à qui la théorie de Newton sur la pesanteur des corps et leur chute avait été démontrée *ad nates*, nous eûmes le tems d'accourir, de saisir les rênes, et de réparer un peu le systême de l'équipage Estonien.

Cependant le petit Estonien s'était aussi lui-même traîné jusqu'à nous, la main portée humblement à son oreille gauche, dans une posture suppliante, et profondement incliné, parce qu'il craignait pour sa maladresse le *memento* ordinaire. Mais loin de penser à le punir, nous ne pouvions que rire de l'incartade estonienne; nous remîmes nos effets en ordre, et nous visitâmes la cave avec inquiétude. Nous vîmes alors à notre grand déplaisir qu'une bouteille de *Porter* et une bouteille

de *Château-Margot* s'étaient choquées rudement, et que dans cette rencontre, à la manière des anglais et des français, elles s'étaient cassé le cou l'un à l'autre. L'Estonien nous témoigna le désir de recueillir cette amalgame d'esprit français et britannique, de le prendre pour lui-même, et de le consacrer à guérir son estomac des secousses, des palpitations les plus violentes; nous étions de trop bonne humeur, pour ne pas acquiescer encore à cette demande, mais à condition que le rafraîchissement n'aurait lieu, que quand il nous aurait rendus à notre destination; nous ne voulions pas qu'un argument de même espèce vînt nous désarçonner encore. Une bouteille vuide fut remplie à moitié du fluide qui se trouva dans le fond de la cave et réservée pour lui. Au bout d'une demi-heure, nous nous retrouvâmes à l'endroit où un enthousiasme extraordinaire avait saisi nos Estoniens, et nous en découvrîmes la cause également extraordinaire. Deux chameaux étaient couchés au détour du chemin à gauche sur le gazon, le dos couvert de tapis blancs. Dans leur course ordinaire et toujours la même, nos coursiers n'avaient jamais rencontré rien de semblable; de-là leur effroi à l'aspect de ces monstres. Notre petit Estonien ne paraissait pas lui-même plus tranquille; c'est ce que nous jugeames à sa mine, lorsqu'il vit ces grands animaux surmontés d'une colline. Pour ne pas voir répéter une scène qui pouvait finir d'une manière moins plaisante, nous commandâmes au

conducteur de ces animaux de les emmener et de les conduire dans les broussailles voisines; mais le jeune homme s'y refusa, sous prétexte que ses chameaux dormaient; nous prîmes donc la liberté de les éveiller et de leur faire entendre sensiblement qu'ils ne pouvaient rester là; nous y joignîmes quelques procédés russes, ce qui donna à notre demande, et en général à toute la chose, le ton et l'autorité convenable.

Tous les obstacles furent levés alors, et déjà de nouveau nous étions en bon train, lorsque nous rencontrâmes une jolie demoiselle à cheval, accompagnée d'un domestique. Elle suivait le chemin que nous venions de quitter; craignant que son cheval faiblement guidé ne s'effarouchât aussi sans être estonien, à la vue des chameaux et qu'il n'en résultât quelque accident, sur-tout quand je la vis monter à l'anglaise, nous la fîmes arrêter; nous l'avertîmes amicalement du danger qui la menaçait, en lui racontant notre aventure avec de grands éclats de rire. Elle questionna là-dessus notre Estonien; celui-ci lui ayant tout confirmé d'un ton qui exprimait ses craintes particulières, elle nous remercia avec bonté, et retourna, non sans grace, au petit galop. Nous avions dressé le plan de notre voyage, de manière à pouvoir entrer dans Rewel, non le soir ou la nuit, mais le matin; et c'est ce qui arriva en effet.

Rien de plus pittoresque que le site de Rewel, quand on y descend par le chemin de Dorpat. L'oeil

plonge alors d'en haut sur la ville gothique, bâtie sur des collines, environnée d'agréables jardins et de maisons de campagne, avec son vaste port et sa rade immense. Je l'avoue; pour le coup-d'oeil extérieur, j'aime une ville ancienne avec des églises et des tours dans le style gothique. Je ne sais si c'est prévention, ou si plusieurs l'éprouvent ainsi que moi; mais il me semble toujours voir dans l'image d'une ville antique quelque reste de ce bon vieux tems, dont nous nous rappelons tous si volontiers la mémoire. Mon coeur séduit toujours mes yeux. La forme gothique de Rewel et son port me rappela en même tems son importance du tems de la ligue anséatique; et cette ligue a toujours pour moi quelque chose de très-intéressant, quelque chose même de romantique, par la différence de notre histoire moderne. Quoiqu'il en soit, je crois que, toutes choses d'ailleurs parfaitement égales, la vue extérieure d'une ville, avec des murs et des créneaux, avec un dôme hardi et plusieurs églises grisâtres, a quelque chose de plus pittoresque et de plus agréable à l'oeil qu'une suite infinie de maisons blanches ou presque de même couleur, bien alignées près l'une de l'autre, avec des toits plats ou à demi-inclinés; du moins parmi toutes les villes modernes que j'ai vues, aucune ne m'a offert rien de pittoresque et d'intéressant. C'est un avantage qui manque à Postdam, Berlin et Pétersbourg. Je ne connais point Copenhague et Manheim; d'ail-

leurs je ne parle point du coup-d'oeil qu'offre le dedans de ces villes.

Si l'aspect extérieur de Rewel prévient et attire agréablement l'étranger qui arrive, ses bons habitans ne négligent rien pour faire durer ces impressions favorables.

Je fus conduit par mon ami dans une bonne maison qui m'était absolument étrangère; ce qui me causa d'abord un peu d'embarras, parce que notre séjour devait durer quelques semaines. Mais cet embarras cessa bientôt. On ne peut montrer plus de cordialité et de franchisse que j'en trouvai ici. Dans une demi-heure, toute la maison, petits et grands, me traitaient déjà en ami intime.

J'avais apporté quelques récommandations; par-tout même intimité, même accueil amical, sans contrainte et sans art. Vous m'entendez, Emma.

Par-tout, où nous étions connus, on ne s'étudia qu'à nous rendre notre séjour agréable. Aussi nous étions souvent et volontiers en société. Je n'ai vu, et vous savez, chère Emma, combien cet article est pour moi important, je n'ai vu nulle part en Russie, rassemblées sur un même point, autant de demoiselles, autant de dames jolies et intéressantes, que dans cette petite ville, nommée avec raison la seconde Circassie des russes. A plusieurs belles qualités dues à la nature, et développées sans art, elles joignent une aimable franchise, et cette candeur qui donne à votre sexe un attrait souvent irrésistible. Je dois aux plaisirs que j'ai trouvés

si fréquemment dans les sociétés de Rewel, et dont j'attribue l'origine ainsi que le charme à un sexe qui embellit tout, je dois à ces aimables cercles des momens délicieux que je n'oublierai jamais, des momens de la plus douce sérénité et de la gaîté la plus vive. Je pourrais, à la manière de Reichard dans ses lettres confidentielles sur Vienne, je pourrais vous citer plusieurs maisons intéressantes, où j'ai dîné, soupé, déjeûné, pris le thé, si cela pouvait avoir pour vous le moindre intérêt. Il vous suffira de savoir qu'on trouve à Rewel une foule de personnes aimables, et par-tout l'accueil le plus gracieux, le plus cordial. Ce trait est sans doute assez caractéristique, et il n'en faut pas d'avantage pour avoir droit de nommer Rewel une excellente ville.

Comme j'étais là en été, à ma grande satisfaction, parmi les plaisirs publics de Rewel je ne puis vous citer que ceux qui sont relatifs au théâtre ouvert à cette époque. Mais ces détails entrent dans ma correspondance avec Edouard, à laquelle par conséquent je vous renvoie, chère Emma.

Je vais vous esquisser en revanche les alentours les plus voisins de cette agréable ville, et je commence comme de raison, par mon séjour favori.

On nomme *Lœvenruh* un jardin avec un parc charmant qui doit son origine et son entretien à la plus touchante humanité. C'est une vaste et délicieuse prairie au sud de la ville, jadis petite propriété particulière, déjà connue sous le nom de

Lœvenruh, que le baron de *Rosen* a considérablement aggrandie, parée de mille charmes, et consacrée aux plaisirs d'un public reconnaissant. On y trouve un azyle ouvert, libre et enchanteur, dont les agrémens sont encore infiniment relevés par la foule des rossignols qui l'habitent. Vous trouvez d'abord à l'entrée la maison de campagne de M.r de *Rosen*, puis à droite, sur une grande place bien ombragée, une salle spacieuse et très-élégante, où l'on donne, dit-on, à la foire de Saint-Jean, des bals magnifiques. Dans un petit pavillon près de l'eau, un traiteur vous attend pour prévenir et soulager vos besoins. Vers le fond du jardin s'offre un agréable canal que vous franchissez.

A droite se montre alors une rotonde, le plus beau monument qui puisse honorer l'humanité de son fondateur, M.r de *Rosen*. Vous y trouvez plusieurs bains construits dans le plus beau goût, et destinés à l'usage du public, moyennant une bagatelle à peine digne d'être citée, pour 3 ggr. Chaque bain a sa chambre et son cabinet pourvus de bons meubles, une cuve en cuivre, bien étamée avec des robinets pour l'eau froide et chaude, du linge blanc et fin, etc. L'eau qui coule aux bains d'une source toute voisine, contient, dit-on, des parties d'acier. Mais ces parties doivent être au moins très-faibles; car moi qui suis connu pour un buveur d'eau minérale, et qui me pique de goûter les eaux, je n'en ai absolument trouvé aucune trace. Printems, éte, automne, à toute heure du

jour, vous pouvez vous y baigner pour le prix cité. Les fonds considérables qu'a coutés l'établissement de ces bains, et les frais nécessaires pour les entretenir, frais dont la faible rétribution paie à peine le quart, c'est M.r de *Rosen*, qui les a fournis. Tout indigène, tout étranger ne doit-il pas chérir un homme qui pourvoit avec tant de grandeur d'ame et de désintéressement aux plaisirs et aux jouissances de ses frères? Et si vous le connaissiez en personne, quelle bienveillance, quelle modestie, quelle satisfaction intime d'avoir contribué au plaisir de ses semblables, ne se manifestent point sur son beau visage!

Pendant mon séjour à Rewel, tous les matins, monté sur mon cheval, j'allais à *Lœwenruh*, pour m'y baigner, et me promener ensuite dans cette belle enceinte; c'était absolument la vie que nous menions à *Liebenstein*. J'y remarquai souvent vers la même heure un homme âgé qui se promenait aussi. Il doit avoir reconnu sur-le-champ que j'étais étranger; car un soir que j'y prenais des rafraîchissemens avec quelques amis de Rewel, je vis s'avancer vers nous cet aimable vieillard; on me dit que c'était le propriétaire du jardin, M.r de *Rosen*. Il s'assit près de nous sans cérémonie, et avant que je lui eusse exprimé le plaisir que je devais à sa noble générosité, avant que je l'eusse remercié cordialement, des jouissances que me procuraient tous les jours son établissement et ses bains, il m'avait déjà prévenu par mille marques d'amitié. Son éta-

blissement, selon lui, était petit et insignifiant; mais il se croyait heureux, si l'on pouvait s'y amuser quelquefois. Il nous disait tout cela avec tant de franchise, avec un ton de sensibilité si peu équivoque, qu'en bon Saxon j'étais tenté de lui sauter au cou. Il nous esquissa alors son intéressante histoire et ses voyages en Allemagne. Il était charmé de parler à un Allemand qui n'avait quitté son pays que depuis une année. Représentez-vous, chère Emma, cet homme avec son esprit pétillant de vivacité, avec son coeur ardent et plein de bienveillance; c'est un vieillard de soixante-et-douze ans. Nous jeunes hommes encore, nous étions bien enveloppés dans nos surtouts, craignant le frais du soir; et lui, il était assis près de nous en frac et en bas de soie.

Le vieillard seul est jeune, et le jeune homme est vieux.

Je viens, Emma, de vous crayonner une petite Idyle, en vous parlant de l'agréable *Lœwenruh;* je passe à un établissement pompeux, mais qui ne vous fera pas oublier le premier; dans votre parterre, l'aimable muguet se trouve près de la brillante, près de la superbe *hortensia*, et vous prenez plaisir à les regarder tous deux.

Mes amis avaient si bien dispensé mon tems, qu'il nous restait un après-midi, et une soirée toute entière pour *Catharinenthal.* Déjà dans une de mes courses précédentes le long du rivage, près des ruines de l'ancien monastère de sainte Brigitte, de belles

allées et de charmans groupes d'arbres m'avaient attiré vers ces lieux, mais je n'avais pu en approcher alors. Cette fois j'allais en jouir parfaitement et sans trouble. Le chemin qui y conduit par le faubourg de Narwa n'est pas long; et il serait d'autant plus facile que ce bel établissement devînt le point de réunion du beau monde de Rewel.

Catharinenthal avait déjà été choisi par Pierre le Grand comme lieu de plaisance; ce héros y avait fait construire une maison, et placé lui-même trois briques encore visibles et distinguées des autres. Depuis on l'avait embelli, pourvu de terrasses et de jets d'eau. Mais la beauté qui le caractérise ne consiste pas dans ces ouvrages, la plupart tombés en ruines; elle consiste dans la superbe vue de la mer, dans son beau port et sa ville pittoresque. Représentez-vous Catharinenthal le long du rivage, ses établissemens dispersés sur la pente d'une montagne, et sur la pointe de cette montagne, les murs de *Matrosenstadt*. A chaque terrasse que l'on monte, on voit s'agrandir un magnifique horison, qui de la plate forme du phare, comme du point le plus élevé, est en effet ravissant et d'une beauté unique. Il est difficile d'exprimer par des mots quelque chose d'aussi pittoresque; cependant je vais l'essayer, pour que vous ayez au moins une idée de l'ensemble.

Voyez devant vous, à droite dans le lointain et au centre, la belle rade et le port animé de Rewel, qui jusqu'à vos pieds vient borner par quelques îles la côte si bien dessinée d'Estonie, et l'horison de

mer; à gauche au centre la ville imposante et romantique par son dôme et ses autres grands édifices, embellie encore des brillans jardins qui l'entourent. Plus à gauche, la mer reparait tout-à-coup avec éclat, et sa côte d'un verd délicieux, avec quelques beaux dessins de rochers, ferme la perspective; cette arrière scène et ce centre brillent du plus vif coloris! L'avant-scène relève singulièrement l'ensemble; tout le jardin de Catherinenthal, avec ses longues allées obscures, et un magnifique morceau de prairie naturelle, sur la droite, entre coupé, borné par des groupes d'arbres d'une beauté et d'une grandeur extraordinaire, tout cela est sous vos yeux et à vos pieds. Cette avant-scène gonflée des sucs de la végétation la plus forte, ce verd clair et sombre merveilleusement nuancé, et se fondant ensemble dans la belle saison, près des flots argentés de la mer, produisent un effet impossible à décrire.

Les naturels du pays furent électrisés eux-mêmes du plaisir que nous faisait éprouver ce beau coup-d'oeil, singulièrement relevé par les plus beaux effets de lumière d'une soirée favorable. Nous ne pouvions quitter ce point de vue magnifique. Nous nous fîmes apporter des vins et des ragouts délicieux, nous aurions voulu y prendre racine. Instruits par un étranger à remarquer ce qui ne les avait point frappés pendant quinze ou vingt ans, les Indigènes en étaient ravis pour la première fois; en un mot c'était un noble échange d'efforts mutuels pour augmenter les plaisirs et les jouissances l'un de l'autre. On

m'avoua avec quelque honte, que Catherinenthal était généralement très-peu visité, et que le beau monde ne s'y était jamais réuni, excepté sous Jean. Nouvelle confirmation de la remarque si souvent faite par le voyageur, que ce qui l'enchante, lui qui voit avec transport tant de beautés variées, est souvent à peine remarqué par les naturels du pays. Rappellez-vous, chère Emma, les superbes sites de notre patrie, nos montagnes, nos vallons; quel ouvrage de la nature les surpasse pour le dessin, le pittoresque et la hardiesse? et comment jouissons nous de ces avantages? Nos messieurs et nos dames courent tous les mercredis et tous les samedis à la belle et antique W..., ce séjour fait pour enchanter nos yeux; ils s'y entassent deux ou trois heures de suite dans une chambre bien fermée, prennent quelques mauvais rafraîchissemens, s'enfument au milieu des nuages impénétrables de tabac, se plantent à peine arrivés autour d'une table à jeu, et la partie achevée, retournent précipitamment dans leurs foyers, peut-être sans avoir promené leurs regards autour d'eux. J'ai quelquefois raconté cette conduite dans les cercles de Pétersbourg (où, soit dit en passant, la rareté des grands effets de la nature y rend bien plus sensible); mais on a toujours cru que je débitais une fable, on le croit encore; et cependant à la place de mes concitoyens, on ferait, si non la même chose, au moins quelque chose de très-analogue. L'homme est un être bien bizarre; un plaisir que lui offre la généreuse nature, dont

par conséquent il peut jouir tous les jours, il le regarde comme une propriété qui ne peut lui échapper. Il ne le connait point, il n'en jouit point, il oublie qu'en fait de plaisirs, l'essentiel n'est pas de les économiser, c'est de les multiplier, de les reproduire sous mille formes variées et nouvelles.

Mais me voilà bien loin de Catherinenthal. Le jardin ne contient plus qu'un petit nombre d'allées, encore très-belles, et quelques petites places bien ombragées; autrefois, dit-on, il y avait des jets-d'eau, etc., mais qui n'existent plus. Les édifices du prince, autant que j'ai pu le voir, sont couronnés de volutes dans l'ancien goût, et maintenant aussi dans un état de décadence.

Nous attendions de notre beau point de vue que le soleil se plongeât dans la mer; c'est un coup-d'oeil dont tout l'art des descriptions et tous les tableaux de la peinture ne peuvent donner une idée à l'habitant d'un pays haut qui, comme vous, ne connait que le ciel, ses montagnes, ses rochers et ses vallons. J'en juge parce que je me suis moi-même anciennement figuré. Alors je l'avais vu maintefois, ce spectacle des dieux, mais toujours et chaque fois il me semble voir en cet instant la Nature faire sa prière solennelle; tant cette scène est céleste, tant elle élève mon ame au-dessus de la terre; le bastion du port célébra le moment du coucher par une canonade, et tandis que l'écho se prolongeant quelques minutes sur les côtes, répétait ce salut, tandis qu'il venait sensiblement frapper mes oreilles,

la belle musique du régiment russe caserné à Matrosenstadt, entonna un air simple, à la manière de nos Coeurs allemands. Je ne vous nierai pas que tout ce spectacle, ce coup-d'oeil, cette musique solennelle, se joignant tout à coup à l'enthousiasme le plus profond, n'ait produit sur moi les effets les plus étonnans.

La musique se perdit dans l'air avec les derniers rayons du soleil; nous étions tous silencieux, et nous descendîmes la terrasse, plongés dans une méditation troublée seulement par quelques remarques interrompues.

Descendus et à table, notre conversation se ranima et devint toujours plus bruyante, jusqu'à ce que satisfait, chacun regagna heureusement ses foyers.

Je termine ma lettre par cette description, chère Emma. Pardonnez sa longueur démesurée. Vous n'ignorez pas, et vous m'aviez déjà souvent reproché que quelquefois je ne sais point finir; mon excuse, s'il y en a une pour cette faute, la voici, c'est que je suis intarissable, mais seulement quand je m'entretiens avec vous.

Salut et gaîté, etc.

CHER ÉDOUARD,

Mes lettres à Emma t'auront appris ma course aussi promptement exécutée que résolue vers l'intéressante Rewel, dans ces beaux jours d'été. Voilà déjà huit jours que j'en suis revenu.

La description de mon voyage, mes réflexions sur les habitans du pays, et sur leur manière de vivre, l'accueil qu'ils m'ont fait, leurs efforts pour me rendre la vie si agréable que j'ai eu de la peine à m'éloigner d'eux, et le tableau des charmans environs de la ville, tu peux les trouver dans ma lettre à Emma; car tout cela est de son ressort, et tu sais que l'aimable personne ne se laisse pas frustrer de son bien; comment donc l'eussè-je fait?

Pour toi, ami de *l'esthétique* et des drames, je tai réservé une épître en règle sur le théâtre, et tu la recevras dans toute sa fraîcheur, avant que les matériaux me soient sortis de la mémoire.

L'existence d'un théâtre à Rewel m'était déjà connue en Allemagne par nos journaux élégans ou sans élégance, par les remarques et les critiques libres ou non libres qu'ils contiennent. Mais que ce théâtre puisse sous plusieurs rapports le disputer aux meilleurs d'Allemagne, c'est ce que je ne savais pas.

Rewel a eu dans le principe une troupe de comédiens ambulans, puis une troupe à demeure qui s'est vue, selon l'usage, réduite à faire banqueroute.

Enfin depuis quelques années, elle possède un théâtre qui a été bâti, décoré et entretenu jusqu'ici dans un éclat aussi brillant que dispendieux par des actionnaires. Il existe à cet effet un *club* d'actionnaires qui trouvent en même tems dans le local du théâtre un point de réunion, mangent ensemble, entreprennent des bals, etc. Ce club a pour les affaires du théâtre une commission particulière de plusieurs membres, chargés de la direction immédiate du spectacle, sous le rapport de l'économie et de l'art.

Le local du théâtre est un des plus agréables et proportionellement l'un des plus spacieux que j'aie jamais vus; je le préfère même de beaucoup au théâtre allemand de Pétersbourg. La scène a beaucoup de profondeur, une largeur et une hauteur très-considérables; il possède un choix de décorations très-belles et très-élégantes, dues au talent de M. *Hau*, et les décorations se manient avec beaucoup de légéreté, dans les changemens même les plus difficiles. La salle est simple, mais construite dans le meilleur goût. Un seul rang de loges, avec une gallerie au-dessus. La peinture est par-tout une draperie légère qui produit un effet très-agréable. La salle pourrait être très-bien éclairée d'après le nombre des lampes *archantiques* qui couronnent le lustre, mais on ne les allume pas toutes, et l'illumination est réellement assez mesquine. Ce lustre est d'argent mat, distingué par sa grandeur et sa forme agréable. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'une aigle

française perchée sur son foudre, et occupant une espèce de trône dans l'enceinte des lampes, plane sur un public russe. Le lustre apparemment est de fabrique française; passons maintenant aux comédiens.

La scène de Rewel possède quelques sujets, qui réellement ne déshonoreraient pas le premier théâtre d'Allemagne; mais ici comme par-tout le médiocre abonde à côté de l'excellent.

Pour les premiers rôles dans le drame héroïque, Madame *Ohmann* (*), artiste distinguée, célèbre même en Allemagne, a beaucoup de sens, de talent et de graces. Elle déclame très-bien les ïambes, et je ne lui désirerais qu'une voix un peu plus sonore.

A côté d'elle dans le drame héroïque, figure M. Zimmermann, excellent artiste, qui a reçu de bons principes en Allemagne, et qui en a profité. Il déclame avec intelligence, et réunit à l'art une ame ardente et sensible. Une belle physionomie, un air intéressant et un organe enchanteur, le font chérir de tous les amis du théâtre.

Le rôle de premier comique n'est pas entièrement rempli, selon moi, par M. Kramp, quoiqu'il m'ait plu et satisfait dans quelques pièces.

On peut citer comme dignes d'estime parmi les

(*) Remarque. Le théâtre de Rewel a fait une grande perte par la mort prématurée de cette actrice si estimable, en janvier 1812.

artistes: M.me Hoffmann, M.me Wagner, M.lles Poeschel, I.re et II, M.me Ackermann, M.rs Wirsing, Rungue, Mengershauseu, Ohmann, etc.

Venons maintenant aux critiques particulières.

On a joué le 19 mai *Balboa de Collin.* Je suis trop étranger à l'art, pour prononcer sur la pièce en bien ou en mal. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle ne m'a point plu, malgré plusieurs belles situations et de beaux passages. Cependant les comédiens ont tout fait, de concert avec la direction, pour rendre cette pièce digne du poëte. M. Zimmermann a supérieurement joué le rôle de Balboa, et M.me Ohmann celui de Marie; M. *Wirsing* dans le rôle de Jéronimo, et M. Ohmann dans celui de Pedrarias, sont dignes de tout éloge. Néanmoins presque tous les hommes de sens et de goût sont sortis mécontens de la salle, et ne sont plus tentés d'aller revoir cette pièce.

Le 24 mai on donna le dégoutant *Roch-Pumpernickel.* J'y allai pour voir le bouffon de ce théâtre; mais ne pouvant le reconnaître dans la personne de M. Kramp, je quittai le théâtre, sans attendre la fin. La pièce se joue ici très-médiocrement, et on la représente beaucoup mieux à Pétersbourg, si l'on peut bien représenter une telle ordure. Tous les rôles étaient très-médiocres. La musique fut très-bien exécutée; mais mon air favori le beau *Canon* à quatre voix des deux docteurs, du chirurgien et de l'apothicaire, a été mal chanté.

Le 25 mai, *Ubaldo de Kotzebue.* — Ubaldo a, selon moi, très-mal saisi le sens de son rôle. Ce rôle était joué par le sieur *Schirrmacher*, débutant à Rewel, et l'un des débris de la troupe *d'Arestoch* à Mitau, qui venait de faire naufrage; Schirrmacher a une voix désagréable, un jeu insignifiant et une déclamation absurde. M. Zimmermann, dans le rôle du roi, et M.me Ohmann, dans celui d'Alwina ont tâché de faire oublier par leur excellent jeu les bévues des autres. M.lle Poeschel ne m'a point plu dans Camille, quelqu'intérêt qu'inspire son extérieur. M. Wirsing, dans Fédérico, a joué supérieurement à son ordinaire. En général, l'exécution de cette pièce mérite le suffrage du public.

Le 26 mai, *Clara de Hoheneichen.* — Une nouvelle actrice de la troupe d'Arestoch, Madame Wagner, devait y débuter dans le rôle de Clara, et l'acteur déjà cité, le sieur Schirrmacher, dans celui de Bruno. La pièce a été jouée en général très-médiocrement. M.me Wagner n'a pour de tels rôles ni moyens, ni vocation. Sa voix n'a ni éclat ni étendue, les cris sont son unique ressource dans la passion; cependant quoiqu'elle ne soit plus jeune, elle figurait encore très-bien sur le théâtre. Le sieur Schirrmacher a *râlé* son rôle. Tout le reste très-médiocre, excepté Zimmerman, jouant Ursmar.

Le 30 mai, *les Chasseurs d'Iffland*, l'une de mes pièces favorites; cette pièce, selon moi, est encore mieux représentée à Pétersbourg. Le lourd

Schirrmacher a estropié l'excellent et délicieux rôle d'inspecteur forestier. M.me Kolpe, comme femme de l'inspecteur, médiocre; les beaux et vrais traits de caractère ont été perdus. M. Zimmermann, supérieur dans Antoine; M.me Hofmann, très-aimable dans Frédérique, M. Buchner dans le bailli, rôle manqué, quand on a vu dans ce même rôle Iffland, ou même notre Bork à Pétersbourg. Tous les autres acteurs étaient à leur place, et ont bien joué leur partie.

Le 2 juin, *Misantropie et Repentir*. Je me félicite de ne pouvoir manifester un voeu pour que cette pièce soit représentée plus parfaitement en général. Je crois qu'il est rare de la voir mieux jouer et difficile de la jouer aussi bien. M.me Wagner elle-même jouant Eulalie, a prouvé ici, d'une manière brillante, son talent pour la scène dans les rôles non héroïques. Sa voix a toujours été très-agréable dans les tons moyens, sa déclamation réfléchie, son jeu plein d'amabilité et de grace naturelle; elle a joué avec chaleur, sans exagération.

M. Buchner, régisseur du théâtre, a satisfait tout le monde en jouant *l'inconnu*. M. Krampe dans le rôle de Bittermann, et M. Pivko, dans celui de Pierre, ont donné des preuves satisfaisantes de leur talent comique. Je n'ai vu nulle part représenter Bittermann avec plus d'expression et de vérité.

Le 4 juin, *le comte de Benjowsky*. Je dois ici répéter tout le bien que j'ai déjà dit du théâtre de Rewel. L'exécution de cette pièce pourrait seule en

fournir la preuve. M. *Mengershausen*, autre comédien attaché au ci-devant théâtre de *Mitau*, parut pour la première fois dans le rôle de Gouverneur, et obtint les suffrages du public. Il avait très-bien saisi son rôle, je désirerais seulement que sa voix fut un peu plus mâle. M.me Ohmann jouant *Afanasja*, ne craint point de rivale. Je n'oublierai jamais comme elle quitte la scène après la leçon si intéressante de français, et avec quel ton de sensibilité elle répète : *le cœur palpite!* quelle expression indéfinissable dans la voix, l'action et le maintien! M. Krampe, supérieur dans le rôle *d'Hettmann*, tous les autres acteurs excellens; M. Ackermann seul dans le rôle de Benjowsky ne soutient pas parfaitement le parallèle. M. Zimmermann faisait Stepanoff; pourquoi ne jouait-il pas Benjowsky? et pourquoi M. Ackermann, toujours passionné, ne jouait-il pas Stepanoff, toujours publiquement et en secret dévoré par la rage? sous le rapport du costume et des décorations, il est impossible de jouer cette pièce en Allemagne comme on la joue ici, et généralement en Russie. Il fallait penser au vingt-troisième degré de chaleur de Réaumur, pour se convaincre qu'on n'était point au Kamtschatka.

Je termine ici ma critique du théâtre, j'ai encore vu plusieurs petites pièces dont je pourrais te parler; mais à quoi bon? ce que j'ai dit suffit pour te donner une idée de l'excellent état du théâtre de Rewel.

C'est un spectacle extrêmement agréable, de voir un petit peuple de commerçans avec ses seuls moyens, sans être soutenu et appuyé par la cour, bâtir à Thalie un temple aussi brillant, le parer avec goût et magnificence, appeler et nourrir des artistes propres à enchanter les momens de sa vie, et remplir ce projet avec intelligence, sans soumettre un art libre à de vaines formalités. La commission du théâtre possède des hommes d'esprit et de sens, c'est ce que prouve le répertoire de la scène. On n'y trouve que des pièces d'un mérite reconnu, quoiqu'anciennes. On étudie maintenant *Dom Carlos* pour les fêtes de la Saint-Jean; M. Zimmermann doit y jouer le marquis de *Posa*. C'est une pièce que j'aurais bien voulu voir, d'autant plus qu'elle sera donnée dans son intégrité, quoique je prétende qu'on ne peut jouer ce sublime chef-d'oeuvre sans offenser le génie de Schiller, parce qu'il est absolument impossible de le jouer et de le soutenir, tel qu'il a été imaginé et conçu par le poëte. La censure extrêmement libérale à Rewel, est très-encourageante pour les talens; c'est tout le contraire de Pétersbourg, où Schiller presque tout entier est rayé, émendé et corrigé impitoyablement par la plume téméraire de Jean *Ballhorn*.

On ne peut méconnaître l'influence classique de Kotzebue sur le théâtre de Rewel. Il a vécu ici, il y a travaillé long-tems pour cet effet. Puisse seulement sa présence n'avoir influé que sur le théâtre!

Mais hélas! le génie du bien ne l'a jamais garanti du souffle empoisonné qu'il exhale, et Kotzebue s'est montré ici dans toute la signification du terme, ce qu'il a toujours été chez nous en Allemagne.

Le club d'actionnaires, unique fondateur et conservateur du théâtre, possède encore dans l'édifice de ce théâtre un local très-spacieux où l'on mange, une salle de danse belle et simple, où l'on donne de grands bals, un billard et un cabinet de lecture où l'on trouve toujours les journaux les plus récens d'Allemagne, tant en politique qu'en littérature, enfin un établissement économique pour le dîner. Plusieurs membres du club y dînent très-bien, et à très-bon compte. Pour les étrangers qu'un membre a une fois introduits et fait enregistrer, cet établissement est très-agréable. On y trouve des personnes intéressantes à connaître, un entretien spirituel, une table excellente pour le manger et le boire. Qu'une telle institution sagement dirigée atteint bien son but! qu'elle est satisfaisante et digne de reconnaissance!

Il y a encore à Rewel plusieurs autres clubs, tels que *la Récréation*, etc.; mais je ne les ai pas fréquentés faute de tems.

Emma te dira d'après mes lettres quelle bonté les habitans m'ont témoignée, et comme ils ont cherché à me procurer des plaisirs. Oui, mon voyage à Rewel sera toujours l'un des plus agréables souvenirs de mon séjour en Russie.

La fête de la S.t-Jean et la foire, qui s'y tient

(la célèbre Léontine de Kotzebue t'en rappelera le souvenir), est pour Rewel, sous le rapport de la société, la plus brillante époque de toute l'année. Là de toute l'Estonie afflue la noblesse avec ses familles, pour payer et recevoir, acheter et vendre, affermer et louer, prendre des engagemens et les acquitter, pour voir et être vue. Tu peux t'imaginer quel mouvement, quelle circulation ce doit être dans cette petite ville. A *Lœvenruh* et *Catherinenthal*, il y a alternativement tous les soirs bal, feu d'artifice, etc. Là tout roule et s'agite avec ses projets, avec ses passions grandes ou petites. La fleur des demoiselles Estoniennes doit surtout s'y montrer dans toute sa parure et l'éclat de sa beauté, pour l'avantage et le plaisir des jeunes nobles que captive le désir de l'hymen. En général, c'est là que se concluent toutes les parties, toutes les transactions et tous les achats qui ont lieu parmi la noblesse Estonienne. Tout se pousse, tout se presse dans ces allées, et cependant on s'y amuse.

Nos bons hôtes nous engagèrent aussi à attendre cette fête célèbre, et à prolonger jusque là notre séjour à Rewel; mais cela n'était pas possible, et je perdis ainsi le plaisir de voir s'épanouïr et papillonner tous les amours d'Estonie. Je m'y serais trouvé à ma place, seulement pour observer et non pour jouir; j'aurais avec les autres contemplé le mouvement; j'aurais fait en silence mes gloses, mes conjectures et mes remarques; car le plaisir de la société, ce n'est jamais dans la foule que je

le trouve; mes connaissances, mes amis même les plus intimes m'y deviennent étrangers. Peut-être (qui peut se garantir d'un tel malheur?), peut-être me serais-je épris d'amour pour les yeux bleus d'une noble et riche Estonienne. Alors, ne possédant en Allemagne et en Russie, ni terres, ni dignités, ni trésors, ni place, ni d'antiques aïeux, ni ordre de chevalerie, ni enfin quelque talent déjà bien connu, qui pût fonder ma confiance, j'aurais langui sans espoir, et avec mon titre de docteur, je serais revenu à Pétersbourg, traînant mon coeur percé d'une cruelle blessure. Non, non, je ne plaisante point; après avoir lu et relu Léontine, j'ai rêvé un jour qu'une Estonienne devait me ravir mon repos, et depuis cette époque les demoiselles Estoniennes, même dans mon premier et rapide voyage en Estonie, n'ont singulièrement allarmé. Mon coeur sans doute est assez volage, assez léger; mais une *Léontine* pourrait, je le sens, m'enchaîner, me captiver pour cette vie et pour l'autre; et je veux me préserver de ses fers, autant que possible. Au nom de l'amitié, garde toi de dire ceci à Emma. Que penserait-elle de ton ami?

Adieu! pour que je ne perde pas l'habitude de voyager, on m'a proposé une course dans la Finlande, où je trouverai, dit-on, de hautes montagnes. Oh! combien je soupire ardemment après vous, montagnes qui dominez sur la mer du nord! Que de nobles et délicieux souvenirs couronnent vos sommets! c'est sur des montagnes que j'ai vu

éclorre et se développer les fleurs de ma jeunesse. Si je fais le voyage de Finlande, tu en apprendras encore quelque chose. Pour jamais ton, etc.

POSTSCRIPTUM.

Je ne puis absolument laisser partir cette lettre, mon cher Edouard, sans y joindre un échantillon de la poésie Estonienne. La langue de ce peuple est l'une des plus sonores, et en même tems l'une des plus majestueuses qui existent; Kotzebue l'a appris à l'Allemagne dans quelqu'un de ses ouvrages; par conséquent tu ne peux l'ignorer.

Je t'envoie ici une chanson Estonienne sur un amant malheureux, à qui la mort avait ravi sa *Dora;* tu dois la prononcer, comme je l'ai écrite.

Tyo tassane iahelde
Olle armas minulæ,
Biaoicis bia nercis
Nercis gaudis minulæ,
Aga Tyo oicis jellæ
Sura issa roggo aias
Tenna paistas pai me selges
Omme pilbe Kattega.

Pour que tu puisses juger de la tendre mélancolie qui règne dans cette chanson, je t'en enverrais de suite la traduction allemande, si je ne l'avais égarée, sans pouvoir la retrouver dans cet instant. Du moins, tu pourras apprécier l'harmonie de la langue.

XX.e LETTRE.

MAISONS IMPÉRIALES DE GATSCHINA ET DE PAWLOWSKY.

A EMMA.

Prologue. — Route de Zarskoje-Selo. — Marbres indiquant les Wersts. — Colons allemands. — Belles fontaines. — Arc triomphal d'Orlow. — Ville turque. — Colonne triomphale d'Orlow. — Arrivée à Gatschina. — Courses rapides en Russie. — Le pasteur Seider, et sa réintégration. — Ingerbourg. — Entretien.

Première promenade. — L'abbaye et ses environs. — Allée du palais. — Jardin supérieur. — Plate-forme. — Coup-d'œil magnifique. — Montagne de Duderhof. — Le palais lui-même et son histoire.

Son intérieur. — Appartemens de l'impératrice mère. — Habileté dans la maison Romanof. — Chambre d'audience. — Salon des antiques. — Chambre à coucher. — Excellens gobelins. — Salon du trône sous Paul I. Magnificence, et Gobelins. — Appartemens d'Alexandre. — Appartemens de l'impératrice Elisabeth. — Alexiewna. — Simplicité admirable. — Chambre latérale avec une belle vue. Odieux corridor de bois. — Chasses impériales et armes qu'on y emploie. — Friandises russes.

Seconde promenade. — Observation générale sur le parc. — Salon des glaces. — Isle de l'amour et pavillon de Vénus. — Rotonde de marbre. — Coup de maître d'Orlow. — Etablissement hollandais. — Faisanderie. — Rareté des ânes en Russie. — Coup-d'œil *panéramique*. — Table de thé amicale. — Surprise. — Facilité de faire connaissance en Russie. — Trajet. — Beauté des canaux. — Clarté et transparence de l'eau, propre à faire illusion. — Maison d'éducation des enfans trouvés. — Accueil civil. Leçons de latin dans les classes supérieures. — Elégance et sagesse. — Instruction des enfans dans la religion. — Leçons de français aux jeunes demoiselles. — Manière d'apprendre les petites filles à épeler. — Excellence de l'éducation en général. — Départ pour se rendre à Pawlowsky.

Route de Pawlowsky. — Eglise réformée. — Parc de Pawlowsky. — Oisellerie. — Théâtre en plein air. — Théâtre de la cour. — Galerie. —

Magnifiques appartemens de l'impératrice mère. — Vue superbe. — Avantage de ce parc sur tous les autres. — Beau monument de Jaspe. — Rotonde d'Apollon. — Vue superbe. — Retraite de l'impératrice mère. — Vol. — Marie Féodorowna et Louise de Prusse. — Laiterie. — Temple consacré au souvenir de Catherine II. — Petite place favorite d'Alexandre. — Bronzes. — Remarque sur le besoin d'une description détaillée des maisons impériales, de leurs parcs, et de ce qu'elles contiennent toutes deux — Traiteur allemand.

Départ pour Zarskoje-Selo. — Arc triomphal d'Orlow. — Ruine et Plate-forme. — Ressemblance du parc avec celui de Gatschina. — Colonne rostrale dans la mer, à la gloire du vainqueur de Tschesme. — Magnificence du palais. — Dorure unique. — Spéculation hébraïque. — Magnifique entrée du palais. — Grands bronzes. — Galerie de bronze. — Retour à Pétersbourg.

MAISONS IMPÉRIALES DE GATSCHINA ET DE PAWLOWSKY.

A EMMA.

Vous me grondez avec raison, chère Emma, d'avoir gardé jusqu'ici un silence absolu sur les châteaux de plaisance situés dans le voisinage de Pétersbourg et si célèbres même au Allemagne. Je vous ai parlé de tant des choses moins intéressantes, je vous ai décrit tant de beautés moins remarquables, que cette lacune dans le reçueil de mes lettres a du vous paraître absolument sans excuse.

Il fallait, pour me déterminer, une sommation expresse de votre part; autrement j'étais bien tenté de me taire entièrement sur ces châteaux, convaincu d'avance qu'à moins de faire de gros traités en forme de catalogue, on ne peut en donner une connaissance parfaite; et vous savez, chère Emma, que je n'aime point ces traités, uniquement peut-être parceque l'attention nécessaire et le talent de voir me manquent.

Mais vous le voulez; je vais vous obéir, du moins à ma manière, c'est-à-dire que vous devrez vous contenter, si je ne vous communique que des apperçus généraux avec peu de détails, si je vous donne le

tableau pittoresque de ces lieux, où la nature et l'art ont créé tant de merveilles extraordinaires et agréables, plutôt que leur exacte description.

Je vais vous parler aujourd'hui de mes *protégés*, (les châteaux de Gatschina et de Pawlowsky), et vous me pardonnerez, indulgente amie, cette expression superbe. Vous savez quel pays j'habite, pays où la protection et la faveur mênent à tout, où la douce habitude de protéger devient une seconde nature, même dans un être aussi peu important que votre ami, qui loin de sa patrie, a un si grand besoin de votre protection.

Je ne puis, Emma, vous parler mieux et avec plus de vérité, de toutes ces merveilles, qu'en me supposant près de vous, ou plutôt qu'en vous supposant avec moi sur le point de partir pour ces deux châteaux. Je me place donc près de vous avec Édouard, et nous sortons sur le champ à deux heures de l'après-midi par la barrière Moskow. Nous avons déjà fait neuf wersts dans une allée de bouleaux, et les colonnes de marbre indiquant les wersts le long de la chaussée ont seuls attiré notre attention. Nous voilà déjà dans notre pays parmi nos frères et nos soeurs d'Allemagne; ne descendons-nous pas un instant chez eux? Ce sont des Colons qui habitent ce petit village aussi élégant qu'une ville. Dans les dernières années de l'illustre Catherine, ils ont abandonné le Rhin et la Souabe, pour venir se fixer dans l'Ingrie, où la protection impériale, la bonté du sol, l'activité allemande, et le

voisinage d'une capitale, qui consomme beaucoup, les font jouir d'une très-grande aisance.

Nous entrons dans une de ces maisons riantes et variées, où dès l'intérieur de la cour et du vestibule, les manières et la propreté allemandes viennent enchanter nos coeurs. Charrue, herse allemande, qui parez la cour, salut!

L'active maîtresse nous a déjà réconnus à notre idiome; elle vient amicalement au-devant de nous, nous salue de bouche et de coeur. Ne sommes nous pas dans la chambre d'un bon fermier allemand? ce plancher si propre, ces chaises si commodes, ces pans de fenêtre avec les rideaux flottans à côté, et dans le fond, ce lit élégant, aussi décoré de rideaux, ne les avons nous pas déjà vus quelque part? ce n'est point chez les paysans nés au-delà du Niemen! La bonne mère nous apporte de l'excellent lait caillé avec une crême épaisse et bien jaune dans des coupes de fayance; les joues vermeilles et sa jolie taille sérrée dans un étroit corset du Rhin, sa fille la suit avec du pain noir, du sucre et de la canelle. Le père est encore dans la campagne, il ne reviendra que le soir; mais déjà près de la porte, sa veste et son bonnet l'attendent, pour qu'il se délasse le soir des fatigues du jour. Quel lait! quelle crême! on dirait qu'ils sortent du Hollstein, des quatre villes forestières ou de votre laiterie, ménagère Emma! n'est-il point vrai, Edouard? ah! quel plaisir et quelle mélancolie me pénètrent à la fois! tant de douces images du passé planent autour de moi

et m'enchantent! O! ces hommes ne sont-ils point trop heureux dans le cours simple et riant de leur vie active, de cette vie uniquement consacrée à la nature, et que la nature récompense en souveraine toujours digne d'elle-même! avec des bras sains et une ame pure, qui ne voudrait ici prendre racine? et néanmoins, tendre mère, vous soupirez après le Rhin qui vous a nourrie, après ces coteaux couronnés de vignes, et vous voudriez mourir dans des lieux, d'où le besoin vous a fait émigrer? quelle puissance magique nous rappelle donc dans le pays où nous sommes nés, et qui plus tard nous repoussa peut-être? ne serait-ce que les fantômes brillans de l'enfance, resplendissans dans les nuages de l'âge mûr et de la vieillesse?

Mais, chère Emma, poursuivons notre route. Après avoir pressé la main à notre bonne mère de famille, et lui avoir foiblement payé notre repas, nous prenons congé d'elle ainsi que de sa charmante fille, qui malgré sa résistance, doit recevoir nos baisers. Quelques fontaines, à droite le long du chemin, nous surprennent par leur belle architecture à l'antique, et sont l'un des grands ornemens de cette belle route. L'empereur Alexandre, a qui le goût et la perfection de l'architecture doivent tant, les a fait construire en 1807. Nous arrivons par une colline ombragée de forêts près de la plus belle de ces fontaines, d'où jaillit une source magnifique. Nous y voici! Savourez cette eau excellente; quel goût pur et bienfaisant, même pour un palais gaté

par l'eau de la Néwa. Peu de Nayades peuvent se féliciter d'une demeure aussi simple et aussi charmante, que celle à qui ce temple a été bâti sur le penchant de ce coteau romantique, au milieu de cette superbe vue qui se prolonge à gauche dans le vallon. Ce *peristyle* simple, soutenu par deux colonnes doriques, et l'entrée défendue par deux lions sérieux, tout est si bien imaginé, si bien exécuté dans le goût antique, excepté le millésime, qui est en chiffres arabes, et qui devrait être en chiffres romains!

Les deux villages, à gauche dans le fond de la vallée, le petit et le grand *Bulkowa*, avec leur belle église neuve, sont très-fortunés; ce que prouve suffisamment leur situation dans une belle prairie. Nous poursuivons notre route jusqu'à l'entrée du parc de *Zarskoje-Selo*, en suivant un chemin assez uniforme et ennuyeux, où l'oeil et le coeur ne sont occupés par rien d'agréable. Mais dans notre course rapide, différens tableaux commencent déjà à paraître et à disparaître comme par enchantement. Nous nous arrêtons devant une superbe et majestueuse porte de triomphe, en marbre rouge et gris, que la *Russie reconnaissante*, ou Catherine II, a consacrée à l'estimable favori de la race Gigantesque des *Orlows*, au vainqueur de *Tschesme*. Ce chef-d'oeuvre d'architecture avec son beau portail, fait en même tems l'entrée du parc. Mais au lieu d'y pénétrer, je vous conseille de faire encore aujourd'hui seize wersts, (ce n'est qu'une bagatelle de

deux à trois milles allemands,) et de poursuivre jusqu'à Gatschina, pour examiner d'abord ce lieu de plaisance, le séjour de l'impératrice mère dans la rigoureuse saison. De Gatschina, nous nous rendons, par un angle droit à Pawlowsky, et de-là nous traversons Zarskoje-Selo, pour revenir à Pétersbourg. S'il nous reste quelques momens, nous jetterons un coup-d'oeil rapide sur ce parc, et nous contemplerons les dehors de ce vaste château: car pour voir exactement l'intérieur, il nous faudra plus tard une journée entière. Nous poursuivons donc et laissons derrière nous le magnifique palais. Voyez-vous à droite, chère Emma, cette colonne élancée, et les trophées turcs qui en parent le faîte? Autour de cette colonne triomphale s'étend en demi-cercle une petite ville turque, avec des maisons bâties entièrement à la Musulmane en petits carrés élevés par devant, et avec des fenêtres tout-à-fait irrégulières; l'ensemble produit, sur tout dans sa forme nouvellement retouchée, un effet surprénant et très-agréable. Ce monument doit encore son existence aux victoires sur les Turcs depuis 1770, jusqu'en 1774.

Le pays maintenant n'est plus qu'un plaine ouverte jusqu'à Gatschina. Nous arrivons précisement à l'heure du thé; c'est ce qui s'appelle bien courir! Vous voyez, chère Emma, qu'on voyage en Russie autrement que chez nous. De Pétersbourg jusqu'ici il y a 42 wersts, par conséquent six milles d'Allemagne; et ce chemin, y compris les trois quarts-

d'heure de notre séjour chez les colons, nous l'avons achevé en cinq heures. En Allemagne avec nos chevaux de poste saxons, il faut douze heures pour une course semblable. L'empereur et le grand-duc Constantin n'emploient pas plus de 5 heures ou 4 heures et demie pour faire ce trajet; mais aussi ce sont des Messieurs toujours très-pressés, et qui n'ont pas même le tems de jetter un coup-d'oeil sur les prodiges qui les environnent.

Nous allons descendre chez une famille, avec la quelle je suis intimément lié, chez un homme, (le pasteur Seider), dont toute l'Allemagne, sous Paul I, déplora avec attendrissement le cruel malheur, et envers qui enfin, depuis quelques mois, le sort a réparé avec éclat ses injustes caprices. Depuis son exil et son rappel de Sibérie, rappel suivi immédiatement de sa réhabilitation complette, d'après une Ukase particulière d'Alexandre, il est resté jusqu'à ces derniers mois privé de tout ministère ecclésiastique, et n'a vecu que des bienfaits de l'Empereur et de l'Impératrice mère. Cet homme estimable, plein de connaissances et de zèle pour ses devoirs, désirait sans cesse de rentrer dans le cercle de ses fonctions; mais ce n'est que depuis quatre mois que l'Impératrice mère l'a placé à Gatschina comme pasteur allemand, et rétabli enfin dans toute sa dignité ecclésiastique. Sa position sous tous les rapports y est extrêmement agréable, avantageuse, et l'excellent coeur de *Marie Feodorowna* saisit avec empressement l'occasion de combler de biens et d'hon-

neurs, celui qu'auparavant elle n'osait défendre. Représentez-vous maintenant la joye de cet excellent homme, et les transports de sa famille, de vivre dans le beau pays de Gatschina, au sein de l'agrément et de l'abondance, honorés et chéris de tout le monde.

Regardez ceci comme un préliminaire, avant que nous arrivions parmi eux. Le vaste édifice à droite est une des idées bizarres de Paul Ier. Il est, dit-on, dans le goût du moyen âge, et représente un château fort, ce qui l'a fait nommer par lui-même *Ingerburg* (château d'Ingrie). Pour moi ce château m'a assez l'air d'une vaste fabrique, dont le maître a fait banqueroute.

Nous entrons aussitôt par la porte cochère de notre pasteur, et nous les trouvons tous dans leur beau jardin près de la table à thé. Quelle joie! quel babil amical de part et d'autre! Vous, chère Emma, avec l'estimable épouse du pasteur et sa jolie nièce, vous engagez bientôt la conversation sur les aimables enfans, sur la culture du lin et sur le colombier; Édouard et moi assis près du pasteur, nous discutons déjà solidement le crédit d'Angleterre, le papier monnaie, et nous pouvons à peine jetter un regard à la dérobée sur cette figure charmante, sur ces yeux bleux, si séduisans dans leur profil grec, qui paroissent oublier la présence des hommes, et ne se reposent avec complaisance que sur vos traits gracieux. Les dames délibèrent ensemble sur l'emploi du lendemain; tout est bien

concerté; mais la nièce Dorinka ouvre enfin sa jolie bouche pour proposer un avis, et la joie vient l'embellir encore, lorsque sa proposition est agréée sur les instances d'Édouard et les miennes. O vierge fortunée, dont le visage se colore, à l'idée d'une promenade ou d'une course sur l'eau! Le reste de la soirée s'anime et s'écoule au milieu de mille douces plaisanteries; la lune mêle amicalement sa lumière à la lueur des flambeaux, qui éclairent notre souper dans le jardin des sirènes.

Le lendemain de bonne heure, une table attrayante, préparée des mains de Dorinka, nous invite à prendre le thé dans le jardin. Mais nous ne nous y arrêtons pas long-tems, pour prévenir dans notre promenade la chaleur du soleil. Déjà nous sommes tous prêts à partir; la femme du pasteur seule répéte à la cuisinière ses derniers ordres pour la cuisine et la cave, et au dernier degré sur la porte de la cour, elle les termine par une récapitulation sommaire.

L'abbaye est le premier but de notre course; nous n'en sommes qu'à deux pas; mais voyons en passant, sur la droite le beau portail du parc, et plus loin le grand château assis sur la hauteur. Quelle jolie nappe d'eau terminée par cette riante abbaye! et cette rive elevée, couverte de forêts, avec son large chemin de voiture, comme elle se dessine bien dans l'eau limpide! l'abbaye est petite, elle ne ressemble point à nos fameuses abbayes d'Allemagne, à celles de Moelk, de Weingarten, de

S.t Galle, etc. Mais c'est un des plus agréables établissemens de Paul I. C'est une tour couronnée d'une haute flèche, et environnée d'un petit bâtiment blanc, en forme de cloître. On voit dans l'intérieur avec quel effort on a tâché de conserver par-tout le même style; effort malheureux, et offrant ça et là de risibles anachronismes. Nous nous rappellons à ce sujet l'admirable *Löewenburg* de *Napoléonshœhe*, dont l'intérieur et l'extérieur annonce jusque dans le moindre détail le treizième et le quatorzième siècle. Voici encore un siège de sculpture antique, que Pierre I. a, dit-on, fait lui même. La plus grande beauté de cette abbaye, est la vue infiniment agréable qui s'étend de l'étage supérieur sur le vaste bassin environné de bois, jusque vers les plus belles parties du parc lointain et vers le palais; regardez, Emma, par cette fenêtre du milieu; ce coup-d'oeil n'est-il pas vraiment enchanteur?

Nous allons maintenant à gauche vers le palais, en suivant le chemin elevé qui longe les contours du lac. Cette avenue est si agréable, si fraiche! elle nous promet une vue délicieuse. Voyez maintenant, Emma, ce beau grillage de fer, ce portail, et le château, près du quel nous avons déjà passé; cet obélisque elevé dans la perspective de la grande route, produit un bon effet. Quelle belle vue se prolonge du premier pont de pierres vers le grand bassin bordé de forêts, embelli de deux élégans yachts pour le plaisir de l'empereur, et vers les dif-

férens ponts de pierres, qui paroissent dans le lointain! nous montons maintenant dans le jardin supérieur, tout près du château; il en renferme un petit dans le goût français, (le jardin privé de l'impératrice mère); c'est pour cela qu'il est inaccessible et fermé. On y remarque du dehors plusieurs statues, qui passent pour avoir du mérite. Le reste du jardin supérieur est presque toujours ouvert; ce sont des planches de fleurs, qui nous saluent en nous envoyant un nuage de parfums émanés du réséda, de la giroflée, des lys, etc. Remarquez encore ici quelques bonnes statues d'une sorte d'albâtre grossier; cet Apollon, et cette Diane vous plaisent particulièrement; tout en eux est si bien pensé, si expressif, et néanmoins si aisé, si naturel tout à la fois!

La nièce Dorinka nous conseille, de monter de suite sur les tours du château, pour contempler d'un coup-d'oeil tout le pays avec le parc, tandis que le soleil les éclaire de ses premiers rayons, parce que le soir il se repand toujours un léger brouillard, et que l'éclat du midi n'est pas favorable à la vue. Je ne sais au juste ce qui en est; mais je le crois volontiers, elle parle si joliment! Ainsi, sans doute, nous allons passer une heure sur les tours; puis nous visiterons pendant la chaleur les appartemens et les salons frais du château. Une quantité innombrable de degrès, qui se terminent enfin par un escalier tournant sans appui, nous mène a l'une des deux plate-formes qui se trouvent

sur le derrière du château, et qu'on appelle tours. Maintenant, chère amie, nous y voilà; que dites vous de ce coup-d'oeil? n'est-il pas d'une beauté, d'une varieté ravissante? nous avons d'abord pour avant-scène le superbe demi-cercle d'un gazon vert-obscur, que différens groupes d'arbres rendent encore plus agréable a l'oeil; plus loin cette belle et large nappe d'eau, avec ses yachts variés, plus loin encore, la verdure prolongée de ce parc, avec ses îles, et ses presqu'îles sans nombre; au bout de l'horizon la montagne de *Duderhof* célèbre ici par sa hauteur, (elle s'élève de 40 à 50 toises sur la surface du lac); chez nous, en Thuringe, ce serait à peine une colline. A droite tout le jardin supérieur, le beau portail, cette superbe grille de fer, le premier pont, et pour fermer la scène, cette abbaye, ses bassins, ses bois sémés alentour, enfin toute la ville de *Gatschina* avec la plupart de ses beaux édifices. A gauche, une continuation de l'avant-scène avec ses bassins et le parc, plusieurs ponts bordés de jolis groupes d'arbres, la faisanderie, et le jardin des animaux; ensemble charmant, dont la variété préserve de la fatigue l'oeil observateur!

On peut juger ici de l'étendue considérable du parc; et, si l'on continue de faire quelque chose pour Gatschina, il peut encore être agrandi par l'addition de superbes morceaux au-delà de l'abbaye. Jettez un coup-d'oeil sur cet édifice gigantesque, dont maintenant nous occupons le faîte; quelle masse de bâtimens! ce grand corps de logis avec ses deux

ailes en forme de demi cercle, puis sur la droite et la gauche à chacune des ailes, un carré si grand qu'un prince d'Allemagne en ferait volontiers son château principal et sa résidence; tandis que ces deux carrés ne servent ici qu'à recevoir et à loger les courtisans de l'impératrice mère. C'est sans contredit l'un des plus grands palais que possède la cour russe. Il a été bâti a différentes époques. Catherine II fit présent de Gatchina, avec le pays qui l'environne à son favori Orlow; ce n'était alors qu'un simple village. Orlow y bâtit en grès rouge le corps de logis que vous voyez, et crea une partie du parc actuel. Après sa mort, Catherine racheta ce domaine très-embelli, et en fit présent au grand-duc Paul. Celui-ci l'habita constamment, tant qu'il fut grand-duc; et devenu empereur, il eut toujours pour Gatchina une prédilection particulière. Il construisit ces deux ailes en forme de demi cercle, et les grands carrés rentrans qui en dépendent; il construisit l'abbaye, et la plus grande ainsi que la plus belle partie du parc avec ses ornemens d'architecture et de sculpture vient encore de lui. En 1796 il reunit Gatchina au cercle de *Sophie* avec le titre de ville; il fit tout pour son accroissement et pour la prospérité des nombreuses fabriques d'alentour. En un mot l'on peut dire que Gatchina était dans les derniers tems le seul coin de la terre, où le sombre génie de Paul se reposait de ses fatigues, et où son bon esprit se montrait quelquefois par d'utiles et belles créations.

Il est incontestable que Gatschina se serait encore accru, si Adrasté n'avait pas prononcé et exécuté si brusquement l'arret de mort du malheureux Paul. Depuis plusieurs années, l'impératrice mère et sa brillante cour passent l'hiver à Gatschina ; ce qui donne à ce petit endroit beaucoup d'éclat et de mouvement. Alors, il y a souvent à la cour théâtre, concert, bals, et mascarades etc. Mais voilà déjà une heure que nous babillons sur cette plate-forme ; nous avons bien joui de cette vue magnifique; vous plait-il de descendre? Donnez moi la main, chère Emma, pour que la tête ne vous tourne point en descendant ce malheureux escalier. ..

Déjà l'on nous ouvre les appartemens intérieurs, où je ne vous ferai remarquer que le plus intéressant et le plus beau. Dorures, grands lustres, plafonds, parquets, tapis, tableaux, meubles et rideaux, tout se trouve dans ce palais impérial, avec plus ou moins de goût et de magnificence; le château ducal de Weimar vous offre dans le même genre de rares et beaux modèles.

Nous entrons dans la chambre de l'impératrice mère. Beaucoup d'éclat dans l'ameublement et les décorations, car l'impératrice aime en tout le luxe et la magnificence. Une suite de jolis paysages en miniature. Là une colonne d'ambre jaune tournée par Marie Federovna elle-même, travail fait de main de maître, et vraiment digne de la main ingénieuse de son grand aieul Pierre I.er ; un fait remarquable, c'est que l'art de tourner, depuis Pierre

I.er est devenu héréditaire dans la famille impériale. Tout le monde sait que l'illustre Héroïne tournait aussi avec beaucoup d'art. Voici le petit oratoire de Paul; voici son livre de prière, et le tapis de velours dont il se servait en dernier lieu; sur une petite crédence, une petite cassette avec un couvert de glace, sous lequel vous voyez une boucle de cheveux venant de Paul et d'une des feu grands duchesses. Vient ensuite la grande salle d'audience de l'impératrice mère; c'est là que le goût et le luxe se marient agréablement, que la pourpre, le velours, et l'or éclatent de toutes parts, que le trône s'élève avec élégance richement décoré de broderie. Plusieurs tableaux précieux ornent cet appartement superbe; mais nous n'avons pas le tems de les considérer avec attention; car déjà s'ouvre devant nous une grande et magnifique salle, remplie de statues et de bas-reliefs, parmi lesquels se trouvent plusieurs antiques. Quel dommage, qu'on ne nous permette pas d'y passer des jours entiers pour en jouir, pour les étudier, et qu'un *Cicéron* trop pressé nous force de parcourir rapidement une telle collection de chefs-d'oeuvre! voici deux *Osiris* de marbre noir, qui par la supériorité du travail et la noblesse de leur maintien me captivent principalement. Certes, il y a ici peu de médiocre; mais on nous pousse dehors.

Nous voici dans la superbe chambre à coucher de l'impératrice mère. Ce velours d'un vert naissant, ce bronze, comme ils sont pleins de goût!

mais admirez sourtout ces deux *Gobelins* de Paris! Ce tigre ne vit-il point? n'est il point à craindre que cessant de déchirer ce cheval qui se cabre dans son désespoir, il ne s'élance sur nous? comme il l'a saisi! comme il déchire son superbe cou avec ses griffes et sa gueule! Quelle vérité! quelle beauté incomparable de dessin! quel coloris! Voyez à droite ces objets vivans d'histoire naturelle; ne croirait on pas que ces animaux vont s'avancer vers nous? notre oeil se repose un instant sur quelques chambres simples, pour mieux contempler la salle éblouissante où nous entrons, et le trône de Paul. *Voilà un trône sans glands!* quelle magnificence de broderie dans les armes et dans le II, monogramme qui se retrouve partout! Voici encore deux excellens *Gobelins* d'une grandeur considérable; ce sont des scènes de la vie de Dom Quichote. A gauche cette tête enchantée, et le héros à cette vue plongé dans la stupeur; à droite l'entrée de son original écuyer dans l'île de *barataria*, autre chef-d'oeuvre de l'art! Ce sont, m'a-t-on dit, des cadeaux faits à Paul par le I.er consul Bonaparte. Remarquez, chère Emma, la magnifique vue qui s'étend vers le parc, et voyez en même tems ces grands tableaux de mer qui couvrent le mur; ils appartiennent à l'histoire des batailles maritimes près de *Tschesme*. Dans l'une des chambres suivantes je vous fais admirer la broderie des meubles, broderie d'autant plus remarquable par leur beauté et leur vérité expressive, qu'elle vient non des maîtresses, mais

des élèves de la maison d'éducation établie en cette ville. Il est vrai que ces élèves doivent être bien habiles, puisque leur auguste protectrice possède elle-même cet art dans un si haut dégré de perfection. Nous traversons rapidement les chambres d'Alexandre; elles ne contiennent rien de remarquable, et n'ont point de caractère décidé.

Je vous introduis en revanche dans mon azile favori, dans les appartemens de notre excellente impératrice *Elizabeth Alexiewna*. Quelle noble simplicité, quel goût pur et touchant vient ici rasséréner l'ame! Tout est sans éclat, et néanmoins que de beauté! que d'attraits! Cette chambre à coucher n'offre qu'une simple batiste blanche, avec une bordure étroite de noir et d'écarlate! quel noble goût dans ces plis qui sur les pans de muraille ressemblent à des rayons, et viennent se concentrer au milieu, comme dans un miroir ardent, sous une *bouffe* élégante! Et ce ciel de lit, peut-on voir une draperie plus belle et plus légère? Ne sont-ce pas de vrais nuages qui forment ce pavillon céleste, sous lequel repose un ange? Remarquez encore la magnifique base de jaspe qui soutient cette glace. Elle s'accorde si bien dans sa belle forme avec le charmant ensemble. Les deux chambres suivantes sont décorées dans le même esprit et le même goût; les couleurs seules diffèrent. Voyez-là un superbe écran, avec une broderie majestueuse, fait de la main habile de l'impératrice mère et consacré à son aimable fille. Ici un secrétaire de la plus belle im-

plicité. Nous passons dans le cabinet du coin, et regardant par les trois fenêtres qui s'ouvrent sur différens côtés, notre oeil s'énivre d'une foule de vues aussi variées que magnifiques. Nous nous y asseyons un quart-d'heure, et pensons, pleins de respect, à la noble princesse dont le caractère se peint si bien dans ce simple séjour; tous les objets dont elle peut s'entourer elle-même sont purs, nobles et sans prétention, comme son coeur germanique...

Nous traversons la seconde galerie latérale, embellie aussi de tableaux, mais parmi lesquels notre curiosité empressée ne nous permet de rien voir en particulier. Nous redescendons alors les larges degrés de granit, et nous avons vu ce qu'il y a de plus intéressant dans le palais. Seulement encore un coup-d'oeil général sur l'ensemble. Ne vous effrayez pas du vilain corridor de bois, qui règne d'une manière si odieuse dans ce beau demi-cercle, le défigure absolument, et rend impossible la vue entière de ce magnifique édifice. Le goût du beau a été sacrifié ici au goût de la table; car ce corridor n'a été construit qu'afin que les mets préparés à l'aile gauche ne se réfroidissent point dans les rigueurs de l'hiver, en les transportant par la cour à l'aile droite, où mange l'impératrice-mère. Mais n'y avait-il que ce moyen? Pourquoi ne pas envelopper les plats bien couverts, dans des nattes et des étoffes épaisses? Pourquoi ne pas les réchauffer à l'aile droite, s'il est nécessaire? Pourquoi ne pas les porter à travers

le corridor intérieur du palais? Enfin pourquoi ne pas manger à l'aile gauche, plutôt que de créer à grands frais une difformité absurde, un établissement monstrueux?

Mais quelle chaleur étouffante! il est déjà midi; évitons, croyez moi, l'ardeur brûlante du soleil, et retournons lentement à la maison, jusqu'à ce qu'un air plus frais nous permette de revenir ici vers le soir, et nous rende capables de jouir doublement des beautés, qui nous y attendent encore. Mais le pasteur conseille auparavant une petite course sur l'eau, jusqu'aux yachts de l'empereur; vous l'appuyez, Emma, Dorinka l'appuie; je dois donc vous complaire, et monter dans cette jolie barque, qui nous porte jusqu'aux élégans yachts. Comme tout est brillant, comme tout est propre ici, contre l'usage ordinaire des vaisseaux! Ne voudriez vous point, chère Emma, faire sur mer un voyage de quinze jours dans cette chambre élégante, au milieu d'une aimable société? cependant les chambres sur les paquebots ordinaires de Londres à Kuxhava sont, dit-on, plus élégantes encore. Mais voici un nouveau jeu d'enfant; un arsénal pourvu de tout ce qu'exige la défense d'un vaisseau de guerre, des boulets à chaînes, à grappes de raisin et à canons, des mousquets, des pistolets, des sabres, des grappins, des porte-voix, etc. Cet appareil me paraît d'autant plus bisarre, que ces yachts, avec leur construction, et sur l'étang où ils voguent, ne peuvent servir dans aucune opération offensive et

défensive ; ce ne sont des yachts, que depuis la ligne où ils s'élèvent au-dessus de l'eau ; dans la partie inférieure, ils sont construits comme des bâteaux plats pour ne pas s'arrêter au fond, ce qui aurait lieu dans une construction régulière ; car cet étang n'est pas assez profond dans plusieurs endroits, pour des vaisseaux a caréne tranchante ; c'est pour cela qu'ils ne peuvent avancer que très-lentement, et par un vent très-fort ; ils ne sont donc là que pour embellir et animer d'une manière agréable le tableau général du parc. Cet autre yacht justement nommé *l'imprénable*, parce qu'aucun vaisseau ennemi ne peut aborder jusqu'ici, est construit de même, et par conséquent ne mérite point une attention particulière. Notre barque nous transporte jusqu'à l'autre rive, d'où nous regagnons lentement la maison, pour nous rafraîchir.

Un repas amical et délicieux nous attend ; vos jolies levres, belle Emma, le savourent elles-mêmes avec volupté ; car les fraises-ananas, les framboises, les melons dorés n'y manquent point, et dans un verre diaphane pétille avec éclat la perle du pur *Chateau-Margot*. Quelle production divine dans ce climat que vous nommez hyperboréen ! Vous ne devez, il est vrai, les fraises-ananas et les melons qu'à l'art perfectionné des jardins et des couches ; mais il en est de même dans le centre de l'Allemagne. Tandisque la table d'un café aromatique se prépare à loisir dans le jardin, on pérore chaudement à gauche sur la vérité des journaux, sur le cours de

Russie, sur le grand voyage de *Krusenstern*, à droite sur le bel art de la teinture et de la draperie dans les rideaux; puis vient votre chapitre favori, chère Emma, la culture des fleurs, sujet que je traite si volontiers avec vous, parce qu'il vous égaie, je dirais presque, parce qu'il vous enthousiasme. Qu'est-il en effet dans le monde de plus semblable au beau sexe, que les fleurs? ce parfum, ces couleurs délicates dans les plus nobles; ce piquant, cette odeur forte, cette enflure ordinaire dans les plus superbes; qu'il est facile, en les maniant avec rudesse, de les briser çà et là, et de détruire en elles les germes de la vie! Comme elles périssent sans remède, dès qu'un doigt grossier les a blessées une fois! Je pourrais, o mon Emma, m'entretenir avec vous, des journées entières sur ce sujet; il est si intéressant! mais il faut partir, il faut jouir en détail et jusqu'au soir des beautés du parc, que nous n'avons fait qu'entrevoir le matin. Toute cette après-midi, promenade pédestre, comme dit le pasteur, et demain course en bateau toute la journée. Voyez, Emma, comme la nièce boude ainsi que l'oncle, parce que nous n'irons plus sur l'eau aujourd'hui. Mais aussi demain comme elle sera contente! Vous avez vu ce matin, de la plate-forme du château, que le parc proprement dit n'a point de hauteurs, ou n'en a du moins que de très-faibles; vous avez vu qu'il consiste en une grand forêt, animée, diversifiée par le lac et les nombreux méandres échappés de son sein. Cette eau, en serpen-

tant cent fois sur elle-même, forme des groupes innombrables d'îles et des côtes charmantes, qui variées à l'infini, et partout plus ou moins secondées de l'art, offrent à l'oeil des attraits toujours nouveaux, j'oserais presque dire, un peu mélancoliques. Ceci n'est qu'une remarque générale et caractéristique sur le parc, avant que nous pénétrions dans l'intérieur; nous nous rendons de ce pas, par un essai de jardin botanique, vers cet amas de bois à droite, devant lequel s'éleve un agréable péristyle; il s'ouvre, et vous voilà dans une chambre éblouissante, qui réfléchit plusieurs fois tous les objets d'alentour. Nous arrivons déjà près de petits bassins, dans lesquels le verd clair du gason des rives et des arbres lointains se mire avec délice. Nous passons ainsi devant plusieurs créations plus ou moins considérables; de dessus des ponts convénablement disposés, nous jouissons de plusieurs points de vue surprénans, et nous arrivons enfin à une petite place, qui répond à tout, excepté à son nom; nous sommes, devinez où, belle Emma! — Nous sommes dans le dernier siècle; car tous les arbres, tous les arbustes sont affreusement mutilés et taillés au cordeau. — Vous en êtes bien loin! — Eh bien! nous sommes au soleil; car il n'y a pas ici la moindre ombre. — Vous avez raison; mais vous n'y êtes point encore. — Ah je sais; nous sommes dans un labyrinthe; car je vois ici une foule de chemins embarassés et de petites chambres formées par des buissons, où un Minotaure se trouverait très-bien dans les chaleurs

de l'été. — Vous l'avez deviné; c'est un labyrinthe, mais un labyrinthe, où le plus jeune et le plus beau des Minotaures, toujours respecté, toujours traité avec égard continue de vivre pour le malheur des hommes, et où nulle Ariane ne peut donner un fil pour l'exterminer; prenez garde qu'il ne s'élance tout-à-coup à vos pieds, et ne vous blesse cruellement! pensez y bien, chère Emma, nous sommes dans l'île de l'*amour*, et cette rotonde verte se nomme le pavillon de *Vénus!* mais quel amour, quelle Vénus peut habiter ces lieux!.... Cette île de sable et d'arbustes est-elle bien propre à nourrir ce sentiment intime, profond, infini, qui cherche les confidences de la solitude, une nature douce et même un peu mélancolique, l'aimable murmure d'une cascade, les coteaux agréablement ombragés de groupes d'arbres, le gazon fleuri où croissent le *souvenir et la pensée?* ce n'est que là qu'il se plait et s'exprime sans réserve. Sans doute il est ici question d'un amour auguste, d'une auguste Vénus, qui demandent peut-être d'autres procédés! Cependant jettons un coup-d'oeil sur le pavillon; c'est une salle variée avec un plafond, où Vénus est aumoins peinte, suivie de tout son cortège; tout le long du mur s'étend un canapé assez incommode; sous les fenêtres latérales vous voyez quatre jets d'eau en plomb; il n'en jaillit pas de vin, comme je le pensais, pour enflammer l'amour, mais un eau claire pour rafraîchir en été; car il fait ici une chaleur insupportable, ce que nous pouvons tous attester.

Nous sortons du pavillon par un autre côté, et nous nous trouvons sur un petit radeau arrêté par des chaînes; delà s'élançant au-dessus du beau lac, d'où s'éleva cette île enchantée, l'oeil admire d'agréables rivages couverts de forêts; sans doute, ce radeau est destiné à l'auguste Vénus, lorsqu'elle vient par eau, ce que je lui conseillerais toujours, à cause du sable brûlant et profond qui couvre l'île de l'amour. Là, vis-à-vis du pavillon, vous voyez une très-jolie statue de l'Amour et de Psyché, qui, s'ils étaient vivans, se soucieraient peu de ce séjour. Nous faisons le tour du lac, en prenant par la droite, et après plusieurs vues, nous arrivons à une rotonde de marbre dont le dôme est à moitié coupé comme un crane anatomique; vis-à-vis, au-delà de l'eau, vous apercevez sur une place libre couverte de gazon, une colonne surmontée d'un aigle, en mémoire d'un coup de maître qu'Orlow tira, dit-on, de cette rotonde sur un aigle vivant. Ce fait suppose de bons yeux, un arme excellente, et une foi plus robuste encore, parce que la distance est certainement de plus de 450 pas. Plus loin un pavillon turc servant de salle à manger, offre un joli coup-d'oeil. La vue de ce pont, sur toute la longueur du vaste lac, jusqu'à l'abbaye lointaine, est d'une beauté surprénante. Après avoir marché encore une heure dans le parc, sans y trouver rien de très-extraordinaire, nous arrivons à sa partie économique. Voici l'établissement hollandais de l'impératrice mère. Quoique d'après l'ordre formel de cette généreuse et

auguste princesse, tout étranger doive trouver ici à son gré, le meilleur lait et la meilleure crême, nous sommes privés du plaisir de ce régal; car même, pour notre argent, nous ne pouvons rien obtenir de la concierge; Dieu sait pourquoi. Les vaches très-nombreuses, maintenant à la pature, se trouvent très-bien ici; elles sont soignées très-proprement dans une salle en règle éclairée le soir, et autour de laquelle, derrière les rateliers, domine une longue et superbe galerie. Le bétail ainsi soigné est, dit-on, extrêmement gras, et mérite d'être vu pour son embonpoint. L'impératrice a ici, tout près de cette magnifique étable, quelques chambres simples où sont rangés par amphithéatre de grands vases en porcelaine du Japon consacrés à la laiterie, mais que je trouvai tous vides, malgré les recherches exactes et multipliées que j'en fis alors.

Vient ensuite la faisanderie, où vous admirez, Emma, les beaux faisans d'or, mais où je suis captivé moi, par les yeux bleus, vifs et doux de leur jeune gardienne; oui, sans doute, il est plus facile et plus ordinaire d'avoir des habits dorés que des yeux pleins de douceur. Nous entrons dans la ménagerie; ici vous trouvez, comme dit le Pasteur, de nobles cerfs, des daims et des ânes; ces derniers sont entretenus dans les ménageries comme une rareté extraordinaire. Dans *Roch-Pumpernickel*, ce n'est qu'avec la plus grande peine que le théâtre allemand de Pétersbourg sut se procurer un individu à longues oreilles, et dans *R...* on ne put

absolument en débusquer aucun. Il fallut donc bannir l'âne de la pièce, et le remplacer par un petit cheval, ce qui déplut très-fort à une partie du public uniquement venue au théâtre pour se rassasier enfin du plaisir d'y voir à son aise la merveille d'un âne; cet animal, si je ne me trompe, avait été annoncé exprès sur l'affiche, pour attirer du monde; aussi fut-il demandé avec chaleur, et l'on cria plusieurs fois : *l'âne, l'âne.* La foule des jolis daims aux pieds légers me rappelle notre parc aux cerfs de W. et le petit gibier blanc et délicat qu'on y chassait d'ordinaire autour d'un étang.

Après une promenade d'environ trois heures et demie dans tout le parc, nous nous retrouvons enfin près du château, et nous nous reposons au bout du lac, où il y a pour la famille impériale une belle entrée parée de statues; placés au centre, nous jouissons encore une fois de la vaste perspective qui s'étend depuis l'abbaye jusqu'au dernier pont du parc; nous revoyons plusieurs parties qui nous sont déjà connues; au milieu du gazon verd de l'arrière scène, et au-dessus du miroir des eaux, les différens ponts de pierres offrent un coup-d'oeil vraiment enchanteur. C'est dommage que nous ne puissions pas ici prendre notre thé! Le lieu est si beau! et l'air est si doux! Mais la femme du pasteur nous avertit amicalement de nous défier de cette douceur perfide, qui nous cache un brouillard fin, presque imperceptible, cause féconde de maux de dents et de rhumatismes... Quel effroi vous saisit soudain,

chère Emma! ce schal que vous teniez sur le bras avec négligence, comme vous le déployez, comme vous le serrez sur votre beau col et sur votre sein! Avec quel empressement vous nous fuyez!... Mais nous voilà déjà près de vous.

Le jardin du pasteur n'est pas si dangereux; c'est là que nous nous reposerons commodément près de la table à thé, et que nous nous rappellerons tout ce que nous avons vu de beau, en nous communiquant tour à tour nos observations. „Moi j'aime le jardin et le palais, puis le bâteau et le lac" dit la petite *Maschinka*, et le naïf *Saschinka* lui répond en jouant la prudence: „je le crois bien, tu veux tout avoir, moi je voudrais seulement le grand fauteuil d'or qui était dans le château sur les degrès, avec le pavillon qui le couvre; c'est là qu'on doit superbement dormir!" Le pasteur sourit, et déclare que l'abbaye est sa pièce favorite. Son épouse préférerait l'établissement hollandais et la faisanderie. La nièce Dorinka voudrait toujours habiter le cabinet latéral de la jeune Impératrice. Vous, Emma, vous vous rappellez avec délice sa chambre à coucher si simple; je connais votre goût, et je lis dans vos yeux! Édouard et moi, nous vivons avec les antiques dans la grand salle.... „Écoutez, enfans, du bruit à la porte de la cour! Robert, vois donc ce que c'est!" dit le pasteur, et aussitôt il court au-devant d'une caléche qui entre; nous le suivons, et, quel plaisir! ce sont encore quatre personnes de Pétersbourg, qui saluent leurs con-

naissances; le conseiller d'état K., son épouse, sa fille, et le baron R., ami de la maison, et presque le fiancé de M.elle K. On descend, on se salue, on se serre, on s'embrasse; oh! que je vous plains, pauvre Emma, qui au lieu de recevoir un baiser, devez-vous contenter d'une simple présentation, parce que la coutume russe d'embrasser en arrivant et en partant les personnes de connaissance, même à la fleur de leur âge, ne peut se pratiquer sur le champ avec vous, qui n'êtes qu'etrangère.

Mais avec quelle facilité la conversation rapproche tout en Russie! au bout d'une demi-heure, je vous vois, chère Emma, parcourir le jardin comme une vieille connaissance avec les dames nouvellement arrivées, et leur parler de notre promenade d'aujourd'hui; je les entends vous prier, vous presser amicalement de la renouveller demain matin, vous y consentez sans peine, vous, et l'aimable Dorinka. Tandisque M.elle K., et la nièce parcourent avec Édouard et moi les deux dernières charades dans le journal du beau monde, tandis que la musique du joli opéra : *l'intrigue aux fenêtres*, nous parait charmante; j'entends le conseiller d'état disputer avec le pasteur sur la dernière Ukase, relative aux pensions et à l'instruction publique, et l'improuver chacun pour différens motifs. La table du *boston* est déjà arrangée et éclairée dans la chambre pour les anciens; je m'en suis heureusement dispensé, et je vous appartiens, je suis exclusivement à votre disposition, mes trois jolies

dames. Mille sujets gais et variés d'entretiens ne nous permettent point d'entendre parfaitement le grave boston, les six levées, la petite misère etc., qui dans des intervales plus ou moins considérables rétentissent jusqu'à nous de la chambre voisine; l'heure du souper, puis celle du coucher viennent ainsi sans qu'on s'en aperçoive.

Je saute, chère Emma, depuis notre réveil au lendemain matin jusqu'à l'après-midi, pour vous eviter des redites ennuyeuses. Vers 5 heures, toujours bien assortis, nous nous distribuons dans d'élégantes barques, et nous glissons sur le riant cristal. L'aspect du pays qui nous environne, les grandes et petites îles, avec leur verdure variée et magnifique, les groupes d'arbres sagement distribués, les ornemens d'architecture et de sculpture disseminés ça et là avec un goût admirable, le coup-d'oeil sur ces belles nappes d'eau, à travers les majestueuses arcades des ponts qui enferment comme dans un cadre les paysages lointains, et en offrent de jolis tableaux, tout cela produit un effet extrêmement agréable; cependant on ne peut méconnaître dans l'ensemble un caractère un peu mélancolique. Comment trouvez-vous ce passage à travers des rocs enfoncés! Ne tremblez-vous pas à la vue de cet Achéron, comme dans ce bel été, où nous franchimes le canal de Liebenstein, cette grotte souterraine beaucoup plus belle et plus romantique encore, que je n'oublierai jamais! Quelle perspective maintenant se prolonge vers les yachts, sur toute

cette nappe d'eau, sur ses rives surprenantes et agréables! Remarquez le fond tout-à-fait blanc de cette eau, et sa rare clarté. Elle produit une illusion d'optique que vous n'avez point encore vue. Vous la croyez à peine profonde de quatre pieds; jettons y un fil attaché à une pierre; il vous prouve depuis le fond jusqu'à sa surface une profondeur de 10 toises, ou de 60 pieds. Rien de plus beau que ce coup-d'oeil à travers un immense cristal. Nous voguons de nouveau à travers les yachts, et nous descendons dans un chantier en miniature, où l'on construit de petits bâtimens. C'est ainsi que nous terminons notre course à Gatschina avec la certitude d'avoir vu et remarqué tout ce qu'il a d'essentiel.

Avant de quitter ce séjour également embelli par la nature et l'art, il faut encore voir la maison des enfans trouvés, dont une partie a été envoyée ici de celle de Pétersburg, pour y être nourrie et élevée. Il est encore matin; tout s'occupe d'instruction. Voyez cet édifice imposant, construit de pierres et à trois étages; entrons y, un prêtre supérieur, chargé de surveiller l'enseignement des garçons, s'avance aussitôt à notre rencontre, et nous conduit très-poliment dans la salle, où l'on instruit les jeunes gens de la première classe. Ils ont précisément une leçon de latin, et traduisent *Cornelius Nepos*. Les Russes lisent le latin d'une manière presqu'absolument inintelligible pour un Allemand, pace qu'ils y ajoutent leur accent et leur prononciation. Autant que j'en puis juger d'après mes connaissances dans

la langue russe, la traduction est passable et facile. Les élèves sont tous habillés en blanc; leur salle est grande, élevée et lumineuse; peinte en verd clair, avec un plancher vernissé, elle parait très-gaie, très-riante, et quoiqu'il y ait bien 50 enfans réunis ici, par une chaleur de 27 dégrés, l'air y est pur et très-agréable. Près du mur s'éleve une élégante armoire vitrée, contenant plusieurs auteurs anciens, et d'autres livres élémentaires de philologie. La propreté de la salle est vraiment surprenante. Il y a pour cette classe, comme pour toutes les écoles supérieures de Russie un maître, et un inspecteur chargé de surveiller l'attention et la docilité des élèves; établissement digne des plus grands éloges et inconnu en Allemagne, où le maître obligé de blâmer et de punir doit nécessairement être distrait et morose, ce qui n'a pas lieu ici, parce que ce soin regarde l'inspecteur. Nous entrons maintenant dans une autre salle absolument semblable à la première, où des garçons plus jeunes sont réunis pour recevoir une instruction religieuse.

Nous montons de là au second étage; une Allemande directrice des filles, dame très-polie et très-aimable, nous reçoit et nous conduit dans une belle salle, où l'on donne des leçons de français aux jeunes filles de la classe supérieure. Nous nous adressons à quelques unes, elle parlent très-joliment, et ce qui me plait encore davantage, elles répondent avec beaucoup de grâce et sans embarras. Ce sont les mêmes dont nous avons admiré dans le palais les

superbes broderies. Nous entrons enfin dans une très-longue salle, où près de 100 jeunes filles sont réunies pour le chant de l'ABC; méthode, qui nous parait si bizarre à nous autres allemands, parce que le chant monotone de cent voix réunies, qui répetent: *As*, *buki*, *wedi*, *gallagol*, *dobro*, *jest*, *schhiwete*, etc., frappent désagréablement nos oreilles, et ne peut ni éveiller, ni développer le goût de l'harmonie. Quelques unes sont en pénitence, à genoux près du mur, mais au lieu de les laisser oisives, comme chez nous, on les occupe à dévider du fil et à le mettre en pelote. Dans cette classe de petites filles, comme dans la classe supérieure, le maître était aussi secondé par une surveillante. La salle à manger et le dortoir se distinguent également par un extérieur agréable et par la propreté la plus recherchée. A la vue d'un établissement formé et dirigé avec tant d'amour, de raison, de sagesse et de munificence, que ne sent-on par pour l'excellente princesse qui en est le génie créateur, ordonateur, conservateur, et ce qui vaut mieux encore, le génie plein d'amabilité! On ne peut qu'être panegyriste, toutes les fois qu'on voit ou que l'on décrit ses établissemens.

Prenons congé, Emma, avec des impressions si douces et si consolantes pour le coeur, surtout en Russie, prenons congé de Gatschina et de ses aimables habitans, de ses lacs et de ses îles, de ses coteaux et de ses brillans édifices; n'attendons pas le dîner, et dirigeons notre course vers Pawlowski.

La route qui nous y mène, loin de plaire à

l'oeil trop flatté auparavant, n'offre qu'un pays plat et quelques pauvres villages; mais nous l'abrégeons en causant, et nous rappellant ce que nous avons vu. Cependant de cette éminence, nous apercevons déjà Pawlowski qui nous étale ses brillantes couleurs; l'aisance du dernier village que nous traversons maintenant, aisance que nous annonce l'extérieur de toutes ses maisons, nous occupe aussi agréablement. Quelle sérénité, quel charme répand dans l'âme un semblable spectacle! C'est dommage que chez les Russes, si peu de villages, excepté ceux des colonies, procurent cette douce satisfaction! Nous venons d'entrer dans le riant Pawlowski; quel beau, quel noble goût d'architecture dans cette église réformée à droite! Dans les colonnes de ce peristyle, que de grâces, que d'attraits! Et toutes ces maisons habitées en grande partie par la brillante cour de l'impératrice mère, comme elles embellissent l'avenue qui conduit au palais, et à l'entrée principale de ce parc, où nous allons descendre!

Nous tournons aussitôt le palais, et derriere, vous apercevez d'abord une voliere très-jolie. Si les aimables habitans de l'air pouvaient se plaire dans une maison, ce serait sans doute dans celle-ci, où l'impératrice les nourrit elle-même de sa main. Un peu plus loin à droite un théâtre en plein air, dont les coulisses sont formées par des haies vives et le fond par un grand berceau en forme de niche avec une statue. En avant de la scène est l'orchestre en foncé de quelques pieds dans la terre, et derrière

l'orchestre, des siéges pour les spectateurs placés en amphithéâtre sur des bancs de gazons. Nous allons de ce pas au théâtre propre du château qui occupe une partie avancée de l'aile droite. Nous y entrons, nous le trouvons plein de goût, sans luxe et assez spacieux. Nous fesons ensuite le tour du palais, et une superbe galerie pleine de statues de marbres, de bustes et de vases fixe long-tems notre attention. Nous y remarquons plusieurs pièces vraiment distinguées, surtout les bas-reliefs de quelques grands vases; pardevant, en face du jardin, nous trouvons entre des colonnes les quatre saisons travaillées de main de maître.

Les appartemens de l'impératrice mère, où nous entrons, et dont l'élégante magnificence vient soudain nous frapper de son éclat, ont une vue charmante, sur la plus belle partie du parc, qui se développe à nos yeux, avec son vaste et riant bassin, avec la rive, dont les arbres s'élèvent en colline de l'autre côté, enfin avec quelques morceaux d'architecture qui l'embellissent encore. Le parc de Pawlowsky a pour moi quelque chose qui me captive extraordinairement, beaucoup plus que tout autre; d'abord son beau site entrecoupé de vallons et de collines, l'excellent parti qu'on a su tirer des plans mêmes de la nature, ses eaux abondantes, dont la couleur sombre il est vrai, n'égale point en beauté celles de Gatschina et de Zarskoje-Selo, ses beaux ornemens d'architecture et de sculpture, les soins scrupuleux prodigués à son entretien,

le palais qui par la noblesse de son goût, et le riant de son extérieur offre de plusieurs côtés une vue enchanteresse, tout cela réuni décide mon suffrage, tout cela me fait regarder Pawlowsky comme le plus beau et le plus agréable des châteaux russes situés dans le voisinage de Pétersbourg.

Descendez maintenant avec moi, chère Emma, vers ce pont que nous venons de passer en voiture. Regardez bien, à travers cette première arcade, la partie opposée du parc, où un autre joli bassin avec ses gondoles variées, et dans le fond, un bois elevé, s'élançant dans les airs avec un obélisque, offrent une vaste scène qui bornée en avant par l'arcade, a beaucoup de ressemblance avec un beau tableau en cadré. Derrière nous à droite, vous trouvez un monument plein de goût en marbre de couleur, en jaspe et en bronze doré, élevé à la mémoire d'une grand-duchesse morte à la fleur de son âge, vrai chef-d'oeuvre dans une superbe place. Montons maintenant de l'autre côté du petit lac, cette douce colline couronnée de forêts, où une rotonde de colonnes appelle nos regards. Nous sommes au milieu de ruines artificielles dans un temple rond, consacré au Dieu de la lumière, avec un double rang de colonnes ioniennes; le tems, dont la lime impitoyable ne respecte rien de beau, semble l'avoir privé de sa coupole. Au milieu, sur des fragments de rochers en forme d'autel s'éléve la statue de bronze d'Apollon, qui altère la belle impression de l'ensemble par sa médiocrité digne d'un écolier.

Mais de grace, Emma, contemplez ce coteau de gazon, puis ce lac, et de l'autre côté sur la rive doucement inclinée, ce riant château avec son dôme en colonnes. Peut-on imaginer rien de plus aimable, et de plus digne en même tems d'exciter la reconnaissance, qu'un monument fait pour surprendre de loin le promeneur, et l'attirer à une jouissance inespérée, qui sans lui vraisemblablement serait tout-à-fait perdue?... Montons encore un peu, et avançons dans le parc. — Que signifie cette cabane en ruines? — Le gardien s'avance aussitôt et nous ouvre la porte; nous entrons par un cabinet extrêmement simple, où nous ne voyons qu'un secrétaire et ce qui en dépend. L'impératrice mère vient souvent écrire loin du bruit dans cette solitude, ou cultiver elle-même un petit jardin situé dans le voisinage. Elle sort de ces lieux où elle a long-tems écrit, nous dit le gardien. Quel génie ami de l'humanité a pu planer autour de cette princesse toujours charitable, toujours répandant des bénédictions? Quel génie bienfésant aura guidé sa main? Voici, chère Emma, voici encore la plume dont elle s'est servie. Le gardien ouvre les volets de la chambre voisine, je profite du moment, où je ne suis pas observé, et m'empare bien vîte de cette plume intéressante. Ce vol n'est-il pas excusable, Emma? Oui, sans doute, si le plus vif sentiment du bon et du beau ne peut être un crime. J'associe cette plume à une digne compagne, à celle dont s'est servie *Louise de Prusse*, trop-tôt arra-

chée à sa patrie en pleurs, à ses inconsolables enfans et à son époux, lorsque, dans l'été 1805, elle écrivait une lettre à sa soeur à *Hildbourghausen*. Si Marie Féodorowna est un ange de bienfaisance, dans la vaste sphère où elle crée, conserve et embellit tout, l'objet de tant de regrets, Louise, en est un autre par sa tendresse, sa fidélité, sa patience et sa magnanime résignation au milieu des plus cruelles douleurs. „Respect aux femmes!" — Dans une chambre voisine sont les outils de l'auguste jardinière assez élégans, et tous en cuivre jaune. Un petit détour nous conduit à un déjeuner frugal, toujours préparé pour les hôtes dans cette petite laiterie; nous savourons le lait délicieux, la crême excellente, et nous pensons avec amour, avec reconnaissance même, à l'auguste Mattelle, de qui nous tenons ce léger cadeau.

Cette élégante rotonde, que vous voyez là bas dans le vallon, ne vous charme-t-elle point? Qu'elle est agréable et imposante dans cet endroit isolé du parc! Aussi a-t-elle une noble et sérieuse destination; elle est consacrée à la mémoire de l'illustre Catherine! Une excellente statue représentant cette femme incomparable est au milieu d'une salle ronde, fermée, et entourée d'un rang d'élégantes statues ioniennes. Des ornemens de sculpture analogues au sujet et dignes du lieu augmentent l'intérêt que l'homme et le politique éprouvent déjà à la seule idée de Catherine II. Cette tour du fond, devant laquelle passe le torrent, qui de cette hauteur

couronnée de forêts se précipite en cascade, est un des séjours favoris d'Alexandre. Jadis cette partie était plus champêtre et plus sauvage que de nos jours, où ces élégans ponts de fer et d'autres embellissemens font trop sentir la main de l'art. Remontons le long de ce ruisseau qui descend de la hauteur, et rendons nous dans cette partie du parc que la sculpture a le plus enrichi de ses monumens. Dans toutes les allées qui se croisent, vous voyez des statues de bronze; nous les considérons en passant, et nous nous félicitons que les artistes Russes aient produit tant d'ouvrages estimables pour la pensée, pour l'imitation et le travail, quoique la mediocrité, la dureté et la roideur se remarquent encore trop souvent dans l'exécution. De l'allée du *milieu nous passons* dans une enceinte, où nous nous voyons entourés comme par enchantement des neuf Muses sculptées en bronze d'après les plus célèbres antiques, avec plusieurs autres Dieux de la Grèce et de Rome. Vous y voyez aussi un melange de pièces bien pensées et bien exécutées avec d'autres encore roides et grossières, mais rien qui soit vraiment distingué et d'une beauté frappante. Je ne sais si les autres sont affectés comme moi, mais les bronzes représentant l'homme de grandeur naturelle et dans un beau point de vue, fussent-il des chefs-d'oeuvre, ne me causent jamais le plaisir et l'enthousiasme, que de belles statues de marbre blanc me font toujours si vivement éprouver. Cet effet résulte, je crois, de la couleur blanche et vive qui ternie même et rongée çà et là

par la lime du tems laisse encore apercevoir les effets de la lumière et de l'ombre dans les plus petites parties de l'ouvrage; ou viendrait-il, de ce que le métal ne peut point se travailler avec autant de délicatesse, que le marbre blanc plus docile à la main qui le façonne? C'est ce que ignore; mais je ne voudrais en bronze que des statues gigantesques sur-tout à cheval, et destinées pour un point de vue d'où les nuances du marbre peuvent échapper à l'oeil. Quel effet magnifique et incomparable ne produit pas la statue équestre de Pierre I.er, si supérieurement exécutée par *Falconet?* Combien ne sont point imposans les bronzes gigantesques qui décorent le portail de la nouvelle église kasane? En marbre, ils frapperaient moins l'oeil; ce ne seraient pas des monumens éternels, capables de braver toutes les injures du tems et d'un climat glacial. Mais dans cette charmante partie du parc, où plutôt que d'en imposer à l'oeil, il ne faut que le flatter par des images agréables, et faire sur l'âme de douces impressions, c'est en marbre blanc, selon moi, que devaient être les neuf Muses. Ces bronzes blessent encore mon oeil, parce qu'ils brillent de toutes parts, comme des monnaies nouvellement frappées, parce qu'ils portent évidemment l'empreinte d'un travail moderne, et détruisent ainsi l'illusion de l'antiquité. Si du moins ils ressemblaient à ces bronzes que le tems a colorés en verd, et ne laisse briller çà et là que dans les parties saillantes! Ils viennent tous de l'académie des arts de Pétersbourg, et ont été faits la plupart par des aca-

démiciens et des artistes russes. Mais laissons ces monumens, pour jouir de l'agréable spectacle que nous offre sur cette hauteur la vue de Pawlowsky.

Nous y descendons, et traversant une partie agréable du jardin uni, où quelques jolies statues d'albâtre s'offrent à nos regards avides et à nos éloges, nous arrivons à la porte du jardin, par où nous sommes entrés, et où l'un des élégans hussards rouges, au service de l'impératrice mère, fait sentinelle. Mais, chère Emma, ne croyez point avoir vu tout le parc de Pawlowsky; ne croyez point que je vous aye montré tout ce qu'il renferme de beau, d'intéressant et de vraiment remarquable; vous vous tromperiez beaucoup. Après un long séjour vous trouveriez encore ici bien des choses que vous n'avez pas vues, et que je n'ai pu vous montrer dans une promenade, telle que je vous l'ai promise. Contentez-vous donc de la vue de ce qu'il y a de plus beau, de plus agréable et de plus intéressant. Si l'on voulait décrire en détail tous les châteaux et les parcs de l'empereur, il faudrait publier un opuscule pour chacun d'eux; ce serait une entreprise aussi intéressante qu'estimable, parce que nous n'avons aucune description de ces châteaux, non plus que de Péterhof, de Strelna, d'Oranienbaum, de Zarskoje-Selo etc., et que de *Storch* n'en a donné qu'une notice superficielle.

Nous retrouvons notre voiture chez l'aubergiste allemand du coin, où, grace à sa femme, Viennoise d'origine, nous allons faire un repas délicieux.

Après-dîner, je propose encore une petite promenade autour du beau palais, dont cette fois, hélas! nous ne pouvons voir l'intérieur élégant et magnifique, parce que l'impératrice mère s'y trouve; puis nous visiterons quelques aimables familles de ma connaissance; ou nous ferons encore quelques wersts pour nous rendre à Zarskoje-Selo, et prendre d'abord une idée générale de ce jardin. Vous votez pour cette dernière proposition, et sur le champ nous remontons en voiture.

Une route agréable, parée de jolies maisons de campagne, nous charme pendant le peu de wersts qui nous conduisent à Zarskoje-Selo. Nous entrons par la gauche du parc, et nous montons déjà la belle allée vers l'arc triomphal d'Orlow, devant lequel nous avons passé dernièrement. Nous avons enfin parcouru le triangle, qui renferme les trois châteaux. L'idée d'un arc pompeux, consacré par une grande Impératrice au souvenir d'un sujet plein de talent et d'énergie, est satisfaisante; l'exécution de cette idée, en marbre rouge et gris avec de riches bronzes, est digne de tous deux, et annonce l'esprit avec lequel Catherine II créait et embellissait tout. C'est par là que nous entrons dans le jardin, où je vous conduis aussitôt, comme à Gatschina, sur un point élevé, pour saisir d'un coup-d'oeil tout l'ensemble et le caractère qui lui est propre. Nous montons donc sur des ruines pendant en précipices, à droite dans le bosquet. Un escalier en limaçon nous conduit, non sans inquietude, sur la belle

plate-forme de la tour. Je suis charmé que ce coup-d'oeil vous plaise, quoi que vous remarquiez fort sensément, que le jardin de Zarskoje-Selo a une ressemblance frappante dans le plan avec celui de Gatschina. Dans l'un comme dans l'autre, le caractère principal est moins gai que mélancolique; dans l'un comme dans l'autre, de superbes bassins grands et petits, bordés par des rives plus ou moins larges, sans élévation; vous retrouvez encore ici l'eau pure et cristalline de Gatschina. Cette colonne gigantesque que vous voyez dans le lac, avec des éperons de navire et un aigle sur la pointe, est encore un monument en l'honneur d'Orlow vainqueur près de *Tschesme*. Elle produit partout et de tous côtés un très-bel effet, parce que le souvenir d'une bienfaitrice et d'une amie aussi illustre est partout agréable et l'accompagne sans cesse.

Nous descendons du haut de nos ruines, et selon vos voeux, Emma, nous pressons notre marche vers le palais, qui déjà de loin et à juste titre, vous captive par sa grandeur et par la noblesse imposante de sa construction. Qui n'a pas vu Moskou et les palais de ses Grands, peut ici se faire une idée de l'ancienne magnificence russe, dont le bruit, comme l'écho d'un beau tems qui n'est plus, se répète encore si souvent en Allemagne, et dont Pétersbourg ne nous offre aujourd'hui que des traces imparfaites, quoiqu'ici même, depuis la mort de Catherine, l'éclat soit bien diminué par l'effet du tems et de la négligence. Avez-vous jamais vu un palais d'une

aussi vaste enceinte, dont tout l'extérieur dans ses ornemens d'architecture et de sculpture, dont les colonnes, les cariatides, les feuillages, et les volutes etc., aient été richement embellis d'or pur depuis la terre jusqu'au toit, jusqu'à son sommet qui fait tourner la tête? Voyez et admirez! Il est vrai qu'un climat destructeur et les spéculations des habitans voisins ont beaucoup endommagé cette dorure, qu'en bas sur-tout et jusqu'où le bras peut atteindre, presque tout a disparu sous leurs mains actives et cupides; mais vous remarquez encore dans les parties supérieures de cet édifice, (comme dans l'histoire de Russie), les beaux souvenirs de son ancien éclat. Tout ce toit de cuivre, dont l'étendue est si prodigieuse, était aussi jadis magnifiquement doré. Dans une circonstance où il s'agit d'y faire des réparations, quelques Juifs ou Russes offrirent à l'Impératrice 100,000 Rixdales d'argent, pour avoir le droit de gratter l'or du toit; l'héroïne trouva cette idée par trop judaïque, et rejetta la demande. Remarquez ce vestibule montant et en cintre! huit arcades en pures pierres de granit, quelle construction pour l'immortalité!

Traversons cette arcade, et allons vers ce beau côté du palais, que les statues colossales d'Hercule et de la Flore de Farnese décorent d'une manière si imposante. Quelle avenue magnifique! Remarquez en haut cette superbe galerie, tapissée de marbre blanc, où sont exposés sur quatre longues files des bronzes bien choisis et exécutés par des artistes

russes. Vous trouvez ici les bustes de tous les hommes célèbres de l'antiquité, travaillés d'après des modèles antiques, et de plus une foule de statues en bronze.

Vous serez enchantée, chère Emma, si je vous ramène bientôt dans ce superbe édifice, pour y considérer et discuter à loisir pendant tout un jour ces ouvrages de l'art, et ces monumens d'un luxe sans exemple.

Mais il faut retourner à notre voiture et la mener rapidement, pour prévenir la fraîcheur du soir; inaccoutumée à ce phénomène du nord, et sans armes contre ses effets, il pourrait aisément, chère amie, vous devenir funeste; reprenant donc le chemin par lequel nous sommes venus, nous revoyons toutes les beautés, que nous avons trouvées sur la route, embellies encore par les rayons dorés du soir, et nous rentrons de bonne heure par la barrière Moskow.

Je crois que vous dormirez bien aujourd'hui, chère Emma, fatiguée si non d'une course de plusieurs jours, au moins d'une lettre aussi impudemment longue, que je recommande de mon mieux à toute votre indulgence.

XXI.e LETTRE.

QUELQUES MOTS

SUR LES FONCTIONS MINISTÉRIELLES EN RUSSIE ET SUR LES RÉCOMPENSES DÉCERNÉES PAR L'ÉTAT.

A ÉDOUARD.

Simplicité et uniformité de l'administration politique en Russie. — Déclaration du comte Stakelberg. — Alexandre I. et ses ministres — Caractère général des fonctions ministérielles. — Proposition de Rousseau. — Ministère de la guerre. — Ministère des affaires étrangères. — Romænzof. — Anecdote. — L'bow, son directeur de bureau. — Ministère des finances. — Remarque contenant les résultats statistiques les plus recens sous ce rapport. — Défaut d'ordre. — Ministère de l'intérieur. — Ministère de l'instruction. — Peut-il y avoir maintenant en Russie un ministre de l'instruction? — Ministère du commerce. — Dédicace remarquable. — Ministère de la justice. — Ministère de la police. — Revue caracteristique. — Récompenses décernées par l'état. — Le rang. — Son insignifiance précédente. — Nouvelle organisation par l'Ukase du 6 août 1809. — Incapacité d'atteindre son but. — Ordres. — Leur profusion. — Presens. — Coup-dœil sur l'avenir de la Russie. — Dernier vœu.

QUELQUES MOTS
SUR LES FONCTIONS MINISTÉRIELLES EN RUSSIE ET SUR LES RÉCOMPENSES DÉCERNÉES PAR L'ÉTAT.

A ÉDOUARD.

Grace à l'unité de pouvoir et au premier principe constitutif de l'Empire russe, (l'autocratie illimitée), il a été possible de donner au gouvernement cette simplicité, cette uniformité, dans laquelle toutes les branches d'administration, réunissant et confondant leurs forces, présentent un tout unique, et permettent de le saisir avec évidence. Aucun empire ne peut se glorifier de ce privilège, parce que dans aucun empire, la volonté suprême n'est une loi aussi générale qu'en Russie. C'est-ce qui fait d'autant plus regretter que, malgré l'esprit de vie et d'activité qui devrait animer ces excellentes formes, et y entretenir un mouvement rapide, les avantages de cette simplicité, de cette uniformité organique soient si faibles, et qu'en un mot le ressort des affaires y soit paralysé et presque sans force.

Le mal n'est pas nouveau, mais il est beaucoup empiré de nos jours.

Le comte Stakelberg, ambassadeur russe, d'abord à Madrid, puis à Varsovie, après la disso-

lution totale de la Pologne, enfin toujours accrédité à la cour de Catherine II, était parent d'un jeune homme spirituel, qui avait étudié plusieurs années à Goettingue avec une application soutenue. Il lui demanda en 1793: comment, et dans quel département il désirait être employé? Le jeune homme répondit: dans le collège de l'empire. Ah! gardez-vous en bien, répondit le comte; toutes les lumières que vous avez acquises en Allemagne seraient perdues; bientôt vous vous rouilleriez, ou avec votre goût pour les affaires, vous rencontreriez par-tout de terribles obstacles. Cependant, si vous me demandez quelle occupation je vous conseille, vous m'allez mettre dans un cruel embarras; car il est difficile de dire, et vous l'éprouverez-vous même par la suite, quelle stupidité et quelle inconséquence, quel désordre et quelle injustice regnent ici dans la marche de toutes les administrations; et voilà notre loyauté!

C'est-ce que disait un ministre russe en 1793, trois ans avant la mort de l'illustre Impératrice, avec laquelle a disparu pour jamais l'âge d'or de la Russie. Il le disait à une époque, où le génie perçant de cette héroïne savoit tout découvrir, où elle reprimait le plutôt possible les abus et les délits, où sa fermeté et son génie politique frappaient, punissaient avec tant de rigueur. Que dirait il aujourd'hui, qu'on ne trouve plus aucune trace du puissant génie de Catherine?

Cette vérité, qui presque par-tout vient frapper l'observateur impartial, est la première source de

lumière dans les affaires et les évènemens officiels, qui sans cela seraient incompréhensibles.

On peut soutenir sans exagération, qu'excepté le ministère de la guerre, qui se distingue honorablement des autres, tous les ministères offrent pour caractère principal les traits suivans: des vues bornés, le manque d'ensemble dans les opérations, des connaissances pitoyables, l'improbité dans les bureaux, et de la part des Ministres une stupidité inconcevable, le défaut de connaissances solides dans leur partie, et de volonté ardente pour toutes les choses bonnes et utiles, si elles n'éblouissent point les yeux sur le champ, et si dès le principe elles ne donnent point de brillans résultats. Vous trouvez en revanche dans les mesures ministérielles comme dans l'éducation, dans les moyens de civiliser le peuple etc. beaucoup de clinquant, beaucoup de parade et d'ostentation, sans la moindre solidité; ce dont tout oeil scrutateur est bientôt convaincu, et ce qu'attestent à chaque pas les suites funestes, ou la chute précoce et sans éclat des institutions les plus pompeusement annoncées.

Sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, paraît encore se confirmer la grande vérité d'une proposition de Rousseau, de cette proposition: „que Pierre I.er aurait du faire de ses Asiatiques d'abord des Russes, puis des Européens, et que, faute d'avoir suivi cette marche, les Russes en imitant les Européens, n'en ont pris que les formes, mais nullement l'esprit. " La civilisation des Européens a

été successive, elle a été le résultat d'une suite de siècles; c'est pour cela qu'elle n'est pas seulement apparente, mais intime et profonde. D'après le même principe, celle des Russes n'a pu être l'ouvrage d'une seule génération; mais Pierre a voulu forcer la nature, et la réforme n'a été qu'extérieure. Les moeurs asiatiques, la barbarie sont restées dans le peuple, et y regnent encore aujourd'hui.

Ce fait seul éclaircit bien des choses. Les Souverains russes ont adopté pour leur empire le système des gouvernemens établis en Allemagne; c'est sur ce pied qu'ils ont organisé leurs Collèges; mais les lumières des Allemands dans la gestion des affaires, mais leurs sentimens d'honneur, fruits d'une culture profonde, ne pouvaient se transporter si rapidement ni chez un peuple esclave et grossier, ni même chez ses Grands sans éducation. Delà le défaut de zèle dans le maniement des affaires, delà par une suite naturelle, le dégout des affaires elles-mêmes, et la dissipation au milieu des travaux.

Pour l'improbité, mal si grand et si opiniâtre, j'en trouve la cause principale dans la position misérable où se trouvent aujourd'hui les fonctionnaires de l'État, position occasionnée par leur payement en papier, et par la dépréciation de ce papier vis-à-vis de l'argent, monnoye dans laquelle leurs traitemens avaient été fixés d'abord. Il n'est pas nécessaire d'invoquer le penchant naturel qui porte les Russes à la tromperie, pour expliquer ce triste phénomène; si la faim et les besoins de toute espèce ne l'excusent

pas en tout, ils l'expliquent au moins suffisamment. Voyez l'Ukase du 2 octobre 1809, sur l'administration des magasins de bled.

Sans vouloir juger en politique l'organisation actuelle du collège de l'empire, d'après son dernier mode fixé le 1.er janvier 1810, ni celle du Sénat, d'après sa réforme projettée en 1812, ni celle des ministères et des administrations de gouvernement, d'après l'Ukase du 28 septembre et ses dispositions subséquentes, organisations que les journaux vous feront suffisamment connaître, et qui si souvent ne sont qu'éphémères, je vais te donner un apperçu des ministères, de leurs fonctions, et de la manière dont elles sont maintenant exercées.

Comme ce qui a le caractère décidement bon doit toujours occuper la première place, sur-tout quand tant de choses odieuses l'accompagnent, mettons à la tête:

1.° Le Ministère de la guerre.

Ce ministère est présidé par le digne général *Barclay de Tolly*. Tous les objets relatifs aux forces de terre lui sont subordonnés; il a pour cela plusieurs commissions, plusieurs expéditions, parmi lesquelles on distingue l'auditoriat général, comme tribunal suprême de l'empire tant pour le militaire que pour le civil, le commissariat de la guerre, le dépôt des cartes, et la commission militaire.

Le ministre soit comme fonctionnaire, soit comme simple citoyen, est digne de tout éloge. Les hommes

en état de le juger, vantent ses connaissances militaires, sa volonté, son energie. L'un des plus grands généraux et des premiers tacticiens de notre siècle a reconnu lui même ses services comme général, en 1807; quoique d'autres hommes éclairés prétendent que ce n'est qu'un bon général de division, nullement en état de conduire une grande armée et de diriger ses mouvemens.

Mais l'approvisionnement de l'armée, (je pourrais dire toute l'administration avec la comptabilité), n'en est pas moins dans un état incroyable de désordre et de gaspillage. Mal presqu'incurable, parcequ'on n'ose guere pénétrer jusqu'à sa racine.

B. de T. aurait sans doute fait dans l'armée plusieurs réformes sages et utiles, si ses vues *militaires* n'étaient pas en opposition directe avec le goût si despotique d'un chef suprême pour les parades et les gardes. Ce qui nuit encore beaucoup à son administration, c'est qu'il n'est pas russe, et que les grands de Russie pour cette unique raison, le contrarient souvent dans les mesures les plus essentielles.

On trouve encore dans ses bureaux des hommes éclairés et honnêtes; l'esprit de friponnerie n'y règne pas à beaucoup près comme dans les bureaux de tous les autres ministres. Il travaille lui-même beaucoup, et a sous lui un *général du jour* qui seconde son zèle.

2.° MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Son ressort embrasse toutes les affaires et toutes les négotiations avec les États étrangers. Le Chancelier de l'empire en est le chef, et le vice-chancelier, est son coadjuteur. Il a sous lui, le collège des affaires étrangères avec ses quatre commissions, et les ambassades près des autres puissances.

Ce ministre chancelier est le comte *Nicolas Romaenzof*. Qui ne sait l'apprecier en Russie et chez l'étranger?

Sans discuter contradictoirement son mérite moral, je vais, pour peindre son esprit, citer l'anecdote suivante bien connue en Russie.

L'immortel Romaenzof, vainqueur à *Karga* et à *Kagul*, n'eut jamais aucune satisfaction de ses deux fils; rougissant de leur esprit borné et ténébreux, il les voyait rarement et toujours malgré lui. Comme il était à la veille de sa mort, l'illustre Impératrice vint le voir, et trouva ses deux fils pleurant dans l'antichambre, parce que leur père ne voulait plus les voir. Catherine intercéda pour eux, il les admit enfin a sa présence. Son mécontentement éclata de nouveau contre eux; mais le dernier voeu qu'il témoigna à son auguste bienfaitrice, fut qu'elle voulût bien les prendre sous sa protection. Catherine le promit. Alexandre, qui s'est annoncé comme l'imitateur de Catherine, s'est aussi chargé d'exécuter la promesse de son illustre aieule; en conséquence, il a nommé le comte Romaenzof chancelier, ministre

des affaires étrangères, et l'a honoré de sa confiance sans bornes; son frère serait peut-être aujourd'hui ministre de la guerre, si perdant l'esprit avant le tems, il n'eût du être mis en tutelle.

Il a dans ses bureaux quelques hommes estimables parmi d'autres qui ne le sont nullement. Le plus affreux désordre et le systême de corruption le plus prononcé y regnent à l'envi.

Pour que tout le bien possible se fît par Romaenzof, il était encore il y a quelques années ministre du commerce, et un certain *L'bow*, russe aussi artificieux qu'ignorant et grossier, dirigeait les bureaux de ce ministère. Il est incroyable, ce que l'on publiait généralement de la marche des affaires dans ces bureaux. *L'bow* n'a pas rougi de vendre en forme et à l'enchère les places de ce département, de négliger même des hommes de mérite recommandés au ministre par des personnes de la famille impériale pour la première place vacante, et de leur préférer quiconque le payait bien. Le ministre a su tout cela, il s'est tu; que dis-je? Il s'est même moqué impudemment de ces hommes, parce qu'ils s'étaient adressés à des membres de la famille impériale, et qu'ils avaient cru par là avancer leurs affaires. Voilà des faits auxquels il ne manque que la signature de quelques noms, pour être parfaitement authentiques.

3.° Ministère des finances (*).

Sa sphère comprend deux objets principaux : la direction des affaires de la chambre et des finances de l'empire, qui fournit au gouvernement les fonds nécessaires à son entretien, et la répartiton générale de tous les revenus d'après les différentes branches de dépenses.

Il a sous lui le collège des mines avec ses six bureaux : le comptoir-affinage d'or et d'argent, le

---

(*) *Rémarque.* Mes liaisons intimes avec plusieurs hommes de mérite, employés à ce ministère, et mes fréquens entretiens avec eux, m'ont procuré sous le rapport des finances les nouveaux résultats qui suivent :

1.° Depuis l'élévation récente et considérable de l'affermage de l'eau-de-vie et du sel, depuis l'acquisition de la Finlande, et la hausse de la taxe sur la fortune des marchands, hausse prescrite au mois de février 1812, les revenus de la Russie s'élèvent au-de-là de 145,000,000 de roubles.

2.° Pendant la guerre de Finlande et de Moldavie, les dépenses montaient annuellement à 140,000,000 de roubles. Les dépenses de la guerre ont été de 80,000,000 de roubles en 1811.

3.° Les dettes de l'état étaient en 1811 de : 585,000,000 dont : 85,000,000 de dettes étrangères ; reste : 500,000.000 d'assignations de l'empire.

L'exactitude de ces sommes est suffiamment garantie par les donnée particulières qu'on m'a communiquées pour en faire la vérification. Aussi est-on bien loin à Pétersbourg de regarder comme justes, où même comme approchant aujourd'hui de la vérité, les anciennes bases consistant en 109,000,000 de roubles de revenu, 80,000,000 de dépenses, et 180,000,000 de dette publique.

département de la monnoie, la banque des assignations avec ses huit bureaux et comptoirs, la banque d'emprunt de l'état, le département des forêts, la grande trésorerie. Il ne peut régner dans aucun ministère plus de confusion et une confusion plus dangereuse que dans celui-ci. D'après la voix publique, le ministre *Gourief* n'a ni les connaissances suffisantes ni la volonté assez ferme, pour faire dans cette partie, la moins réguliere et la moins lumineuse de toutes les branches administratives, quelque chose de vraiment utile. Les finances de Russie n'offrent encore qu'un sombre cahos; on a dit, on a publié à l'étranger qu'on y trouvait une espèce d'ordre, (l'étranger doit bonnement tout croire; il est trop éloigné pour juger par lui-même). *Le fait*, c'est qu'on en trouve infiniment peu. On n'a point encore un système de contributions raisonable, proportionné aux forces de l'état, lié dans toutes ses parties; on n'a point une connaissance exacte de la recette, un ordre lumineux; on manque enfin de toutes les bases d'un budjet propre à satisfaire le public.

Les bureaux du ministre et les autorités subordonnées sont pour la pratique une école excellente et supérieure de désordre, de corruption, de friponnerie. Dureste on ne saurait blamer ces gens là; ils sont à la source de l'or, ou plutôt du papier et du cuivre; *Voulez-vous qu'ils vivent en hermites?*

4° Ministère de l'intérieur.

Le but de ce ministère est d'animer l'industrie nationale, de la diriger, de lui donner tout le développement possible; il est investi de tous les moyens nécessaires pour parvenir à ce but.

Le ministre se nomme M.r de *Kosadawlew*.

Les voix sont très-partagées sur son compte; si son parti le vante comme le vrai modèle d'un ministre de l'intérieur, d'autres lui contestent toute espèce de mérite.

La vérité se trouve encore ici entre les extrêmes. Je l'ai observé, et d'après les faits extérieurs qui m'ont frappé depuis que je suis ici, on ne peut lui refuser le mérite de vouloir animer activement l'industrie nationale. Mais ici se manifestent l'insuffisance de ses demi-mesures, les tâtonnemens multipliés, l'espoir d'un succès brillant, l'étalage de beaucoup de choses qui sont bientôt étouffées et ne reparaissent plus; sort ordinaire des découvertes qui, depuis son administration, ont été vantées en Russie fréquemment et avec éclat, pour être ensuite replongées dans l'oubli.

Il y a aussi beaucoup de mélange dans ses bureaux; et plusieurs projets utiles restent confondus dans la foule, quand on n'a pas su éveiller par les moyens ordinaires l'attention des subalternes sur des idées intéressantes, essentielles, et les faire ainsi parvenir au ministre. Il y aurait là dessus beaucoup de choses à dire!

5.° Ministère de l'instruction publique.

Institution superbe, bien supérieure à toutes les administrations de la Russie! Être chargé de développer toute l'intelligence d'un grand peuple naturellement très-spirituel, avoir dans sa main les clefs qui doivent introduire la nation dans le sanctuaire des sciences et des arts, dans les beaux domaines de la civilisation et de l'humanité, quelles fonctions divines, toujours satisfaisantes par elles-mêmes! et cependant quelle tiédeur, quelle indolence dans leur exercice!

Le ministre se nomme le comte *Rasumofsky*. Aucun Grand de Russie n'a reçu une éducation aussi distinguée et aussi parfaite; car le célèbre *Schlœtzer* a été son maître; mais j'aurais cru que le maître devait donner d'autres principes, d'autres leçons; j'aurais cru que son élève, dans le plus haut et le plus brillant poste que puisse occuper un nourrisson des muses, devait être un homme extraordinaire; Schloetzer en effet attendait beaucoup de lui, et cependant!.. Avouons le; un long séjour dans une cour desoeuvrée n'est pas propre à former un ministre de l'instruction publique. Ce n'est pas que le comte R. soit sans amour pour les sciences; il aime celles qu'il possède, la physique et la botanique, où, dit-on, il excelle. Mais quant à ses nobles fonctions, il n'a ni le courage, ni les lumières, ni l'expérience nécessaires pour les bien remplir. Pourquoi aussi nommer un courtisan ministre de l'instruction? Parce qu'on ignore le grand art de

gouverner, l'art de découvrir parmi des milliers d'hommes celui qui est propre à tel poste, et de le mettre à sa place.

R. considère sa grande administration comme un procédé chimique, qui commencé une fois tranquillement, ne doit point subir d'altération, tant que la cornue n'éclate point. Le procédé lui rapporte un revenu annuel; qu'importe qu'il réussisse plutôt ou plutard? Je suis loin d'exiger des sauts, une précipitation plus nuisible qu'utile, et qui n'a déjà été que trop funeste en Russie. Non, je voudrais seulement un homme, qui prît à coeur de faire prospérer la semence qu'il répand, qui ne se lassât point de cultiver un sol ingrat et aride, jusqu'à ce que la semence y croisse; un homme qui se réjouît de chaque nouvelle plante qu'il voit éclorre, qui la garantît de la nielle, de la grèle et du froid; je désirerais à cet homme deux ou trois successeurs semblables; combien la Russie serait alors avancée dans sa civilisation! Mais tous ces détails sont trop petits pour un Grand de Russie. Aussi je maintiens qu'aucun Seigneur russe, tels qu'ils sont de nos jours, car l'incomparable Strogonoff n'existe plus; je maintiens qu'aucun des savans de profession qui se trouvent parmi eux, ne peut être un bon ministre de l'instruction publique. Et où ces hommes prendraient-ils le goût pur et sublime des sciences; ces lumières, cet esprit philosophique qu'ils connaissent à peine de nom? où prendraient-ils la connaissance de l'homme, l'art de le former

dans ses différens degrés de grandeur et de petitesse, l'idée de ses qualités essentielles ou accessoires? où prendraient-ils enfin le calme, la persévérance et la résignation nécessaires pour poursuivre une entreprise, dans laquelle les effets brillans, rapides et flatteurs sont si nuisibles, et ne peuvent être évités avec trop de soin? où prendraient-ils de l'enthousiasme pour cette entreprise, lorsqu'elle ne peut recevoir sa récompense qu'après une ou plusieurs générations, lorsque des espérances fondées et des vues d'amélioration seraient leur unique jouissance? Non, tout cela n'est rien pour des Russes, à qui la philosophie et la connaissance de l'homme intérieur sont encore étrangères; ils veulent pour tout ce qu'ils font une récompense prompte, *ils veulent du* brillant, de l'éclat, quelque chose qui fasse du bruit et dont ils puissent se vanter. Aux yeux d'hommes sensuels, que signifie cette conscience calme et satisfaite d'elle-même, parce qu'elle est sûre du développement heureux, mais tardif, de ses plans?

D'après cela, j'aurais confié le ministère de l'instruction publique à un brave Allemand, homme choisi, et qui eût choisi lui-même ses subordonnés. Il eût vu bientôt ce qu'il faut aux Russes; il eût agi, il eût opéré avec calme et par principes, sans bruit comme sans ostentation, et ce qui vaut mieux encore, ce que l'on connaît si peu en Russie, il n'eût point cessé d'observer, de comparer, de poursuivre avec vigueur ce qu'il aurait commencé avec énergie; et en deux générations le Russe susceptible de cul-

ture eût été plus avancé dans sa civilisation morale, qu'il ne le sera dans six, avec toutes les manipulations actuelles. Supposez un *Munchhausen* ministre de l'instruction, du tems que Catherine II était sur le trône, que ne seraient pas aujourd'hui les Russes? Enfin au lieu d'Allemand, on pourrait prendre parmi les Polonais, ce philosophe plein de feu, dont l'ame immortelle ne respire que le bien de l'humanité, cet homme plein de lumières, qui connaît les esclaves de Russie et tout l'empire russe avec les différentes nations dont il se compose, beaucoup mieux qu'aucun Seigneur né dans son propre sein.

Mais à quoi tend cette déclamation? Ce n'est jamais de bons conseils qu'on a manqué en Russie; c'est d'une volonté raisonnable et forte.

De tous les subalternes du ministre, il en est bien peu qui voyent dans leurs occupations et leur emploi autre chose qu'un moyen de se nourrir eux et leurs familles. Pas un seul Allemand parmi eux.

Le conseiller d'état *Martinow*, connu comme Philologue dans l'histoire littéraire de Russie, dirige les bureaux de ce département; et le peu de bien solide qui s'y opère, c'est à lui sur-tout qu'on le doit, quoique sans contredit il ne fasse pas dans sa sphère très-étendue tout ce qu'on y pourrait faire avec une volonté ardente et une conscience pure.

6.° Ministère du commerce.

Direction suprême de toutes les affaires relatives au commerce et aux douanes. Le collège de com-

merce, et les douanes, nécessaires à cet établissement, ainsi que le bureau pour la confection des grandes routes lui sont subordonnés.

Le ministre est M.r de *Gourief*, déjà nommé comme chef du département des finances; auparavant c'était le comte *Romaenzof*.

Pendant l'administration de ce dernier, et sur son invitation, un M.r de *Pfeiffer* employé dans ses bureaux publia, immédiatement après la paix de Tilsit, des tables synoptiques sur l'importation et l'exportation de la Russie; et aussitôt le comte R. s'avisa très-sensément de dédier ces tableaux du commerce de l'empire de Russie, années 1802, 1803, 1804, 1805, à l'empereur *Napoléon!* Qu'aura pensé ce grand et profond administrateur à la vue de ces tables arides, aussi peu constatées que tout ce qu'on livre au public?

Dire ici quelques mots sur le commerce de Russie, serait un travail ingrat, lorsque *Friebe* a dit à ce sujet tant de choses excellentes. Son commerce maritime, l'objet le plus important des spéculations mercantiles, ne s'est guere fait, en 1811, que dans les ports de la Finlande, et sur des vaissaux neutres Américains, c'est-à-dire, Anglais; mais l'importation des marchandises coloniales par des vaisseaux anglais, soit disant neutres, a été beaucoup plus actif dans le port d'Archangel. C'est ce qui a fait prendre au commerce une marche absolument neuve; car il s'est fait par voiture, vers la Prusse, et encore plus a Brody, un transport prodigieux de ces mar-

chandises. Le port d'Odessa a été, dit-on, également animé par les vaisseaux anglais. Ce transit, ces transports sans fin par voitures, ont valu aux douanes, et aux paysans de la Russie, des bénéfices immenses.

Le ministre *Gourief* préside le commerce avec autant de dignité que les finances confiées à ses soins.

Les bureaux de ce ministre sont une vraie mine pour les employés; aussi chacun désire ardemment, chacun s'empresse d'y obtenir une place. Tous ceux qui veulent être employés dans les douanes, ou bien au collège de commerce, doivent passer par cet *antichambre* pour parvenir jusqu'au ministre, et le ministre, comme tel, ne pouvant rien sans ses chefs de bureaux, il est absolument nécessaire de se concilier le maître et ses créatures, pour ne point éprouver de résistance. Ces bureaux sont à-peu-près ce qu'ils étaient du tems de *L'bow*. Aussi les douanes sont elles toujours la première, la plus excellente école de friponnerie, et il s'y passe des choses, pour lesquelles un russe seul est sans yeux. Mais tout cela est dans l'ordre, et personne ne s'en étonne plus!

7.° Ministère de la justice.

Je t'ai déjà parlé de ce ministère dans ma lettre sur la justice.

8.° Ministère de la police.

Ce que ce ministère a de plus intéressant pour toi, tu le trouveras également dans ma lettre sur la police.

Il n'y a point en Russie de ministère pour le culte.

Voilà une esquisse de tous les ministères. Il serait facile d'écrire sur chacun un traité prolixe, et d'y consigner, avec des parallèles et des raisonnemens, les faits certains qu'on apprend des personnes instruites dans le cours d'une année, ou qui sont l'objet de discussions publiques. Mais toi, cher Édouard, qui ne connais ni les localités ni les personnages, tu trouverais ces détails peu intéressans, et ils allongeraient d'une manière démesurée mes apperçus aussi sûrs que rapides. Je voulais te donner une idée claire des autorités ministérielles. Je crois en avoir saisi les traits généraux avec les détails les plus saillans, et avoir réussi à les mettre sous tes yeux. C'est ici, c'est surtout ici que l'axiôme: *Vox populi; vox dei*, reçoit toute son application.

Les différentes autorités subordonnées aux ministres montrent ordinairement le même caractère que l'on remarque dans les bureaux des ministres eux-mêmes. C'est ainsi, je le répète, que les administrations de la douane et des banques, c'est ainsi que les autres administrations des finances et du commerce, sont le siége de la fraude, de la plus insolente friponnerie, et de l'impudeur la plus brutale, sans qu'il y ait moyen de recourir aux ministres. Inutilement vous leur porteriez vos plaintes; ils questionneraient à ce sujet leur soutien principal et leurs aides, les chefs de bureaux, et c'est d'eux précisément qu'émanent toutes les injustices, toutes

les infamies; mais aussi, supérieurs en général par leur intelligence, ils sont les moins étrangers aux affaires, ils rédigent passablement, et voilà ce qui les rend indispensables. On m'a assuré qu'il n'y a rien de plus révoltant que leur sourire méchant et sardonique, que leur tranquillité, que leur suffisance sans honneur et sans âme, quand on vient se plaindre amèrement auprès d'eux, de lésion, d'injustices, de fraudes, de corruption, etc. Comme ils ricanent, dit-on, impudemment, quand on les menace de se plaindre à l'autorité suprême! Comme ils sont sûrs de leur fait, parce qu'il faut voir par les yeux du ministre! Ainsi les infames se blanchissent; ainsi l'iniquité sert à l'iniquité de boucher et d'épée!

En finissant cette lettre sur les autorités ministérielles de Russie, il n'est peut-être pas déplacé de te dire un mot de la manière dont le gouvernement russe récompense ceux qui le servent.

Et d'abord du rang.

Loin d'être une récompense, on sait que c'est une institution en général distinguée du mérite, et où l'on avance par des voies absolument différentes. On peut avoir un rang sans occuper une charge, mais on reçoit toujours un rang de la charge qu'on occupe. On peut dans un emploi être subordonné à quelqu'un, et avoir un rang plus élevé que lui. Les huit dégrés, depuis le greffier de gouvernement jusqu'au conseiller intime dans le civil, te sont connus. Jadis, pourvu qu'on eût le bonheur de n'être pas destitué, et de vivre long-tems, on pouvait

devenir conseiller d'état honoraire, ou en activité de service etc. il n'était nullement nécessaire de se distinguer dans son emploi, il suffisait de suivre la routine, de se trainer vers les honneurs sur l'échelle de l'ancienneté; l'âge seul vous avançait; vous ne pouviez rester en arrière. Delà cette armée de conseillers d'état et de colléges, hommes très-souvent sans autre mérite que celui d'avoir blanchi dans leur charge, hommes tellement dénués d'esprit et de lumières que malgré leur rang, ils sont d'ordinaire le jouet de leurs connaissances, et des enfans eux-mêmes. Quelle idée on se fait en Allemagne des hauts rangs et des dignités de la Russie, parce qu'on pense à des titres semblables en Allemagne, titres qui chez nous supposent *toujours des hommes* pleins de lumière et de mérite, parce que chez nous le fonctionnaire tient son titre non du rang, mais de la place! Comme on rit ensuite de son erreur grossière! Comme tous ces hommes deifiés, en perdant leur esprit et leur mérite, perdent leur auréole, et s'offrent à nous dans toute leur insignifiante nullité! Alors les conseillers de colléges et d'état ne sont plus pour nous, que ce que sont en Allemagne un conseiller titulaire, un conseiller de commerce, un conseiller de guerre prussien. On plaint alors les hommes vraiment estimables de trainer une robe commune que cette foule a souillée.

Comme le rang ne donne pas de fortune, et que les traitemens, sans bénéfices illicites, sont vraiment pitoyables, ces grands Seigneurs sont souvent plon-

gés dans la plus extrême misère, et le rang pour eux n'est qu'un fardeau de plus. C'est ainsi que je connais deux conseillers d'état, un amiral et trois généraux, vêtus de haillons. Souvent je les rencontre, quand ils reviennent d'acheter, près de chez moi, sur le marché au foin, des navets ou des choux, et qu'ils les emportent sous leur vil manteau. Les militaires s'y montrent avec leur uniforme, l'étoile et la croix sur la poitrine, l'épée au côté, et les conseillers d'état avec leur chapeaux de plumes. Je ne leur suppose point en cela une vanité ridicule, mais l'intention très-excusable d'offrir, à qui les voit dans leur costume et leurs ordres, une satyre amère contre le gouvernement, contre un gouvernement qui, à sa honte, laisse mourir de faim, et se promener avec des habits en lambeaux, des hommes de leur rang, décorés de grands ordres pour prix de leurs services.

Alexandre a senti l'indécence de tous ces conseillers de cour, de colléges et d'état sans mérite; il a cherché à arrêter le cours de ces désordres; malheureusement il a pris pour cela la mesure la plus fausse. Par l'Ukase du 6 août 1809, il a été prescrit que tous les fonctionnaires déjà employés, depuis le greffier de gouvernement jusqu'à l'assesseur de collége, s'ils voulaient monter en grade, se fissent examiner par une commission établie, et que leur demande ne leur serait accordée, qu'autant qu'ils satisferaient à cet examen. Jusqu'ici l'Ukase est inattaquable; car quoiqu'un examen soit souvent

une fausse mesure pour juger le mérite d'un fonctionnaire, parce que dans beaucoup de places le mérite dépend moins de la science que de la bonne volonté, cependant un examen proportionné à chaque état particulier serait en general plus utile que nuisible. Mais il ne s'agit point d'un tel examen; ce qu'on exige, c'est que tout employé dans les postes ou dans les forêts, dans les tribunaux, ou à la police, (les non-militaires s'entend,) dans le ministère du commerce ou dans les établissemens d'humanité, dans les finances ou les hôpitaux, dans la commission des vivres, ou dans une institution scientifique, c'est que tous se fassent examiner par la commission sur l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'histoire, la géographie, la statistique, l'économie politique, l'histoire naturelle, et une langue étrangère. La conséquence inévitable de cette mesure, c'est que ce sont précisément les hommes les plus utiles dans leur partie dont on est le moins satisfait dans un examen. Comment exiger du médecin, du forestier, du commissaire des vivres, les plus distingués, qu'ils soient aussi versés dans ces sciences, eux qui n'ont jamais eu occasion de les apprendre en Russie, s'ils se sont tout entiers consacrés à leur état? — *Non multa, sed multum!* nous repétaient nos maîtres allemands; et ils avaient bien raison. Cette mesure est, selon moi, une des plus grandes folies qui soient échappées à un gouvernement.

D'abord il ne peut importer à l'état d'avoir à son

service des hommes qui aient une légère teinture de quatre ou cinq sciences absolument étrangères à leur occupation principale, qui parlent en mauvais jargon et subissent un examen sur l'ordre des finances qui n'existe pas, sur le crédit public qui est nul, enfin sur le droit naturel qui est méconnu. Car un fonctionnaire, dont l'état n'exige pas ces connaissances, ne peut en avoir qu'une idée extrêmement superficielle, sans se soustraire entièrement au joug de ses devoirs; c'est-ce qui est évident pour tout le monde. Vouloir qu'on se livre à ces sciences, c'est vouloir en même tems qu'on néglige l'essentiel, c'est oublier que l'État le mieux administré est celui, où chacun déploie toutes ses facultés dans la sphère unique qui lui est assignée, c'est-à-dire, „les plus grandes forces dans le plus petit point possible;" c'est oublier que la *philomatie* est très-nuisible, et qu'au lieu d'éclairer les têtes, elle ne fait que les embrouiller et les obscurcir. Nouvelle et forte preuve de cette proposition tant de fois répetée, que dans le gouvernement russe, que dans toutes les branches de son administration, tout est pour les sens, c'est-à-dire pour l'éclat, mais nullement calculé d'après la nature et le rapport intime des choses. On avait encore, en prescrivant cet ordre, un but sublime et très-sage; on voulait par là que les jeunes russes, sur-tout ceux des familles les plus distingués, fussent forcés de se consacrer aux sciences; on voulait ne point décider tout d'après les liaisons des familles, et la nécessité de l'avan-

cement; mais ce but est encore manqué en général par le trop grand nombre et la nature hétérogène des études prescrites.

L'idée d'un examen me paraît bonne, mais elle devrait nécessairement se modifier d'après les différentes administrations de l'état; l'examen devrait être confié, non pas à une seule commission, mais dans chaque département à quelques hommes honnêtes, éprouvés, et pleins de lumières; il devrait se faire sous les yeux du ministre. L'examen essentiel devrait rouler sur les sciences les plus analogues aux fonctions du candidat, puis sur les sciences auxiliaires, ou si tu veux, d'ornement. Quant aux fonctionnaires déjà en activité, le résultat de l'examen ne devrait *nullement décider* seul, mais la manière dont ils ont jusque la géré leurs fonctions, et la capacité d'en gérer de supérieures; un fonctionnaire qui a toujours montré de l'intelligence, du zèle, de la fidélité, peut ne point satisfaire ses examinateurs, et mériter cependant un poste plus élevé; car ces sortes de fonctionnaires les plus rares en Russie, sont des censeurs très-nécessaires pour les jeunes gens qui ne montrent aucune envie de prendre la vertu et l'incorruptibilité pour base de leur conduite. L'examen ainsi modifié pourrait avoir des résultats très-heureux; mais dans sa généralité extravagante, il ne peut qu'être nuisible; il ne peut qu'enfanter pour le vrai mérite de cruelles injustices. L'expérience journalière et le jugement de tous les hommes éclairés confirment

mon opinion. Déjà à l'égard des maîtres dans les institutions supérieures, par exemple dans l'institut *pédagogique*, dans les corps de cadets, les universités, les lycées etc., on a reconnu la folie et la contradiction de cette mesure; on les a donc nommement exceptés par une Ukase postérieure de 1810. J'espère, au nom de Dieu et du bien public, qu'insensiblement, comme c'est l'usage en Russie, on saura tellement éluder la règle, et y faire tant d'exceptions, quelle ne subsistera plus que comme le souvenir d'une véritable folie.

Je vais encore te parler des ordres comme d'un mode de récompense. Je te pardonne de finir par croire, que j'ai voulu t'envoyer une satyre, au lieu d'un portrait; si je n'avais été temoin des abus que va te décrire ma plume véridique, je ne les aurais pas crus moi-même; il faut les voir de ses propres yeux. Il faut voir d'une part, la quantité incroyable de personnes décorées d'ordres, la plupart encore très-jeunes, et de l'autre, les abus et l'injustice dans presque toutes les branches de l'administration, le défaut de lumières et de zèle dans les employés, pour saisir la contradiction frappante de ces deux tableaux, et apprécier l'imprudente libéralité, avec laquelle le gouvernement prodigue ces sortes de distinctions. On peut soutenir qu'aujourd'hui les hommes décorés d'ordres ne sont nulle-part aussi nombreux qu'ici. Lisez les écrits anciens et recents de M.r de *Storch* sur la Russie, son tableau de 1795, ses annales de *Catherine*, et

sa Russie sous *Alexandre I.er*, feuilletez les aimables *Bagatelles* de M.r de *Fabre;* vous croirez que nulle-part au monde il n'existe autant d'hommes de mérite dans le civil, et dans le militaire; cependant il devient tous les jours plus évident et plus manifeste que nulle-part leur nombre n'est plus faible, et ne doit plus s'affaiblir tous les jours, que dans la Russie ébranlée de tant de manières. L'histoire atteste qu'un État, où l'on prodigue les ordres sans choix et sans discernement, est à la veille d'une révolution totale ou de sa dissolution.

En Pologne, sous Stanislas Poniatowsky, qui n'avait pas l'ordre blanc de l'aigle? En Russie, surtout au centre de l'administration, à Pétersbourg, qui n'a pas l'ordre de *S.te Anne, ou celui de l'apôtre S.t Wladimir*, qu'Alexandre I.er par son Ukase du 24 décembre 1801 a rétabli pour le mérite civil. L'abus a été porté au point que des hommes vraiment estimables et honnêtes rougissent de l'obtenir et de le porter, qu'ils cherchent même quelquefois à se defendre de cet honneur. Mais en effet, est elle bien honorable cette décoration, qu'une foule innombrable de jeunes gens et même de greffiers de collèges, placés depuis un an ou dix-huit mois, étalent sur toutes les places publiques et dans les cafés? Un homme plein d'honneur et de mérite peut-il vraiment se féliciter de cette distinction? Le département, où l'on se joue de ces ordres de la manière la plus frappante, est celui *de la communication par eau*, que le prince Pierre-Frédéric-Georges,

de Holstein-Oldenbourg, général-gouverneur de Twer, Nowogorod et Jaroslaw, préside au reste avec beaucoup de dignité, comme général directeur (*).

(*) *Remarque.* L'idée d'une communication par eau entre les îles Aleutiques, la Sibérie, la Mer d'Ochotzoi, la Mer Noire, la Mer Caspienne, et la Mer Baltique, est grande, imposante, vraiment digne du génie gigantesque de Pierre Ier, dont elle était l'idée favorite. Sa réalisation a été l'objet d'efforts nombreux et de tentatives multipliées, de la part du gouvernement.

Voyez l'Ukase du 20 novembre 1809.

„ Dans l'ordre du plan et l'exécution des différentes mesures, dans la justesse des calculs, et l'exactitude de la direction, comme dans l'activité de la surveillance, les principes posés sont suffisans et solides. Pour former des fonctionnaires capables, on fonde un institut particulier, où les sources des sciences nécessaires seront ouvertes à la jeunesse qui désire se consacrer à ces fonctions. " — — Après avoir reconnu que les mesures de la direction sont basées sur ces principes et tendent parfaitement au bien public, nous avons chargé le directeur général de les mettre successivement à exécution etc.

Cet institut enseignant existe depuis 1811 à Pétersbourg dans les superbes appartemens du ci-devant Palais *Isupow* près de la *Fontanka.*

Rien de si important pour la Russie, qui souffre si cruellement de son inertie intérieure, que l'exécution de cette grande idée. Quels effets magnifiques on s'en est promis et pour le commerce, et pour la civilisation des différens peuples de cet empire! Mais aura-t-on assez de tenue, assez de persévérance et de moyens pécuniaires, pour exécuter ce superbe plan, qui ne promet point pour récompense des effets brillans et rapides?

Qu'un de ses subordonnés, simple greffier de gouvernement saute dans l'eau jusqu'aux genoux, en dirigeant les travaux sous ses regards, qu'il s'y tienne un instant tranquille, et il peut-être sûr qu'il recevra bientôt la croix de Wolodimer. Cet ordre du mérite, si important d'après ses statuts, parait avoir très-peu de prix, au jugement de l'Empereur lui-même, puisqu'il aime mieux le distribuer qu'une faible récompense en argent. Cette foule immense de jeunes gens parés de la croix, qu'il rencontre tous les jours dans ses promenades, ne peut maintenant que blesser ses yeux. Ainsi l'on raconte que dernièrement sur le boulevard de l'amirauté, s'adressant à un chevalier de Wolodimer tout jeune encore, il lui demanda; pourquoi il avait cet ordre; sur quoi le chevalier très-embarrassé répondit: En vérité, Sire, je l'ignore, car il n'y a qu'un an que je suis en place.

La troisième sorte de récompense consiste en gratifications pécuniaires et en bijoux. Avec des honoraires aussi pitoyables, il serait à désirer que ces récompenses fussent encore plus fréquentes pour soulager le pauvre fonctionnaire sans fortune, et le garantir des plus cruels besoins. Que l'Empereur distribue deux fois autant de brillans, de tabatières d'or, et de gratifications pécuniaires, qui pourra l'en blâmer? Par là du moins les larmes et les soupirs seront de beaucoup diminués dans sa capitale si brillante et si misérable; par la maint honnête homme pourra n'être point forcé de devenir

un fripon, pour nourrir et habiller sa femme et ses enfans.

Jette encore un coup-d'oeil, cher Édouard, sur tout ce que je t'ai dit dans cette lettre, examine le de nouveau, répète toi bien que je ne t'ai écrit *que des vérités éprouvées*, et tu resteras convaincu, que les idées que nous nous faisions autrefois et que nous nous faisons peut-être encore de tems en tems, sur le génie des Russes et les forces intrinséques de la Russie, loin d'être vraies, ne sont que le résultat des tableaux erronés de quelques écrivains.

Κεινῆς δὲ δόξης οὐδὲν ἀθλιώτερον (SOLON).

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

MAYENCE,

de l'imprimerie de JEAN WIRTH, rue des Bonnets, lett. C. n.° 128.

ERRATA.

Page 3 ligne 10 *de géants*, lisez : *gigantesque.*
– 5 – 19 *an nord*, lisez : *au nord.*
– 29 – 6 *on bien*, lisez : *ou bien.*
– 52 – 25 au lieu de cette phrase : *ce n'est pas même un héros, si l'on en jugeait d'après une phrase échappée à Voltaire sur ce grand homme*, lisez : *ce n'est pas même un génie, si l'on en jugeait d'après le tableau grotesque que Voltaire a fait de ce grand homme.*
– 56 – dernière : *parceque le cœur les repousse sans cesse*, lisez : *au gré du cœur qui les repousse sans cesse.*
– 64 – 21. 28 *à* 29 *degrès*, lisez : 18 *à* 19 *degrés.*
– 68 – 22 au lieu de : *Le Français est supportable, propre et décent dans sa mise ; l'œil en est rarement blessé ; mais il n'est pas toujours aussi satisfait de sa personne*, lisez : *le Français est passablement propre et décent dans sa mise ; les yeux en sont rarement blessés ; mais il n'est pas toujours aussi propre sur sa personne.*
– 84 – 11 *brillent encore*, lisez : *brillent déjà.*
– 117 – 19 *de sa maison virginale*, lisez : *de sa main virginale.*
– 121 – 9 *sans sontrainte*, lisez : *sans contrainte.*
– 147 – 19 *ce sujet proposé par la reconnaissance*, lisez : *ce fait si intéressant proposé pour sujet d'un prix.*
– 166 – 20 *quel soit*, lisez : *quel que soit.*
– 169 – 12 *le fard que viens*, lisez : *le fard que je viens.*
– 176 – 13 *des Anglaises*, lisez : *des Françaises.*
– 267 – première : *bailli, et même fesant un peu François Moor dans les Chasseurs*, lisez : *bailli dans*

les Chasseurs, et même fesant François Moor dans les Brigands.

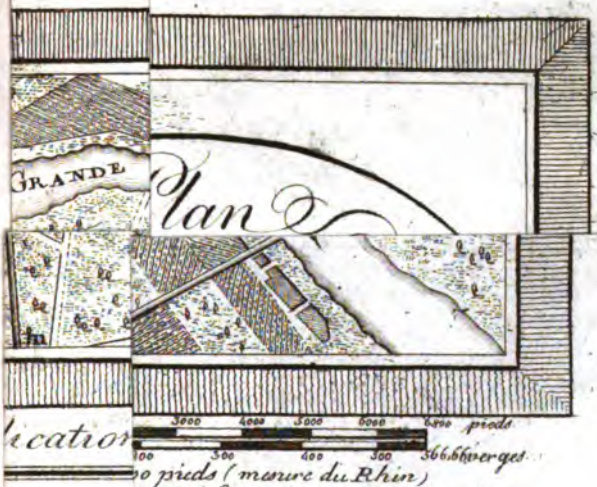
P. 268 ligne 23 *celui de seducteur*, lisez : *celui de dupe.*

– 477 – 4 *au Allemagne*, lisez : *en Allemagne.*

– 537 » 9 *les esclaves de Russie*, lisez : *la nature des Slaves.*

Observation sur le plan de Pétersbourg.

Le plan suivant de Pétersbourg est le plus nouveau et le plus correct qui soit maintenant dans le commerce, hors de Russie. Il a été tracé avec soin d'après l'échelle de réduction, sur le grand plan russe, de 1812. Tous les autres plans, en caractères latins, que l'auteur a vus en Allemagne et en France, sont ou entièrement faux dans plusieurs endroits, ou absolument surannés. Dans les premiers on ne regarde pas à quelques ponts de plus ou moins sur la Néwa; on y admet gratuitement des églises, et l'on y supprime en revanche des places tout entières. Les derniers, ceux même qui sont postérieurs à 1810, ne donnent aucune indication des changemens essentiels et des aggrandissemens faits depuis deux années dans la Capitale du Nord, parce que ce ne sont la plupart que des copies d'anciens plans, dont une date nouvelle, et plus propre à séduire, n'a fait qu'embellir le frontispice.



...ication

...o pieds (mesure du Rhin)
...u pied français comme 139, 13 à 144

...ow
...hel

...at
...tre de Piérre 1.
...ac en marbre
...Division ...rand théatre de pierres
...la Division ...ans la perspective Newsky
...nd dans la maison Moltschanow
...(...
...P... ...e la nouvelle église de
...Kasan
...icaires
...trow
...alères
...Ochta ...row
...ow
...f Armenhof

NOV 1 6 1966

SM

NOV 1 6 1966